

UNE CROISIÈRE

AUTOUR DU MONDE

509

PARIS. — IMPRIMERIE ET MARTINET, RUE MIGNON. 2.

W. H. G. KINGSTON

UNE

CROISIÈRE

AUTOUR DU MONDE

OUVRAGE

IMITÉ DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

J. BELIN DE LAUNAY

ET

Illustré de 44 gravures sur bois

Par RIOU



PARIS

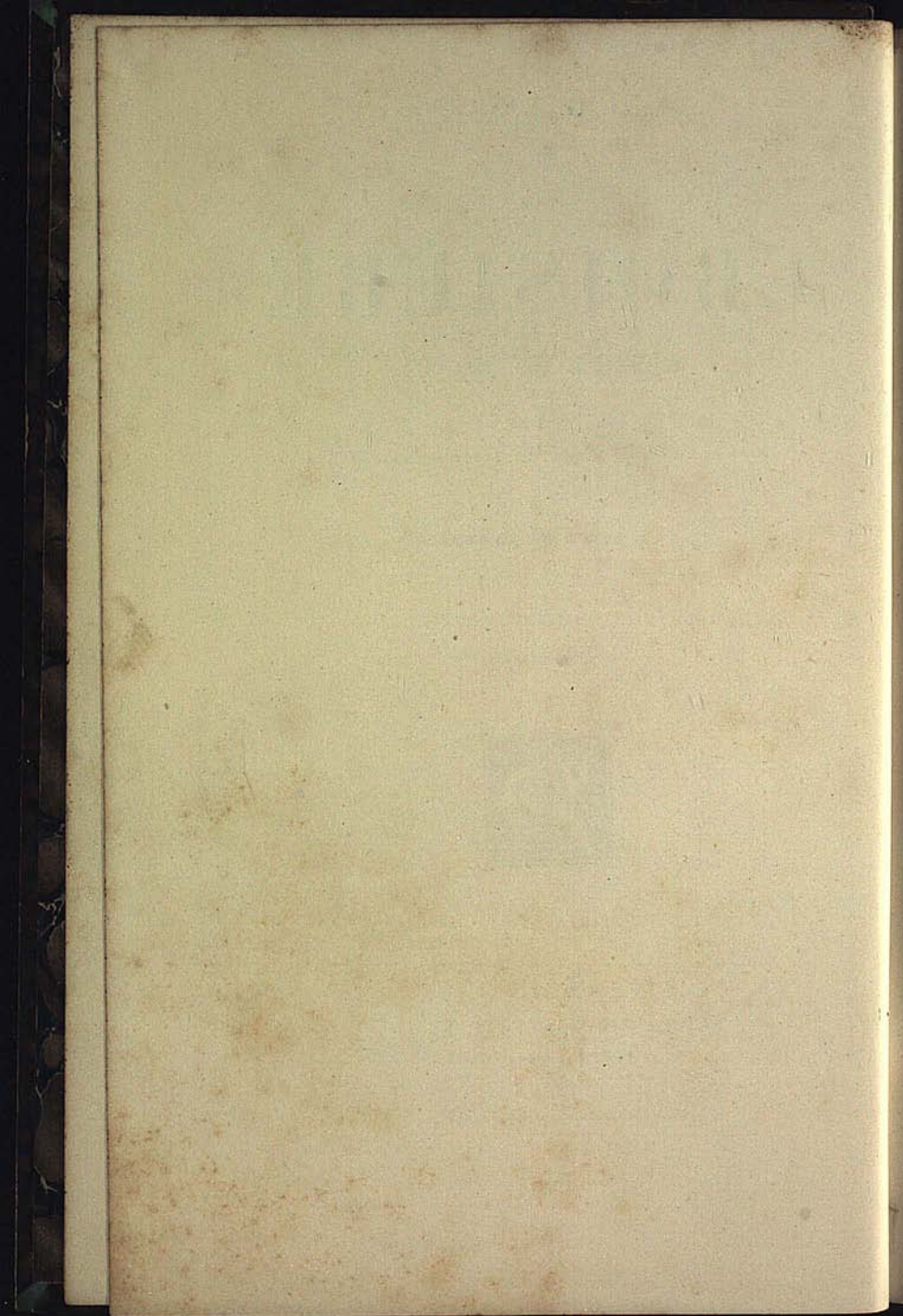
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^e

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1876

Droits de traduction et de reproduction réservés.

493



UNE

CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE

CHAPITRE PREMIER

Le départ.

Le jour du départ, ce jour tant désiré, était arrivé. Mon coffre bien rempli fut attaché derrière la chaise de poste, et, les recommandations, les embrassements et les adieux étant terminés, je montai en voiture avec mon père, qui devait me conduire à bord du *Triton*, vaisseau sur lequel, pour mes débuts, j'allais faire le tour du monde.

Peu de jeunes gens furent plus heureux que moi et commencèrent leur carrière sous de meilleurs auspices : je partais avec le capitaine Frankland, un vieil ami de mon père, considéré par tous ceux qui le connaissaient comme un navigateur de premier ordre et comme un marin plein de savoir et d'expérience. Pendant la guerre, il avait servi dans la marine de l'État ; il l'avait quittée à la paix pour entrer dans la marine marchande. Il avait fait un voyage au pôle nord, sur un baleinier dont il avait le commandement, puis il avait traversé les mers antarctiques et visité plusieurs fois l'Inde, la Chine et les archipels de l'Océan Pacifique.

Quoiqu'il fût déjà vieux, il continuait ses voyages, ayant avec lui son fils, jeune garçon de mon âge.

J'avais vu le capitaine pendant deux séjours qu'il avait faits chez mon père. Ses récits de voyages, joints à ceux que j'avais lus, m'avaient

fait ardemment désirer d'embrasser la carrière de marin. J'étais assez mauvais écolier : aussi mon père consentit-il sans trop de peine à me confier à son meilleur ami.

À notre arrivée à Liverpool, nous prîmes un bateau qui nous conduisit vers ma future demeure, le bon navire *Triton*.

Je n'avais jamais vu de vaisseau jusqu'à ce jour. La gravure m'en avait fait connaître la forme, mais je ne me faisais aucune idée du volume d'un gros navire ; aussi, lorsque le bateau fut rangé le long du *Triton* et que, regardant en haut, j'aperçus un des officiers qui se tenait debout à l'autre extrémité de l'échelle pour nous recevoir, il me parut que l'action de grimper sur le tillac devait ressembler beaucoup à l'escalade d'un château.

Qu'aurais-je donc pensé, si le *Triton* avait été un vaisseau de cent vingt canons et non un navire marchand, jaugeant cinq cents tonneaux à peine ? Quoi qu'il en soit, je le pris alors pour un vaisseau magnifique, et le fait est que, pour ses dimensions, il était fort beau.

Le capitaine était encore à terre, mais mon père reconnut immédiatement parmi les officiers notre cousin Silas Brand : c'était un homme blond, un peu ramassé, un peu épais, avec une figure ronde et assez colorée. Ses cheveux étaient rares, ses favoris épais, et il rasait sa barbe dès qu'on entra au port. Il me fallut le regarder et lui parler plus d'une fois avant de découvrir combien sa physionomie dénotait de fermeté et de bienveillance.

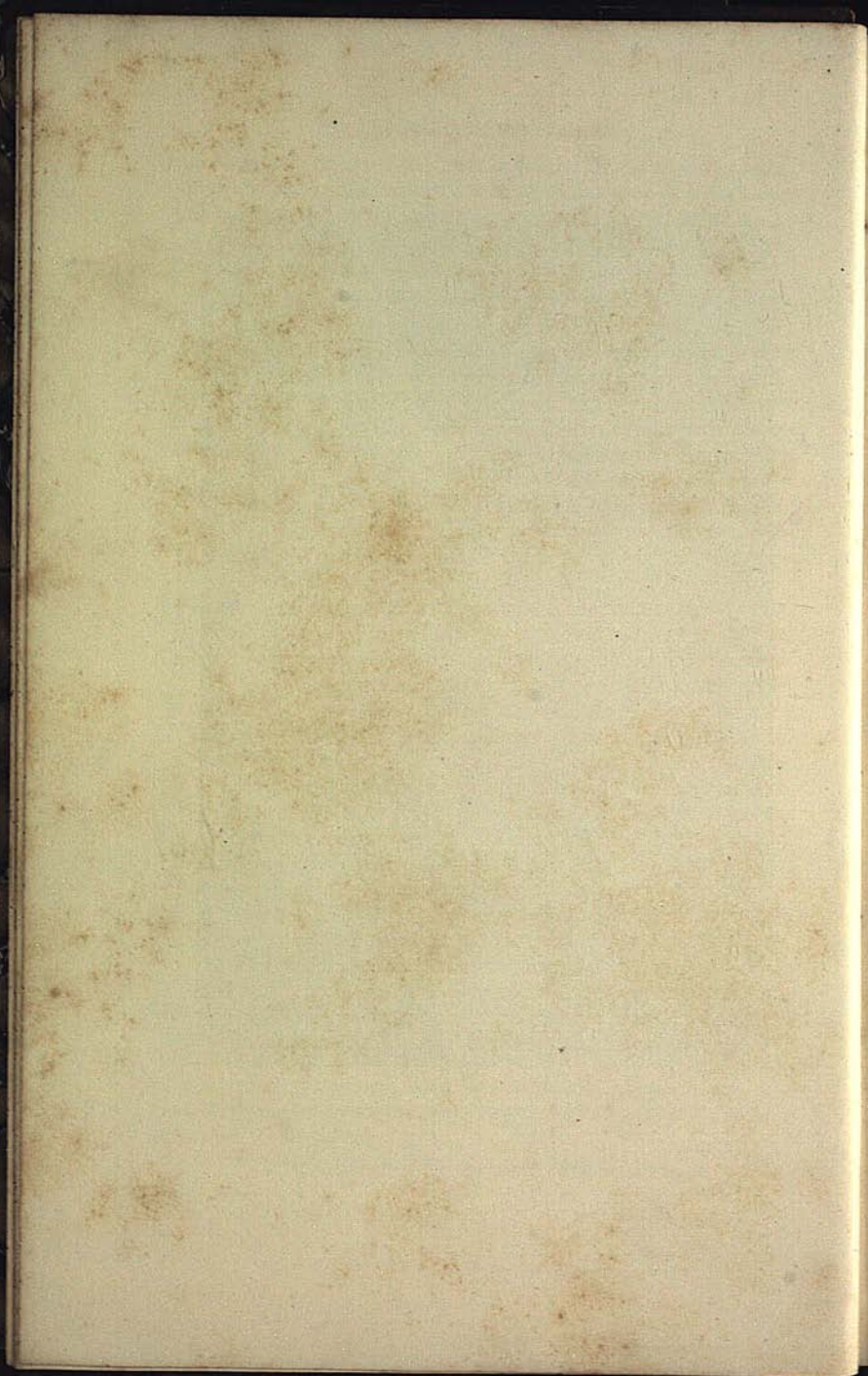
Enfin le capitaine Frankland revint à bord. Je fis mes adieux à mon cher père qui descendit le long du navire. Le pilote remarqua que la marée serait convenable. L'ancre fut levée. Un bateau à vapeur nous prit à la remorque et nous conduisit au large, où il nous quitta. Toutes les voiles furent mises dehors et nous commençâmes notre *voyage autour du monde*.

Le *Triton* était un bâtiment bien construit, il avait de bons officiers et un équipage de choix. Cependant en entrant en mer il avait l'air d'être fort mal rangé, et l'équipage s'occupait sans relâche à remettre toute chose à sa place. Ce mouvement me fit comprendre que je n'étais pas, moi, à ma place ; car personne n'avait le temps de faire attention à moi, ni de me dire ce qu'il fallait que je fisse, et, sans la présence de Gérard Frankland, le fils du capitaine, je me serais trouvé fort mal à mon aise. Il s'employait aussi activement que n'importe qui, et semblait comprendre facilement sa besogne. Enfin il réussit à trouver le moment de me parler.

« Je vais vous dire ce qu'il faut que vous fassiez, Henri, me dit-il ;



Le pilote.



tenez-vous à l'écart et observez. Vous en apprendrez plus maintenant de cette façon que de toute autre. Vous aurez grandement le temps, par la suite, de devenir un marin. »

Je suivis son conseil et m'en trouvai bien. La première manœuvre que je vis exécuter fut de diminuer la voilure, lorsque, après avoir passé les bas-fonds de l'embouchure de la Mersey, il fallut laisser le pilote descendre dans sa barque.

Après avoir donné une poignée de main au capitaine et à ses officiers, il nous souhaita un bon voyage et un prompt retour.

Je regardai avec un vif intérêt le canot qui cinglait vers la barque du pilote, et je fus tiré de cette contemplation par la voix de Gérard qui me demandait pourquoi j'avais l'air si ému. Quant à lui, le départ d'un pilote le laissait indifférent.

En remontant de bonne heure le lendemain matin sur le tillac, j'aperçus encore les côtes d'Angleterre : elles me parurent s'éloigner rapidement du côté de babord, à l'horizon de la mer azurée. Quand, me retournant, je jetai les yeux en haut, je fus frappé d'étonnement et d'admiration à la vue de la voilure, véritable avalanche de blanche toile qui descendait des vergues et dans l'autre sens montait comme une nuée de neige. Il me semblait qu'il y avait là assez de voiles pour faire voler dans les airs tout le navire et sa cargaison.

En effet, comme la brise était légère et belle, nous avions toutes voiles dehors. Le capitaine Frankland s'efforçait de tirer le meilleur parti possible du vent favorable, afin de nous éloigner assez de la terre pour ne plus être exposés à nous en rapprocher, comme il arrive souvent à des bâtiments qui, après être partis, sont forcés de se réfugier sur la côte irlandaise. Nous filions chaque jour plus vite à mesure que la brise fraîchissait, et cela dura ainsi toute une semaine. Alors le vent tomba et nous nous arrêtàmes, baignant nos flancs jusqu'aux dalots dans les flots purs de l'Atlantique.

Pendant ce temps, tout avait été mis en ordre, j'avais appris à trouver mon chemin dans toutes les parties du navire et à nommer les divers mâts, les cordages, les manœuvres et les voiles. Alors Gérard m'engagea à monter dans la mâture. Naturellement j'y consentis.

« Suivez-moi donc, jeune homme ! » dit-il, en s'élançant d'un air de défi dans les agrès du grand mât. Je grimpai assez volontiers, m'attendant à passer à travers le trou des marins d'eau douce, comme on appelle l'ouverture de la hune où aboutissent les haubans ; mais Jerry (1),

1. Jerry, diminutif de Gérard.

qui n'avait pas peur que je me brisasse le cou sous ses yeux, me conduisit par les allonges; bientôt je le vis debout dans la hune, rire au-dessus de moi, tandis que mon dos pendait au-dessus de l'eau et que je me demandais si je réussirais à m'élever suffisamment pour saisir les haubans de la hune.

« Ne lâchez pas les pieds, me dit-il, avant d'avoir fermement attrapé ce cordage. » Je saisis le hauban d'une main, puis de l'autre, et attirant mes genoux, je les plaçai sur le bord de la hune, et enfin je me relevai debout à côté de mon compagnon. J'aurais bien voulu m'arrêter pour reprendre haleine; mais, avant que j'eusse pu lui dire un mot, Jerry était reparti, grimpant comme un singe aux agrès du mât de hune et me criant, en riant, de venir le rejoindre. Je pensais bien sûr qu'il se tiendrait là; mais, avant que j'y fusse, il en était loin et grimpait, grimpait toujours, jusqu'à ce qu'il atteignît la pomme du grand mât; là, se tenant par le menton en équilibre, il retira son bonnet et l'agita autour de sa tête. Alors je me piquai au jeu et je me trouvai bientôt sous lui.

Dès qu'il eut quitté la place, je la pris et refis la même bravade que lui; mais il ne me laissait pas perdre de temps. Se laissant glisser le long de l'étai du grand mât, il grimpait déjà après le gréement du mât de misaine. Là il me fit signe de le rejoindre.

Cependant, sans que je les visse, deux matelots, des plus anciens de l'équipage, montaient aux haubans de misaine, et quand j'arrivai près de Jerry, ils se dressèrent à mes côtés.

« Vous n'avez pas encore payé le droit de prendre pied ici, maître, dit d'un ton rude l'un d'eux, qui se nommait Ben-Youl.

— Vous savez ce que cela veut dire? reprit du même ton l'autre, qu'on appelait Charlie Cockle.

— J'ignore ce que vous me voulez, répondis-je; mais je vois que vous êtes deux contre un, ce qui, en tout cas, est assez vilain, et je ne suis pas de ceux, voyez-vous, qui cèdent aux menaces; » et j'essayai de leur échapper sans trop savoir par où je grimpais.

Un moucheron embarrassé dans une toile d'araignée aurait aussi bien pu essayer d'échapper à son ennemie affamée. En un clin d'œil je fus saisi, et, sans plus de cérémonie, ils prirent mes jambes et mes bras et les amarrèrent au gréement du mât de hune, faisant de moi ce qu'on appelle un aigle déployé. La position que j'occupais était fort élevée, mais je la trouvais peu intéressante et pleine d'humiliation; d'autant plus que ce gremlin de Jerry la rendait encore plus désagréable par son ironie. J'étais sûr qu'il s'était entendu d'avance avec Youl

et Cockle pour me faire [tomber dans ce piège. Les matelots étaient redescendus sur le pont, me laissant ficelé de cette ignominieuse façon ; quant à Jerry, il vint se planter dans le gréement en face de moi.

« Voilà qui doit être fort désagréable ! me dit-il. Je voudrais bien savoir ce qu'ils diraient si je vous détachais.

— Faites-le donc, répondis-je ; car vraiment c'est une honte pour moi.

— Je n'ose pas, répliqua-t-il, en prenant l'air sérieux, bien qu'il ne pût pas réprimer le clignotement de ses yeux souriants. Ce sont de vrais sauvages ; mais j'y pense : est-ce que vous ne pourriez pas essayer de vous racheter ? Voulez-vous que je voie à arranger cette affaire-là ? »

Évidemment je n'avais aucun moyen de lutter contre mes bourreaux. En conséquence, et malgré mon dépit, j'eus la sagesse de consentir à payer une petite somme pour ma rançon. L'arrangement fut bientôt conclu, et, lorsqu'ils m'eurent détaché, Youl et Cockle me firent à la fois leurs excuses du tour qu'ils m'avaient joué et leurs compliments pour l'audace et l'agilité que j'avais montrées dans ma première ascension.

Comme j'eus le bon sens d'accepter de bonne humeur la farce qu'on m'avait faite, elle me rendit fort populaire parmi les matelots, et je découvris qu'il n'y avait pas de meilleurs cœurs ni d'hommes plus dévoués à bord que Youl et Cockle. Je remarquai que Jerry profitait des instants où son père n'était pas sur le pont pour accomplir les tours que lui suggérait sa fertile cervelle ; parfois ils étaient découverts et blâmés, mais alors le coupable prenait un air si contrit et faisait de si drôles d'excuses que le capitaine Frankland trouvait qu'il valait mieux ne le point punir. En vérité, ses fautes ne méritaient guère un châtement. Sa petite taille et ses traits délicats, mais pétillants d'esprit, le faisaient paraître plus jeune que moi ; cependant il était plus âgé, et il avait plus que moi l'expérience du monde.

La délicatesse apparente de sa constitution avait décidé son père à l'emmener de bonne heure à bord ; mais maintenant Jerry y avait pris goût, si bien qu'il m'assurait qu'il voulait être marin. Nous couchions ensemble dans une cabine que nous avions tout près de celle du capitaine. Gérard étudiait l'art de la navigation, et le capitaine Frankland m'avait averti que, pour le rattraper afin de pouvoir travailler avec lui, j'avais beaucoup à faire. C'était lui qui dirigeait nos études, mais c'était Silas qui était notre véritable professeur et qui,

avec le calme le plus tranquille, réussissait toujours à nous communiquer, sous des formes diverses, mais d'une façon aussi rapide qu'agréable, une quantité considérable d'instruction. Il me semblait toujours dire la chose au moment juste et de la manière la plus propre à la graver dans notre mémoire.

CHAPITRE II

Notre équipage. — Commencement du voyage.

John Renshaw, notre premier officier, était aussi un homme fort honorable, bien qu'il différât complètement de mon cousin Silas. Il était grand et maigre et avait une figure fatiguée par les intempéries et assez mélancolique. Notre troisième officier, Samuel Melgrove, faisait un vrai contraste avec Silas et Renshaw. Ses traits étaient forts, presque grossiers; son teint était aussi rouge que ses cheveux, et cependant, bien qu'on s'attendit à n'entendre sortir de sa bouche que les sons les plus rudes, il parlait avec une délicatesse presque affectée et posait pour le causeur abondant et de bon ton. Cependant personne ne se faisait mieux entendre que lui pendant une manœuvre. Sur un navire marchand, les seconds remplissent à peu près l'emploi du lieutenant sur un vaisseau de guerre; mais, en outre, ils ont à surveiller l'arrimage de la cargaison et des provisions. Notre chirurgien, M. David Mac Ritchie, était un vrai savant, surtout en histoire naturelle. Il manifesta tout d'abord fort peu de confiance en Gérard et en moi, comme s'il s'attendait qu'à la première occasion nous lui fissions quelque mauvais tour; chaque fois qu'il sortait de sa cabine, il en fermait soigneusement la porte à clef. Nous étions cependant bien loin d'avoir de pareilles idées, et nous le respections trop pour chercher à lui être désagréables; Gérard résolut de le convaincre de nos bonnes intentions.

« Je suis sûr, monsieur Mac Ritchie, lui dit-il un jour, que vous me prenez pour un petit fat qui ne pense qu'à faire quelque mauvaise niche. Eh bien, monsieur, vous vous trompez. Ce que nous désirons,

Harry et moi, c'est que vous consentiez à nous communiquer un peu de votre science. Mais, en tout cas, nous serons toujours heureux de pouvoir vous obliger.

— Allons ! c'est bien ! vous êtes de bons garçons et j'ai pleine confiance en vous, balbutia le docteur tout à fait surpris ; je serai bien aise de vous donner tous les renseignements que je pourrai, et j'espère, dans le cours de ce voyage, rencontrer pas mal de sujets intéressants dont nous pourrions causer. »

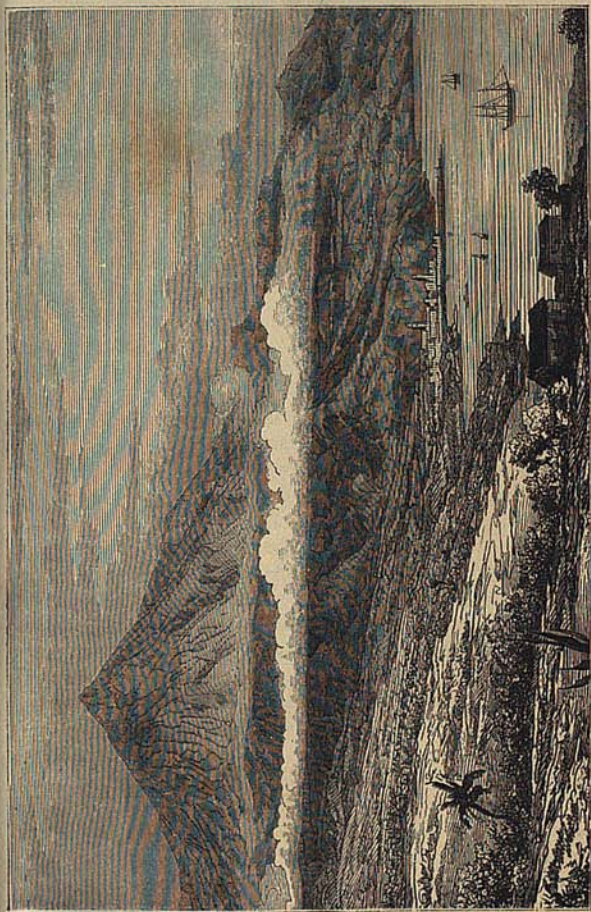
Ainsi M. Mac Ritchie était gagné et j'étais sûr qu'il tiendrait sa parole.

Il y avait encore à bord trois personnages importants : Richard Fleming, le maître d'équipage ; James Pincott, le charpentier, et Thomas Veal, le domestique du capitaine. Chacun d'eux offrait quelques particularités ; mais je ne m'arrêterai pas à les décrire. Nous avions vingt matelots à l'avant, tous hommes de choix ; car la longueur de notre voyage et la nature du service exigeaient que l'équipage fût bon.

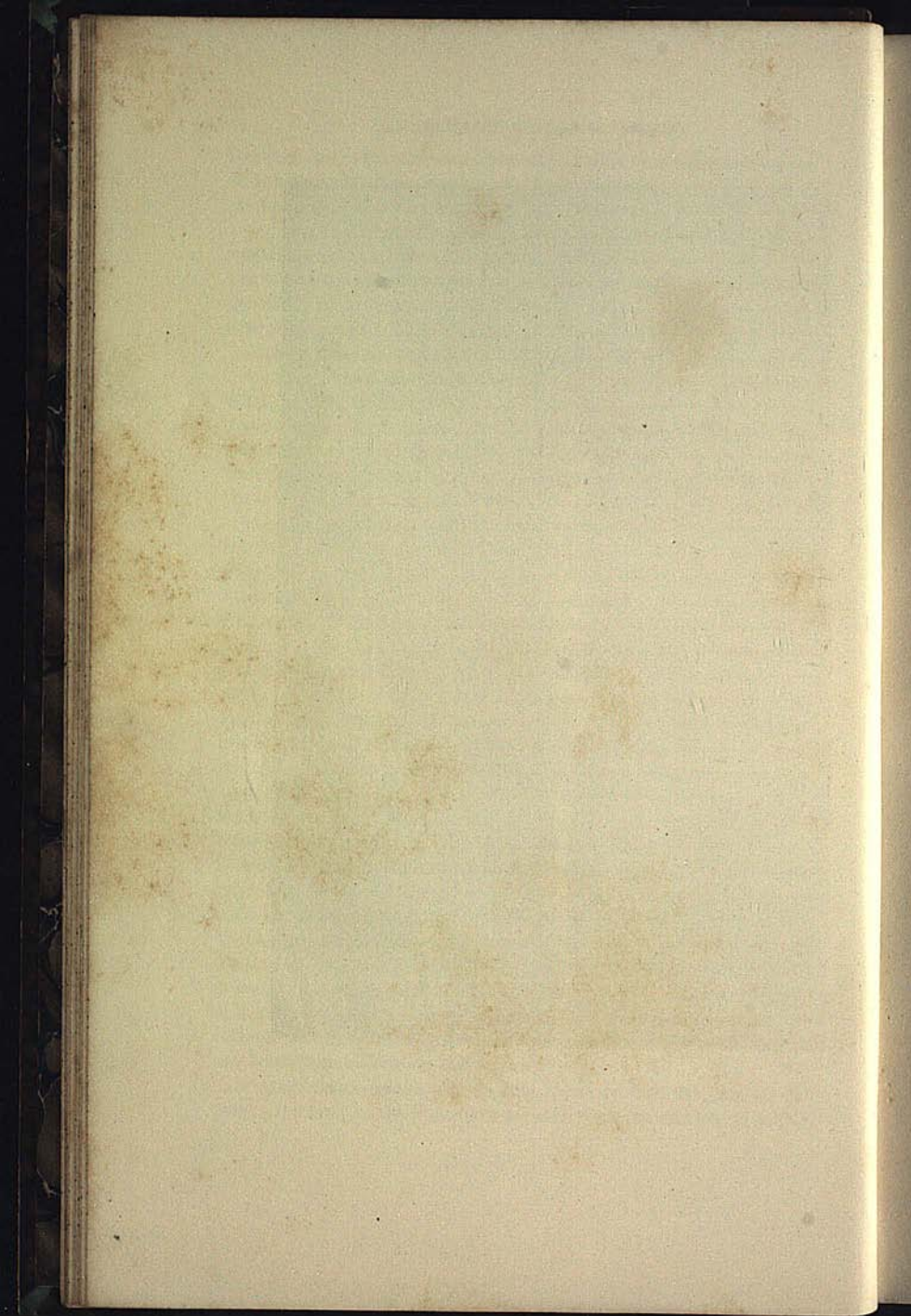
Passons maintenant au *Triton*. La dunette, assez élevée, recouvrait les cabines du capitaine et des officiers ; sous le gaillard d'avant se trouvaient la chambre de l'équipage, les fourneaux et la cuisine. Nous avions huit canons de 9 livres, parce qu'il fallait que nous fussions bien armés et toujours en garde contre les pirates dans les mers où nous allions naviguer. Nos embarcations étaient toujours tenues en bon état et préparées pour un service immédiat. Ainsi, un jour que la mer était calme, peu de temps après notre départ, je fus bien surpris d'entendre l'ordre d'affaler les bateaux, bien qu'il ne parût y en avoir aucun motif, puisque l'on n'apercevait aucun navire. Les gens de l'équipage, qui étaient pour la première fois sous les ordres du capitaine Frankland, furent aussi étonnés que moi. L'ordre n'en fut pas moins promptement exécuté, et bientôt trois bateaux furent armés, mis à flot, puis relevés et arrimés. « Très-bien ! mes enfants, dit le capitaine en tenant sa montre à la main ; c'est bien enlevé ; mais la prochaine fois, je l'espère, nous serons encore plus expéditifs. »

Le temps continuait à être magnifique et je commençais à trouver la vie de marin bien monotone, lorsque nous arrivâmes en vue de l'île de Madère. Son aspect à distance était enchanteur ; mais comme le capitaine nous permit de descendre à terre, nous convinmes bientôt que, si la nature a tout fait pour rendre délicieux le séjour de cette île, les hommes s'en sont montrés fort peu reconnaissants et n'y ont élevé que des habitations chétives et mal tenues.

Nous passâmes ensuite près de Palma, une des Canaries, que les anciens appelaient les îles Fortunées. Le même jour, au coucher du soleil,



Pic de Teneriffe.



l'île de Fer fut en vue. Elle est située comme Palma au 20° degré de longitude occidentale de Paris et a servi pendant plus de deux siècles à désigner le méridien à partir duquel les navigateurs et les géographes comptaient la longitude. Avant la découverte de l'Amérique on la considérait comme la dernière terre habitable à l'occident. C'est près des Canaries que nous fîmes connaissance avec les vents alizés du nord-est, si utiles au commerce.

J'espère bien que chacun de mes jeunes lecteurs suit ma route sur la carte et y cherche les localités que je nomme ; autrement il serait exposé à ne pas comprendre grand'chose à ma description.

Nous restâmes ensuite bien longtemps à naviguer sans rien rencontrer qui fût digne d'intérêt.

Un jour, me promenant avec Jerry : « Ah ça ! lui dis-je, quand donc rencontrerons-nous ces merveilleuses aventures que vous me promettiez ? »

— Si vous ne rencontrez pas une multitude de merveilles, dit le cousin Silas qui nous écoutait, c'est que vous ne vous donnez pas la peine d'ouvrir les yeux pour les voir. »

« Holà ! s'écria Jerry peu après. Qu'est-ce qui est donc arrivé à l'air ? voyez ce brouillard qui nous enveloppe. Monsieur Brand, est-ce que vous ne pourriez pas nous en dire la cause ? »

— Non, en vérité, répondit Silas, je ne le peux pas. Je l'ai vu plus d'une fois ; c'est un phénomène fort curieux.

— On assure qu'il vient de la côte d'Afrique, dit Ben-Youl, qui manœuvrait alors la roue du gouvernail et auquel son âge donnait le droit de parler sur un pareil sujet. Ce brouillard est plein de sable rouge et je l'ai vu quelquefois couvrir un tillac comme si on y avait râpé de la sanguine. »

Nous discussions encore sur ce sujet, lorsque le capitaine Frankland parut sur le pont. Quand il eut quelque temps écouté nos paroles, il nous dit doucement :

« Mes enfants, je suis bien aise de vous entendre causer de choses sérieuses, même quand vous vous égarez dans vos conjectures. Si vous voulez m'écouter, j'essayerai de vous expliquer ce que je sais à ce sujet. Il est bien plus important qu'il ne le paraît. Cette poussière qui remplit l'atmosphère a mis les savants à même de résoudre en partie le difficile problème de la circulation des vents. Comment cela se peut-il ? direz-vous, puisque la poussière qui vient d'un endroit ressemble à la poussière qui vient d'un autre. Voilà bien ce que dit l'ignorant ; mais le savant parle autrement. Il y a des animalcules qu'on appelle infusoires

et des organismes propres à chaque portion du globe ; aussi, dit-on, l'habitat de tels infusoires est tel ou tel endroit. Ce n'est qu'à l'aide de microscopes fort puissants qu'on peut distinguer les espèces d'infusoires. Le professeur Ehrenberg, qui a donné tant de soins à ces études, a examiné attentivement des échantillons de la poussière dont notre pont est couvert et l'a trouvée composée d'infusoires desséchés dont les formes subsistent, non pas dans les déserts de l'Afrique, mais dans les régions de l'Amérique du Sud que balayent les vents alizés du sud-est.

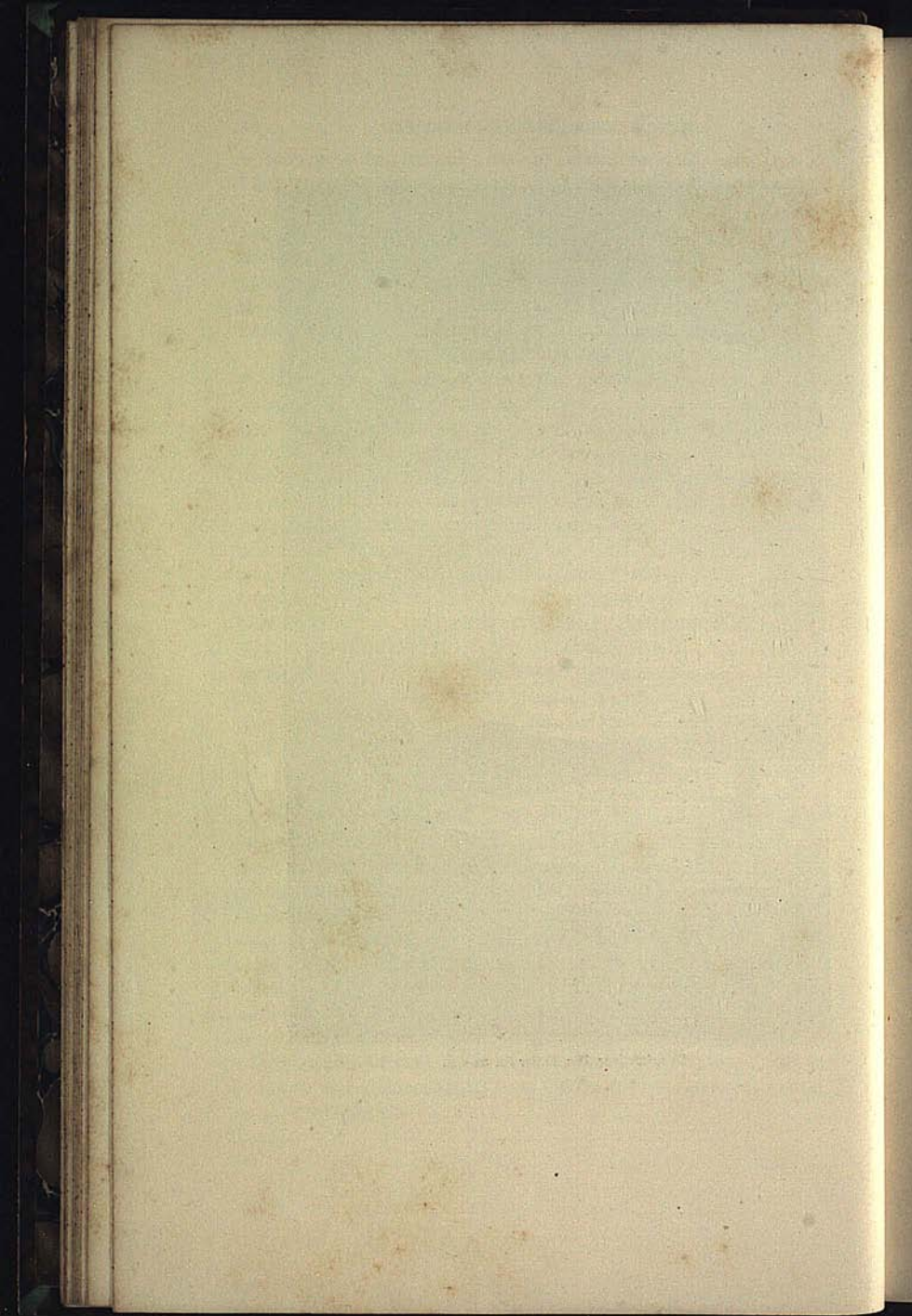
— L'Amérique du Sud ! père, s'écria Jerry, en désignant avec un doigt le sud-ouest. Comment font ces nuées de sable rouge pour arriver ici malgré le souffle des alizés du nord-est ?

— Que deviennent les alizés du nord-est lorsqu'ils ont atteint la fin de leurs parcours, et où pensez-vous, mon fils, que soit ce terme ? demanda le capitaine Frankland. Je vais tâcher de vous expliquer ce dont il s'agit ; mais quand vous pourrez étudier un livre qu'a écrit sur ce sujet le lieutenant Maury, de la marine américaine, vous le comprendrez bien mieux encore. Il y a trois ceintures ou régions calmes qui entourent la terre : l'une est sous l'équateur et les deux autres sous le tropique du Cancer et sous celui du Capricorne, dans chacun des deux hémisphères. C'est entre ces dernières que soufflent les alizés nord-est et sud-est, qui se rencontrent à la ceinture équatoriale. Là, au lieu de former un tourbillon, leurs particules, obéissant à l'action de la chaleur excessive, se dispersent et s'élèvent, produisant le calme peu à peu. Lorsqu'elles se sont élevées à une certaine hauteur, elles reprennent leur course autour du globe. On aurait ignoré quelle était leur direction sans ces nuages de poussière rouge, qui sont emportés dans la région supérieure de l'atmosphère du sud-ouest au nord-est, et qu'on rencontre non-seulement dans ces parages, mais même jusque dans la Méditerranée et dans la Suisse. Ils sont probablement élevés dans l'atmosphère par les tourbillons qui se produisent durant l'équinoxe du printemps à partir de la vallée du bas Orénoque, où règne alors la saison sèche. Par conséquent, si une étiquette avait été attachée à chacune des particules dont le vent est composé, afin de montrer d'où il vient, le problème n'aurait pas été plus clairement résolu qu'il ne l'est. »

Pendant que le capitaine parlait ainsi, le docteur Mac Ritchie arriva sur le pont et se mit à ramasser dans des feuilles de papier une quantité de ce sable rouge. « Plusieurs savants de mes amis l'estimeront à sa valeur, observa-t-il ; et même pour les ignorants, du sable qui a fait la moitié du tour du monde dans les sommités de l'atmosphère ne saurait manquer d'intérêt. »



Le même jour, l'île de Fer fut en vue.



CHAPITRE III

Les merveilles de l'Océan. — La mer des Sargasses. — Le passage de la ligne.

Un jour, comme nous approchions du cap Vert, j'aperçus à tribord ce que je pris pour un bas-fond recouvert d'algues. Je me mis à crier : « Terre à babord ! » croyant être bien sûr de mon fait. On me répondit par un éclat de rire. C'était Ben-Youl qui riait.

» Par exemple ! m'écriai-je, fort vexé, si ce n'est pas de la terre, je ne sais pas ce que c'est. »

Ben n'en continua pas moins de me rire au nez. J'allais me fâcher, lorsque le capitaine, qui était sur le pont, m'appela. Je le trouvai, montrant à Gérard une carte qu'il tenait à la main.

« Vous n'êtes pas le premier, Harry, me dit-il, qui ait pris pour de la terre ces amas d'algues marines. C'est ce qu'on appelle la mer des Sargasses, du mot espagnol *Sargazo*, qui signifie varech. Les compagnons de Christophe Colomb, lorsqu'ils l'aperçurent, pensèrent qu'elle marquait l'extrême limite de l'Océan navigable. Nous sommes à son bord méridional. Regardez cette carte ; vous verrez que la mer des Sargasses y forme un triangle situé entre les Açores, les Canaries et les îles du Cap-Vert. C'est l'effet du circuit que décrit autour de l'Atlantique le courant qui part du golfe du Mexique en renvoyant au centre tout ce qu'il rencontre, sur sa route, de bois flottants et d'algues. Jetez dans la cuve qui est là des copeaux et imprimez à l'eau avec la main un mouvement de rotation, vous verrez que le courant que vous aurez créé rejettera au centre tous vos copeaux.

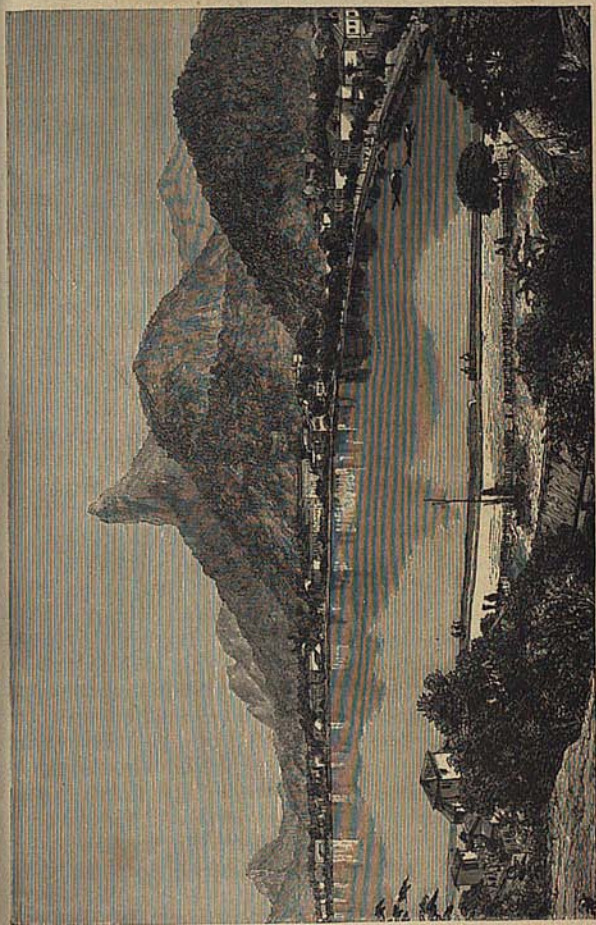
» Ne vous étonnez donc plus que cette mer des Sargasses soit cou-

verte d'herbes. Quant au merveilleux courant du golfe, nous allons en parler pour vous expliquer non-seulement l'effet que vous connaissez, mais aussi la puissante influence qu'il exerce sur le climat d'un grand nombre de pays, sur la navigation de l'Atlantique et sur bien d'autres résultats importants. En vérité, c'est un des phénomènes les plus mer-

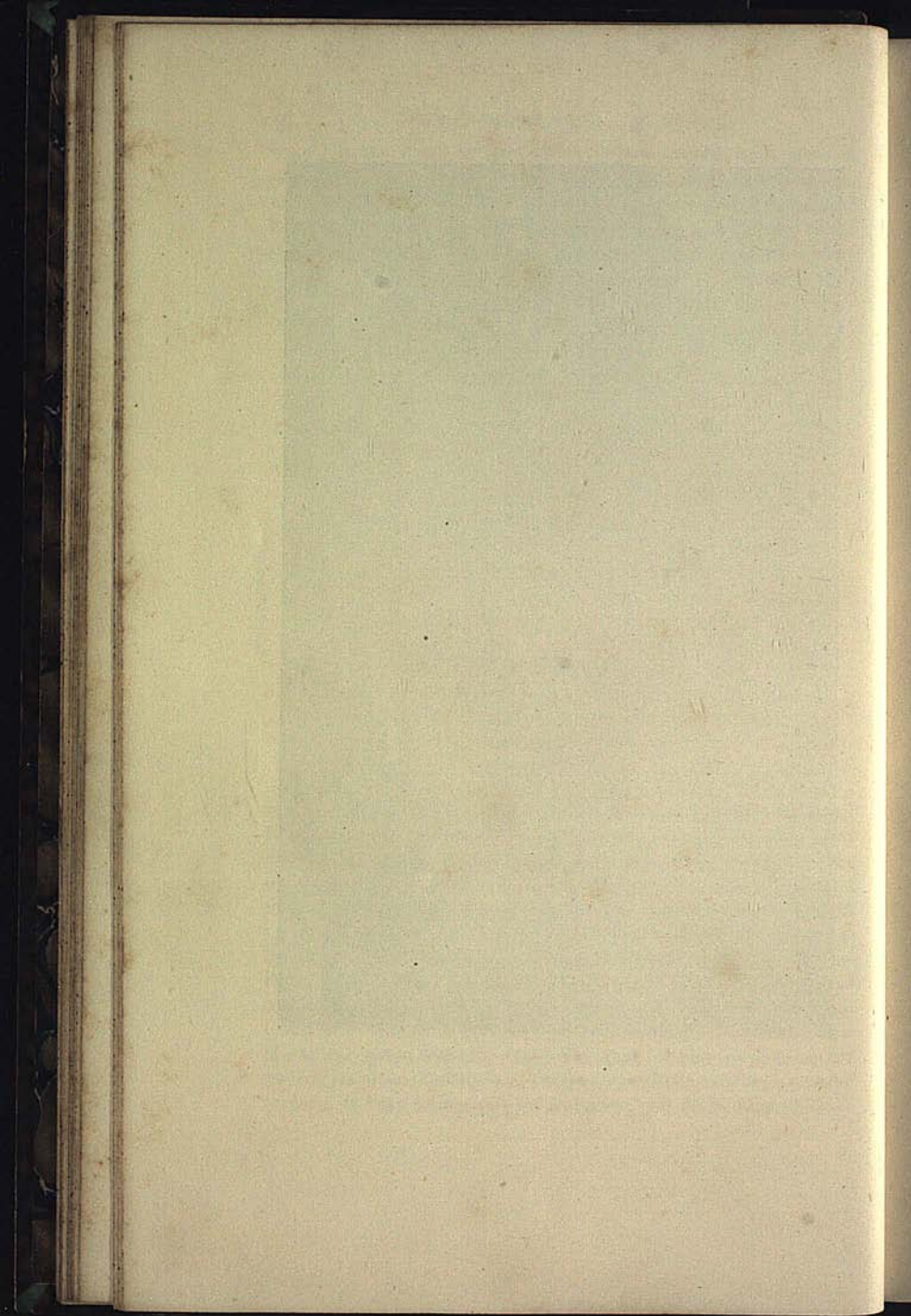


Le baptême de la Ligne.

veilleux de l'Océan. Il faut considérer ce courant comme un grand fleuve d'eau chaude coulant pendant près de 5000 kilomètres, sans changer de volume, sur un fond et entre des rives d'eau froide. Ses eaux se mêlent peu à celles de l'Océan et leur couleur différente permet de suivre leur marche. Il a son origine dans le golfe du Mexique : c'est pour cela qu'on l'appelle le Courant du Golfe (*Gulf-Stream*). Non-seulement ses eaux sont chaudes, mais elles échauffent encore l'air sous lequel elles passent. Elles sont beaucoup plus salées que les autres eaux de la mer, et c'est le sel qui leur donne cette couleur d'indigo foncé. Leur courant a une vitesse de 4 à 8 kilomètres par heure, et il affecte une forme convexe, c'est-à-dire qu'il est plus élevé au centre que sur les côtés. Il présente une autre particularité. Comme la chaleur rayonne de l'eau beaucoup plus lentement que de la terre, le Gulf-



Baie de Bolnifogo.



stream, coulant sur une couche d'eau froide, perd bien moins rapidement sa température que s'il coulait sur un fond terreux. Lorsqu'elles approchent d'un rivage, ses eaux lui abandonnent une partie de leur chaleur, réchauffant le climat, augmentant la fertilité du sol et le rendant plus agréable à habiter pour l'homme.

« Vous voyez sur la carte que ce puissant courant, sorti du golfe du Mexique, remonte le long des côtes de la Floride et prend la direction de l'est à la hauteur du cap Hatteras. Durant les mois d'hiver, il suit les côtes de la Nouvelle-Écosse et passe en été non loin de Terre-Neuve, où il a participé à la formation des bancs sur lesquels on pêche la morue. Vers l'endroit où le courant tourne décidément vers l'est, en atteignant le 40° parallèle de latitude septentrionale, il commence à s'étendre sur les eaux plus froides de l'Océan; puis il touche aux rivages de l'Irlande, jette une branche vers le Spitzberg en enveloppant les Shetland et les autres îles du nord; une deuxième plus forte remonte brusquement dans la Manche; une troisième contourne le golfe de Gascogne et redescend au sud, réchauffant tous les bords dentelés de l'Europe occidentale et ajoutant aux eaux qui viennent de la Baltique et des bassins polaires le sel qui leur manque.

— Maintenant, s'écria Gérard, je voudrais bien savoir quelle est la cause qui dirige ce merveilleux courant.

— On peut expliquer de diverses manières la formation de ce fleuve océanique; mais, jusqu'à présent, les savants ne se sont pas mis d'accord à cet égard. La forme du Courant du Golfe peut jusqu'à un certain point servir à en expliquer la direction. Comme il est plus élevé, ainsi que nous le disions tout à l'heure, que le reste de la surface de la mer, l'eau cherchant toujours son niveau, ce courant doit tendre à s'écouler vers les eaux plus froides et plus basses des pôles. De leur côté, les eaux polaires, pour remplacer le vide qu'il fait, sont entraînées vers l'équateur. Voilà ce qui explique le double mouvement des eaux. »

Nous continuions notre route à travers l'Atlantique sans événement digne de mention, lorsqu'un matin que je dormais encore, au lever du soleil, Gérard se précipita dans la cabine et, me réveillant, m'apprit qu'on avait besoin de moi sur le pont. Presque endormi, je sautai à bas, j'enfourchai mon pantalon, car c'était le seul vêtement dont on eût besoin sous cette latitude, et je m'élançai à la suite de Jerry. Je n'avais pas encore bien ouvert les yeux que je me trouvai appréhendé par deux monstres velus; puis j'entendis sonner de la conque et, regardant devant moi, j'aperçus un étrange personnage qui semblait venir de

l'avant du navire : il portait une couronne brillante sur la tête ; il avait un gros nez écarlate, une longue chevelure ruisselante et des favoris blancs aussi épais que deux vadrouilles. Il tenait à la main un trident et portait sur les épaules un manteau couvert de devises extraordinaires.

« Trite ! Où est Trite ! Venez donc, Trite ! » criait-il, en regardant par-dessus le bord, d'une voix qui rappelait assez celle de Ben-Youl ; ces paroles amenèrent une dame de dimensions fort amples, et que certainement, si elle n'avait pas eu des jupons et un collier de coquilles, je n'aurais pas considérée comme faisant partie du beau sexe.

» Enfin, est-ce vous, mon amour ! s'écria-t-il. Faisons vite, car nous devons aborder un si grand nombre de bâtiments aujourd'hui, que nous n'avons pas un moment à perdre. Y a-t-il ici quelque blanc-bec qui franchisse pour la première fois la ligne médiane de notre empire ? S'il s'en trouve un, faites-le voir immédiatement ; autrement je ferai... je ferai... je ferai ce que vous verrez ! »

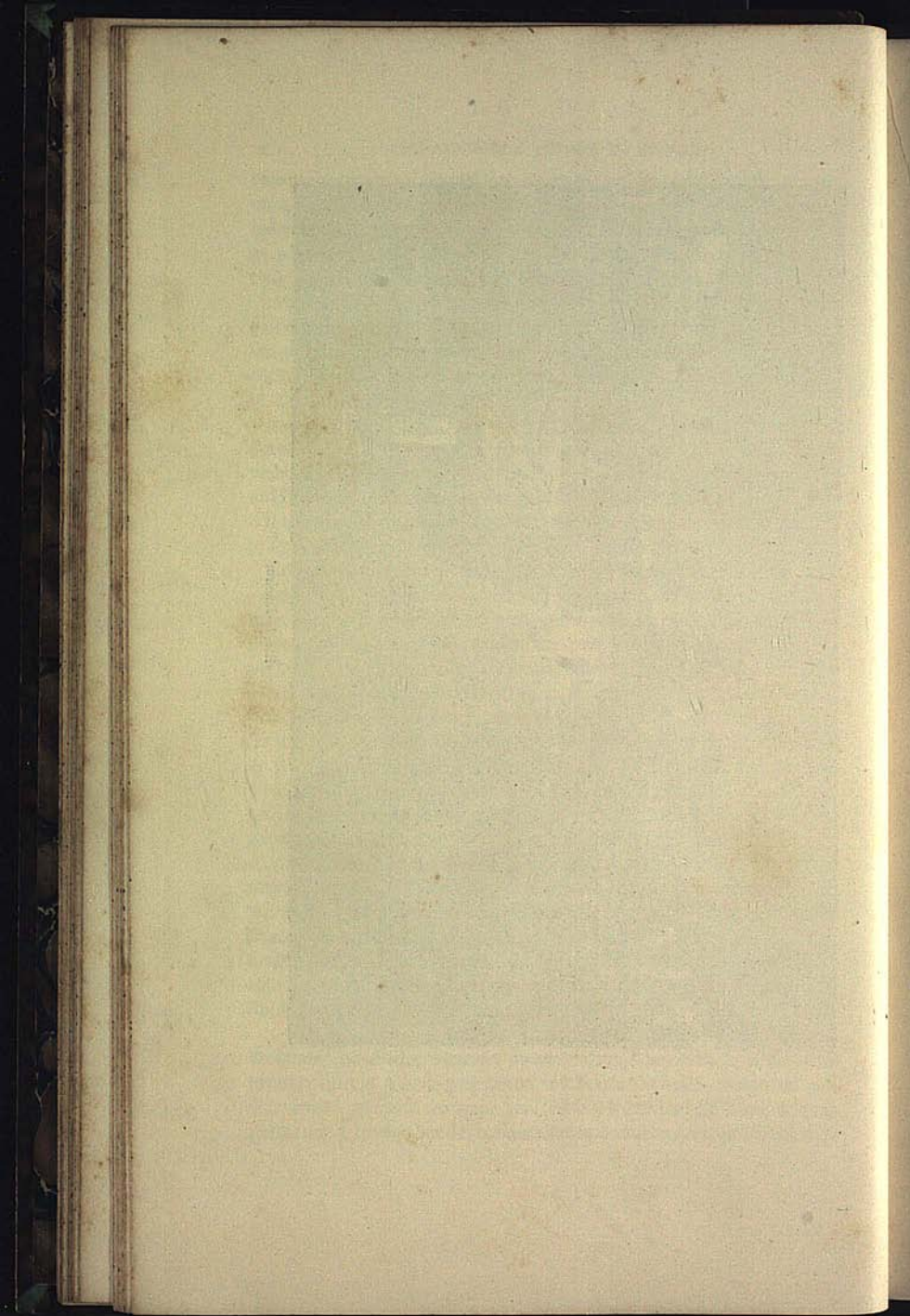
Ces paroles furent prononcées d'un ton effroyable. Et, avant que j'eusse eu le temps de regarder autour de moi, les deux monstres m'avaient enlevé jusqu'aux pieds du souverain des mers et de son épouse ; alors l'un d'eux, produisant une énorme brosse à goudron, me barbouilla la figure d'une écume d'une odeur peu agréable. J'appelai Jerry, qui, à titre d'ami, devait, selon moi, prendre ma défense ; mais, prétendant que la frayeur le mettait hors de lui, il s'arrangea, quand les monstres voulurent l'attraper, de façon à me heurter si violemment qu'il m'envoya tomber la tête la première dans un grand baquet plein d'eau placé aux pieds de Neptune. Les tritons velus m'en retirèrent tout de suite et, après une nouvelle application de mousse de savon sur ma figure, ils me raclèrent avec un morceau de cercle de tonneau.

« Baptisez-le ! Donnez un nouveau plongeon au bébé ! » s'écria Neptune, et, d'après le traitement qu'on me fit subir, je crus qu'on voulait me noyer ; mais madame Neptune, je veux dire Amphitrite, intercéda en ma faveur, d'une voix qu'elle essayait de rendre sympathique mais qui paraissait sortir d'un gosier altéré, demanda qu'on me laissât retourner dans mon cadre, afin que je pusse m'y reposer jusqu'à la fin de mon quart.

« Oh ! bonne mère, votre sexe a toujours été rempli de gentillesse et de bonté ! lui dis-je, désireux d'entrer dans l'esprit de la farce et de prouver que je n'avais pas perdu ma bonne humeur, malgré le peu d'agrément qu'avait eu pour moi cette cérémonie. Eh bien, si vous permettez à quelqu'un de vos serviteurs de me suivre, je verrai si je



Rio-de-Janeiro.



ne peux pas pêcher au fond de mon coffre une pièce de cinq shillings (6 fr. 25 c.), avec laquelle vous pourrez acheter, pour vous et votre excellent mari, une certaine quantité de rhum qui vous réjouira le cœur.

— Voilà qui est parler comme un fils de l'Océan ! s'écria Neptune en me frappant amicalement sur le dos. Par conséquent, et vu la façon dont vous avez été savonné et rasé quand vous avez passé la ligne, vous êtes, à partir d'aujourd'hui et pour toujours, libre citoyen de mon empire maritime. Maintenant donc, trois hourras pour M. Harry Hopeton, et puisse-t-il vivre assez pour faire le tour du monde en commandant lui-même un navire aussi beau et même plus beau que celui-ci ! »

Sur cette invitation, l'équipage pousse trois joyeux hourras, et, tandis que les tritons pourchassaient quelques mousses et deux ou trois matelots qui passaient aussi la ligne pour la première fois, je m'élançai vers un baquet d'eau pure, je m'y débarrassai de toutes les traces de la farce qu'on m'avait jouée et je descendis à ma cabine. Quand le capitaine parut sur le pont, toute la cérémonie était terminée, et les hommes s'occupaient au lavage, comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire. Je crois bien que le capitaine n'ignorait rien de la cérémonie qui venait d'avoir lieu, mais il eut l'air de ne pas s'en douter. Jadis, à ce passage de la ligne, tous les équipages considéraient comme un droit de faire subir aux nouveaux toute espèce de tours ; mais on en avait tellement abusé, qu'aujourd'hui beaucoup de capitaines ont entièrement supprimé la cérémonie et que d'autres ne la permettent qu'aux équipages dans lesquels ils peuvent avoir confiance. Du reste, je n'étais pas fâché de la farce qu'on m'avait faite, car elle contribua à augmenter encore ma popularité, et, d'un autre côté, il me semblait que ce passage de la ligne me donnait le droit de me considérer, jusqu'à un certain point, comme un marin.

Deux jours après le passage de la ligne, on signala l'île Fernando Noronha. L'empire du Brésil à qui elle appartient en a fait un lieu de déportation. Le capitaine fit jeter l'ancre devant la capitale de l'île, petite forteresse brésilienne, et il nous permit de faire une courte excursion à terre. Puis nous nous dirigeâmes vers Pernambouc, et de là nous fîmes route pour Rio-de-Janeiro, capitale du Brésil. Jamais je n'oublierai le spectacle magnifique qui frappa nos regards lorsque, par une belle après-midi, nous entrâmes dans ce port, un des plus beaux du monde. Il nous semblait que nous faisions voile sur un grand lac s'étendant à perte de vue dans l'intérieur des terres et entouré de

hautes montagnes aux aspects les plus variés et les plus pittoresques. L'entrée de la baie est défendue par une forteresse. Après l'avoir dépassée, nous parcourûmes encore quelques kilomètres pour venir jeter l'ancre devant la ville de Rio, au milieu d'une multitude de navires portant des pavillons de presque tous les pays civilisés du monde. La ville de Rio, depuis que l'empire constitutionnel y a été établi, prospère rapidement, et le Brésil tout entier ne peut manquer, sous la continuation de ce régime, de devenir un État riche et heureux. Notre séjour à Rio fut très-court; nous quittâmes le port par un bon vent.

CHAPITRE IV

Aventures dans les Iles Falkland.

Jamais les matelots ne sont livrés à l'oisiveté; c'est là ce qui, à mon avis, peut suffire à expliquer pourquoi, dans un navire bien commandé, ils se trouvent si heureux. M. Renshaw trouvait toujours à leur faire faire quelque chose; et à une occupation terminée il savait en substituer une autre d'une égale importance. La description de l'emploi d'une journée sur le pont fait connaître ce qui s'y passait tous les jours de beau temps. Ici tournaient les manivelles à fil de caret qui fabriquaient du bitord avec de vieux bouts de câble, occupation qui ne chôme jamais; là M. Pincott et ses aides travaillaient de tout leur cœur à la construction d'une barque. Les voiliers s'empresaient de réparer quelques voiles et d'en alléger d'autres destinées à recevoir les douces brises de l'océan Pacifique; Fleming et sa bande étaient en train de s'occuper aux cordages. Le reste de ceux qui faisaient alors le quart nouait des fils de caret, faisait des garcettes, des sacs à bourres, des bourres, des drisses de toute espèce, propres aux manœuvres courantes ou dormantes et dont les noms effrayaient tout autre qu'un marin. A l'arrière se tenait le capitaine Frankland; un officier, Gérard et moi, nous supputions la hauteur du soleil, observation où je prenais un grand intérêt depuis que je la comprenais un peu. A ce qu'il me semblait, le capitaine s'occupait fort peu de son bâtiment. De temps à autre, lorsqu'il se trouvait sur le pont, il disait un mot à quelqu'un de l'équipage, rarement un officier, touchant le service; mais je ne tardai

pas à reconnaître que je m'étais trompé et que personne ne savait mieux s'employer que lui lorsque l'occasion s'en présentait. Jusqu'alors elle ne s'était pas rencontrée. Avec les brises légères et les mers calmes que nous avions toujours eues, le capitaine avait été plus utile dans sa cabine qu'ailleurs. Mais, ce jour-là, un changement eut lieu, jusqu'à menacer notre existence. A peine venions-nous de serrer nos sextants que je vis le capitaine, tout en se promenant sur le pont, jeter de fréquents regards du côté de l'ouest. Là, au-dessus de la terre, il s'élevait depuis un instant un lit de nuages qui devenaient de plus en plus épais et se précipitaient vers nous à travers le ciel.

« Toutes mains à diminuer de voile ! » cria le capitaine en arrêtant tout à coup sa promenade. A peine l'ordre donné, chacun rangea le travail dont il s'occupait ; l'équipage s'élança plein de vie et d'activité. Les voiles de cacatois descendirent, celles de hune furent ferlées, et les vergues brassées de façon à prendre le vent sur le tribord. Le vent qui avait soufflé auparavant du nord-est tomba alors presque au complet ; les basses voiles se mirent contre les mâts, et nous attendions sur nos huniers l'arrivée de la rafale. L'attente fut courte, car la tourmente fondait sur nous avec une majestueuse fureur. D'un côté, le ciel entier était couvert d'une masse épaisse de nuages menaçants, sous lesquels la mer avait l'air de se déchirer en lames écumeuses et sifflantes ; de l'autre, le ciel était bleu et l'eau aussi unie qu'un miroir. Notre navire ne sentait plus un souffle d'air. Tout à coup la furieuse rafale, pluie, grêle et vent, souleva notre puissant navire comme s'il eût été une coquille de noix et plongea notre plat-bord sous l'eau. « Il ne se relèvera pas, » me dis-je. Cependant le capitaine Frankland continuait d'être aussi calme et aussi tranquille que s'il ne se passait rien d'extraordinaire. Avec son porte-voix et se tenant à la lisse d'appui, il ordonna de ferler le hunier d'artimon. Les bras du grand hunier sous le vent furent alors détendus pour permettre à la voile de fasier ; le vent n'y ayant plus prise tomba de tout son poids sur les focs à l'avant du navire ; alors la barre fut mise à tribord et, son avant obéissant, le navire se redressa et se mit à fuir devant la tempête. Les vagues écumeuses, s'élevant plus haut de moment en moment, se poursuivaient jusque sous notre poupe, comme si elles regrettaient de voir que nous leur échappions. Les noires nuées s'amoncelaient sur nos têtes ; les flots sombres sifflaient tout autour de nous ; les éclairs dardaient leurs éblouissants zigzags, le tonnerre éclatait et toute la scène me semblait si effrayante que parfois je désespérais d'en réchapper ; mais je dissimulais mes craintes, car Gérard avait l'air de si peu s'inquiéter de tout

cela que certainement il ne m'aurait pas épargné ses railleries si j'avais laissé voir quelque alarme mal fondée.

Nous avions ainsi couru quelque temps devant la rafale, quand elle commença à tomber. Tout ce temps, elle nous avait poussés hors de notre route et, pour ne plus perdre de terrain, le capitaine ordonna de mettre en panne. Jamais encore je n'avais vu exécuter cette manœuvre. D'abord on ferla le hunier de misaine; ensuite le grand hunier, où l'on prit des ris serrés, et la voile d'étai du grand mât de hune de misaine furent les seules voiles dehors. Puis on brassa la grande vergue. « Abaissez la barre! » cria le capitaine, dès qu'une grosse vague nous eut dépassés. Le navire sentit l'influence du vent et tourna sa proue à l'ouest, puis il courut, s'élevant aisément au sommet des vagues et glissant lentement au fond des intervalles; les crêtes écumeuses, sifflantes, échevelées se précipitaient avec fureur sur ses flancs, mais elles ne jetaient pas une goutte d'eau à bord. Jamais je ne m'étais figuré qu'il pût y avoir une scène aussi terriblement grandiose que celle que je considérais avec une pleine sécurité en cet instant. Tantôt les vagues s'élevaient pareilles à une muraille au-dessus du pont et semblaient prêtes à nous écraser; tantôt nous apercevions en bas un abîme d'eau si profond qu'on pensait qu'à y descendre on n'en remonterait jamais. Quand on nous appela pour le diner, j'allai dans l'entre-pont très-persuadé que je ne réussis pas à saisir une bouchée; et cependant je ne trouvai guère là plus d'agitation qu'à l'ordinaire, tant la marche du navire était aisée; c'est à peine si je pouvais croire que je quittais à l'instant la scène de confusion qui existait sur le tillac. La rafale ne dura pas plus de douze heures, et le navire remit le cap sur les îles Falkland, où il se dirigeait.

Une après-midi, la vigie cria avec le cri prolongé qui est habituel : « Terre! oh! terre! oh! » Les Falkland étaient en vue, et la terre qu'on avait aperçue se trouva être celle qui avoisine le cap Bougainville. Nous nous y dirigeâmes, et bientôt nous reconnûmes les âpres hauteurs qui surplombent le détroit Berkley, puis nous longeâmes les sombres falaises de Macbride's Head, au pied desquelles gisaient des centaines de phoques étendus sur le sable et sur les rochers. Nous entendions mugir ces animaux, et ils me paraissaient s'indigner du trouble que leur causait notre passage; mais M. Brand m'assura que je ne devais pas me laisser tromper par leur air féroce, attendu qu'ils sont très-inoffensifs et qu'on les prend aisément. Sur les plateaux, on voyait paître de nombreux troupeaux qui me donnaient l'espoir que nous arrivions à une région civilisée. Une brise carabinée qui y régnait nous fit rapide-

ment franchir le détroit Berkley, puis nous allâmes vers le mont Low ; nous dépassâmes le port William, dont un côté présente une ligne de dunes, et nous arrivâmes au havre Stanley.

La journée était belle, et cependant l'aspect du pays manquait d'attrait, car on n'apercevait aucun arbre, mais des rochers, des dunes, des hauteurs pelées et pour herbe du tussac. Nous jetâmes l'ancre en face de Stanley, capitale de l'établissement. Cette colonie a été fondée pour offrir aux navires qui doublent le cap Horn une place de refuge et de ravitaillement. Il est question d'en faire un établissement pénitencier et l'endroit s'y prête parfaitement à beaucoup de points de vue, pourvu qu'on y puisse trouver une occupation suffisante pour les condamnés.

Gérard et moi nous désirions fort aller à terre, afin d'y jouir des chasses qu'on nous avait beaucoup vantées. « Ne serait-ce pas bien beau, disait mon camarade en se frottant les mains, de tuer un de ces taureaux gras qui pourraient aisément vous lancer en l'air, s'il vous tenait au bout de ses cornes ? »

Je pensais comme lui ; mais nous espérions bien peu réaliser nos désirs, lorsqu'un monsieur vint du rivage nous proposer de faire un tour dans une goëlette que la compagnie allait envoyer aux Falkland occidentales pour en rapporter du bétail. Comme notre navire devait rester à l'ancre quelques jours pour réparer des avaries et se procurer une provision de bœuf frais et salé, le capitaine nous permit d'accepter l'offre aimable qu'on faisait et nous donna M. Brand pour nous accompagner. La goëlette s'appelait *l'Espadon*. Elle s'éloigna avec une bonne et fraîche brise, ayant à son bord une société aussi gaie que possible. Outre notre ami, M. Nathaniel Burkett, et son compagnon, M. Jonathan Kilby, tous deux excellents chasseurs et tireurs, elle portait Gérard et moi. Le propriétaire de l'embarcation, M. Tom Cribb, était un assez médiocre tireur, parce qu'il n'y voyait que d'un œil, qui de plus louchait horriblement, mais il connaissait tout le littoral et savait exactement où nous pourrions chasser avec avantage ; enfin le cousin Silas, un chasseur de premier ordre, nous accompagnait. Notre excursion nous promettait donc beaucoup d'agréments, malgré les coups de vent et les autres périls assez nombreux auxquels on est exposé dans le voisinage de ces îles sauvages. Néanmoins, au lieu de nous élever en mer et de faire le grand tour, nous prîmes un chemin bien connu de notre patron et qui passait à travers de nombreux îlots avoisinant la plus grande Falkland. Certes je n'ai pas la prétention d'en savoir les noms. Nous finîmes par jeter l'ancre dans une jolie petite anse, où nous devions passer la nuit. Le lendemain les chasseurs, à la disposition des-

quels on laisserait une barque, devaient descendre à terre, tandis que la goëlette se rendrait à une station plus éloignée. Nous avions avec nous un seul chien appartenant à M. Kilby et le vieux Surley; jamais plus brave animal ne sauta au cou d'un taureau, car il ne craignait pas plus un taureau qu'aucune autre bête; nous emportions nos fusils, beaucoup de munitions, des vivres, et nous débarquâmes le tout au sommet d'une crique où nous pouvions sans crainte amarrer notre barque. Nous grimpâmes d'abord sur un rocher du littoral, afin de prendre connaissance du pays environnant.

L'île paraissait assez considérable, mais nous n'y apercevions aucun obstacle qui pût nous empêcher d'y pénétrer à travers le haut herbage, le tussac qui couvrait presque tout le sol. D'abord nous avançâmes ensemble. Peu après nous rencontrâmes de curieux remblais tout couverts d'une mousse pareille à du velours vert; ils pouvaient avoir 2^m,75 de circonférence et 60 centimètres de haut. Je m'assis sur l'un d'eux pour renouer mes souliers et je m'y trouvai tout à fait à mon aise.

« Savez-vous quel siège vous avez? » nous dit M. Burkett en donnant, avec le bout du canon de son fusil, un coup qui mit la mousse en morceaux, comme si elle eût fait partie d'un énorme champignon. Cette couverture mousseuse avait une épaisseur de 3 à 4 centimètres et cachait à l'intérieur un bosquet de sapins en miniature. Chaque plante, et il y en avait beaucoup, était pourvue de minimes feuilles de sapin et avait le sommet saupoudré de gouttelettes résineuses, brunes au dehors, blanches au dedans, grosses les unes comme une tête d'épingle et les autres comme la moitié d'une noisette. A d'autres remblais, que nous rencontrâmes plus loin, les plantes avaient traversé la mousse, leurs feuilles s'étaient développées et elles formaient en apparence des bosquets de petits myrtes.

Cependant, au lieu de pénétrer droit à l'intérieur, nous longions le littoral en marchant dans l'herbe à pingouin. Elle s'élève à plus de 3 mètres au sommet de monceaux formés par la matière végétale décomposée, qui forme de longues éminences et donne au littoral l'apparence d'avoir été couvert d'un bois taillis. Nous y marchions, souvent cachés à la vue l'un de l'autre par l'herbe, lorsqu'un bruyant rugissement retentit à nos oreilles. Jerry et moi étions alors ensemble, complètement isolés de notre compagnie. Instinctivement je reculai, et Jarry, quoiqu'il prétendit être plein de courage, aurait certainement pris la fuite s'il avait su de quel côté se diriger.

« Qu'est-ce que cela? m'écriai-je.

— C'est un lion, répondit Jarry, qui paraissait peu à son aise.

— Plutôt un sanglier, puisqu'il n'y a pas de lions ici.

— Peut-être un gros taureau, reprit mon compagnon. J'espère que ses cornes ne sont pas trop pointues. »

Comme nos fusils n'étaient chargés qu'à petit plomb, nous ne pouvions guère penser à blesser grièvement une bête fauve. Le rugissement se répéta et il se fit un grand frôlement dans l'herbe à pingouin qui recouvrait un monceau du voisinage. L'herbe s'agitait; nous y regardâmes et nous vîmes l'énorme tête d'un animal à l'air féroce, qui nous épiait du milieu de l'herbe; nous nous mîmes à crier de toutes nos forces : Au secours !

« Fuyons ! c'est un lion ! Je vous le disais bien ! s'écria Jerry. Nous n'avons plus une minute à perdre, si nous ne voulons pas être dévorés ! » Et joignant l'action aux paroles, Jerry prit ses jambes à son cou; mais, embarrassé dans quelques tiges entremêlées, il tomba tout de son long, se débattant, tandis que je m'efforçais de le remettre sur pied. Cependant le monstre affreux s'avancait toujours en hurlant et nous criions : « Au secours ! au secours ! au lion ! au lion ! » Je m'attendais à chaque instant à sentir ses griffes sur mes épaules.

« Ce n'est qu'un lion de mer, mes garçons ! cria M. Jonathan Kilby, qui, à ce moment, sortant de l'herbe, parut à nos côtés. Allons ! à l'attaque ! »

L'otarie, qui, faute de jambes, ne pouvait avancer qu'à l'aide de ses nageoires, avait fait moins de progrès que nous ne le pensions. Notre ami venait de retirer le petit plomb de son fusil et l'avait remplacé par une balle. Il visa la bête à la tête et y logea une balle qui l'arrêta. Le lion se prit à battre le terrain d'une façon désespérée en poussant des rugissements plus violents que jamais. Pendant ce temps, Jerry et moi nous avons pu nous calmer et glisser dans nos fusils des balles qui nous servirent à mettre fin aux souffrances du pauvre animal. Nous reconnûmes en lui une espèce de phoque, d'environ 2^m,50 de long, d'un brun jaunâtre, avec une grande crinière qui couvrait son cou et ses épaules. Dans l'eau, je crois qu'il aurait fait un désagréable adversaire; mais, comme il n'avait que des espèces de clapets pour jambes de devant, avec de tout petits ongles, et une queue seulement en place de jambes de derrière, on pouvait facilement l'éviter sur terre, et, Jerry et moi, nous nous sentîmes assez honteux de l'effroi qu'il nous avait causé. L'affaire était finie avant que nous eussions été rejoints par MM. Brand et Burkett. Nous résolûmes de laisser là l'animal qui était assez près de notre barque et de

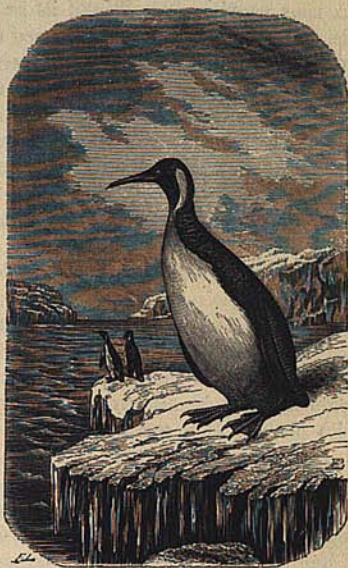


Nous vîmes l'énorme tête d'un animal.

lui
trà
en
la
no

tan
du
d'o
eu
no
lat
avi
bis
jus

lui enlever sa peau à notre retour. Un peu plus loin, nous rencontrâmes un lac, d'où il s'éleva une nuée de sarcelles. Jerry et moi nous en abattîmes quelques-unes, ce qui nous rendit très-fiers; le resté de la compagnie en tua au moins une trentaine. Peu de temps après, nous nous trouvions encore isolés, mais cela ne nous inquiétait guère,



Le pingouin.

tant nos derniers hauts faits nous avaient donné d'assurance! La faim du moins ne nous tourmenterait pas si nous nous égarions.

Un peu plus loin, nous atteignîmes un lac plus petit qui fourmillait d'oiseaux, oies, canards, plongeurs et autre gibier à plumes. Parmi eux étaient quelques cygnes, admirablement blancs, avec des cous noirs, qui nageaient gracieusement, comme les seigneurs de la population emplumée parmi laquelle ils se prélassaient. Jerry et moi nous avions bien faim; aussi nous nous assîmes pour prendre un goûter de biscuit et de fromage, car nous ne désirions pas troubler ces oiseaux jusqu'à l'arrivée de nos amis qui nous aideraient à les massacrer.

Nous nous étions donc assis un peu à l'écart et nous venions d'achever nos victuailles lorsque nous eûmes la surprise de voir les oiseaux nager vers nous et aborder en grand nombre de notre côté. Ils s'avancèrent avec prudence, comme s'ils voulaient nous reconnaître; mais d'autres les poussant, il y en eut bientôt plusieurs centaines arrêtés à une trentaine de mètres de nous et paraissant essayer de deviner quels étranges animaux nous pouvions être. Bientôt ils se mirent à parler entre eux dans le plus discordant caquetage, et peu à peu leurs voix grossissaient comme s'ils discutaient et qu'ils ne pussent pas se mettre d'accord à notre sujet. Nous nous étions couchés et nous les examinâmes, fort amusés par ce curieux spectacle. Quant à eux, ils s'approchaient de plus en plus, discutant avec chaleur, mais d'un ton qui exprimait plus d'étonnement et de surprise que d'irritation.

« Je suis sûr, murmura Jerry à mon oreille, qu'ils se disent : « Ce sont là deux êtres bien singuliers ! Comment peuvent-ils être venus ici ? Pour sûr, ce ne sont pas des phoques, puisqu'ils ont des jambes, et ils n'ont pas l'air de pouvoir nager avec leurs deux longs et maigres appendices en place de nageoires, et il est évident qu'ils ne peuvent pas voler, car ils n'ont pas d'ailes. Comment peuvent-ils se nourrir, n'ayant pas de bec ? Voyez donc les vilaines choses rondes qu'ils ont en place de tête. Certes ils ne sauraient ni plonger ni vivre sous l'eau. Ce ne sont ni des poissons ni des oiseaux ; car si ce qu'ils ont sur le dos peut être des plumes, elles sont bien sales et bien hérissées. Vrai ! nous avons pitié d'eux, et ce sont par le fait des bêtes extraordinaires. »

Cette amusante fantaisie de Jerry me fit rire aux éclats. Le bruit étonna nos victimes, au milieu desquelles Jerry, qui s'était mis sur son séant, lança un bâton qu'il avait porté toute la journée et gardé à ses côtés. Ce projectile ne les fit pas retourner sur leurs pas ; au contraire ils se réunirent autour et, comme si c'eût été un intrus, ils se mirent à le becqueter avec colère. Bien que nous neussions pas les éloigner, nous nous abstinâmes avec une modération fort digne d'éloges de faire feu sur eux ; mais tout à coup nous nous levâmes et frappâmes dans nos mains ; alors ils décampèrent rapidement et caquetèrent plus haut que jamais. Quant à nous, nous nous éloignâmes avec l'espoir de revenir bientôt en force et de nous venger avant la nuit de leur inconvenante réception.

CHAPITRE V

Cernés par les taureaux sauvages.

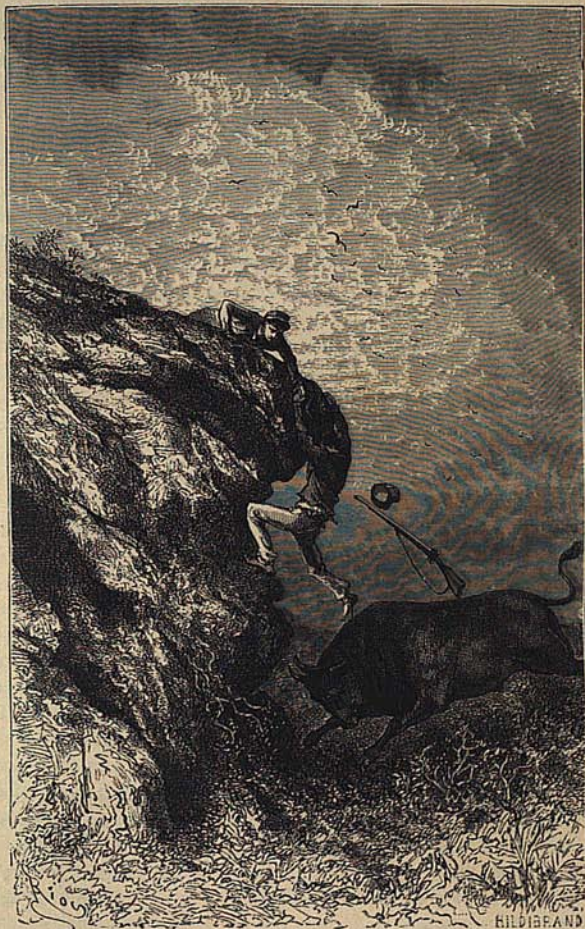
Nous commençons à nous demander ce qu'étaient devenus nos compagnons et à nous inquiéter un peu de les avoir perdus, quand nous fûmes tout à coup effrayés en entendant un profond mugissement qui partait à moins de 800 mètres de nous. C'était bien autre chose que celui du lion de mer, et nous le reconnûmes pour celui d'un taureau en colère. Il recommença bientôt et cette fois fut accompagné d'un chœur formidable de taureaux qui mugissaient près de lui. Nous nous lançâmes au sommet du plus haut monceau qui était près de nous, et nous aperçûmes cinq ou six taureaux battant l'air de leur queue et s'élançant contre nous à la suite de celui qui s'était fait entendre le premier. Il ne fallait pas compter être en sûreté à l'endroit où nous étions; les taureaux l'auraient escaladé en une minute; mais, à 200 mètres plus loin, montait de la plaine une roche escarpée; l'atteindre avant d'être touchés par les cornes du taureau était notre seul moyen de salut. S'il s'était élancé vers nous directement de toute la vitesse de ses jambes, il ne nous aurait laissé aucune chance de lui échapper; mais, au lieu de cela, il s'arrêtait à chaque instant pour enfoncer ses vilaines cornes pointues dans le gazon, dont il lançait des mottes par-dessus sa tête, comme pour nous faire voir la façon dont il entendait nous traiter. Nous courûmes donc les yeux fixés sur le rocher, sans oser regarder derrière nous et nous attendant à chaque instant à nous sentir ses cornes dans le dos. En courant nous pûmes conserver nos fusils, mais nous eûmes le malheur de laisser tomber

nos carnassières avec le gibier que nous avons tué. Le taureau arrivait. La roche n'était guère qu'à une douzaine de mètres devant nous, mais le taureau n'était pas plus éloigné de nous par derrière. Nous courions comme le vent : Jerry trébucha sur une motte de gazon pourrie ; mais, se relevant immédiatement, il me cria de ne point m'arrêter et me suivit de son mieux. La face du rocher devant nous était trop perpendiculaire pour que je pusse la gravir ; mais, sur la droite, elle était un peu plus brisée. Je m'élançai de ce côté et grimpai. Jerry atteignait le pied du rocher. Encore un moment et le taureau clouait mon ami à la roche, ou il le lançait en l'air.

« Au secours ! Harry, au secours ! » cria-t-il, mortellement effrayé. A peine eus-je le temps de me jeter à plat ventre, et, en me penchant de mon mieux, de lui saisir la main avant que l'animal, l'apercevant, s'élançât en beuglant, tête baissée, sur lui. Avec une force dont je ne me serais pas cru capable, je hisсай Jerry vers moi, comme les cornes de la bête frappaient entre ses pieds. Dans sa terreur, mon camarade avait laissé glisser son fusil au pied du rocher. Ce fut contre lui que le taureau tourna son désappointement et sa rage, en lui donnant plusieurs coups de corne. J'aurais bien voulu qu'il le fit partir : cela l'aurait pas mal étonné ; quant à Jerry, que la terreur avait presque fait évanouir, il se remit assez vite, et nous commençâmes alors à examiner l'endroit où nous nous étions réfugiés. Nous eûmes le plaisir de constater que nous y étions en sûreté ; alors nous nous mîmes à examiner tranquillement les faits et gestes de nos ennemis. Les autres bœufs étaient arrivés, et, la queue en l'air, beuglant de tous leurs poumons, ils arrachaient le gazon tout autour et le lançaient par-dessus leur tête. Je ne sais pour quelle raison, mais ils semblaient furieusement en colère contre nous. Ils étaient sept en tout. Dans la position favorable où nous nous trouvions, rien n'était plus facile, à notre avis, que de les abattre et de faire ainsi cesser le blocus ; mais l'examen de nos poches établit qu'entre nous deux nous n'avions plus que cinq balles. Or, supposé que chacune d'elles eût son effet et blessât mortellement une bête, il en resterait encore deux que nous ne pourrions pas toucher et qui seraient toujours de trop pour nous en rase campagne. Que faire ? Nous résolûmes d'essayer ce que nous pouvions. Je chargeai donc mon fusil et je visai avec calme celui qui avait conduit l'attaque. La balle le frappa à la tête ; mais le crâne avait trop d'épaisseur pour la laisser entrer dans la cervelle et y faire une grave blessure. La douleur arracha au taureau des beuglements plus terribles qu'auparavant et lui fit déchirer la terre avec plus de fureur

arri-
ous,
Nous
azon
oint
ous
r la
pai.
reau

ayé.
nant
ant,
e ne
rnes
rade
e le
plu-
cela
que
s à
isir
es à
tres
urs
par-
ient
s la
e, à
mais
olus
t et
ous
ous
ous
qui
vait
ne
lus
eur



Je hissai Jerry.

que
le fu
agite
hum
mis
tant
le f
s'éla
l'esc
touc
la ba
«
avec
l'ach
Et
avait
trou
ayan
visai
roch
nous
sous
victo
les s
cont
plus
défa
l'idé
raier
Jama
vigil
enne
loin
nos
être
s'ima
que
s'ils
rech
déjeuner

que jamais. Jerry voulut tirer à son tour ; je chargeai donc et il prit le fusil. Je pensais qu'il allait faire un beau coup, mais il était trop agité, et sa balle ne frappa que l'épaule de l'animal sans adoucir son humeur.... Nous n'avions donc plus que trois balles, et tous nos ennemis étaient aussi furieux que jamais. Il nous sembla que le plus important était de nous débarrasser du chef de la bande. Reprenant donc le fusil, je mis tous mes soins à le charger ; j'attendis que la bête s'élançât droit contre le rocher, comme si elle eût eu l'intention de l'escalader jusqu'à nous. J'appelai tout mon sang-froid et je fis feu. Je la touchai, bien certainement, mais je ne la tuai pas, et je supposai que la balle avait rebondi sur sa tête.

« Cette fois, je ne le manquerai plus, m'écriai-je, en rechargeant avec toute la vitesse possible. Une des deux balles qui nous restent l'achèvera ! »

En recevant sa dernière blessure, notre ennemi s'était détourné et avait rapidement fait le tour de notre rocher, pour chercher s'il n'y trouverait pas un endroit par lequel il pût monter jusqu'à nous. N'en ayant trouvé aucun, il revint sur ses pas. Dès que je l'aperçus, je le visai tranquillement en appuyant mon arme sur un morceau du rocher, et je tirai. Il fit un bond en mugissant, et je crus qu'il allait nous atteindre. Tout à coup, s'arrêtant, il baissa la tête et roula jusque sous le roc, où il resta immobile. Nous poussâmes ensemble un cri de victoire ; mais, comme le dit Jerry, c'était nous hâter beaucoup, car les six autres taureaux, loin d'être effrayés de la perte de leur chef, continuaient à exhaler leur fureur contre nous. Or il ne nous restait plus qu'une balle, avec laquelle nous ne pouvions guère espérer nous défaire de l'un d'eux. Nous nous assîmes donc, épiant l'ennemi, avec l'idée qu'ils finiraient par s'ennuyer de nous attendre et se retireraient ; mais ces bêtes ne paraissaient en aucune façon s'y préparer. Jamais une armée assiégeante n'a serré d'aussi près ni avec plus de vigilance une garnison assiégée que ne le faisaient nos formidables ennemis. Nous avions beau nous lever et fouiller les alentours aussi loin que notre vue pouvait porter, nous n'apercevions aucune trace de nos compagnons, pas une seule. De leur côté cependant ils devaient être fort inquiets sur notre compte, à moins que le cousin Silas ne s'imaginât que nous étions avec M. Kilby, et que celui-ci ne supposât que nous étions avec le reste de la société. Cela expliquait comment, s'ils ne s'étaient pas rejoints, aucun d'eux ne pouvait s'être mis à notre recherche. Cependant, comme nous n'avions que fort légèrement déjeuné, nous commençons à avoir grand'faim, et nous jetions des

regards de convoitise sur nos carnassières et sur nos sarcelles qui n'étaient pas à une grande distance de notre rocher, mais que nous n'osions pas aller ramasser. Le bœuf tué n'était guère qu'à trois mètres au-dessous de nous, et Jerry le contemplait du haut du roc.

« J'aimerais bien, dit-il, s'adressant au cadavre, t'enlever une tranche juteuse, mon vieux ! Harry, voici une bonne idée. Ne pourrions-nous pas essayer de le faire ? Je ne doute pas que d'ici à quelque temps les autres brutes ne sentent la faim, et, comme nous ne pouvons pas leur servir de nourriture, ils me laisseront, pendant qu'ils brouteront leur diner, tout le temps nécessaire pour descendre tailler quelques tranches. J'ai mon couteau que j'ai repassé hier. »

J'avais aussi le mien, et j'approuvais tout à fait la proposition de Jerry ; en conséquence, nous résolûmes de n'attendre que l'occasion favorable pour accomplir notre exploit. Cependant, comme nous n'étions guère habitués à la viande crue, nous convinmes d'allumer du feu pour cuire nos biftecks quand nous les aurions. La mousse ni le gazon sec ne manquaient sur notre rocher ; nous nous mîmes donc à l'ouvrage, et en peu de temps nous en avions amassé un fameux monceau, de quoi faire rôtir notre taureau tout entier. Bientôt, suivant notre attente, les taureaux, après s'être bien assurés que nous étions encore là, laissèrent tomber leur queue, abaissèrent leur tête vers la terre, et se mirent, pour apaiser leur faim, à tondre l'herbe savoureuse.

« Ah ! si ces bêtes avaient été des tigres ou des lions, elles seraient devenues d'autant plus dangereuses pour nous qu'elles auraient eu plus faim. C'est bien heureux que tous les animaux ne soient pas carnivores ! »

La remarque était judicieuse ; pourtant nous attendîmes encore pour laisser le temps aux taureaux de s'éloigner un peu. Alors Jerry descendit sur le cadavre de notre victime, tandis que, comme précédemment, je me couchais sur le rocher, me préparant à lui prêter assistance si les bêtes faisaient mine de l'attaquer. Il eut bientôt taillé assez de tranches pour faire diner une demi-douzaine de convives ; puis, encouragé par l'impunité, et remarquant qu'on ne faisait pas attention à lui, il s'avança jusqu'à son fusil, qu'il ramassa et me fit passer. L'arme n'était pas trop endommagée pour avoir été secouée par le taureau. Cependant nos ennemis continuaient à se repaître paisiblement, comme s'ils nous avaient complètement oubliés.

« Eh bien ! Harry, dit mon ami en me regardant d'en bas, m'est avis que des biscuits, du rhum et de l'eau, ce ne serait pas du tout

désagréable pour accompagner nos biftecks, et sans parler de nos sarcelles. Hein ! le faut-il ? Je vais aller chercher les carnassières et le gibier.

— Sans doute, ce serait fort désirable, répondis-je, et, si vous le voulez, nous irons ensemble.

— Non, non, reprit-il en développant une bien plus grande science de la stratégie que je ne lui en soupçonnais. Non, vous resterez ici, vous chargerez votre fusil, et vous vous tiendrez prêt à couvrir ma retraite, si je suis poursuivi, ou à m'aider à remonter sur le roc comme auparavant. Si c'était moi qui restais en haut, j'aurais bien peur de vous tuer au lieu de l'animal, et ce ne serait pas de jeu. Je pars ; ne craignez rien. »

C'était un garçon tout élan que Jerry, et qui était aussi brave que n'importe qui, pourvu qu'il eût le temps de réfléchir et de comprendre qu'il avait besoin de sang-froid. Dès que j'eus chargé le fusil et me fus mis à l'affût, il s'avança vers nos carnassières, en ne quittant pas les taureaux des yeux. Dès qu'un d'eux levait la tête, Jerry s'arrêtait, se couchait à terre, s'avançait à quatre pattes, de sorte que peu à peu il finit par atteindre l'endroit vers lequel il se dirigeait. Il ramassa ce qu'il cherchait, et commença son retour avec la même prudence. S'il avait continué ainsi, ç'aurait été bien ; mais, au milieu de sa route, il n'y tint plus, et se mit à courir en riant aux éclats du succès de son exploit. Cette figure en mouvement et cette voix excitèrent les taureaux. Leurs queues se redressèrent, et un beuglement terrible arrêta le rire dans sa gorge. Je lui criai de se hâter. Il décampa à toutes jambes en me criant : « Feu, Harry, si vous voyez l'un d'eux m'attaquer ! » J'étais tout prêt, et lui tenait ferme nos affaires. Le taureau qui était le plus près de lui, fouettant ses flancs de sa queue et beuglant à pleins poumons, se rapprochait. Je me demandais si j'allais tirer, tant j'avais peur d'irriter encore l'animal en le blessant au lieu de le tuer. Peu après, je vis qu'il n'y avait plus à hésiter. Les cornes du taureau étaient dans le dos de Jerry, et, encore un peu, elles l'auraient lancé en l'air. Je criai à Jerry de sauter de côté. Il m'obéit avec un merveilleux sang-froid. Je fis feu. Ma balle entra dans l'œil de la bête. Sa tête s'abaissa et il déchira la terre, s'élançant jusqu'au pied du rocher, beuglant avec fureur, labourant le gazon de ses cornes ; il fit une espèce de culbute, roula sur lui-même et resta roide mort. C'était un vrai triomphe ; mais je n'avais guère le temps d'y penser. Jerry courait toujours, car les autres taureaux arrivaient de toute leur vitesse. Je jetai mon fusil de côté et j'attirai à moi Jerry

avec les objets qu'il avait si bravement rapportés, juste au moment où les autres bêtes l'attaquaient.

« Bravo ! Harry ! s'écria-t-il, vous m'avez sauvé la vie et vous avez tué le taureau. Quel fameux garçon vous faites ! »

Je lui proposai de ne pas nous complimenter l'un l'autre avant d'avoir allumé notre feu et grillé nos biftecks ; nous convinmes même d'ajouter une sarcelle à notre repas, puisque nous en avions à présent, et, avec l'aide de nos allumettes chimiques, nous eûmes bientôt fait un feu flamboyant. Nos sarcelles étant plumées, nous les fourrâmes sous les cendres, tandis qu'à la mode des vrais chasseurs nous rôtissions notre bœuf au bout de nos baguettes à fusil ; enfin, grâce à l'assaisonnement de notre poivre et de notre sel, nous avions tout lieu d'être satisfaits de notre festin.

« Je voudrais bien voir nos amis ici, remarqua Jerry. Quelle bonne farce ce serait s'ils nous arrivaient, craignant de nous voir embourbés dans un marais ou empalés sur les cornes des taureaux, et s'ils nous trouvaient occupés si gaiement à dîner ici ! A votre santé, Harry ! Puissiez-vous tirer toujours d'aussi bons coups que celui dont vous avez frappé la bête qui allait m'enlever. Holà ! voici un morceau de votre frère ! » cria-t-il en tendant un morceau de bœuf accroché à sa baguette à un taureau qui venait en reniflant vers nous.

C'est ainsi que, riant et plaisantant, nous passions notre temps sans penser à l'avenir. Nous oubliions tout : le peu de durée que devait avoir notre feu, le peu d'agrément que présenterait notre situation pour y passer une nuit froide et peut-être pluvieuse ; l'alarme que devaient ressentir nos amis en ne nous voyant pas réunis au lieu d'embarquement. L'idée ne nous en revint que quand nous eûmes fini de dîner ; alors, par degrés, l'inquiétude remplaça notre satisfaction.

« Tout cela est fort amusant, observai-je ; mais je voudrais bien savoir comment nous nous tirerons d'ici, si ces bêtes ne se décident pas à lever notre blocus.

— Elles ne se hâteront pas de le faire, répondit Jerry. Nous attendrons jusqu'à la nuit ; alors elles ne nous verront plus et nous essayerons de leur échapper.

— Mais comment, dans l'obscurité, réussir à retrouver notre barque ? demandai-je. Savons-nous seulement où elle est amarrée ?

— Ce doit être à notre gauche, répondit Jerry. Si le ciel est assez clair pour que nous puissions nous diriger à l'aide des étoiles, nous trouverons bien notre chemin. »

J'avoue que j'étais moins rassuré que mon ami ; mais je reconnais-sais que nous n'avions pas d'autre moyen que celui-là pour échapper à nos ennemis et retourner au bateau. Attendre en effet jusqu'au lendemain matin, c'était nous exposer à être aperçus et attaqués de nouveau par les taureaux. Or nous avions bien de quoi manger pendant plusieurs jours, mais il ne nous restait en fait de liquide qu'un peu de rhum et d'eau, très-peu même, en dépit du soin que nous mettions à l'économiser. Il s'était élevé de l'est une brise, et il ne faisait plus guère chaud au sommet de notre rocher ; aussi nous ranimâmes le feu et nous nous assimes auprès. Cependant nous nous amusions à voir la façon dont les taureaux arrivaient de temps à autre examiner si nous étions encore là, absolument comme s'ils venaient nous dire : « Eh bien ! quand donc descendrez-vous, pour que nous vous donnions un bon coup de corne ? nous n'avons pas l'intention de nous en aller avant de l'avoir fait. Mais rien ne nous presse, savez-vous ? car nous sommes ici chez nous. » Enfin, provoqué par leur impudence, Jerry se saisit d'un faisceau d'herbe enflammée dont il avait fait une espèce de torche, et le lança sur la tête du premier taureau qui vint nous reconnaître. La masse enflammée s'arrêta sur ses cornes, et eut pour effet incontestable de lui faire prendre la fuite en beuglant de toutes ses forces. De plus, en galopant, l'animal se débarrassa promptement de sa brûlante coiffure en l'envoyant au milieu d'une grosse touffe de tussac.

« Hourrah ! voici que la bête nous fait un fameux feu de joie ! » s'écria Jerry en applaudissant à la vue des brillantes flammes qui s'élevaient de l'herbe embrasée.

— Oui ! oui ! plus grand, je le crains, que nous ne le voudrions, remarquai-je en voyant un instant après la flamme, attisée par le vent, courir sur la terre et soudain s'élançer au sommet d'une touffe voisine.

— En voilà un feu de joie ! » criait Jerry sans se rendre compte encore du désastre qu'il avait occasionné. Cependant il fallut bien qu'il finit par comprendre. Le feu s'étendait presque comme s'il eût pris à des traînées de poudre ; quelquefois il s'arrêtait un instant pour se jouer au pied d'un bouquet de grands arbres, qu'il couronnait bientôt de ses langues de flamme, et qu'il ne tardait pas à réduire en cendres, laissant après lui d'épais nuages de fumée qui montaient en tournoyant vers le ciel. Quant aux taureaux, dès qu'ils eurent senti la fumée, ils baissèrent la queue, poussèrent de longs mugissements et s'enfuirent au plus vite en écrasant le gazon sous leurs pieds.

« Enfin ! m'écriai-je, le blocus est levé. Tâchons de regagner notre barque. »

Sans y réfléchir plus longtemps, nous ramassâmes nos fusils, les oiseaux que nous avions tués, et, sautant à bas du rocher, nous courûmes du côté opposé à celui qu'avaient pris les taureaux.

« Hourrah ! les voici décampés. Regardez ! ils détalent comme des fous avec leur queue en l'air, me disait Jerry, tout en courant. C'était une idée bien réussie, n'est-ce pas ? Fameuse affaire que ce feu ! D'ailleurs nous en avons tué deux, et nous avons enseigné aux autres qu'ils ne doivent plus à l'avenir tant se hâter de poursuivre les gens. »

Nous détalions donc à notre tour ; mais à peine avons-nous fait une vingtaine de pas, que, saisissant Jerry par le bras, je l'arrêtai court en regardant avec terreur autour de nous. Les flammes, poussées par le vent, venaient de prendre à des touffes de gazon tout près de nous. Sèches comme de l'amadou, elles flambaient avec rage. Le chemin nous était complètement fermé en avant ; nous venions de passer sur de l'herbe sèche, et, si le feu y prenait d'un instant à l'autre, nous perdions toute espérance de salut.

« En arrière ! au roc ! retournons ! Là seulement nous serons en sûreté ! » m'écriai-je.

La peur nous donnait des ailes ; mais les flammes irritées, semblables à des serpents, nous sifflaient aux talons. L'air s'embrasait de plus en plus ; la fumée, toujours plus dense, devenait suffocante ; elle nous aveuglait et nous permettait à peine de retrouver notre chemin. Une seule chute dans les herbes emmêlées, et nous étions perdus. Déjà la flamme nous brûlait le dos, et, des deux côtés, nous la voyions surmonter les hautes touffes d'herbe desséchée. La peur et la souffrance hâtaient notre fuite. Nous touchions le rocher ; mais pourrions-nous en gravir les escarpements ? Avec une vigueur dont je ne me savais pas capable, je saisis Jerry et le poussai en haut. En s'accrochant aux arbustes et aux pointes de rocher, il parvint au sommet ; puis, se penchant, il me prit la main et m'attira vers lui. C'est l'horreur du danger qui me donna la force d'accomplir ce que je n'aurais pas cru possible. Quand j'eus atteint le haut du rocher, tout le terrain qui l'environnait n'était plus qu'une mer de feu, onduleuse, sifflante, tourbillonnante sous l'action des vents qui la poussaient en sens contraires, semblable à l'Océan dans une tempête. L'élément dévorant nous enveloppait et nous dardait de ses flammes étincelantes comme de longs serpents s'élançant contre leur proie. Accablés par la chaleur et par les noirs cercles de la fumée, nous étions près de tomber dans cette mer

enflan
l'entra
Même
cante,

« C'
mura-
j'épro
son so

Je s
j'eus l
core. I
tacle c
région
dévera
il avait
haumi
sens, j
d'eau
ouvrit

« Je
que va

— J
die se
tendan

Apr
put s'a
lorsqu
éclatai
bêtes a
petits
au-des
quâme
leurs a
feu, n
notre r
sions t

« Je
au mil
Silas,
mes-ne

enflammée. Je me sentais attiré ; alors, saisissant Jerry par le bras et l'entraînant après moi, je me réfugiai avec lui au centre du rocher. Même en cet endroit la chaleur était si intense et la fumée si suffoquante, que c'est à peine si nous pouvions respirer.

« C'est horrible ! Harry, je n'en puis plus ! je vais mourir ! » murmura-t-il, et il tomba à terre en essayant de respirer. En même temps, j'éprouvai une sensation d'agonie, et, convaincu que j'allais partager son sort, je tombai évanoui à ses côtés.

Je suppose qu'un certain courant d'air frais passa sur le rocher, car j'eus la satisfaction de revenir à moi et de reconnaître que je vivais encore. Bientôt je me mis sur mon séant et contemplai le terrible spectacle qui frappait mes yeux. Aussi loin que la vue pouvait atteindre, la région était enflammée ; l'incendie pétillait et sifflait chaque fois qu'il dévorait une haute touffe de tussac, puis il laissait le terrain sur lequel il avait passé tout noirci et charbonné, sauf les masses globuleuses du haumier des marais qui restaient ardentes. Dès que j'eus repris mes sens, je pensai à mon compagnon et, trouvant encore quelques gouttes d'eau et de rhum au fond du flacon, je les lui versai dans la gorge. Il ouvrit les yeux.

« Je vis donc encore ? murmura-t-il. Oh ! ces taureaux ! ces flammes ! que va-t-il arriver ? »

— Je l'ignore, répondis-je ; mais je suppose que peu à peu l'incendie se calmera et que nous pourrons sortir d'ici. Considérons-le en attendant ; il en vaut bien la peine. »

Après avoir poussé quelques soupirs, Jerry souleva la tête et bientôt put s'asseoir. La vue qu'il contemplait prenait plus de grandeur encore lorsqu'une bouffée de vent faisait rouler devant elle les flammes, qui éclataient chaque fois qu'elles trouvaient un nouvel aliment. Toutes les bêtes avaient fui devant l'incendie ; mais une grande quantité de leurs petits avait dû périr, car nous voyions les oiseaux voler par centaines au-dessus des endroits où ils avaient fait leur nid. Nous en remarquâmes qui tombaient dans les flammes, soient qu'ils eussent roussi leurs ailes, soit que la fumée les eût étouffés. En voyant les effets du feu, nous étions doublement heureux d'avoir renoncé à poursuivre notre route, où certainement, entourés par cette fournaise, nous eussions trouvé la mort. Tout à coup une horrible pensée m'assaillit.

« Jerry ! m'écriai-je, où peuvent être à présent nos amis ? Étaient-ils au milieu de ces herbes, et le feu ne les a-t-il pas atteints ? Mon cousin Silas, et M. Burkett, et le joyeux Kilby ; pauvres gens ! peut-être sommes-nous beaucoup mieux traités que vous. »

— Ho ! ne parlez pas ainsi ! dit Jerry en tremblant. C'est horrible ! J'espère qu'ils ont pu se sauver. Pauvres gens ! Et tout cela est de ma faute ! Harry, je crois qu'il faut prier Dieu pour eux, car ils peuvent avoir besoin de son assistance.

— Oui, répondis-je. C'est vrai. Prions pour eux. » Et tous les deux, nous agenouillant sur le rocher qu'entouraient les flammes, au milieu de la fumée qui nous enveloppait et nous suffoquait presque, nous offrîmes nos ardentes prières pour le salut de nos amis et pour le nôtre.

La nuit approchait sans que nous pussions entrevoir aucune possibilité de quitter notre position. Les ténèbres en se répandant ne faisaient que rendre plus éclatant l'effet de l'incendie ; et nous n'apercevions, à perte de vue, que la leur livide de cette conflagration, étendant son cercle autour de nous. En atteignant des endroits plus spécialement couverts de touffes de tussac, elle poussait des flammes qui s'élevaient en pyramides de feu ; ailleurs nous ne voyions qu'une profonde incandescence après le retrait du flot enflammé. Certes, c'était un grand spectacle et difficile à oublier ; mais notre position restait des moins agréables, et nous aurions été bienheureux d'être à bord de la goëlette ou même dans notre barque à l'ombre de notre voile. Nos vêtements étaient roussis ainsi que nos mains et nos pieds ; nous commençons à sentir vivement la faim ; mais nous n'avions plus rien pour faire cuire nos aliments, et l'incendie qui s'éloignait était remplacé par une bise aiguë que nous trouvions très-froide. En examinant mieux les alentours, nous remarquâmes qu'une des causes principales de notre salut était la présence, tout près de notre rocher, d'une pièce d'eau dont nous ne mesurâmes l'étendue qu'après que l'incendie l'eut complètement dégagée des herbages. Il n'y avait entre elle et le rocher qu'une mince langue de terre, et le reste formait un marais couvert de joncs humides, qui n'avaient pas pris feu ; or, comme le marais avait presque toujours été sous le vent, c'était lui qui nous avait empêchés d'être étouffés. Autrement, si le rocher n'eût été entouré que d'herbes épaisses, nous serions morts vraisemblablement ; car, poussées par le vent, les flammes seraient arrivées jusqu'au centre du rocher où nous nous tenions ; de sorte que, si nous n'avions pas été grillés, nous eussions été suffoqués par la fumée. Blottis sur ce roc, nous nous tinmes quelque temps assis en silence, occupés à contempler les progrès de l'incendie. Autour de nous, ses restes enflammaient encore la terre. Je ne sais pas combien de temps nous étions restés ainsi, lorsque Jerry s'écria tout à coup :

« Dites donc, Harry, pourquoi n'enlèverions-nous pas une autre

tranche à notre vieille connaissance le taureau ? Il doit être assez bien cuit à présent.

— L'idée est bonne ; essayons, » répondis-je ; et, descendant du rocher, nous coupâmes promptement plusieurs tranches de bœuf. Comme le terrain nous sembla suffisamment refroidi pour y pouvoir marcher sans brûler nos souliers, nous avançâmes avec nos tranches suspendues à nos baguettes de fusil jusqu'à un monceau encore brûlant de baumier des marais. D'un coup de pied nous l'ouvrîmes, et nous eûmes alors assez de chaleur pour achever de rôtir nos tranches à moitié grillées. Quand elles furent cuites, nous ramassâmes nos fusils, nos carnaissières et le gibier qui étaient peu endommagés ; puis, nous asseyant au bord du rocher, sous le vent, nous nous hâtâmes d'apaiser les tiraillements de notre estomac. Quant à la boisson, nous n'avions pas assez soif pour nous décider à puiser de l'eau dans le marais. Nous nous sentions très-fatigués du mouvement que nous nous étions donné et des émotions que nous avions éprouvées dans cette journée ; mais la peur que nous avions du retour des taureaux, jointe à l'inquiétude que nous laissait le sort de nos amis, nous tenait éveillés. A la fin néanmoins, à force de demeurer ainsi dos à dos, à l'abri du rocher, le sommeil s'empara de nous, et jamais peut-être nous n'avons dormi aussi profondément que nous le fîmes cette nuit-là. En nous réveillant, nous nous frottâmes les yeux, ne sachant plus guère où nous étions. Il faisait grand jour. Nous nous mîmes sur pied, et, après avoir étiré nos membres endoloris, nous remontâmes au sommet du rocher pour étudier les alentours. L'incendie faisait encore fureur sur une partie de l'île qu'enveloppaient de gros nuages de fumée noire ; mais vers l'ouest nous aperçûmes la mer bleue, étincelante sous les rayons du soleil ; l'intervalle qui nous séparait d'elle paraissait éteint, quoique cerné de cendres noires et n'ayant plus l'air de porter un seul brin d'herbe. Il nous sembla aussi que nous reconnaissions une pointe qu'avait doublée notre goëlette, juste avant notre descente dans la barque. Cela fit renaître notre espérance de ne pas être trop éloignés de l'endroit où nous avions débarqué. En conséquence, sans même nous donner le temps de déjeuner, nous résolûmes de partir immédiatement.

« Prenons toujours un peu de bœuf, dit Jerry ; quand cela ne serait que comme preuve que nous avons tué un taureau. »

Les tranches furent donc promptement coupées et jetées sur nos épaules ; puis, comme deux jeunes Robinson Crusôé, nous partîmes avec l'espoir de retrouver bientôt nos amis. L'aspect du pays que nous traversions était des plus mélancoliques ; tout était noirci et couvert de

condres. De temps à autre nous rencontrions un monceau embrasé de baumier des marais. Une des choses les plus tristes à voir, c'était la quantité de nids, les uns remplis d'œufs, les autres complètement rôtis; nous rencontrions aussi beaucoup d'oiseaux réduits en cendres. A la fin, nous arrivâmes au rivage; mais le feu avait si entièrement changé l'aspect des lieux que nous étions incapables de reconnaître si nous nous trouvions au sud ou au nord de la crique où nous avions abordé. Pourtant nous en vîmes à nous persuader que nous étions au sud de l'endroit que nous cherchions, et nous nous dirigeâmes le long de la mer vers le nord. A peine avions-nous fait quelques pas que nous aperçûmes, un peu à l'intérieur, dans un endroit où il y avait eu de l'herbe, deux grosses masses noires. Nous nous saisîmes le bras l'un de l'autre. Étaient-ce des cadavres humains? Tremblants de peur, nous nous élancions de ce côté, lorsque nous reconnûmes, bien qu'ils fussent réduits en cendre, que nous n'avions que deux phoques sous les yeux. Probablement ces pauvres bêtes, étourdies par le feu, avaient été surprises et brûlées avant d'avoir pu rejoindre l'eau. Peut-être aussi, comme des poissons, avaient-ils été attirés par l'éclat de la flamme et s'étaient-ils imaginé, dans leur folie, qu'ils avaient à contempler un beau spectacle. Le besoin de nourriture commençait à se faire sentir, car nous n'avions encore rien pris ce matin-là; mais nous avions surtout tellement soif, qu'il nous semblait impossible de manger avant de nous être désaltérés. L'eau ne nous manquait pas, mais elle était salée, ne nous faisait pas envie et n'aurait eu d'autre effet que d'augmenter notre soif. Jerry désolé s'assit sur le rivage en déclarant qu'il ne pouvait plus marcher; mais je le relevai en lui faisant espérer que nous ne tarderions pas à rencontrer quelque filet d'eau douce. Une chose me frappait même alors: c'était l'immense quantité de soude qui avait poussé le long du rivage. Les longues feuilles et les racines, découvertes par la marée basse, avaient l'air d'épaisses lanières de cuir brun; on en pouvait faire des coupes, des bols et toute espèce d'objets de ce genre. La soude est une espèce d'algue de grandeur gigantesque, et ses vigoureuses tiges atteignent la surface de l'eau en partant d'une profondeur d'environ 90 mètres; quelques-unes de ces longues herbes marines étendues sur l'eau ressemblent à du cuir tanné. Elles poussent sur les roches et leurs racines s'y attachent d'une façon persistante. Il y a de ces tiges qui sont assez fortes pour servir d'amarré à une barque. J'avais un couteau dont la poignée avait été faite simplement en insérant le bout de la lame dans un morceau de racine de soude pendant qu'il était encore humide; en se resserrant, la racine avait telle-

ment pressé la lame qu'elle y était restée solidement fixée. Après avoir marché quelque temps, nous eûmes la joie d'entendre courir un ruisseau; nous nous hâtâmes et nous vîmes une source pure qui gazouillait, en sortant de la rive. Nous nous donnâmes en nous baissant le plaisir de boire à pleines gorgées de l'eau excellente. Aucune boisson ne pouvait nous être plus agréable; mais elle aiguisa furieusement notre appétit. Alors, nous étant assis près du ruisseau, nous étalâmes une des tranches de bœuf que nous avions rôties la veille, ainsi que les restes de notre biscuit. Nous étions en train de les dévorer lorsque Jerry s'écria qu'il voyait un animal galoper sur le rivage.

« Est-ce un taureau? demandai-je, craignant d'être forcé de décamper pour chercher un refuge.

— Il arrive bien vite! répondit-il. Je sautai plus haut, car j'étais assis un peu bas, et je regardai dans la direction qu'il indiquait.

« C'est le vieux Surley! m'écriai-je. Nos amis ne doivent plus être bien loin. »

Notre vieux chien accourait. Bientôt il sautait en jappant autour de nous, léchait nos mains et nos figures et remuait sa queue. Il eut l'air assez satisfait de recevoir un morceau de bœuf; mais, aussitôt qu'il l'eut pris, il s'éloigna en trottant du côté par lequel il était venu; au bout de quelques mètres, il s'arrêta, se tourna à moitié, remuant la queue, comme s'il eût voulu nous dire : « Suivez-moi donc; j'ai fait tout ce chemin pour venir vous chercher. »

Nous prîmes nos fusils comme pour lui montrer que nous nous préparions à le suivre; alors sautant, frétilant, aboyant, il essayait de nous montrer son contentement; puis il s'arrêta, se remit en marche, s'arrêta de nouveau, pour voir si nous le suivions. Nous avançions aussi vite que nous le pouvions, car nous espérions bien qu'il nous conduirait vers nos amis. La façon décidée dont il avançait nous donnait la certitude qu'il nous menait dans le bon chemin; nous ne nous trompions point. Peu après nous reconnâmes la crique où nous avions débarqué, et nous atteignions la barque tirée sur le rivage. Nous nous y précipitâmes pour examiner s'il y avait longtemps que nos amis n'avaient été là. Un examen attentif ne nous permit pas de rien décider à ce sujet, et nous restâmes aussi perplexes qu'auparavant. Cependant tandis que nous étions ainsi occupés, nous ne nous étions pas aperçus que le vieux Surley nous avait faussé compagnie. Quand nous étions montés dans la barque, la casquette de Jerry était tombée, et lorsque nous voulûmes la reprendre nous la cherchâmes de tous côtés sans pouvoir la découvrir. D'abord nous avions envie de continuer à cher-

cher nos amis, mais ensuite nous décidâmes qu'il serait plus sage de nous tenir où nous étions : s'ils avaient pu échapper au péril, ils ne manqueraient pas de revenir à la barque, tandis que, si nous cherchions à les rejoindre, nous ne réussirions qu'à retarder notre réunion. La fatigue que nous éprouvions nous força de nous reposer dans la barque, et là, tirant la voile sur l'arrière, nous nous couchâmes parmi les écoutes et tombâmes dans un profond sommeil. Ce furent les aboiements du vieux Surley qui nous réveillèrent en sursaut. Nous aperçûmes M. Brand qui, avec ses compagnons, courait sur la grève. Nous nous élançâmes hors du bateau, à leur rencontre. M. Brand tenait à la main la casquette de Jerry que le vieux Surley lui avait apportée comme preuve qu'il nous avait retrouvés. Nous nous racontâmes promptement nos mutuelles aventures et les terribles inquiétudes qui nous avaient agités. Comme nous l'avions supposé, M. Kilby avait regagné seul le rivage, croyant que nous étions avec les autres, tandis que ceux-ci pensaient que nous étions avec lui. Leur anxiété pourtant n'avait été réelle qu'en voyant l'incendie, dont ils nous attribuèrent aussitôt l'origine. Ils s'étaient mis en marche pour nous chercher ; mais les torrents de flammes leur avaient barré le passage, et tout ce qu'ils avaient pu faire avait été de rejoindre en toute hâte le rivage, malgré les touffes de tussac et d'herbes à pingouin ; ils s'étaient alors précipités dans la barque et avaient mis à la voile pour échapper aux flammes que le vent poussait sur eux et qui auraient sans doute embrasé l'embarcation. Le cousin Silas avait désespéré de nous, et M. Kilby ajoutait qu'il ne se serait jamais consolé s'il nous était arrivé quelque malheur. Le récit de nos aventures les intéressa beaucoup ; mais il était temps de dîner : nous eûmes bientôt fait cuire et dévoré les biftecks que nous avions apportés, trophées de notre victoire, mais aussi témoins de notre délit, car, d'après ce qu'on nous apprit, l'acte de tuer des bœufs était prohibé légalement ; cependant on trouva que le crime était pardonnable, puisque nous ne l'avions commis que pour défendre notre vie.

CHAPITRE VI

Le naufrage.

Nous étions convenus à l'avance de rejoindre la goëlette le soir même de ce jour, à une pointe de terre que projetait une île située un peu à l'ouest de l'endroit où nous étions alors; en cas de mauvais temps, elle devait elle-même venir nous chercher.

Comme le temps paraissait beau, nous nous embarquâmes; mais nous n'avions pas été longtemps sous voile, lorsque je vis M. Burkett regarder le ciel avec inquiétude.

« L'apparence du temps n'est guère rassurante, » observa-t-il. Comme il avait navigué longtemps et souvent au milieu de ces îles, c'était lui qui nous servait de pilote. « Monsieur Brand, ne pouvez-vous découvrir la goëlette nulle part ? » demanda-t-il. Le cousin Silas répondit qu'il ne la voyait point. « Alors, elle a été retenue à la station, remarqua Burkett; et comme la marée pousse dans cette direction et que le vent est favorable, nous irons l'y trouver au lieu de traverser le détroit comme nous nous le proposions. »

Ce point convenu, bien qu'il eût été peut-être plus sage de nous en tenir à notre premier avis, nous continuâmes heureusement notre navigation; mais, en entrant dans un autre détroit, nous trouvâmes d'abord que le vent refusait, puis qu'il nous devenait décidément contraire. Nous n'avions donc plus d'autre parti à prendre que d'essayer de rejoindre la station. Cela nous demanda beaucoup plus de temps que nous n'avions compté. Nous ne cessâmes de guetter la goëlette pour qu'elle ne passât pas inaperçue, mais le soir arrivait promptement, et nous

avons encore un long chemin à faire. Comme M. Burkett affirmait qu'il savait exactement où nous étions, et que bientôt nous apercevriions dans une cabane une lumière qui nous servirait de guide, nous avons mis toute voile dehors et ne pensions qu'à chercher notre fanal. La barque soutenait bien la toile; mais quand elle eut dépassé de hauts rochers et débouché du détroit dans la mer, elle fut prise dans un coup de vent soudain et, avant que nous eussions le temps de larguer les voiles, nous vîmes la barque se coucher sur le côté. Le cousin Silas avec son couteau s'efforça de couper la grande écoute, tandis que je détachais celles de l'avant et que Burkett abaissait la barre. Il était trop tard; la barque chavira. Heureusement, notre lest se composait de barils à eau: elle ne coula pas, mais se maintint la quille en l'air. Ce fut un terrible instant. Je me sentais sous la barque, engagé dans les cordages; mais je n'avais pas le temps de réfléchir; la mort se présentait à moi loin de ma patrie et de mes parents. Quelqu'un me retira et me plaça sur la quille; c'était le cousin Silas qui me sauvait. Mais où était le pauvre Jerry? Silas plongea encore et rapporta Jerry à la surface en le poussant vers moi; M. Kilby et M. Burkett, qui se tenaient accrochés au plat-bord, se hissèrent sur la quille, et là nous nous tîmes assis, la vie sauve pour l'instant, mais avec les plus graves appréhensions pour l'avenir. Le vieux Surley, quand la barque avait chaviré, s'était soutenu en nageant à l'entour; quand nous nous fûmes installés sur la quille, il nous imita, et prit place, aussi grave qu'un juge et pensant que tout était pour le mieux. Si nous avions été près de terres habitées et dans un trajet fréquenté par les navires, nous aurions eu bon espoir d'être sauvés; mais nous ne pouvions compter que sur notre goëlette, et il y avait bien des chances que nous ne la vissions même point passer. Heureusement le vent tombait, la mer n'était pas fort agitée; sans cela, nous aurions été enlevés de notre siège périlleux. Le courant était très-fort, et Burkett pensait qu'il nous portait sur la station; mais il s'agissait de savoir si nous l'atteindrions avant le changement de la marée, et si nous nous en approcherions assez pour que nos cris fussent entendus. Ces prévisions nous occupèrent quelque temps et eurent pour effet de nous distraire de l'horreur de notre position. Jerry et moi nous nous tenions à califourchon sur la quille, à l'arrière de la barque; le cousin Silas s'était posté sur l'avant; Burkett et Kilby s'étaient accrochés, étendus de toute leur longueur sur le milieu.

« Ne pensez-vous pas, Brand, que nous pourrions essayer de retourner la barque? demanda Burkett. Si nous y réussissions, nous pour-



La barque se couche sur le côté.

rien
mou

ser C
Nou-
emb

«
craîn
n'au
E

nous
à no
sés p
men
taier

«
jour
moir

Ce
pouv
pou

nous
quel
côté
cher
tanc
je n'
l'ave

que.
men
prom
ren
la c
sonn

«
Y ète
tout

élev

N

Puis

riens ramer vers quelque rivage et nous ne courrions plus le risque de mourir de faim.

— Nous devons tout essayer, » dit le cousin Silas en se laissant glisser dans l'eau. Nous l'imitâmes. « Allons ! tous ensemble ! soulevons ! » Nous soulevâmes, mais en vain. La voile ou quelque autre objet pesant, embarrassé dans le gréement, nous empêcha de retourner la barque.

« Il y faut renoncer ! cria Burkett. D'ailleurs les avirons sont, je le crains, partis à la dérive et, comme nous n'avons pas de chapeau, nous n'aurions plus rien pour épuiser l'eau. »

En effet nous ne portions que de légères coiffures de marin, qui ne nous auraient servi à rien pour vider la barque. Il fallut donc renoncer à notre tentative et regrimper à nos places, le cœur serré, et tout épuisés par les efforts que nous venions de faire. La nuit tombait rapidement et les ténèbres qui nous environnaient graduellement augmentaient les horreurs de notre situation.

« J'ai une chose à vous dire, reprit Burkett ; à la station il y a toujours une lumière allumée. Si nous l'apercevons, nous saurons du moins où nous sommes et nous pourrons espérer de gagner le rivage. »

Cela ne me semblait qu'une pauvre consolation. Cette lumière ne pouvait guère nous être utile que si le flot nous en approchait assez pour que nous pussions nous faire entendre à terre. Heureusement nous pouvions encore distinguer le contour de la côte le long de laquelle nous allions à la dérive ; sans cela nous aurions ignoré de quel côté chercher la lumière annoncée. Le cousin Silas ne parlait guère ; il cherchait ardemment le signal qui pour nous avait une vitale importance. Que notre position était épouvantable ! Je n'osais pas y penser ; je n'espérais guère sauver ma vie, et pourtant je n'osais pas considérer l'avenir. J'attendais le résultat avec une espèce d'indifférence apathique. La lumière ne se montrait pas ; le courant nous entraînait évidemment vers le milieu du passage à la haute mer, dans la direction de ce promontoire fameux par ses tempêtes, le cap Horn. Il fallait donc renoncer à toutes les chances, même à la plus éloignée, d'être jetés sur la côte d'une des Falkland méridionales. Depuis quelque temps personne ne parlait, lorsque Silas nous dit :

« Mes amis, avez-vous réfléchi que nous pouvons bientôt mourir ? Y êtes-vous préparés ? Êtes-vous prêts à comparaître devant le juge de toute la terre ? Il faut y penser, demander pardon de nos fautes et élever nos cœurs à Dieu. »

Nous le fîmes et nous priâmes comme jamais nous n'avions prié. Puis je pensai à tous ceux que j'aimais et à la douleur que ma mort

leur causerait, et je versai des larmes amères moins sur moi que sur eux. Je pleurais encore, quand tout à coup un cri me ramena au sentiment de ma propre situation.

« La lumière ! la lumière ! la voici ! Je la vois distinctement ! s'écriait Jerry, qui n'avait pas cessé de rechercher notre fanal.

— Où ça ? où ? lui criâmes-nous tous ensemble.

— A l'angle droit avec la quille de la barque, telle qu'elle est posée, à babord. Là ! elle est très-brillante. »

Nous regardâmes tous du côté indiqué. C'était bien la lumière ; nous n'en pouvions plus douter, elle éclatait joyeusement au milieu des ténèbres. Elle pouvait bien être encore à 2 kilomètres au sud de nous, qui certainement nous trouvions encore à 1500 ou 1600 mètres de la côte.

« A quelle distance de la station croyez-vous que nous passerons ? » demande Silas à Burkett.

Après avoir réfléchi, Burkett répondit : « A peu près à celle où nous sommes du rivage.

— Quelle chance alors avons-nous de nous faire entendre et d'obtenir du secours ? ajouta Silas.

— Aucune, répondit Burkett avec tristesse.

— En ce cas, nous n'avons plus à hésiter, fit le cousin Silas d'une voix ferme. Mes amis, l'un de nous doit essayer de gagner la terre à la nage. Le risque à courir est grand et la route est longue ; mais je ne vois pas d'autre moyen de nous sauver et, conséquemment, celui de nous qui nage le plus longtemps doit faire la tentative.

— Je voudrais bien être meilleur nageur que je ne le suis, dit Burkett ; mais je crois que je n'arriverais point.

— Je nage mal et je resterais certainement en route, ajouta Kilby avec un soupir.

— Moi, j'essayerai, monsieur Brand, s'écria Jerry ; je peux flotter si je ne peux pas nager tout le temps.

— J'irai avec vous, dis-je en me préparant à me déshabiller comme Jerry le faisait.

— Non, non ! aucun de vous, mes enfants, ne peut y aller, s'écria le cousin Silas. En faisant l'offre j'étais prêt à en courir les risques. Harry, si vous échappez à ce péril, vous direz à ma mère que ma dernière pensée a été pour elle. N'oubliez jamais que vous avez un jour à comparaître devant Dieu. Gérard, votre père comprendra bien que je suis mort en faisant mon devoir. Adieu, mes amis. Je me confie à Dieu. Que sa volonté soit faite, et puisse-t-il m'aider à vous amener du secours ! »

En disant ces mots, il nous passa ses vêtements que nous arrangeâmes en travers sur la quille de la barque; puis il se laissa glisser dans l'eau sombre et se dirigea vers la terre. Lorsqu'il partit, le vieux Surley se prépara à le suivre; nous essayâmes de le retenir, mais il se lança à l'eau et s'en alla nageant paisiblement à côté de M. Brand.

« C'est une bonne chose, remarqua Jerry; le chien peut aider l'homme s'il devient fatigué. J'ai ouï dire que cela est arrivé plusieurs fois. »

Le cousin Silas calculait que, porté vers le sud par le courant, il aborderait directement sous le fanal. Avec ses brassées calmes et fortes il s'ouvrait un chemin dans les flots. Sa mâle poitrine ne laissait échapper aucun son et nous ne percevions pas le bruit que faisaient les mains en se mouvant avec lenteur pour séparer l'eau devant lui. Nous priâmes ardemment Dieu pour lui, et nous le suivîmes des yeux tant que sa tête ne se fut pas perdue dans les ténèbres.

La barque dérivait toujours. Les ténèbres étaient au-dessus de nous, autour de nous! un seul motif d'espérance nous retint, le petit fanal. Sans lui nous nous serions désespérés. Avec quelle intensité d'attention écoutions-nous si nous entendrions résonner le cri de triomphe que pousserait Silas à son arrivée au village! Nous arrivâmes presque en face de la lumière sans avoir rien entendu.

« La distancé est bien grande, observa Burkett, pour que la voix d'un homme qui vient d'épuiser ses forces en nageant puisse se faire entendre ici. D'ailleurs il n'est pas vraisemblable que M. Brand puisse encore être arrivé. » Nous pensions comme Burkett et nous retombâmes dans le silence, écoutant toujours.

Tout à coup Kilby s'écria: « Oh! Burkett! Et le banc de soude? M. Brand pourra-t-il jamais le traverser à la nage? »

A cette question, le cœur me manqua. Quel est l'homme en effet, même le plus habile des nageurs, même s'il n'est pas fatigué par un long trajet, qui pourra s'ouvrir une trouée à travers ces masses emmêlées comme des écheveaux? Mon brave cousin était-il donc destiné à mourir le premier d'entre nous?

« Non, le rivage est sablonneux par intervalles et à ces endroits-là dégagé de soude; ainsi la goëlette doit être à l'ancre dans un bassin naturel avec de l'eau sans herbe tout autour d'elle, » répondit Burkett.

Ces explications me rendirent quelque espérance. Cependant nous n'entendions toujours rien, et du rivage ne partait aucun signal qui pût nous reconforter. La nuit devenait de plus en plus noire, le vent plus piquant; les cris perçants des oiseaux de mer, dont les cavernes rocheuses nous renvoyaient l'écho, résonnaient comme de funèbres

lamentations. Je m'imaginai que des nuées d'albatros planaient sur nos têtes, prêts à fondre sur nous dès que la mer aurait terminé nos souffrances.

« Mon Dieu ! murmurait Gérard à mon oreille, je ne pense pas supporter encore longtemps ces horreurs. Oh ! pauvre père ! mon pauvre père ! Quelle douleur il aura de penser que souvent j'ai fait des choses que je savais lui déplaire ? »

— Silence ! dit Burkett. Il faut essayer à tout hasard de nous faire entendre, pour le cas où Brand aurait renoncé à gagner le rivage. Allons ! apprêtons-nous à crier et n'ayons pas peur de nous briser la voix. »

Autant que j'en pouvais juger, nous étions alors directement en face du fanal ; chaque instant qui s'écoulerait ensuite nous en éloignerait davantage. Nous criâmes donc ! Ah ! nous criâmes sans nous épargner ; mais, en retour, nous n'entendîmes que les voix discordantes des oiseaux de mer qui s'envolaient, effrayés par nos cris. Et nous dérivions toujours. En vain nous criions ; nos voix s'enrouèrent et nous nous tûmes désolés. Nos yeux restèrent fixés sur la lumière ; mais elle baissait de plus en plus. Nous nous accrochions toujours à notre barque, mais avec une difficulté toujours croissante, car le vent fraîchissait, ou plutôt nous arrivions dans une partie de mer plus découverte, et la barque commençait à se secouer, tandis que la vague nous battait violemment. Comme le temps passait avec lenteur ! Chaque seconde était une minute ; chaque minute, une heure. En employant toutes nos forces à nous accrocher à la quille c'est à peine si nous parvenions à nous y maintenir.

Cependant nous apercevions encore la lueur mourante du fanal, qui s'éloignait ; elle devenait de plus en plus faible, et avec elle diminuaient nos espérances de salut. A peine la distinguions-nous encore ; nous regardions, elle avait disparu. Le courant rapide nous entraînait ; devant nous, s'ouvrait l'océan Austral, sans bornes, battu par la tempête. La nuit nous enveloppait. Pas de terre possible à l'horizon. L'espoir de vivre s'enfuyait. Nous prîons tous. Nous essayions de nous rendre mutuellement le courage. Nous voulions ne pas nous laisser aller au désespoir, tant que la vie nous restait.

« Silence ! s'écria tout à coup Burkett. Silence ! J'ai entendu un bruit. Oui, oui ! Regardez donc. Gloire à Dieu ! Le brave Silas est sauvé, et nous pouvons l'être aussi ! » Il parlait encore lorsqu'un mince rayon de lumière s'échappa du sombre océan et se brisa au dessus de nos têtes en des milliers de brillantes étincelles. « C'est une

fusée
kett. E

Peu
sent l
mettic
vée la
lumièr
vague
gréem
mais
manq
pouss
goële
distin

«
vieux

No
dans
nutes
ley à
de pa
avait
pris
ley ;
mise

«
peu à

nous
l'eau
l'hur
aucu
qu'e
de p

Ne
trion
et n
capi
les p
son
fecti

fusée! la goëlette en avait à bord pour faire des signaux! s'écria Burkett. Elle est sous voiles et nous cherche! »

Peu d'instants auparavant, nous nous préparions à la mort; à présent la vie nous ressaisissait avec tous ses biens imaginaires. Nous mettions la plus grande attention à regarder l'endroit d'où s'était élevée la fusée. Tout était retombé dans l'ombre. Soudain éclata une lumière qui nous parut des plus brillantes; elle illumina le faite des vagues, dansa sur l'eau, nous faisant voir clairement les espars, le grément, les voiles de la goëlette. Nous criâmes de toutes nos forces, mais la distance empêchait que l'on nous entendit et le cœur nous manqua encore, car la goëlette s'éloignait de nous. Cependant nous poussâmes de nouveaux cris. Ce fut du côté opposé à celui où était la goëlette qu'on nous répondit; nous y tendîmes l'oreille et nous pûmes distinguer enfin le long aboiement d'un chien.

« Vieux Surley vit! s'écria Gérard, Quel bonheur! j'aime tant ce vieux chien! »

Nous cherchions à percer les ténèbres. Encore une fois une lumière dansa sur les flots. Nous recommençâmes nos cris. Moins de cinq minutes après, une baleinière se montra à nos yeux, portant vieux Surley à la proue et le cousin Silas à la poupe. Nous étions sauvés! Avant de parler, nous tombâmes à genoux, remerciant Dieu dont la main nous avait préservés. En peu de mots nous apprîmes comment Silas avait pris terre un peu au-dessus de la station, en compagnie du vieux Surley; la bonté avec laquelle on l'avait reçu, la hâte que chacun avait mise pour armer les embarcations et voler à notre secours.

« En moins d'une heure nous arrivions à la station, où rentrèrent peu à peu la goëlette et les autres embarcations. On nous mit au lit, on nous frictionna avec des couvertures, on nous fit boire du rhum et de l'eau chaude, et nous ne fûmes pas longs à nous remettre; le froid et l'humidité dont nous avions si longtemps souffert n'eurent pour nous aucune mauvaise conséquence. Ce qui avait retardé la goëlette, c'est qu'elle n'avait pas pu, au temps fixé, compléter sa cargaison de peaux de phoques.

Nous mîmes à la voile le lendemain, et trois jours après nous rentrions sains et saufs à Stanley. Le *Triton* y était prêt à prendre la mer et n'attendait plus que notre retour. Je me trouvais dans la cabine du capitaine Frankland la première fois qu'il vit Gérard après avoir appris les périls que nous avions courus. Il avait les larmes aux yeux en tenant son fils dans ses bras et toute sa contenance révélait l'étendue de l'affection qu'il avait pour lui. M. Brand, qu'il aimait déjà, gagna encore

dans son estime par la conduite qu'il avait tenue. Il faut avouer que Jerry et moi nous ne tardâmes guère à oublier les terribles pensées que nous avions eues en nous voyant si près de la mort et que nous regrettâmes surtout la perte de nos fusils et de nos carnassières. Aussi fûmes-nous au comble de la joie lorsque Burkett et Kilby parurent à bord, tenant chacun à la main un fusil de chasse, une poudrière et une cartouchière, et nous offrirent le tout, en souvenir, dirent-ils, de nos communes aventures.

No
et no
des p
Surle
M. B
qui il
cousi
cadea
comp
No
le cap
brise
Terre
des il
s'élev
traste
riche
La
païem
pyran
défiar
deux
Le

CHAPITRE VII

Nous doublons le cap Horn.

Nous donnâmes à nos fusils les noms de leurs excellents donateurs et nous les y fîmes graver. Depuis, Burkett et Kilby ont abattu bien des pièces de gibier dans les différentes parties du monde. Le vieux Surley accompagnait nos visiteurs. Il était devenu le bon ami de M. Brand, depuis qu'il avait nagé si longtemps à ses côtés, et Kilby, à qui il appartenait, crut devoir, dans la bonté de son cœur, l'offrir au cousin Silas, qui, à notre grande satisfaction, voulut bien accepter le cadeau. C'est ainsi que le vieux Surley est, depuis lors, devenu notre compagnon d'aventures.

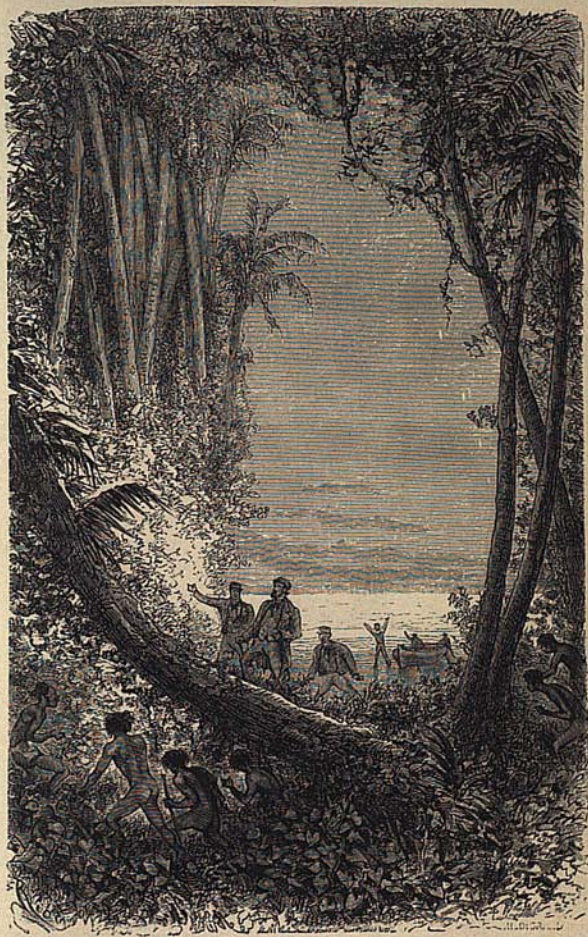
Nous avions beau temps quand nous mîmes à la voile pour doubler le cap Horn avec l'intention de traverser le détroit de Lemaire. Une brise favorable nous poussait, et le contour des rivages rocheux de la Terre de Feu se développait à nos yeux, tandis qu'à l'ouest et au nord des îles nombreuses, composées pour la plupart de monts sourcilleux s'élevant souvent à pic du bord de la mer, formaient un frappant contraste avec des terres voisines sur lesquelles s'épanouissait la plus riche végétation.

La réputation du cap Horn n'a pas été surfaite, et je compris que les païens en aient fait le trône du dieu des tempêtes, lorsque je le vis, pyramide élevée et solitaire avec une couronne de sombres nuages, défiant hardiment les tempêtes que soulèvent à leur rencontre ces deux puissants océans qui entourent la terre habitable.

Le cap se chargea du reste lui-même de nous prouver sa puissance,

car à peine commencions-nous à le doubler qu'une formidable tempête nous assaillit et brisa notre mât de la grande hune, ce qui obligea le capitaine Frankland à jeter l'ancre, lorsque cela fut possible, dans quelque havre bien abrité, pour réparer nos avaries.

Pendant qu'on travaillait à cette réparation, il fut convenu qu'on essaierait d'entrer en communication avec les naturels. On mit donc une chaloupe à l'eau, sous les ordres de M. Brand; et nous partimes, Gérard, moi et M. Mac Ritchie, avec deux matelots, qui étaient les seuls dont on pût se passer pour les travaux indispensables. Nous étions bien armés; et d'ailleurs le capitaine nous avait recommandé de traiter avec tous les égards possibles les gens que nous rencontrerions. Nous emportions aussi des bijoux, des colliers en verre, des bracelets, des anneaux, des ornements dorés, des couteaux, des ciseaux et de la bimbeloterie pour trafiquer avec eux ou pour nous gagner leur bienveillance. Après avoir ramé quelque temps, nous atteignîmes une anse sablonneuse, qu'entouraient des arbres assez hauts sous lesquels poussait un taillis épais. A travers les arbres, on distinguait plusieurs wigwams et l'on voyait deux canots tirés sur la grève. Derrière le bois s'élevait une chaîne de hautes collines, dont la plus voisine montait presque à pic du bord de l'eau et dont les plus éloignées méritaient à peu près le nom de montagnes. En somme c'était un beau paysage, fort attrayant, d'autant plus qu'on était loin de s'attendre à le rencontrer dans ces parages. On n'apercevait aucun naturel et conséquemment nous poussâmes la chaloupe sur la grève et débarquâmes. Les wigwams avaient la même forme que ceux des Indiens de l'Amérique du Nord et se composaient de longs bâtons fichés en rond dans la terre et inclinés en dedans de façon à se rencontrer l'un l'autre à leur extrémité, où ils étaient attachés ensemble. Au lieu d'être couverts avec des écorces de bouleau, ils l'étaient d'un chaume très-propre et formé d'herbes sèches ou de roseaux. C'étaient des demeures très-chaudes. Il y avait au centre un monceau de cendres qui indiquait la place du foyer. Quant aux canots, faits d'écorce, dont les côtes étaient fort nettes et dont la forme était conservée par des bancs mis en travers et solidement attachés aux plats-bords, ils rappelaient beaucoup ceux de l'Amérique septentrionale. Enfin, près des wigwams, il y avait deux autres canots qui n'étaient pas encore finis. Comme nous examinâmes ces habitations et ces embarcations grossières, un cri jeté par les deux matelots qui gardaient la chaloupe nous fit regarder à l'entour et nous aperçûmes dans une clairière une dizaine de sauvages qui se glissaient furtivement vers nous. Dès que M. Brand les eut vus, il nous dit de



C'était un beau paysage.

nou
ce o
sau
ind
par
une
frap
que
d'u
ava
bie.
vête
qu'
la T
y e
à tu
nai
de
à n
par
un
faç
nou
dée
plu
par
ton
cele
I
sei
en
arb
mi
dos
de
si n
et
po
fra

nous mettre derrière lui, et il s'avança seul en se battant la poitrine, ce qui est une démonstration amicale chez ces gens-là. En réponse, les sauvages poussèrent tous des cris et gesticulèrent très-violemment, indiquant leurs bouches, peut-être parce qu'ils avaient grande envie de parler et qu'ils ignoraient que nous fussions incapables de comprendre une seule de leurs paroles : à la fin, pourtant, ils se mirent aussi à se frapper l'estomac, preuve que tout allait pour le mieux. En conséquence nous avançâmes à leur rencontre, nous battant aussi la poitrine d'une main et tendant l'autre pour serrer une des leurs. Ces hommes avaient le teint couleur cuivre bruni ; leur taille était athlétique et bien conformée, leur chevelure longue et rude, et ils avaient pour tout vêtement un morceau de peau de bête jeté sur une épaule. Ce fait qu'ils peuvent se passer de vêtements dans un climat comme celui de la Terre de Feu prouve qu'ils sont d'un tempérament bien robuste. Il y en eut bientôt une trentaine rassemblés autour de nous, tous parlant à tue-tête ; quelques-uns nous frappaient sur le dos ; d'autres examinaient nos mouchoirs, nos coiffures, nos boutons ou tout autre article de toilette qu'ils pouvaient toucher. Nous leur tapions bien sur le dos à notre tour, mais, comme ils n'étaient pas habillés, nous les prenions par la chevelure et feignions de l'admirer. Jerry alla jusqu'à en attraper un par le nez en lui disant qu'il avait un fameux museau. De cette façon nous en vinmes bientôt à l'intimité, bien que, faute d'interprète, nous en fussions réduits à nous entendre par signes. Quand ils eurent découvert que nous ne les comprenions pas, ils se mirent à crier de plus en plus fort, et, comme ils ont une voix de stentor, ils finirent par faire de tels rugissements que nous en étions tout assourdis. Leur ton semblait signifier : « Eh bien, si vous ne pouvez pas comprendre cela, il faut décidément que vous soyez des êtres bien stupides ! »

Lorsqu'ils se furent bien convaincus que nous n'avions aucun dessein hostile, ils nous invitèrent à les suivre jusqu'à leur village, situé environ à quatre cents mètres de là et dans un recoin abrité parmi les arbres. Ne redoutant aucune trahison, nous acceptâmes et nous nous mîmes en marche de la façon la plus amicale, eux nous tapant sur le dos et nous les frappant au milieu de leurs fréquents et bruyants éclats de rire. Tout à coup s'arrêtant, ils nous demandèrent par leurs signes si nous avions faim, et ils ramassèrent aussitôt des champignons réunis et groupés autour des racines d'un arbre que M. Mac Ritchie reconnut pour un hêtre toujours vert. Ils les remirent à Jerry et à moi, en se frappant en même temps l'estomac.

« Qu'est-ce qu'ils veulent que nous fassions de ces champignons ?

demanda Jerry en riant. Prétendent-ils nous les faire avaler pour notre goûter ?

— Parfaitement ! répondit M. Mac Ritchie. Ces champignons sont bons à manger. Mangez-en un peu ; ces gens en sont très-friands. »

Sur cette recommandation, Jerry en prit une grosse bouchée ; mais il la cracha en déclarant qu'il aimerait autant manger du cuir de bottes. J'en mâchai un petit morceau, mais je le trouvai insipide et le crus peu digestif. Les sauvages eurent l'air étonné de notre peu de goût, et pour montrer combien ils appréciaient ce produit ils en dévorèrent des quantités.

« Allons ! monsieur Mac Ritchie, au nom des progrès de la science il faut que vous en mangiez aussi ! » s'écria Jerry en lui passant un gros champignon.

C'était une expression favorite du docteur, et, en effet, je dois à la justice d'avouer qu'il mit immédiatement ses principes en pratique. Souvent, en Angleterre, j'ai vu les racines des hêtres entourées de masses de champignons fort semblables à ceux-là. Le docteur en mangea suffisamment pour nous relever dans l'estime des naturels, et nous reprîmes notre marche amicale jusqu'à notre arrivée au village. On y comptait une dizaine de wigwams, quelques-uns considérables et capables de loger dix ou douze habitants. Ils étaient recouverts de paille, et avaient à leur porte une pièce de bois travaillé qui formait sur la tête une espèce d'arc. Des terriers bas sur pattes, longs de corps, poilus, à l'œil perçant, en sortirent et vinrent aboyer d'une façon hargneuse à nos talons, se montrant fort désagréables jusqu'à ce que leurs maîtres les eussent rappelés. Un certain nombre de femmes et d'enfants étaient à l'intérieur ou autour de ces huttes, et les premières étaient assez jolies, quoique aussi sales que les hommes. Il est douteux que jamais de la vie quelqu'un de ces gens ait employé l'eau pour se laver. Cependant les femmes avaient l'air modeste, et les enfants ne parurent pas du tout effrayés à notre vue. Le cousin Silas semblait avoir un secret pour gagner l'amitié des sauvages et surtout de leurs enfants : c'était sa grande douceur. Tandis que M. Mac Ritchie, Jerry et moi nous étions assis sur un tronc d'arbre en face des cabanes, Silas s'avança doucement vers un groupe d'enfants qui était le plus près, et tira de sa poche des bracelets et des joujoux qu'il leur montra, en chantant et en dansant pour éveiller leur attention. Les enfants le regardaient avec de grands yeux, mais ne montraient aucune envie de s'enfuir, de sorte que le cousin Silas arriva assez près d'eux pour attacher un collier au cou du plus grand, qui était une fillette, et un bra-

celet au bras d'un autre; alors, les prenant par la main, il se mit à tourner lentement en cercle, faisant signe aux autres enfants de se joindre à la danse. Ils le firent, puis on vit y prendre part deux ou trois hommes, leurs pères vraisemblablement; nous vîmes à notre tour, enfin plusieurs des femmes s'en mêlèrent; si bien que M. Brand, le docteur, Jerry et moi, les sauvages, hommes, femmes, enfants, tous chantant, dansant, sautant, nous riions comme des fous jusqu'au moment où nous fûmes obligés de nous arrêter, car nous en avions perdu la respiration. Pour nous prouver leur satisfaction, les sauvages nous donnèrent à la ronde des étreintes plus que tendres, qui achevèrent de nous faire perdre haleine, mais qui manquèrent d'agrément à cause du peu de propreté des embrasseurs; cependant, ne voulant pas nous y refuser, nous dûmes les subir aussi souvent qu'ils voulurent recommencer; nous faisons contre mauvaise fortune bon cœur.

La danse finie, ils nous introduisirent dans un wigwam. Il avait trois pieds de diamètre, et un feu brûlait au centre, à terre. Autour étaient des amas d'herbe sèche, qui paraissaient leur servir de couches, et des bottes de foin pendaient au plafond, pour sécher probablement. La fumée avait deux issues: l'une était la porte, l'autre une petite ouverture vers l'endroit où les perches se touchaient à leur sommet. Nous nous assimes tous autour du feu, sur nos talons, et parlant aussi vite que nos langues pouvaient nous le permettre, absolument comme si nous avions eu à soutenir la conversation la plus intéressante. La fumée et la chaleur, ajoutées à la saleté de nos hôtes, nous donnèrent promptement le désir de retourner en plein air. Outre les champignons dont j'ai parlé, ces naturels vivent encore de poissons et de coquillages, d'oiseaux et de tout ce qu'ils trouvent, car ils ne sont pas difficiles.

Dans chaque canot on voyait une aire d'argile destinée à servir de foyer. Au fond il y avait aussi une espèce de puits, d'où un homme était continuellement occupé à rejeter l'eau qui suintait à travers les joints. Les hommes étaient robustes et de haute taille; mais ils avaient les jambes maigres et faibles; cela vient de la coutume qu'ils ont de se tenir assis dans leurs canots et de marcher très-peu. Nous étalâmes petit à petit nos cadeaux et les distribuâmes parmi ces pauvres gens, hommes, femmes et enfants: et leur satisfaction ne connut bientôt plus de bornes. Ils dansaient, riaient et criaient plus fort que jamais. Cela nous donna à penser que nous ferions bien de partir pendant qu'ils étaient de si bonne humeur. Le docteur les étonna beaucoup en tirant de sa poche un carnet où il inscrivit quelques notes. Pour les amuser, il fit quelques grands traits de crayon qu'un jeune homme, qui s'était attaché à

Jerry et à moi, imita d'une façon merveilleuse, surtout si l'on considère que sa main n'avait jamais rien fait de pareil. Déjà nous les avions entendus plusieurs fois émettre des sons étranges, quand nous nous aperçûmes qu'ils s'efforçaient d'imiter nos paroles.

En nous levant pour partir, Jerry leur dit : « Adieu ! »

« Adieu ! répondit notre jeune ami, aussi clairement que possible, comme s'il comprenait parfaitement le sens de ce mot.

— Vous parlez un bien bon anglais, dit Jerry en riant.

— Bon anglais, » répéta le sauvage en poussant un contagieux éclat de rire, comme s'il avait fait un trait d'esprit.

Il nous fallut encore subir une nouvelle tournée d'embrassades, puis nous retournâmes à notre barque, sous l'escorte de nos amis. Après avoir raccommodé notre grand mât de hune et attendu que la tempête se fût calmée, nous reprîmes la mer. Le cap Horn, qui n'était plus coiffé de ses nuages, fut promptement doublé, et nous fîmes voile sur Valparaiso, port de Santiago, capitale du Chili.

U
j'en
que
dan
de n
nor
rior
Enf
voir
sou
A
Feu
dan
met
flot
élev
lère
Sup
nav
ter
grè
Rit

CHAPITRE VIII

Aventures au Chili.

Un matin, à l'aube du jour, comme je montais ma garde sur le pont, j'entendis le joyeux cri « terre à tribord ! » Je regardai, et, à mesure que le jour augmentait, je vis, comme si elle montait du sein des flots dans une grandeur désolée, une chaîne de hauts sommets couronnés de neige, dominant les nuages et se dirigeant à perte de vue vers le nord et vers le sud : c'étaient les gigantesques Cordillères. Nous courions droit sur elles ; mais nous ne semblions guère en approcher. Enfin le brouillard qui nous en cachait les bases disparut et nous laissa voir des hauteurs stériles, rocheuses, sauvages qui sortaient de l'Océan sous nos yeux.

A nos imaginations pleines encore de l'aspect désolé de la Terre de Feu et des Falkland, Valparaiso parut une place des plus belles. Cependant elle est fort irrégulièrement bâtie, au fond des vallées et au sommet des collines, dont elle couvre les flancs parfois escarpés jusqu'aux flots mêmes de l'Océan ; elle a derrière elle des séries toujours plus élevées de hauteurs, que domine au dernier plan la chaîne des Cordillères. Gérard et moi, nous avions bien envie d'aller à terre, et Vieux-Surley était comme nous. Il remuait la queue, courait sur les côtés du navire, aboyait et regardait d'un œil brillant tantôt nous, tantôt la terre, comme s'il nous disait : « J'aimerais bien à courir sur cette grève ! »

« Allons ! vous irez tous les trois, dit en riant le capitaine, si M. Mac Ritchie veut vous accompagner. » Fleming, indisposé depuis quelque

temps, eut aussi la permission d'aller à terre, car le capitaine pensa qu'il s'en trouverait bien. Nous espérions avoir le temps de pénétrer dans la montagne et d'y faire quelque bonne chasse; nous désirions tuer un guanaco, comme on appelle ici le lama sauvage.

A Valparaiso nous louâmes deux calèches, voitures d'affaires, semblables à des cabriolets à capote, pour nous transporter à Santiago, ca-



Lama ou Guanaco.

pitale du Chili. Un cheval était attelé entre les brancards, un autre l'était à gauche et servait de monture à un postillon. Quel postillon! perché sur une selle dont le pommeau et le trousquin étaient des plus relevés, il portait un long couteau à l'arçon; sur la tête il avait un foulard dont les bouts flottaient par derrière et que surmontait un chapeau de paille; sa veste était courte, sa culotte collante et grossière; il portait des bottes à l'écuillère armées de formidables éperons et laissait pendre un *puncho* sur une de ses épaules. Jerry et M. Mac Ritchie allaient ensemble, Fleming m'accompagnait, ainsi que Vieux-Surley, assis entre nos jambes et jetant devant lui des regards intelligents. Nous courions bruyamment. La route était bien meilleure que nous ne

pensa
n'être
sirions

, sem-
ro, ca

re l'é-
tillon!
es plus
n fou-
n cha-
sière;
et lais-
Ritchie
urley,
gents.
ous ne



Chaîne des Corallères

l'a
eff
trè
au
vo
mi

de
du
Na
so
s'a
ch
nè
pu
va
L.
po

J'aurions attendu d'un pays si éloigné de l'Angleterre. Je m'étais figuré effectivement que, passé le cap Horn, nous ne pourrions plus rencontrer que des sauvages tatoués ou des Chinois aux longues queues : aussi étais-je fort surpris de trouver au Chili de bonnes routes et des voitures. Nous dormîmes deux nuits sur la route, et nous pûmes admirer Santiago à l'atmosphère exhalante, à l'air pur, et placée à plus



Lama Alpaca.

de cinq cents mètres d'altitude ; puis nous repartîmes à cheval, nous dirigeant vers les Cordillères, pour une place nommée la Banque de Neige, qui fournit à Santiago, toute l'année, la neige dont elle a besoin. Nous avions rencontré dans la ville un ancien matelot anglais qui s'appelait Tom Carver et qui avait servi avec Fleming sous lord Cochrane ; il avait épousé une Chilienne et s'était établi dans le pays. Il nous suivit en qualité d'interprète, et, sans lui, le guide que nous avions pris ne nous aurait pas servi à grand'chose. Nous laissâmes nos chevaux dans une petite ferme ou *rancho* et nous partîmes avec nos fusils. Les provisions, dont nous avions chacun une part, étaient souvent portées par le guide et par Fleming. Le paysage se montrait extrême-

ment sauvage et grandiose : à l'horizon, les pics neigeux des Andes, sur le chemin, d'âpres hauteurs, des gorges et de sombres vallons, avec des précipices qui dévalaient brusquement à une centaine de mètres au-dessous de nous. Au bout de quelques kilomètres, nous arrivâmes à un pont suspendu, fait de peaux de bêtes, taillées en lanières et tressées ensemble, pour traverser une horrible gorge. Ce sont des paquets de bâtons placés sur ces cordages qui forment une route, pleine de trous et laissant apercevoir au fond un torrent écumeux. Je pensais qu'il serait fort désagréable de glisser au travers, et Surley qui marchait sur mes talons n'avait pas l'air fort rassuré. Nous finîmes par atteindre une large vallée, où, bien loin de nous, sur les flancs des montagnes qui la bordaient, nous aperçûmes un certain nombre d'animaux que Jerry et moi nous décidâmes devoir être, sans aucun doute, les guanacos désirés. M. Mac Ritchie, avec Simmons, le matelot et le guide, était en avant ; Fleming marchait avec nous. En conséquence nous convinmes, puisqu'il semblait impossible que nos compagnons ne nous vissent point, de grimper les montagnes et de nous mettre en chasse. Nous grimpâmes donc, escortés par Vieux-Surley, qui avait l'air d'y prendre grand plaisir ; mais il n'en était pas de même de Fleming, qui, n'ayant pas l'habitude d'un tel exercice, perdit bientôt la respiration.

« Venez donc, Fleming ! » cria Jerry. Nous ne tarderons pas à rattraper nos bêtes. Persévérez comme un homme.

— Non, monsieur Gérard ; allez de l'avant. Je vous suivrai de mon pas, répondit Fleming ; et, si je m'arrête, vous saurez bien me retrouver. »

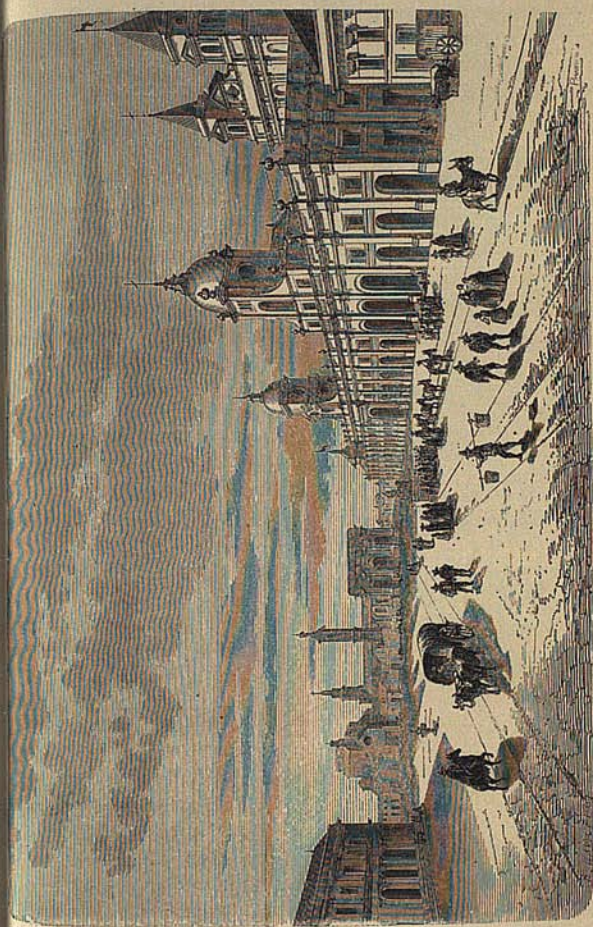
Nous prîmes volontiers ce parti ; et Jerry et moi, avec Vieux-Surley nous nous mîmes à escalader la montagne le plus rapidement possible dans la direction la plus rapprochée des guanacos. Ils étaient légèrement bruns et paraissaient grands comme des cerfs ; leurs têtes étaient petites, avec de grands yeux brillants, des lèvres épaisses et des oreilles grandes et mobiles. Leur cou fort long était parfaitement droit, les hanches étaient un peu élevées, conformation qui donne à ces animaux l'air de petits chameaux ; ils servent d'ailleurs de chameaux quand ils sont apprivoisés et dressés. Nous en voyions plusieurs bandes disséminées en diverses parties sur le penchant de la montagne. L'une d'elles était en bas dans la direction suivie par le docteur et ses compagnons. Ils étaient à brouter tranquillement, lorsque l'un d'eux leva la tête, un autre en fit autant ; puis tout le troupeau décampa de toute sa vitesse en remontant la montagne. C'était sans doute l'approche du docteur

des Andes ;
es vallons,
ine de mè-
nous arri-
en lanières
Le sont des
une route,
cumeux. Je
, et Surley
suré. Nous
ous, sur les
un certain
r être, sans
immons, le
c nous. En
le que nos
ignes et de
par Vieux-
en était pas
el exercice,

pas à rat-

rai de mon
ien me re-

ieux-Surley
ent possible
ient légère-
êtes étaient
des oreilles
nt droit, les
e à ces an-
neaux quand
andes dis-
L'une d'elles
ompagnons.
a la tête, un
te sa vitesse
du docteur



Vue d'une place de Santiago.

qu
qu
vo
ap
et

ne
to
ne
ar
de
se
ex
sa
ar

qui les mettait en fuite, pensâmes-nous, et cela nous indiquait avec quelle précaution nous devons arriver près du troupeau que nous voulions atteindre. Cependant Vieux-Surley avait bien envie de courir après eux, et nous eûmes beaucoup de peine à le retenir.

Nous cachant aussi bien que possible derrière les rochers, les buissons et les arbres clair-semés, nous approchions peu à peu. Quelquefois nous



Pumas.

nous mettions derrière une touffe de cactus du Pérou, dont les tiges tordues, vigoureuses nous donnaient un ombrage excellent.

« Par bonheur, nous ne sommes pas gros, ce qui nous permet de nous cacher si bien, » observa Jerry tout en rampant. La vallée s'ouvrait au loin au-dessous de nous avec d'abrupts précipices, un torrent bruyant, des rochers et des bouquets de broussailles; au-dessus de nous se dressaient des pics dénudés et des sommets neigeux. Le calme de l'air était extraordinaire : pas un son ne s'élevait. Jamais je n'avais vu un passage plus sauvage ni plus magnifique. J'ignore ce qu'en pensait notre ami à quatre pattes, mais je ne doute pas qu'il ne fût charmé de l'idée

d'attraper un guanaco. C'est aussi là ce qui nous préoccupait le plus. Déjà nous étions arrivés à cinq cents mètres du plus voisin sans qu'ils nous eussent découverts, tant nous avions pris de précautions dans notre marche; mais ici la prudence nous manqua; nous cessâmes de nous dérober et courûmes en nous montrant :

« Halte! Harry, halte-là! cria Jerry. Nous sommes à portée; arrêtons-nous pour reprendre haleine. » L'avis était bon, et j'allais m'y conformer lorsqu'un guanaco tourna la tête et nous vit. Avant que nous eussions épaulé, tous ils fuyaient comme le vent. Jerry allait pourtant tirer, quand je le retins et lui montrai à peu de distance un autre troupeau sur le versant de la montagne.

« Vous les effrayerez aussi en tirant, lui dis-je. Essayons de les aborder avec prudence. » Le plus difficile était de maintenir Vieux-Surley à l'arrière, car il aurait poursuivi les fuyards jusqu'à ce qu'il en eût attrapé un ou qu'il se fût brisé les os dans un précipice. Nous nous consolâmes de notre désappointement par l'espérance de nous porter assez près de l'autre bande pour pouvoir tirer avant d'être découverts, et nous nous mîmes à ramper comme auparavant. De temps à autre, nous jetions derrière nous un regard pour reconnaître l'endroit où nous avions quitté Fleming et le chemin qu'avait pris M. Mac Ritchie; mais il nous semblait impossible de ne pas nous retrouver sur ce penchant découvert de la montagne. Nous grimpons donc toujours sans concevoir aucune inquiétude sur la façon de retrouver notre route. J'attachai mon mouchoir au collier de Surley pour le retenir; cela le mit à même de m'aider quelquefois à escalader des escarpements et des rochers plus vite que je ne l'aurais fait tout seul. Jerry me suivait de près; mais la distance se trouva plus grande que nous ne l'avions supposé. Heureusement nous étions sous le vent, de sorte que les lamas ne nous sentirent point. Nous nous arrêtâmes sous un fourré de cactus. A trois cents mètres de là environ s'élevait un rocher, d'où nous devions avoir les guanacos à une portée convenable.

« Eh! Jerry, visez la bête de gauche; je me charge de celle qui est à droite. Ne tirons pas avant d'être postés sur le rocher; puis, après un moment de repos, nous verrons bien si nous n'en abattons pas un. Si nous le manquons, Surley nous montrera ce dont il est capable. » Jerry fit un signe d'assentiment, et nous nous remîmes à ramper jusqu'à notre arrivée au rocher. Là, nous attendîmes un moment pour recouvrer quelque sang-froid, puis nous levâmes nos carabines, et, après les avoir appuyées sur le bord du rocher, nous visâmes de notre mieux et fîmes feu ensemble. La bande détala en remontant la montagne.

e plus.
s qu'ils
ns dans
mes de

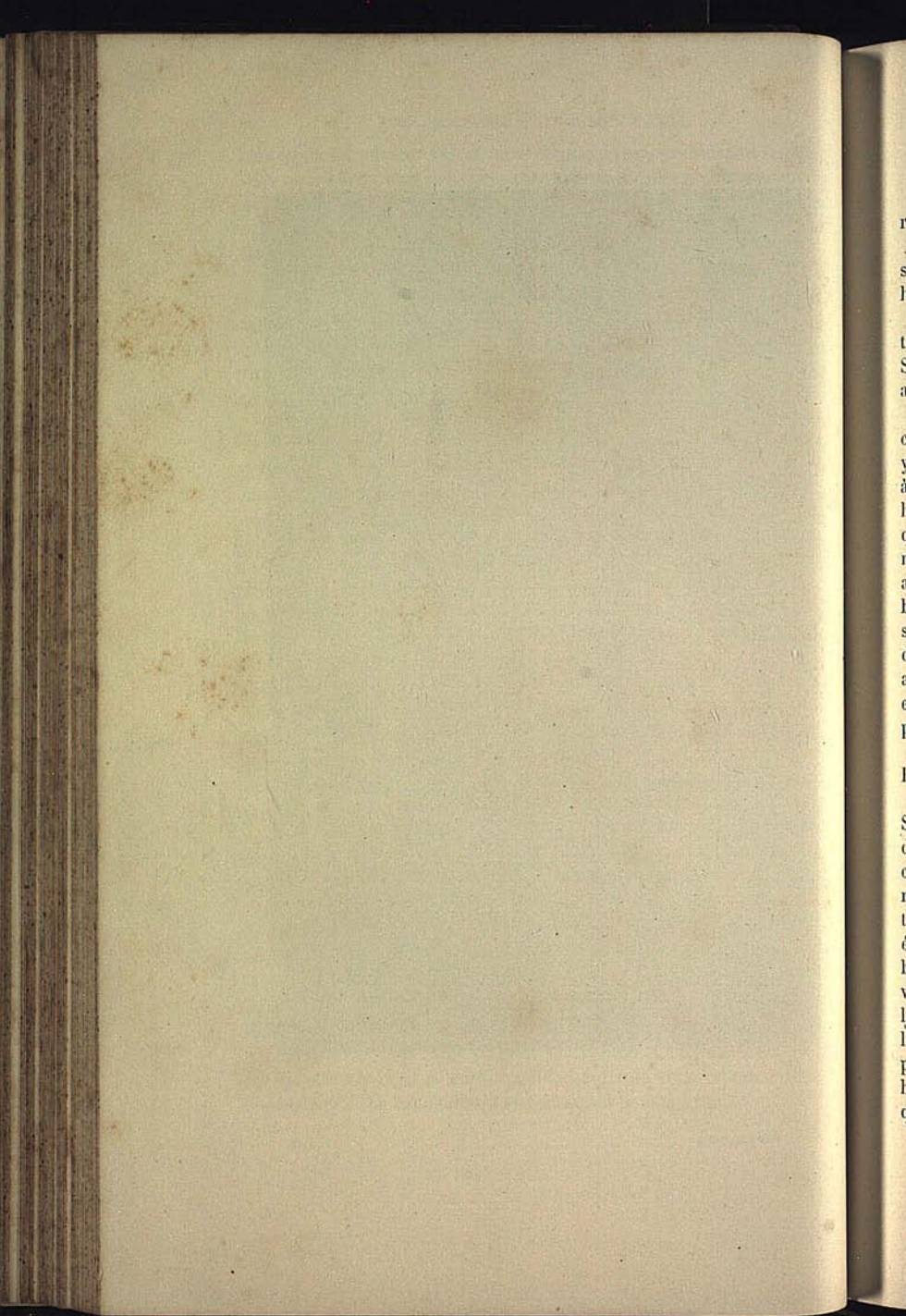
; arrê-
n'y con-
ne nous
ourtant
re trou-

s abor-
-Surley
en eût
is nous
porter
ouverts,
a autre,
où nous
e; mais
enchant
conce-
l'atta-
e mit à
des ro-
ivait de
ns sup-
s lamas
cactus.
devions

ui est à
un mo-
Si nous
y fit un
otre ar-
er quel-
s avoir
et fines



Voyage dans les Andes du Chili.



« Le coup est manqué ! criâmes-nous. Quel ennui !

— Non ! non ! En voici un qui chancelle. C'est celui que j'ai tiré, repris-je ! hurra !

— En voilà un autre ! voyez ! voyez ! Il se meurt. Non, il se relève et suit les autres ! disait Jerry. Allons, Surley ! Il l'atteindra. Hurra ! hurra ! Quelle chance ! »

Sur ce, nous sortîmes de notre cachette et courûmes de toute la vitesse de nos jambes vers le guanaco que j'avais abattu, tandis que Surley, lancé par nous, poursuivait avec fureur l'animal que Jerry avait touché.

Nous arrivâmes bientôt près du premier. Pauvre animal ! Il chancela, puis tomba couché sur le flanc. Nous regardant avec ses doux yeux, il semblait nous dire : « Oh ! blancs cruels, qui venez de si loin à travers les mers, déjà vous avez à peu près détruit les légitimes habitants du pays, et maintenant vous nous faites la guerre, à nous les quadrupèdes innocents qui y vivons. » Il tenta de nous cracher au nez, mais la force lui manqua et il retomba mort. Nous nous élançâmes alors sur les pas de Surley, qui s'était obstiné à poursuivre un guanaco blessé, comme l'indiquaient évidemment les gouttes de sang tombées sur le gazon. Bientôt nous en vîmes un qui restait en arrière. Il allait de plus en plus lentement, ne cessant pas de lancer des coups de pied au chien qui courait en sautant pour l'attraper à la gorge. Surley fut effectivement frappé et il alla rouler à quelques pas, mais il ne tarda pas à se relever.

« Hurra ! cria Jerry. Il tient sa proie maintenant ; vous savez, Harry, que c'est celle que j'ai visée. »

Nous courûmes, toujours en grim pant, pour arriver près de Vieux-Surley et du guanaco, qui luttait pour lui échapper. Il fit plusieurs bonds désespérés en avant ; mais il crachait et frappait en vain de ses pieds, car le brave chien n'était pas de ceux qui se laissent ébranler. Le guanaco perdait rapidement ses forces, sa résistance devenait moins redoutable ; enfin il fut à bout, et nous comprîmes qu'il ne pouvait plus nous échapper. Alors, nous nous arrêtâmes et nous mîmes à recharger, en bons chasseurs qui veulent être prêts à l'occasion. Quand nous arrivâmes près du guanaco, il était mort, et Vieux-Surley qui se tenait sur lui paraissait fort orgueilleux de sa victoire. Et maintenant qu'allions-nous faire de notre gibier ? Nous nous le demandâmes. Nous ne pouvions pas nous charger des cadavres, qui avaient chacun 1^m,20 de hauteur, et au moins 2^m,50 de longueur ; nous cherchâmes des marques qui pussent nous indiquer plus tard l'endroit où était tombé le

dernier. Il nous sembla que nous en trouvions auxquelles nous ne nous tromperions pas; mais, pour rendre l'endroit plus facile encore à reconnaître, nous entassâmes sur ce rocher les pierres et les buissons des environs jusqu'au moment où nous eûmes élevé un monceau assez considérable pour être, à notre avis, facilement aperçu de loin. Ensuite nous pensâmes qu'il était temps de chercher à retrouver nos compagnons. Ils ne se montraient nulle part; mais nous étions convaincus qu'au moins nous retrouverions sans difficulté la place où nous avions quitté Fleming.

Cependant il fallait commencer par aller marquer plus distinctement celle où j'avais tué mon guanaco. Nous nous mîmes donc à redescendre; mais la descente était aussi longue que l'avait été la montée, car les escarpements nous forçaient à faire de longs détours pour les éviter. Enfin nous arrivâmes au bord d'un petit précipice formé par un rocher auprès duquel nous avions passé en grim pant; de là on voyait assez bien tout le penchant de la montagne au-dessous de nous et jusqu'à la vallée par delà. Nous regardâmes à l'entour pour découvrir l'endroit où mon guanaco gisait. Nous l'aperçûmes, il est vrai; mais, en même temps, à une centaine de mètres, nous vîmes un autre animal qui s'approchait à pas furtifs.

« Ce doit être un gros chat ! dit Jerry.

— Oui, probablement un lion du Chili, ce qu'on appelle ici puma ou cougouar, répliquai-je. Quelle chance si nous pouvions le tuer ! »

Cet animal était si préoccupé de festoyer aux dépens de mon gibier, qu'il ne nous apercevait point. Lorsqu'il se fut glissé assez près, il sauta dessus. Nous ne voulions pas laisser gâter notre gibier et nous ne sûmes pas nous empêcher de crier : « Va-t'en de là, vilaine bête ! » Le puma, entendant nos voix, regarda, nous vit, ainsi que Surley qui arrivait en grondant, et il se mit à trotter vers le bas de la montagne. Nous restâmes convaincus que ce n'était qu'une bête déjà vieille, dépourvue de son activité et incapable de prendre des animaux vivants. Nous fîmes feu sur lui; mais, n'étant pas assez près, nous le manquâmes. Il se mit à bondir jusqu'au bas de la montagne, sans s'arrêter une seule fois à regarder derrière lui.

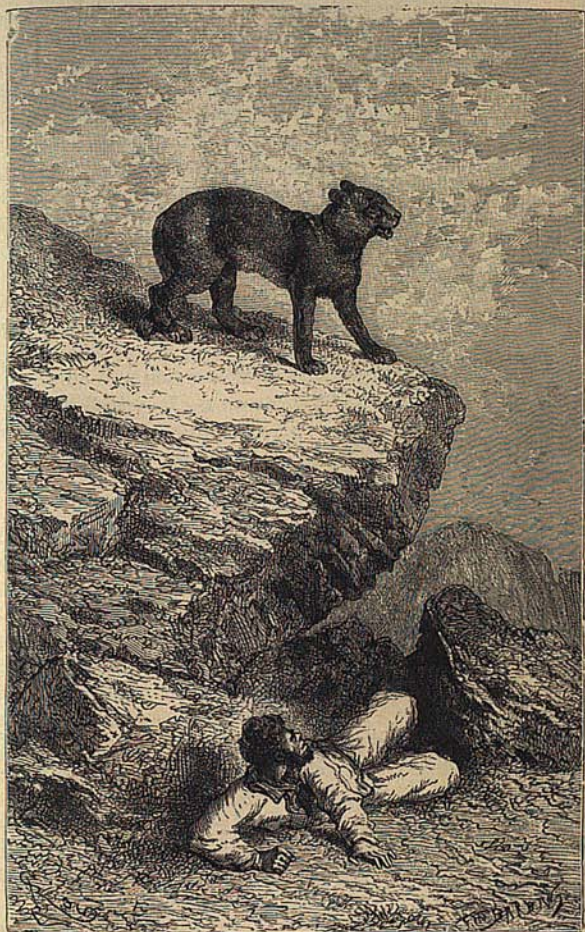
« Je crois que nous ferons bien de couper quelques tranches sur notre guanaco, suggéra Jerry, dont les conseils étaient en général fort pratiques. Je ne vois pas pourquoi nous courrions le risque de ne pas dîner du tout. Il est possible, en effet, qu'un autre puma découvre notre guanaco et ne nous en laisse que de misérables restes. Pensant qu'il avait raison, nous commençâmes à découper assez de viande pour

e nous
e à re-
ons des
ez con-
nsuite
ompa-
aincus
avons

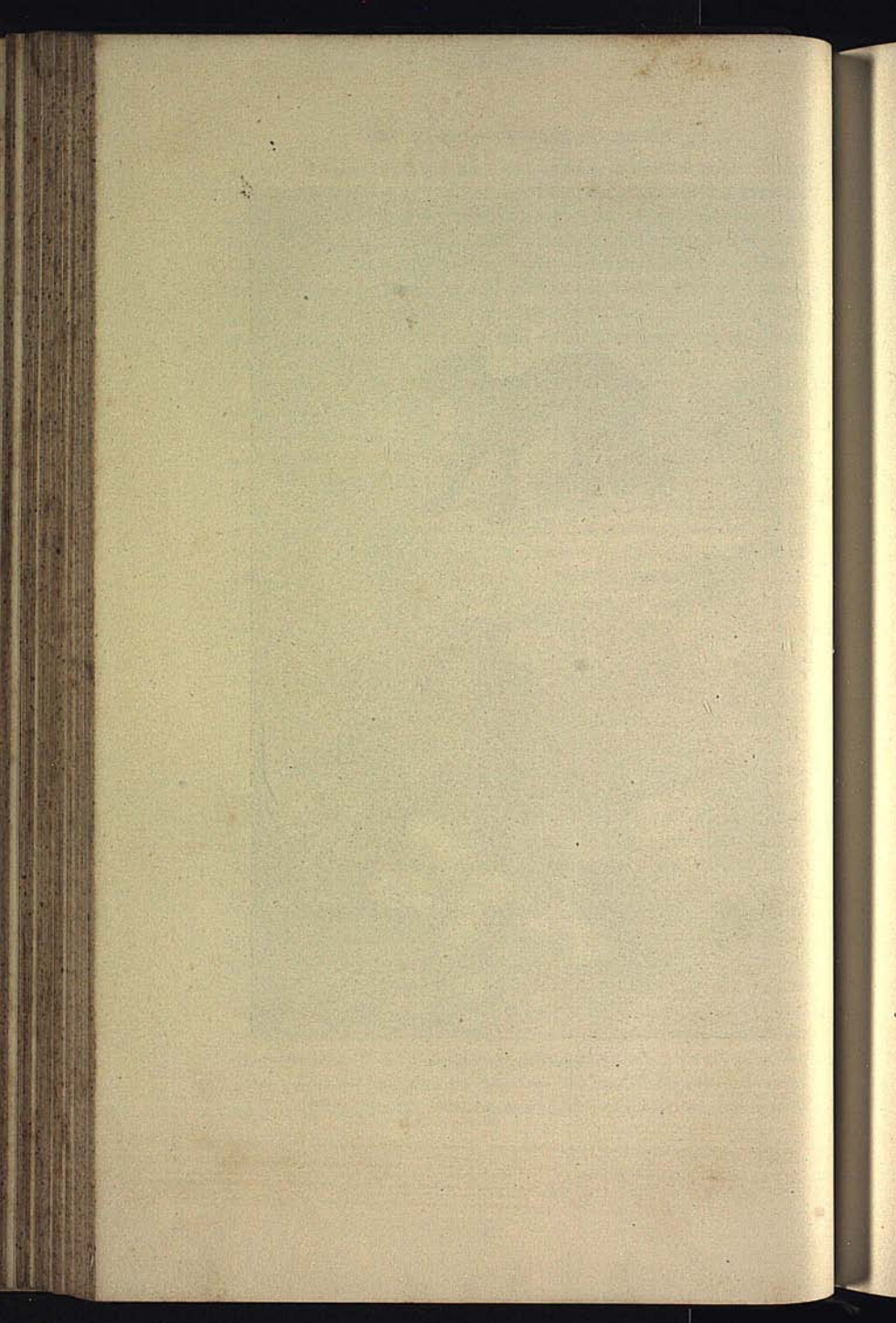
tincte-
lonc à
été la
étours
écipice
nt; de
ous de
r pour
il est
nes un

ma ou
»
gibier,
rès, il
t nous
bête! »
ey qui
tagne.
le, dé-
ivants.
e man-
arrêter

es sur
ral fort
ne pas
couvre
ensant
e pour



Le vieux matelot était étendu.



toute notre compagnie, ensuite nous élevâmes une nouvelle marque pour ce guanaco, comme nous avions fait pour l'autre.

« Voilà qui sera tout à fait suffisant, observa Jerry en couronnant le monument avec un long morceau de cactus. Allons, maintenant, à la recherche de Fleming. Le docteur et les guides reviendront bien nous trouver. Je commence à avoir grand'faim et, s'ils ne reviennent pas, il me semble que nous pourrions attaquer nos provisions sans eux.

— Oui; mais il faut d'abord retrouver Fleming et nos paniers, » lui répondis-je, car j'avais conçu quelque méfiance quant à la facilité de notre recherche. La chasse aux guanacos nous avait entraînés fort loin, et je m'apercevais que, dans cette brillante atmosphère, il devenait fort malaisé de calculer les distances ou la dimension des objets, à cause de la grandeur des proportions de tout ce qui nous environnait. Cependant je ne dis rien de mes craintes à Jerry. Nous cherchions de tous nos yeux à découvrir un autre puma; car nous convenions qu'il serait bien plus louable de nous vanter d'avoir un lion que deux lamas inoffensifs. Nous marchâmes ainsi longtemps, escaladant les rochers et les précipices.

« Où donc peut être ce brave Fleming? s'écria enfin Jerry. Je suis sûr que nous sommes arrivés à l'endroit où nous l'avons quitté. » Je le croyais aussi. Nous criâmes de toutes nos forces, mais nos cris chétifs se perdaient dans ces vastes solitudes. « Peut-être était-ce un peu plus loin, » remarquai-je après avoir de nouveau examiné les alentours. Nous reprîmes donc notre marche en regardant tout autour de nous.

Depuis quelque temps déjà nous marchions, lorsque Jerry me mit la main sur le bras. « Qu'est-ce que cela, Harry? s'écria-t-il; c'est le puma! Voyez, le brigand, comme il rampe avec précaution! Il médite quelque mauvais coup, bien sûr. J'espère qu'il ne va point retourner manger nos guanacos.

— Il faut l'en empêcher, repris-je. Arrêtons sa marche. Votre fusil est-il bien armé? Rampons avec autant de prudence que lui. Il est si occupé qu'il ne nous voit pas, et nous avons grande chance de l'approcher assez pour l'abattre.

— Allons donc! » fit Jerry; et imitant la démarche cauteleuse du puma, nous nous approchâmes rapidement. Nous étions déjà presque à portée de fusil quand Jerry murmura : « Voyez, Harry! c'est Fleming; mon Dieu! mon Dieu! »

Juste au-dessous de l'endroit où se blottissait le puma, prêt à prendre son dernier élan, était étendu le vieux matelot. Était-il mort, endormi, évanoui? Nous l'ignorions. Il n'y avait plus un instant à perdre. La

bête fauve allait enfoncer ses griffes dans la gorge de l'homme. Nous courûmes, suivis de Vieux-Surley. Le puma s'élança, quand nous tirâmes. Nos deux balles le frappèrent, mais sans l'arrêter, et il tomba près de Fleming. Le matelot se dressa sur les genoux, mais ce ne fut que pour recevoir les griffes de la bête en pleine poitrine. Il fut renversé du coup; nous cependant nous courions en criant, afin de tourner sur nous l'attention du puma.

« Il est mort! s'écria Jerry. » Non! il se redressait, son couteau-poignard à la main, et le plongeait dans la gorge de l'animal. Puis il se mit sur ses genoux et le frappa sans relâche pour l'empêcher de lui enfoncer ses griffes dans le cou, ce qu'essayait le puma, pendant que le brave Surley s'efforçait de lui déchirer les flancs.

Nous lui criâmes : « Courage, Fleming! nous sommes à vous!

— Tirez, répondit-il, je ne puis pas écarter plus longtemps cette bête maudite. »

L'attaque de Surley eut enfin son effet, et le puma se retourna pour se débarrasser du chien. Fleming saisit l'occasion et lui porta un coup mieux dirigé; il lui plongea dans la poitrine son couteau jusqu'au manche et sauta un peu en arrière. Nous arrivions juste à temps pour sauver Vieux-Surley, contre lequel le puma tourna toute sa fureur. Nous nous arrêtâmes pour charger, courûmes tout près de la bête pour ne pas frapper le chien, et fîmes feu. Le puma resta à terre, donnant avec ses griffes plusieurs coups convulsifs, et il expira en grondant.

« Allons! mes jeunes messieurs, vous m'avez sauvé la vie, dit Fleming. Car, en sentant les griffes du puma dans ma poitrine, avant de vous voir, ainsi que ce brave Surley, j'ai pensé que tout était fini pour moi. »

Quant à Surley, se tenant sur le cadavre du puma, il avait l'air de croire qu'il était le principal auteur de sa mort; nous, nous étions très-fiers de notre victoire. Fleming nous raconta que, ne nous voyant pas revenir, il était parti à notre rencontre; mais qu'enfin, accablé par les ardeurs du soleil, il s'était assis, puis endormi.

Le soir approchait; en conséquence, après avoir marqué l'endroit où gisait le puma, nous convinmes de redescendre au fond de la vallée afin de tâcher d'y retrouver nos compagnons. En effet, pour nous permettre de passer une journée entière dans les montagnes, il avait été décidé que nous bivouaquions dans la vallée et ne commencerions notre retour que le lendemain matin. Nous cherchions donc de tous nos yeux le docteur et les guides, mais sans les apercevoir nulle part. Nous tirions des coups de fusil auxquels rien ne répondait. Alors l'inquiétude nous gagna. Auraient-ils été attaqués par des brigands ou par

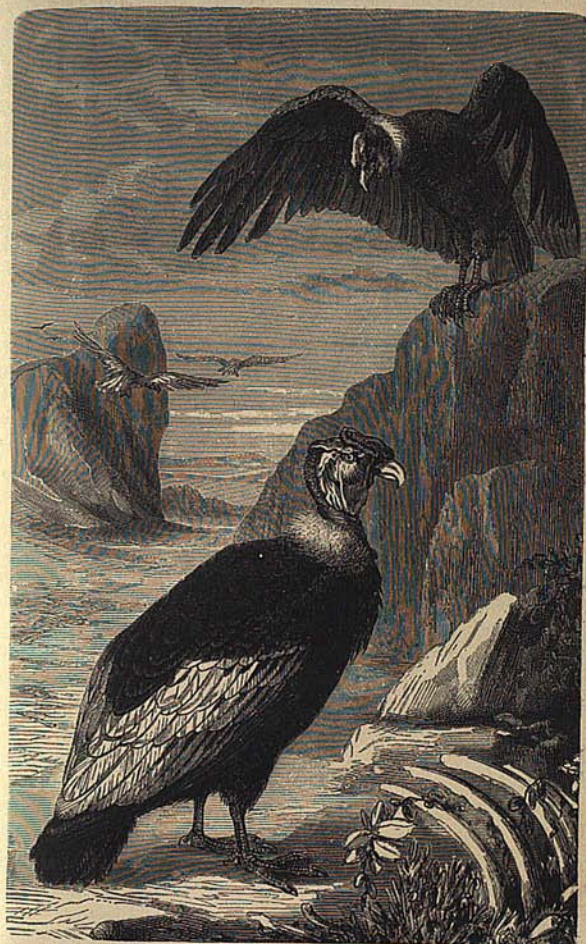
Nous
us ti-
omba
ne fut
ren-
in de

teau-
uis il
er de
ndant

cette

pour
coup
u'au
pour
eur.
pour
nant
t.
ing.
vous
oi. »
ir de
ions
yant
par

droit
allée
per-
t été
ions
tous
part.
l'in-
par



Condors.

de
de
au
mé
ne
pa
do
ap
pa
pr
un
ch
sai
no
po
pr
pla
un
bu
te
fe
pr
bo

ap
de
tè
ma
di
se
tè
toi
ni
ir
qu
tu
ré
qu
no
en

des Indiens? Cela était plusieurs fois arrivé; nous le savions. Parfois des troupes de féroces Araucaniens avaient fait, en remontant du Sud au Nord, des incursions dans le Chili, attaquant et pillant les fermes et même les villages de la montagne. Cependant, depuis que le gouvernement s'était affermi et avait rétabli l'ordre, on n'entendait plus parler de pareilles aventures qu'à de rares intervalles. Nous pensâmes donc qu'il n'y avait pas lieu de trop nous inquiéter; en conséquence, après nous être partagé quelques-unes des victuailles que contenait le panier de Fleming et avoir apaisé notre faim, nous commençâmes à préparer notre campement pour la nuit. Nous choisîmes une place sous une roche élevée, afin de nous garantir du vent qui soufflait, et nous cherchâmes des matériaux pour allumer notre feu. Une plante poussait là en grande abondance; mais nous ignorions si elle brûlerait ou non. « Essayons toujours, » dit Fleming. Nous en fîmes donc un tas et poussâmes dessous du papier et des allumettes enflammées. Le feu prit admirablement, répandant à l'entour une odeur résineuse. Cette plante était, nous l'apprîmes plus tard, celle qu'on appelle *Alpinia umbellifera*. Dès que nous eûmes complété notre provision de combustible pour la nuit, nous nous enveloppâmes bien dans les manteaux que Fleming nous avait apportés, et nous nous mîmes devant le feu. Lorsqu'il eut produit assez de cendres et de braise, nous en approchâmes quelques tranches de guanaco et nous les fîmes rôtir au bout de nos baguettes de fusil.

Fleming allait sans doute reprendre ses observations, lorsqu'un appel venu du lointain frappa nos oreilles. Nous écoutâmes. Étaient-ce des Indiens ou des brigands? Jerry, tournant la main autour de sa tête, dit comiquement : « Ah! ma pauvre chevelure, qu'elle est déjà mal à son aise! » Cependant, l'appel se renouvelant, nous y répondîmes. Il n'y avait plus guère de doute que ce ne fussent le docteur et ses compagnons qui arrivaient. En effet, ils sortirent bientôt des ténèbres et nous apparurent surchargés d'une collection d'objets d'histoire naturelle; mais nous les plaisantâmes, parce qu'ils n'avaient tué ni lamas ni puma. Notre chant de victoire était justifié par des preuves irréfutables : les tranches que nous venions de griller et les blessures que pouvaient montrer Vieux-Surley et Fleming. On nous félicita d'avoir tué un ennemi et du gibier. C'était une joyeuse bande que la nôtre, réunie autour du feu, à nous conter mutuellement nos prouesses; quant à Surley, gravement assis, il avait l'air aussi sage qu'aucun de nous, et, s'il avait pu parler, il nous aurait aussi fait de beaux contes; en tout cas, il remplit bien son rôle dans le repas, et dévora avec

un vrai plaisir tous les morceaux de guanaco que nous lui jetions. M. Mac Ritchie était aussi satisfait que nous du résultat de son excursion ; et, comme nous avions en abondance de quoi réconforter nos entrailles et de bons manteaux pour réchauffer nos corps, nous nous sentions fort heureux. Notre guide ne cessait de bavarder, bien qu'il n'y eût que Tom Carver qui pût le comprendre ; mais c'étaient surtout Tom et Fleming qui couraient les plus longues bordées, parlant toujours de lord Cochrane et de ses exploits.

Jamais je n'oublierai cette nuit passée dans les Andes du Chili. Parmi ces grandes et vieilles montagnes, dans cette atmosphère qui est des plus pures, les étoiles de l'hémisphère du Sud jetaient un éclat inimaginable. Je fus longtemps avant de pouvoir m'endormir ; j'y parvins enfin ; après un sommeil que je trouvai fort court, Jerry me réveilla, et nous partîmes, suivis de Tom et du guide indien, pour aller chercher mon guanaco et la peau du puma. Nous trouvâmes promptement le cadavre de ce dernier et, avec l'aide de nos compagnons, nous eûmes bientôt fini de le dépouiller. Le premier guanaco était intact ; nous lui prîmes aussi sa peau et un peu de viande. Puis, comme nous regardions vers l'endroit où devait être l'autre, nous vîmes monter dans les airs un énorme condor, suivi de deux ou trois autres.

« Ah ! vous pouvez bien à présent compter que vous n'en trouverez plus guère que les os ! s'écria Tom. Ces oiseaux-là ne laissent pas beaucoup de restes après eux. »

S'il en était ainsi, il ne valait guère la peine de grimper si loin, d'autant plus que nous avions hâte de revenir au rocher pour déjeuner. Après quoi, nous reprîmes immédiatement la route de la ville. En arrivant au pont suspendu, il nous sembla encore plus ruiné et impraticable qu'auparavant. Qu'on se figure un petit nombre de bandes de cuir, pourries en apparence et jetées au-dessus d'un précipice d'un millier de mètres de profondeur.

« Bah ! dit Fleming en riant, accrochez-vous en tout cas à quelque chose et, si le pont s'effondre, ne lâchez rien, car il vous portera toujours quelque part. J'ai pour maxime qu'on ne doit jamais lâcher un cordage avant d'en avoir saisi un autre. »

Cependant notre passage s'effectua sans accident. Nous eûmes encore une journée fort agréable à Santiago, que nous visitâmes dans tous les sens ; néanmoins, Jerry et moi, nous aurions bien préféré être encore dans la montagne à chasser les guanacos et les pumas, et je réponds que Vieux-Surley partageait notre façon de penser. Nous regagnâmes Valparaiso à l'époque fixée.

CHAPITRE IX

Un brick mystérieux. — A la mer ! — Un sauvetage. — Le matelot mystérieux. — L'île de Robinson Crusé. — Les îles Chinchas. — Lima. — Un homme à la mer. — Le sauvetage.

Le jour même de notre arrivée, nous mettions à la voile. Après nous être éloignés du littoral jusqu'à ce que les sommets des Andes se fussent engloutis sous l'horizon, comme nous allions tourner au Nord, le vent sauta brusquement à ce point de l'horizon ; puis il s'inclina lentement vers l'Est. Nous nous éloignions sur la bordée de tribord ; mais évidemment nous dérivions beaucoup. Enfin le capitaine Frankland, voyant que nous n'avancions en aucune façon, mit en panne. Jerry et moi, nous étions alors assez accoutumés à être ballottés en tous sens pour que ce qui arrivait nous fût parfaitement égal. Ce qui en souffrit le plus, ce furent nos repas ; car, très-souvent, la soupe que nous désirions porter à notre bouche se trouva versée sans avertissement préalable dans la poche de nos voisins ; ainsi, plus d'une fois, le docteur reçut bien malgré lui ce que contenait l'assiette de Jerry ou la mienne ; mais il avait un si bon caractère qu'il ne tardait guère à nous rendre la pareille. Donc nous restions quittes. Peu après le dîner, comme nous étions sur le pont, Ben-Youl, qui était au haut d'un mât, nous cria qu'il apercevait venant droit sur nous un grand brick qui, vu l'état du temps, lui semblait porter une quantité de toile bien extraordinaire. Ce brick avait les basses voiles carguées, mais ses huniers étaient tendus, ses voiles de perroquet et de cacatois s'envolaient en rubans, excepté celles du grand mât qui, avec le mât lui-même, étaient tombées de côté. Cela valait bien la peine qu'on le regardât, et nous le cherchions de tous nos yeux quand, nous étant

élevés au-dessus d'une longue lame, nous le distinguâmes au milieu des vagues écumantes où il plongeait et où il avait l'air de s'engloutir. Son aspect était des plus étranges, et la route qu'il s'ouvrait follement à travers les eaux ne l'était pas moins; le capitaine Frankland l'observa attentivement à travers sa lunette.

« Je n'y comprends rien, dit-il enfin; l'équipage qui le monte est tout à fait ivre ou complètement fou. »

Notre attente ne fut pas longue. Le brick arriva. C'était un beau navire; mais il nous montra un spectacle que je ne m'attendais guère à voir. Son tillac était couvert d'hommes qui, au lieu d'essayer de diminuer les voiles, ne songeaient qu'à crier et à s'entre-tuer. Un parti paraissait maître de l'arrière et l'autre de l'avant, et dans l'espace intermédiaire se débattaient plusieurs corps inondés de sang. Nous vîmes un parti s'élançer et rencontrer l'autre à mi-chemin; puis, après une lutte acharnée, se retirer. Tant que nous les aperçûmes, ils continuèrent de cette façon. Nous pensâmes, d'après ce que nous pûmes comprendre pendant que nous nous trouvions près de lui, que l'équipage s'était soulevé contre ses officiers, qui combattaient pour recouvrer leur autorité. Qui étaient-ils? Nous l'ignorions; mais, d'après leur apparence, ils avaient bien l'air d'un ramassis de brigands. Je demandai à Ben-Youl ce qu'il en pensait.

« M'est avis, monsieur Harry, qu'ils ne valent guère mieux qu'une bande de pirates, et j'aimerais assez ne pas les rencontrer sur une mer calme. »

Toutes les lunettes étaient braquées sur eux. Si étrange que fût le fait, ce n'était pas contestable: malgré l'horreur du coup de vent, malgré la perspective de se voir démâter et celle d'un naufrage inévitable, ce qui pouvait arriver d'un moment à l'autre, ces misérables ne pensaient qu'à se détruire mutuellement avec la plus détestable fureur. D'après ce que nous avons aperçu, il nous sembla que ceux du parti victorieux qui survivraient à la bataille n'avaient guère d'autre chance que de ne plus conserver la force nécessaire pour charger les voiles ou pour nettoyer le pont.

Les discussions qu'avait suscitées ce spectacle étrange furent interrompues par une lourde embordée que fit le *Triton* et qui envoya Jerry et moi sens dessus dessous, rouler dans les dalots sous le vent. Au même instant tombait sur nous, avec sa crête d'écume, une grosse vague. Elle surprit le brick droit à l'avant, se leva comme une muraille et retomba sur nos têtes en rugissant. Je me sentis nager dans l'eau profonde, presque aveuglé et la bouche pleine. J'entendis Jerry

crier près de moi. L'horrible idée me vint que nous étions tous deux à la mer et qu'il était impossible d'abaisser un canot. Je criai au secours. Un tourbillon, un bruit confus de flots rugissants et sifflants, le sentiment que je luttais contre eux, un ardent désir de me raccrocher à n'importe quoi : c'est tout ce dont je me souviens. La tempête redoublait ses attaques contre notre navire, une autre vague le frappa du côté opposé. Je me sentis saisi par une main vigoureuse et, en rouvrant les yeux, j'aperçus que j'étais poussé du côté du vent par le cousin Silas qui, au péril de sa vie, s'était lancé en tenant une corde et me hissait de nouveau à bord.

« Où est Jerry ? Jerry ! Voilà les premiers cris que je poussai. Personne n'y répondit. — Ah ! est-il mort ? Il est mort ! dis-je en fondant en larmes, oubliant même de remercier le cousin Silas, qui venait de me sauver. Je ne trouvais pas possible de survivre à mon jeune camarade. En ce moment, je vis des hommes de l'équipage courir au côté d'où venait le vent. On y apercevait deux ou trois têtes et des bras qui frappaient l'eau avec énergie ; on entendait des cris perçants qui s'élevaient. Ben-Youl était à la mer, je le reconnus parfaitement. Il ne se montrait pas alarmé comme les autres. On lui jeta un long cordage ; il s'en saisit et nagea vers un de ses compagnons de péril. C'était Jerry. Ben le prit dans un de ses bras en continuant de nager de l'autre. Mais quelle chance avait-il de sauver sa vie ? Quand le bâtiment se relèverait, le cordage lui échapperait ; mais, juste à ce moment, une lame vint à rebours, heureusement, jusqu'au côté sous le vent et porta Ben ainsi que Jerry sous les parapets. L'équipage les y saisit et, quand le navire roula encore de l'autre côté, on les hala sains et saufs à bord. Deux autres hommes restaient à la mer. Ils tournaient vers le navire leurs visages, avec des yeux démesurément ouverts, pour implorer des secours. Nous nous éloignons d'eux ; ils crièrent ; personne ne pouvait les assister. Une lame écumante et sifflante nous en sépara et envoya ces malheureux loin, bien loin de nous ; quand le navire remonta au sommet d'une autre vague, ils avaient disparu. Je compris alors avec quelle miséricorde j'avais été épargné et je me sentis plein de reconnaissance envers Dieu qui avait daigné me sauver lorsque, dans ses vues insondables, il avait permis que d'autres fussent perdus. Jerry avait, je le sais, les mêmes sentiments ; mais les impressions étaient passagères chez lui, et je crains qu'il n'ait conservé de ce moment qu'un faible souvenir. Cependant, quelque faibles qu'elles fussent, les traces laissées par cet événement sont restées d'une façon durable dans notre esprit, et souvent, je le crois, elles ont exercé une influence

décisive sur nos résolutions. J'espère aussi qu'en avançant en âge nous nous les rappellerons souvent, au lieu d'essayer de les effacer. Quant au capitaine Frankland, malgré la joie que lui causa la conservation de son fils, il fut très-affligé de la perte de ses deux hommes ; car il était, en vérité, le père de son équipage : c'est ce qu'avouaient les matelots et ce qui explique l'autorité qu'il avait sur eux.

La tempête continua toute la nuit, et vers le matin seulement le vent commença à tomber. Je demandai à Ben-Youl, qui faisait le quart avec moi, ce qui allait nous arriver, suivant lui.

« Eh bien ! maître Harry, me dit-il, je crois que la tempête est fatiguée et que nous allons bientôt avoir un calme ou peut-être une bonne petite brise. » Il avait raison ; le vent ne tarda pas à diminuer et, au lever du soleil, tous les hommes étaient en haut, occupés à poser de nouvelles voiles ou à réparer les dommages causés par la rafale. Comme le capitaine paraissait sur le pont, une des vigies cria qu'elle apercevait une baleine, ou un rocher, ou quelque autre objet noir, s'élevant hors de l'eau et dont il ne pouvait pas s'expliquer la nature.

Nous étions sur le point de faire voile vers Callao ; mais le capitaine ordonna de diriger le bâtiment de façon à examiner ce qu'on venait d'apercevoir.

« Autant que j'ai pu m'en assurer, dit le premier lieutenant, qui était monté avec sa lunette pour examiner de nouveau l'objet qu'on avait aperçu en avant, c'est la coque d'un navire qui flotte sans dessus dessous ; mais je n'ai pas distingué si quelqu'un s'y tient encore accroché ou non.

— Faites préparer un canot, monsieur Brand, dit le capitaine. En tout cas, nous aborderons ce navire naufragé. » Pendant qu'on se hâtait d'armer une chaloupe, nous nous rapprochions rapidement du bâtiment renversé.

« Il y a un homme dessus, et je le vois distinctement, dit alors le troisième lieutenant. Il est couché le long de la quille. Il est vivant, il nous aperçoit et nous fait des signaux. »

Dès que le navire eut atteint le bâtiment naufragé, nous mîmes en panne, et je descendis avec M. Brand et Ben-Youl dans le canot. La mer était encore très-agitée et nous reconnûmes, en arrivant près de la coque, combien il y avait de danger à nous ranger à côté d'elle. Les mâts et les espars pendaient encore aux cordages qui l'entouraient ; ils auraient incontestablement enfoncé notre barque si nous nous étions imprudemment engagés parmi eux, et, selon toute vraisemblance, nous y aurions perdu la vie. Un seul homme se tenait sur la

quille ; nous le vîmes soulever sa tête et suivre avec anxiété nos mouvements pendant que nous ramions à l'entour. Ne pouvant reconnaître une seule place qui fût sans danger, nous nous éloignâmes pour nous consulter sur ce qu'il y aurait à faire. Le pauvre misérable s'imagina que nous l'abandonnions, et il se mit à nous crier en anglais et en espagnol d'avoir pitié de lui et de lui sauver la vie.

« Bien ! bien, l'ami ! répondit Ben-Youl. Ne supposez point que nous voulons vous laisser là ; il faudrait être de drôles de chrétiens pour en agir ainsi. Attendez un peu, nous vous tirerons de danger tout à l'heure.

— Probablement il est incapable de s'aider lui-même, observa M. Brand ; sans cela il pourrait se descendre au moyen d'un cordage. Voyons, attache-moi une corde autour du corps. Je crois que je réussirai à arriver juste sous l'arrière et à me hisser grâce à un des cordages que j'y vois. »

Le cousin Silas faisait ce qu'il proposait ; aussi un moment après nageait-il vers le naufragé. Il évita le grand mât et les espars auprès desquels il dut passer, et enfin il atteignit l'arrière sans s'être blessé. Nous le vîmes bientôt côte à côte avec l'étranger. L'homme paraissait incapable de marcher. M. Brand le soutint donc, tandis qu'il se traînait le long de la quille jusqu'à l'arrière ; là, lui attachant une corde, il nous fit signe d'arriver, et il descendit avec l'homme dans le canot. Nous nous hâtâmes de ramer pour reculer avant que le mât abattu se fût rapproché de la coque.

A l'apparence qu'il avait, ce bâtiment naufragé ne semblait pas avoir flotté longtemps. L'étranger était un mulâtre, qui paraissait un beau et robuste garçon ; mais maintenant il était bien affaibli par la perte de son sang et l'absence de nourriture. Il fut bientôt porté à bord, on le sécha, on le mit dans un hamac propre, sous la surveillance du docteur. D'abord il se montra rude et même sombre ; peu à peu, il s'améliora et fit voir quelque reconnaissance de nos bons traitements. Évidemment il souffrait trop pour qu'on lui demandât des détails sur le naufrage ou l'explication de l'état où on l'avait trouvé. Ce ne fut que lorsque le docteur vint dîner que nous commençâmes à soupçonner la vérité.

« Savez-vous, nous dit-il, que cet homme a reçu plusieurs blessures fort graves faites par un couteau long et bien aiguisé ? A cette découverte, je me suis imaginé qu'il devait faire partie de l'équipage de ce navire qui a passé près de nous hier et qui a sans doute eu le sort dont il paraissait digne.

— Je n'en doute point, répondit le capitaine Frankland. Je l'ai cru tout d'abord, mais je n'ai pas voulu, en le disant, prévenir personne contre lui.

— Il ne se refuse pas à parler; mais je ne sais s'il dit la vérité, continua le docteur. D'après lui, le bâtiment chaviré était un brick péruvien. Quant à lui, il a reçu cette blessure dans une querelle qu'il a eue avec un de ses compagnons; c'est peu après qu'il a été blessé que le naufrage a eu lieu par l'effet de la rafale; une des chaloupes, qui n'avait pas d'avaries, a servi pour sauver une douzaine d'hommes.

— La dernière partie de son récit me semble vraie en plusieurs points, remarqua le capitaine Frankland. En conséquence, il faut nous tenir sur nos gardes. Ces gens-là ne doivent pas être bien loin ni faire grand cas de l'honnêteté; s'il leur faut un navire, comme cela est vraisemblable, ils n'hésiteront pas à essayer de s'emparer du premier qu'ils rencontreront à leur convenance. »

Pour notre part, Jerry et moi, nous aurions assez aimé à rencontrer ces pirates et à leur donner une brosse. « Ils nous trouveront bien mieux préparés qu'ils ne s'y attendent, dit Jerry, car ils ignorent qu'outre nos gros canons nous avons à bord une bonne provision d'armes. »

Malgré les soupçons que nous inspirait l'étranger, il continua d'être traité avec tous les soins possibles. Cependant nous nous rapprochions d'une petite île, que le capitaine nous désigna comme celle du légendaire Robinson Crusôé. Nous n'étions pas loin de nous attendre à voir un homme, habillé de peaux de chèvre, portant sur la tête un haut chapeau conique et à la main un fusil; de plus, accompagné d'une chèvre, venir sur le rivage nous souhaiter la bienvenue. Quant à moi, je trouvai que son vêtement de peau devait lui sembler bien chaud et que son sauvage ne devait avoir qu'un teint légèrement foncé. A mesure que nous approchions de la terre, nous distinguions plus nettement les rochers et les buissons, qui couvraient les pentes de montagnes hautes et pittoresques; ensuite, çà et là, nous vîmes poindre quelques cabanes à travers le feuillage; enfin un fort, défendant l'entrée d'un port et arborant le drapeau chilien, nous prouva que l'île n'était plus déserte. Par malheur, les gens qui l'habitaient n'étaient pas de ceux qui pouvaient en faire le séjour de la paix et de la satisfaction. Le gouvernement chilien y a placé une colonie pénitentiaire, et conséquemment les principaux habitants sont ici les condamnés et leurs gardiens. Espérons pourtant que leurs travaux réussiront à préparer

l'ai cru
personne

vérité,
brick
querelle
l'a été
me des
uzaine

sieurs
t nous
i faire
ela est
remier

ontrer
t bien
morent
vision

d'être
chions
légén-
à voir
t cha-
nèvre,
oi, je
et que
esure
ement
agnes
elques
e d'un
n'était
as de
ction.
t con-
leurs
parer



Il descendit avec l'homme dans le canot.

ce
po
no
tre
en
me
da
en
qu
de
qu
se
ma
gai
ga
rép
cap
reg
de
d'e
gou
car
pau
si
effe
troi
me
de
gou
frui
gro
dou
ave
Jerr
nad
la j
rosa
casc
auss

cette terre à être plus vertueusement peuplée. Nous entrâmes dans le port, qui n'a qu'une étroite ouverture, et nous jetâmes l'ancre.

Nous étions vivement impressionnés par le spectacle qui s'offrait à nos yeux. Tout à l'heure, battus par la fureur des flots, nous nous trouvions tout d'un coup tranquilles, abrités par la terre qui nous entourait et par les hautes montagnes au pied desquelles nous étions mouillés. D'un commun avis nous ne nous étions jamais rencontrés dans un endroit plus naturellement beau et pittoresque. La ville est encore primitive : elle peut bien comprendre une centaine de cabanes ; quelques-unes sont proprement blanchies, mais la plupart sont faites de branchages et de boue. La maison du gouverneur elle-même n'a qu'un étage. Pour le fort, ce n'était qu'une palissade peu capable de servir de défense. Le gouverneur était un Anglais appartenant à la marine chilienne. Pauvre homme ! Sa vie manquait d'agréments et de gaieté ; car, à l'exception d'un prêtre et de l'officier commandant la garnison, il n'avait aucune société. Tandis que l'équipage s'occupait à réparer nos avaries, Jerry, le docteur et moi nous accompagnâmes le capitaine Frankland à terre. Ce furent des soldats en guenilles qui nous reçurent au débarcadère : beaucoup d'entre eux n'avaient même pas de souliers aux pieds, et tous paraissaient avoir plus ou moins fait d'emprunts à la garde-robe de Robinson Crusoé. Contre la maison du gouverneur il y avait une chapelle, bâtiment bas et petit, et dont le caractère n'était indiqué que par la croix qui le couronnait. Les pauvres soldats s'assemblèrent autour de nous et nous demandèrent si nous avions des souliers à leur vendre ; nous en possédions, en effet, quelques caisses à bord. Le capitaine les envoya chercher, et le troisième lieutenant, faisant fonctions de subrécargue, écoula aisément toute sa marchandise, malgré la difficulté de trouver des objets de troque pour ceux qui manquaient d'argent. Sans l'assistance du gouverneur, les soldats n'auraient pas eu de souliers. La quantité de fruits qu'on nous apporta nous fit grand plaisir : des cerises, de très-grosses fraises, des melons, des raisins, tous provenant, à n'en pas douter, de ceux qu'avait cultivés Robinson Crusoé. Nous déjeunâmes avec le gouverneur, et, tandis que le capitaine retournait à bord, Jerry, le docteur et moi, nous partions pour faire une longue promenade dans l'île sous la direction d'un guide. Nous étions au comble de la joie. Bientôt nous arrivâmes dans une belle et fertile vallée qu'arrosaient plusieurs ruisseaux et quelques étangs produits par l'eau des cascades qui tombaient des hauteurs voisines. Nous rencontrâmes aussi un troupeau de chèvres ; une d'elles, très-vieille, portait une

entaille à l'oreille. Comment aurions-nous douté que ce fût une de celles mêmes qu'avait laissées Robinson Crusé! Le docteur prétendit n'avoir pas d'opinion à cet égard; mais Jerry affirma qu'il ne pouvait y avoir là l'ombre d'un doute. Un peu plus loin, nous arrivâmes à une grotte, une véritable grotte, creusée dans le flanc de la montagne, avec une espèce de porche en avant, bâti de branchages et couvert de chaume. Jerry poussa un long cri de triomphe.

« Quand je vous le disais! s'écria-t-il. Je savais bien que c'était la vérité! N'est-ce pas la hutte même que Robinson Crusé s'est construite? »

Sa voix réveilla probablement l'attention d'un homme qui était à l'intérieur, car la porte s'ouvrit et nous vîmes apparaître un personnage qui, s'il n'était pas Robinson, en offrait du moins le portrait. Il avait une barbe longue, portait un habit de peau de chèvre, des sandales aux pieds et un gros bâton à la main; en somme, c'était une apparition fantastique. Jerry recula et le regarda comme si, par quelque magie, il eût aperçu le spectre du héros mort depuis longtemps.

« Ce ne peut pourtant pas être Crusé! murmura-t-il. Et cependant, si ce n'est pas lui, qui peut-il être? » Enfin, se remettant, il s'approcha lentement de l'homme en même temps que moi et il dit, avec un effort désespéré: « Je vous prie, dites-nous qui vous êtes. »

Les traits de l'inconnu s'illuminèrent d'un sourire, autant que nous pûmes l'apercevoir à travers la forêt de sa barbe, de ses favoris et de ses moustaches, et il branla la tête. Jerry répéta sa question.

L'homme répondit: « *No intendo*. »

« Alors ce ne peut être Robinson Crusé, puisqu'il ne comprend pas l'anglais, » murmura Jerry en soupirant.

Le docteur, qui s'était arrêté à ramasser des plantes, arrivait près de nous. Il rit de bon cœur en apprenant que nous avions beaucoup espéré un instant que le sauvage étranger pourrait être, après tout, Robinson Crusé en personne, lequel serait revenu vivre sur son île, puis il échangea quelques mots avec l'étranger.

« Cet homme est un chevrier, un condamné, injustement banni, comme de juste, ajouta le docteur. Il nous prie de lui donner quelque menue monnaie pour s'acheter un verre de rhum. »

Nous nous hâtâmes, Jerry et moi, de fouiller dans nos poches, où nous retrouvâmes quelques sous du Chili, et nous les donnâmes au pauvre chevrier; mais, même en les lui mettant dans la main, il me semblait que j'insultais la mémoire d'un grand homme dans le mal-

heur, en lui faisant un si mince cadeau. Ce qu'il y avait de plus désagréable, dans cette affaire, c'était que, d'après notre docteur, l'homme lui-même n'avait jamais, dans tout le cours de sa vie, entendu parler de Robinson Cruséo. Le reste de notre promenade, à travers monts et vallées, fut délicieuse. Les santaliers poussaient en abondance sur les montagnes, ainsi que les myrtes et une foule de plantes aromatiques. Du reste, le règne végétal s'y montrait en profusion. Le bétail, les chevaux, les mulets s'y trouvaient abondamment. Le lait s'y recueillait en quantité, et la table du gouverneur nous prouvait qu'on n'y manquait de denrées d'aucune sorte.

Vieux-Surley, venu avec nous, fit connaissance avec un grand nombre de chiens de bonne et de médiocre race; mais les dernières, je l'avoue, s'y rencontraient en bien plus grand nombre. Nous fîmes une collection de toute espèce de choses : morceaux de myrte, feuilles, fleurs et coquilles, car nous étions bien sûrs que nos amis d'Angleterre attacherait la plus grande valeur à tout ce que nous leur rapporterions de l'île de Robinson Cruséo. Le lait, que les marins savent apprécier autant que les habitants de Londres, avait un goût excellent. Les bois y étaient nombreux; les ruisseaux, dont l'eau coule au centre de la ville, offraient la meilleure des eaux. Et les poissons! Quelle immense quantité nous en attrapons! Suivant le capitaine Frankland, cette abondance de poissons est causée par le passage d'un courant froid, qui, venu du pôle sud, longe l'île et y répand la fraîcheur et la fertilité. Située à 82° 20' de longitude occidentale et à 33° 30' de latitude méridionale, environ à 480 kilomètres de Valparaiso, l'île de Juan Fernandez peut avoir 24 kilomètres de long et 8 de large. Quand nous l'eûmes bien visitée en tous sens, nous fîmes d'accord qu'il était bien malheureux qu'elle fût possédée par des gens si peu capables d'en tirer un bon parti. Je n'ai jamais vu un rassemblement de paresseux comme les habitants qui ne sont pas obligés de travailler. Tout le temps que nous avons passé à terre, ils n'ont fait que se promener ou se coucher à l'ombre, enveloppés dans leurs grands manteaux.

En rentrant à bord, nous allâmes, en compagnie du docteur, visiter le malade, ce mulâtre que nous avions sauvé du naufrage. Le docteur lui demanda s'il n'aimerait pas descendre à terre, où il pourrait avoir des fruits et des végétaux frais et être mieux soigné qu'il ne l'était dans le navire.

« Non, non! répondit-il; merci! cependant; grand merci! Les gens de cet endroit ne sont pas bons et je désire ne pas me trouver avec eux.

— Alors vous en savez quelque chose ? demanda le docteur.

— Il y a peu d'endroits où je ne connaisse quelqu'un, » répondit-il évasivement.

Le docteur en resta là. De fait, ce pauvre homme n'était pas en état d'être transporté. Il s'appelait Manuel Silva, nous dit-il ; il avait passé sa vie à vagabonder de tous côtés, et il ne reconnaissait aucun pays pour sa patrie. Nous ne le pressâmes point de questions, et il ne lui vint pas à l'esprit de nous expliquer comment il en était arrivé à faire partie de l'équipage du navire sur lequel nous l'avions rencontré. Le lendemain nous retournâmes à terre, et le gouverneur nous dit qu'il avait souvent bien de la peine à garder les condamnés et que tout récemment une douzaine d'entre eux avaient réussi à se sauver dans une barque, sous la conduite d'un terrible brigand qui avait été matelot.

« En ce cas, il sera nécessaire de nous bien tenir sur nos gardes, remarqua le capitaine, car ce serait une vilaine rencontre à faire.

— Incontestablement, répondit le gouverneur. C'étaient des hommes aussi redoutables que rusés, et je ne doute point qu'ils ne fassent beaucoup de mal avant d'arriver à leur fin. J'en ai donné avis au gouvernement chilien, qui dépêchera un bâtiment de guerre à la poursuite de ces forbans ; mais on a peu de chance de les découvrir dans cet immense océan, avec les milliers d'îles au milieu lesquelles ils peuvent se tenir cachés. »

Nous eûmes encore une délicieuse journée de promenade sur les montagnes et dans les vallées de cette île solitaire, et, tout en admettant que Robinson Crusô eût pu trouver triste d'y demeurer seul si longtemps avant d'avoir rencontré Vendredi, nous nous disions, Jerry et moi, que nous ne le regardions pas comme bien digne de commisération, et que, quant à nous, nous passerions très-volontiers quelque temps ici. J'avoue que nous ne décidâmes pas combien de temps cela nous plairait. Sur les flancs des montagnes, en haut, et en vue du port de la baie de Cumberland, comme on l'appelle, il existe un certain nombre de grottes, et les Chiliens ont la barbarie de forcer à y demeurer les condamnés qui exploitent les carrières de pierre. Les cris des sentinelles, placées tout le long de la route jusqu'à l'embarcadère, rompaient seuls le profond silence de la nuit, pendant que nous étions à l'ancre, préparés à partir dès l'aurore du lendemain. Nous nous éloignâmes de ce lieu romantique par une brise légère, et cette excursion est demeurée au nombre des meilleurs souvenirs de notre voyage. Nous contemplions avec émotion la terre qui s'éloignait, comme si

elle eût été celle où nous avions reçu la vie, et nous ne quittâmes le pont qu'après que les montagnes azurées se furent ensevelies sous l'horizon. Les renseignements que nous avons obtenus du gouverneur nous portèrent à mettre en bon état nos canons et nos autres armes,



Habitant des îles Chinchas.

pour être prêts à bien recevoir les pirates s'ils tombaient dans notre chemin ; en même temps, on établit une surveillance sévère afin de ne pas nous laisser surprendre par eux. Le capitaine Frankland avait trop de bravoure et d'expérience pour avoir peur de recourir aux précautions nécessaires en toute occasion ; cependant il ne s'avisa qu'après que nous étions assez loin en mer de s'enquérir auprès de Manuel Silva de la connaissance qu'il pouvait avoir des pirates. Il

commençait à craindre que cet homme ne fût de leur bande. Naturellement Silva nia qu'il les connût en quoi que ce fût. Pressé de rendre quelque compte de lui-même, il répondit : « Je suis plein de reconnaissance pour vos bontés ; à l'occasion, je le prouverai ; mais, ne voulant pas mentir, je vous prie de ne pas m'interroger davantage sur ce sujet. »

Maintenant une brise favorable nous poussait sur le littoral du Pérou.

Avant d'arriver à Lima nous rencontrâmes les îles Chinchas : ce sont trois petites îles couvertes d'épaisses couches de guano produit par les oiseaux qui de temps immémorial, depuis le dernier déluge peut-être, habitent ces îles. Une soixantaine de vaisseaux, la plupart anglais, étaient à l'ancre, et on les chargeait de cette précieuse poussière qui rend la fertilité à notre vieille Europe.

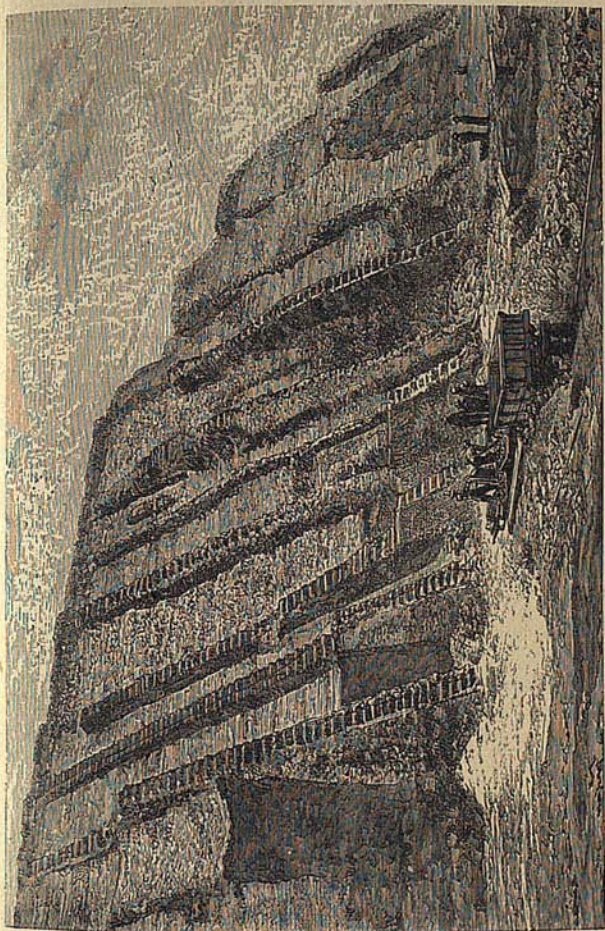
Notre surprise fut grande de trouver à Lima toute la civilisation européenne. Après nos aventures dans les îles Falkland et au cap Horn, il nous semblait très-étrange de voir sans transition courir des broughams et des omnibus, et de nous installer confortablement dans les wagons d'un train de chemin de fer. Nous visitâmes Lima et Callao, détruites autrefois par un de ces tremblements de terre si fréquents dans les Andes du Pérou. Nous touchâmes ensuite à Panama et remontâmes de là la côte du Mexique et de la presqu'île de Californie. C'est dans ces parages que nous essayâmes la plus formidable tempête que j'eusse encore vue. Pendant deux jours et deux nuits qu'elle dura, il nous fut impossible, à Jerry et à moi, de faire autre chose que de nous tenir accrochés de toutes nos forces, soit aux pieds de la table dans notre cabine, soit, dans les autres parties du navire, à tout ce qui pouvait résister aux efforts du vent et des vagues. Enfin le troisième jour au matin nous eûmes la joie d'entendre sur le pont le capitaine Frankland commander de sa voix claire : « Tous les hommes aux voiles. » Nous nous élançâmes en haut, Jerry et moi, luttant de vitesse pour arriver le premier sur la vergue. Surley avait l'air de désirer fort monter avec nous. Jerry l'emporta sur moi. Le navire roulait encore pesamment dans la houle que la tempête laissait derrière elle. Jerry s'avavançait vers le taquet, riant aux éclats de sa victoire, quand le navire donna une secousse qui envoya Jerry par delà les bulwarks tomber dans la mer. Me laisser glisser à bas par un étai de derrière et sauter par-dessus bord, ce fut l'affaire d'un moment. Je savais à peine ce que je faisais. Peut-être avais-je entendu le cri : « Un homme à la mer ! » mais je n'en étais pas sûr. Tout ce que ie

turel-
endre
recon-
s, ne
e sur

al du

e sont
ar les
être,
glais,
e qui

ation
u cap
r des
dans
llao,
ments
mon-
C'est
que
ra, il
nous
dans
qui
ème
aine
aux
de
de
vivre
der-
vic-
delà
étai
ent.
ri :
e ie



Exploitation du granito aux Iles Chinculias.

sa
vo
br
co
qu
No
on
de
Jer
par
has
.
.
lor
hor
rer
nel
bou
Sun
res
nav
per
e
par
bou
e
ven
-
por
Fra
cha
auc
pou
On
et
vior
enfe
vue
le r
qua

savais, c'est que, pour mon âge, j'étais un bon nageur, et que je voulais sauver mon ami. Jerry nageait, mais pas beaucoup. Il éleva les bras ; je l'aperçus et je me dirigeai vers lui. Un compagnon se hâta comme moi pour le sauver : c'était Vieux-Surley. Il nagea plus vite que moi, comme s'il comprenait qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Nous n'étions pas sans refuge ; car, au moment où Jerry était tombé, on avait jeté la bouée de sauvetage. Aussi forte que celle des vaisseaux de guerre, elle pouvait donner asile à plusieurs hommes. J'appelai Jerry ; il m'entendit, mais il ne me répondit que faiblement. Étourdi par sa chute, il avait la bouche pleine d'eau et battait la vague au hasard, comme s'il avait oublié qu'il savait nager.

« Au secours ! au secours ! je me noie ! » cria-t-il.

Je m'efforçais d'arriver, mais j'en étais encore à quelque distance lorsque Surley l'atteignit, le saisit par le collet et lui maintint la tête hors de l'eau. Je vis que ce que j'avais de mieux à faire, c'était d'attirer la bouée jusqu'à lui. Elle n'était pas loin. Surley, paraissant deviner mon intention, nageait dans cette direction. Enfin j'approchai la bouée de Jerry, et il eut encore assez de force pour s'y accrocher. Surley posa ses pattes sur les bords pour se soutenir, et alors nous restâmes tous trois suspendus aux cordes de la bouée, tandis que le navire nous paraissait s'éloigner de plus en plus et se trouvait presque perdu au milieu des nuées d'embrun qui nous environnaient.

« Je suis heureux de vous voir sauvé, Jerry. » Ce furent les premières paroles que je prononçai après que nous nous fûmes accrochés à la bouée de sauvetage.

« Mais sommes-nous sauvés ? s'écria-t-il. Le navire pourra-t-il revenir ? Et, s'il revient, pensez-vous qu'on nous apercevra ? »

— Ils ne nous abandonneront pas, vous y pouvez compter, » répondis-je, en pensant à la douleur qu'avait dû éprouver le capitaine Frankland en découvrant que son fils était tombé à l'eau sans grande chance de salut. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que je ne pensais en aucune façon aux périls de ma propre situation. Je m'étais jeté à l'eau pour sauver Jerry, et je n'avais pas un instant douté que j'y réussirais. On doit se rappeler que nos têtes dépassaient peu le niveau de l'eau, et que, malgré l'apaisement incontestable des flots, nous nous trouvions encore enveloppés de masses d'écume, et que nous étions tantôt enfoncés dans l'entre-creux et tantôt élevés sur la cime des lames. Notre vue était donc fort bornée. Nous cherchions pourtant de tous nos yeux le navire au milieu des ténèbres qui s'épaississaient. Heureusement, quand on avait jeté la bouée, on avait lâché la détente. Il s'en échappait

une sorte de flamme bleue, qui brûlait au sommet et que l'eau ne pouvait pas éteindre. Nous étions donc sûrs qu'aussi longtemps que cette flamme durerait, l'équipage pourrait nous apercevoir; ce qu'il y avait le plus à craindre, c'est qu'elle ne s'éteignit avant le retour du navire. Et nous ne voyions plus rien, car l'obscurité s'épaississait et le brouillard nous entourait rapidement.

« Harry! Harry! le navire s'éloigne, et ils ne sauront plus où nous chercher! s'écria Jerry. Pauvre père! que deviendra-t-il? et c'est mon étourderie qui vous a, ainsi que Surley, jeté dans ce péril. Je regrette que vous ayez sauté par-dessus bord pour l'amour de moi.

— Je m'applaudis de l'avoir fait, car autrement je m'imagine que vous ne seriez plus en vie, répondis-je. Soyez sans regret pour moi. Je n'ai fait que mon devoir, que ce que, j'en suis sûr, vous auriez fait, si l'occasion fût été présente. »

Tout en parlant ainsi, nous continuions de regarder si nous ne voyions pas le navire.

« Jerry, lui criai-je tout à coup, le bâtiment a viré de bord. J'en suis sûr. Voyez! voyez! il revient. »

Nous regardions, oubliant presque de respirer. Malgré la nuit croissante, nous finîmes par être sûrs que la proue était tournée vers nous. Nous poussâmes des cris avec une passion irrésistible, car ce n'était pas pour montrer où nous étions, puisque notre voix ne pouvait arriver à aucune oreille et que la lumière de la bouée, jetant encore un vif éclat, y suffisait incontestablement; mais nous criions tout de même. Le vaisseau approchait, nous n'en pouvions plus douter.

« Ils abaissent la barre! cria Jerry. Les voilà qui mettent en panne. Hourra! hourra! »

Effectivement, une minute plus tard le navire était en panne à peu de distance, en vue de nous. Il avait l'air de quelque énorme esprit des ténèbres s'élevant du milieu de l'Océan. Nous savions, sans en pouvoir rien distinguer, qu'on devait s'occuper de mettre un canot à la mer. Alors nous recommençâmes à crier pour montrer que nous étions encore de ce monde. L'équipage de la barque nous répondit, et le navire hissa un fanal pour faire voir qu'il nous envoyait du secours. Il arrivait en dansant sur les vagues. Quelques minutes après, le bateau nous atteignit avec M. Brand au gouvernail. Je remarquai que toutes les fois qu'il y avait quelque chose d'important à faire, c'était au cousin Silas que le capitaine le confiait.

« Prenez d'abord Vieux-Surley, dit Jerry à Manuel Silva, qui avait voulu venir nous chercher et qui s'appretait à remonter Jerry. Le

« pauvre diable ! il a eu de la peine à se soutenir. » Surley fut donc le premier tiré dans le bateau ; puis ce fut mon tour ; puis celui de Jerry, qui ne voulut passer que le dernier ; enfin on arrima la bouée ; au bout de peu de temps, nous nous retrouvions sains et saufs sur le pont, et le *Triton* reprenait sa route vers la côte américaine.

On nous descendit, Jerry et moi, dans le carré ; quant à Surley, les matelots s'en chargeaient. On nous mit dans nos cadres, où le docteur vint nous voir ; on nous frictionna et l'on nous fit prendre un grog chaud. Quant à moi, je me trouvais dès lors parfaitement bien ; mais Jerry, que sa chute avait brisé, eut besoin de beaucoup plus de temps pour se remettre. Le capitaine descendit se placer à côté de lui, et Jerry l'entendit remercier le Dieu compatissant qui lui avait rendu son fils. Ensuite il vint me parler : son chagrin aurait été si grand, disait-il, s'il m'avait perdu, et il m'avait une grande reconnaissance pour avoir été l'instrument du sauvetage de son fils. Sans savoir exactement les paroles que j'employai, je me rappelle la substance de ma réponse. Jerry n'aurait pas manqué d'en faire autant pour moi ; seulement il y avait cette différence que je savais très-bien nager, tandis que Jerry ne le savait guère, d'où il suivait que je méritais moins de remerciements que lui n'en aurait mérité s'il s'était mis à l'eau pour moi, puisqu'il aurait alors couru beaucoup plus de risques que moi. Ma réponse fit sourire le capitaine ; mais il n'y fit aucune observation. Seulement, s'il avait toujours été bon pour moi, il le fut plus encore à partir de ce moment, sans toutefois qu'il négligeât les occasions de faire de moi un vrai marin ni qu'il m'épargnât aucune tâche, mais en me laissant profiter de toutes les occasions de voir, autant que possible, les pays auxquels nous touchions.

Silva, comme je l'ai déjà dit, par la douceur de ses manières, par l'obligeance avec laquelle il s'employait chaque fois qu'il y avait un coup de main à donner et par le soin qu'il prenait d'être en bons termes avec tout le monde, avait fini par se gagner tous les cœurs. Il avait évidemment quelque instruction, et, suivant toute apparence, il avait été officier plutôt qu'un homme du gaillard d'avant. Dans ses rapports avec Jerry et avec moi, il semblait mettre beaucoup de franchise, et il nous racontait que, dès sa première jeunesse, il avait été jeté à la dérive à travers le monde pour y chercher fortune, sans avoir personne, ni parents ni amis, pour s'inquiéter de lui ; il avait combattu la bataille de la vie, se procurant du savoir comme il le pouvait, lisant tous les livres qui lui tombaient sous la main, et s'amassant ainsi un trésor de connaissances qu'il pût appliquer plus tard.

« J'ai servi, disait-il, à bord de navires de toute espèce : négriers, navires marchands, vaisseaux de guerre de plusieurs nations. J'ai servi sous les ordres de lord Cochrane sur l'Atlantique et sur le Pacifique; pendant longtemps j'ai été sur un navire qui portait de l'opium dans les mers de la Chine; mais vous le savez, jeunes gens, pierre qui roule n'amasse pas mousse, et me voici, à présent, aussi pauvre que je l'étais en entrant dans la vie. Cependant, comme il y a une foule de moyens par lesquels un homme peut faire fortune s'il le veut, je finirai bien par en découvrir un. »

L
navi
trou
Mexi
en p
pays
C'éta
de sc
appe
No
mis
man
saien
envie
au li
temp
No
Les r
qui s
d'adr
leur
No
notre

riers,
servi
ique;
dans
e qui
e que
le de
inirai

CHAPITRE X

Aventures au Mexique.

Le capitaine fit jeter l'ancre dans le premier port qui fut en vue. Le navire avait besoin de grandes réparations, et il ne fallait pas espérer trouver des ouvriers à San-Francisco. Ce fut à l'entrée du golfe du Mexique, dans la petite ville de Mazatlan qu'eut lieu notre halte; nous en profitâmes naturellement pour faire quelques excursions dans le pays, et nous eûmes la bonne chance d'avoir d'excellents compagnons. C'étaient d'abord deux Anglais, le capitaine Driscoll et un négociant de ses amis; puis quelques jeunes gens, fils de *rancheros*, comme on appelle au Mexique les éleveurs de bétail.

Nous étions tous très-bien armés, car le pays avait été récemment mis en émoi par les incursions de nombreuses bandes d'Indiens Comanches, qui pillaient les fermes de la montagne et souvent détruisaient des villages entiers, avec leurs habitants. Nous avions grande envie d'avoir quelque rencontre avec ces brigands; car les Mexicains, au lieu de leur résister et de se défendre, s'enfuyaient, la plupart du temps, lâchement devant eux.

Nous assistâmes à une chasse à l'ours et à une chasse aux taureaux. Les *rancheros* prennent ces animaux tout vivants avec leurs lassos, qui sont de longues cordes avec un nœud coulant. Ils ont beaucoup d'adresse dans leur manière de les lancer et rarement ils manquent leur coup.

Nous désespérions presque d'avoir aucune rencontre avec les Indiens, notre retour au vaisseau devant avoir lieu prochainement, lorsque

enfin, un soir, comme nous descendions une hauteur, nous aperçûmes en bas, dans la plaine, un certain nombre de cavaliers qui galopèrent çà et là. Nous ne pouvions, à cette distance, distinguer de quoi il s'agissait, mais M. Renshaw, qui avait une bonne lorgnette, confirma nos soupçons.

« En vérité, dit-il, ce sont des Peaux-Rouges à cheval sans aucun vêtement, mais armés de lances et de fusils. Je crois qu'ils combattent une troupe de blancs habillés à l'espagnole et qui, pour leur honte! tournent dos et s'enfuient. » Pendant ce temps les rancheros, de plus en plus animés, avaient continué à descendre vers la vallée, afin de mieux voir ce qui s'y passait. Là, ils nous firent signe de les rejoindre; nous y allâmes et reconnûmes bientôt que, si nous voulions sauver la vie des Mexicains, nous n'avions pas un moment à perdre. Ceux-ci étaient près d'une trentaine, mais leurs ennemis étaient bien quatre fois aussi nombreux. On devinait aisément ce qui était advenu. Complètement surpris, les Mexicains, au lieu de s'arrêter et de tenir ensemble, s'étaient dispersés chacun de son côté dans l'espoir de sauver sa vie et sans s'inquiéter de ses compagnons. Les Indiens n'avaient donc eu aucune peine à pénétrer au milieu d'eux, et déjà ils en avaient transpercé plusieurs de leurs longues lances; mais, comme chacun des Peaux-Rouges, après avoir mis à bas ou tué son adversaire, s'arrêtait pour lui enlever sa chevelure, plusieurs Mexicains avaient eu le temps de se rallier et de présenter une meilleure résistance à l'attaque; cependant cette résistance était peu déterminée et, en galopant à leur secours, nous vîmes que les Mexicains étaient encore une fois rompus.

Les Indiens avaient été si occupés à leur attaque que, pas plus d'ailleurs que les Mexicains, ils ne s'étaient aperçus de notre arrivée.

« Mes amis, nous dit le capitaine Driscoll, qui tout naturellement avait pris le commandement, tenons-nous bien ensemble, épaulé contre épaulé, et lançons-nous hardiment au milieu de ces rouges bandits. Sabrons-les, et tirons-leur des coups de feu de notre mieux, en criant le plus fort possible. Je les connais depuis longtemps, ils n'y résisteront pas. La voix des Anglais les met en fuite, parce qu'ils savent ce qui les attend. Cependant n'agissez pas sans ordres. »

C'était fort émouvant. Nous descendions la colline au triple galop, car nos chevaux avaient tout à fait l'air de comprendre ce dont il s'agissait. Déjà plusieurs autres Mexicains avaient, par suite de leur lâcheté, perdu la vie. Nous arrivions à deux cents mètres du combat.

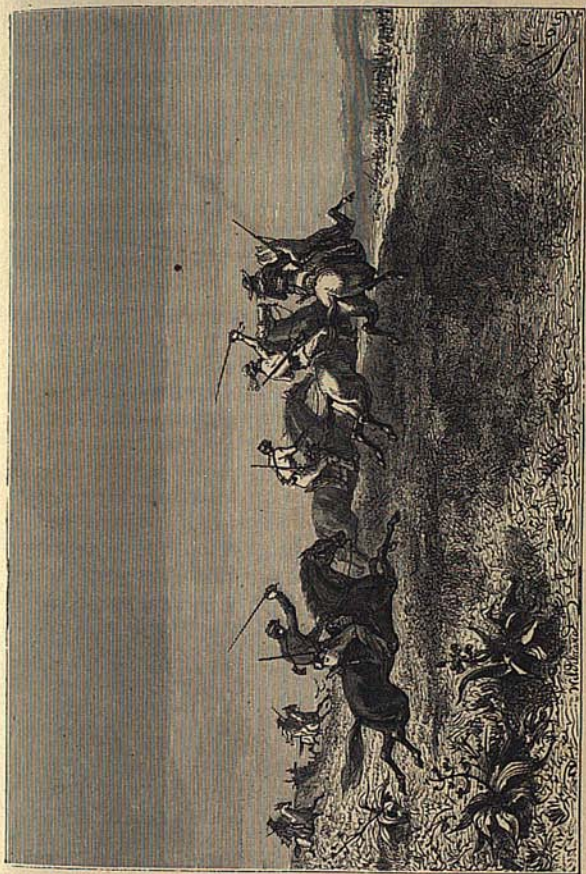
« C'est l'instant! cria notre chef. Houra! houra! mes amis! Canailles

imes
aient
oi il
irma

ucun
ttent
onte!
us en
ieux
nous
e des
aient
aussi
ment
ible,
ie et
e eu
ans-
des
était
mps
que;
nt à
fois

plus
vée.
nent
ntre
lits.
iant
cont
i les

top,
t il
eur
bat.
lles



Nous descendons la colline au triple galop.

de
In
co
su
ap
br

riè
Le
ch
lan
fir
tro
gn
ble
ho
la
vre
ces
ses
ma
ètr
Ay
il è
Bra
gu
l'ép
cap
pas
sio
le p
fais
sau
rec
arm
lass
l'au
e
a m
que

de rouges ! sauvez-vous ! » Nous criâmes de toutes nos forces, et les Indiens, dès qu'ils nous entendirent, voyant un corps de cavalerie courir sur eux et ne sachant pas de combien d'autres il pouvait être suivi, pensèrent qu'il valait mieux décamper. De leur côté, en nous apercevant, les Mexicains reprirent courage et se mirent à charger plus bravement.

« Erin gobragh ! vive l'Irlande ! criait le capitaine Driscoll. En arrière ! troupe de brigands ! ou vous serez taillés comme chair à pâté ! » Les Indiens ne comprenaient pas ce qu'il disait ; mais, comme notre chef joignait l'action à la parole, maniant avec ardeur une lourde lame de Tolède, ils suivirent son conseil et, se dégageant de la mêlée, firent prendre à leurs chevaux une fuite rapide. Cependant nous nous trouvions trop près d'eux pour les laisser échapper sans une égratignure, et trois d'entre eux mordirent la poussière, dont deux avec des blessures mortelles ; le troisième me sembla mort. Il était à terre sans bouger et sans même paraître respirer, tenant encore son tomahawk à la main. Les Mexicains eurent bientôt fait, à coups de lance, de délivrer les deux autres misérables de leur souffrance, et deux ou trois de ces héros s'apprêtaient à attaquer le mort, quand celui-ci, sautant sur ses pieds, s'échappa avec la vitesse de l'éclair. On s'élança après lui ; mais, bien qu'il fût à pied, il allait plus vite que nous et se serait peut-être sauvé si une blessure qu'il avait à la jambe n'eût ralenti sa course. Ayant une fois butté, il sentit qu'il devait renoncer à courir et, comme il était brave, il se détermina à mourir en homme, face à l'ennemi. Brandissant son tomahawk au-dessus de sa tête, il poussa son cri de guerre et s'élança sur nous. La lance d'un Mexicain le frappant à l'épaule le jeta par terre. Les autres allaient le dépêcher, quand le capitaine Driscoll s'écria en espagnol : « Épargnez-le, nous ne tuons pas des ennemis à terre. » Jerry et moi, obéissant à la même impulsion, nous nous jetâmes devant lui et montrâmes notre résolution de le protéger. L'Indien eut l'air de comprendre parfaitement ce que nous faisons, tout en pensant probablement que nous ne cherchions à lui sauver la vie que pour le supplicier, et il ne nous témoignait aucune reconnaissance. Dès que la lance se fut retirée, il se mit debout, son arme à la main et prêt à combattre, mais un des rancheros lui jeta son lasso sur les épaules et lui donna une secousse qui le rejeta à terre et l'aurait étranglé si la corde eût été enroulée autour de son cou.

« Nous l'emmènerons vivant, dit le capitaine Driscoll ; ce misérable a montré un courage qui lui sauvera la vie. Peut-être nous donnera-t-il quelques renseignements sur sa tribu. »

L'Indien captif fut donc entraîné et, comme il voyait qu'il n'avait plus de chance de se sauver, il nous suivit tranquillement.

Huit Mexicains avaient été tués et scalpés pour la plupart, tant l'attaque des Peaux-Rouges avait été soudaine. Nous ne pouvions pas emporter leurs cadavres, et nous n'avions pas le temps de les enterrer; ils furent donc abandonnés pour servir de festin aux oiseaux de l'air et aux bêtes de la forêt, ce qui d'ailleurs arrive fréquemment dans ce pays.

L'après-midi s'avavançait et il était nécessaire que nous pussions trouver quelque place couverte et fermée pour y passer la nuit. On nous avait dit qu'il y avait, pas très-loin de là, un village où nous arriverions avant la nuit en courant assez vite. Nous y étions tout disposés après ce qui venait de se passer, car nous ignorions à quel moment les Comanches, en découvrant que nous étions moins nombreux qu'ils ne l'avaient supposé, reviendraient nous tomber dessus. Les bravades et les vanteries des Mexicains étaient amusantes à écouter, comme nos amis nous les traduisaient avec des commentaires. Les plus lâches étaient les plus vantards. Tous donnaient une excellente explication de leur conduite. S'ils avaient fui, c'était pour aller chercher du secours ou pour tourner les Indiens; d'autres avaient héroïquement tenté une diversion pour sauver leurs amis en attirant sur eux l'ennemi.

Il était presque nuit quand nous arrivâmes au village; mais on n'y découvrait aucun indice d'êtres vivants: pas d'aboïements de chien, pas de voix joyeuse d'enfant, nul coq ne chantait, nul bruit ne s'élevait. On n'y voyait que des toits effondrés, des murs noircis, des portes carbonisées.

Les Indiens avaient passé par là, et tout ce qui avait vie s'en était enfui ou avait été massacré.

Nous traversâmes lentement le hameau sans y trouver un être vivant. Une seule maison, la plus grande, avait été presque épargnée; elle avait deux étages, et l'on montait au second avec une échelle. Là, nous devions trouver du moins un abri pour la nuit, qui s'annonçait orageuse, et, derrière la maison, il y avait des hangars où nous pouvions attacher nos chevaux. Le premier soin à prendre était de leur donner à manger, car il était plus important de les nourrir que de nous nourrir nous-mêmes. Plusieurs hommes furent donc envoyés couper l'herbe, et en rapportèrent bientôt une quantité suffisante. Comme la plupart des Mexicains avaient, ainsi que nous, apporté des vivres, nous étions pourvus de ce côté. Le consentement unanime avait reconnu le capitaine Driscoll comme chef et l'avait chargé de prendre les mesures nécessaires à notre sécurité pour cette nuit. On fit un bon feu dans une vaste che-

minée située au rez-de-chaussée, et l'on s'assit à sa chaleur pour manger un souper qui était assez frugal. Ensuite nous grimpâmes tous au grenier, où les Mexicains, avec leurs *serapes*, leurs selles et leurs couvertures de cheval, se furent bientôt arrangé des couchés confortables; et nous les imitâmes. Quant à l'Indien prisonnier, on l'avait aussi fait monter, et, après lui avoir lié les bras et les jambes, on l'avait assis dans un coin, sous la garde d'un homme armé. Déjà je dormais depuis quelque temps, quand je sentis que Jerry me tirait le bras. Je regardai et, comme l'orage qui nous avait menacés s'était éloigné, le clair de lune pénétrant par un trou du toit me fit voir l'Indien que Jerry me montrait en posant un doigt sur ses lèvres. L'Indien était sur son séant, les mains dégagées, et s'occupait à délivrer ses jambes des courroies qui les liaient. Que faire? Je pensai d'abord que, si l'Indien réussissait à partir sans blesser personne, ce serait ce qui pourrait arriver de mieux; puis je craignis que, s'il s'échappait, il n'allât informer nos ennemis de la situation où nous étions, et alors je me résolus à l'arrêter. J'allais crier, quand l'Indien se leva, tenant à la main le long couteau de son gardien endormi; déjà il s'appropriait à le lui plonger dans le corps: mes cris et ceux de Jerry arrêtrèrent son bras. Il sauta en bas de la trappe où était placée l'échelle, et il courait dans le village avant que ceux qui s'étaient réveillés eussent pu l'atteindre. On se mit à sa poursuite, mais il était hors de vue avant qu'on fût descendu de l'échelle. Ceux qui avaient couru après lui revinrent l'oreille basse; on gronda fort le gardien négligent: c'était là tout ce qu'on pouvait faire. La même appréhension que j'avais eue fut ressentie par tout le monde; mais, au bout de quelque temps, les Mexicains, ennuyés de veiller, se recouchèrent l'un après l'autre. Quant à moi, je n'avais aucune envie de dormir. Cette idée de la fuite de l'Indien me tracassait, et je m'étonnais que le capitaine Driscoll ne prît aucune précaution pour nous garder d'une surprise. Jerry était aussi éveillé que moi, et il partagea mes appréhensions quand je les lui eus exposées. Après être restés tranquilles quelque temps, nous n'y tîmes plus et allâmes faire une ronde. La nuit était si calme et si belle qu'il nous sembla que personne ne pourrait bouger sans qu'on l'entendit, et nous remontâmes dans le grenier où nous trouvâmes Driscoll réveillé. Il nous demanda d'où nous venions, et nous lui expliquâmes nos craintes. Il se mit à rire en disant qu'après la brosse que nous avions donnée à ces canailles rouges, ils ne viendraient plus se frotter à nous.

« Cependant le duc de Wellington prétendait qu'il ne fallait jamais mépriser ses ennemis, quels qu'ils fussent, » répondis-je.

Le capitaine rit encore. « Le duc n'entendait point parler des Peaux-Rouges, remarqua-t-il. N'ayez pas peur, mes enfants ; les brigands ne reviendront pas. »

A peine avait-il parlé, qu'il y eut, dans la cour au-dessous de nous, un hennissement et un bruit de pieds de cheval. Nous regardâmes. La cour était pleine d'Indiens.

« Aux armes ! cria le capitaine. Aux armes ! » Chacun fut bientôt debout. Les mesures avaient été mieux prises que je ne l'avais cru. C'était en franchissant les murailles de la cour que les Indiens étaient entrés ; mais la porte de la rue était si bien fermée, qu'ils ne pouvaient pas l'ouvrir pour faire partir nos chevaux ; ils ne pouvaient sortir qu'en traversant notre maison. La porte en fut immédiatement occupée par plusieurs des Mexicains, tandis que les autres fourraient leurs carabines par tous les trous et toutes les crevasses du mur, et commençaient à tirer sur les Indiens. Ceux-ci, voyant manquée leur tentative d'enlever nos chevaux, coupèrent les jarrets à plusieurs, et ressautèrent par-dessus les murailles, s'exposant ainsi au feu des Mexicains ; un certain nombre furent abattus, mais la plupart se sauvèrent. Personne ne les poursuivit, parce qu'il n'était pas douteux qu'ils ne fussent en force dans le voisinage, et qu'ils ne s'apprêtassent à recommencer leur attaque. On ne se trompait point. Moins d'un quart d'heure après, on entendit le bruit des chevaux et, au milieu des ténèbres, un gros corps de cavaliers vint galopant dans la rue du village ruiné. En approchant, ils poussèrent des hurlements qui n'avaient rien d'humain, sans doute avec l'espoir de nous frapper de terreur. Cependant le capitaine Driscoll s'était préparé à les recevoir. Il avait placé les meilleurs tireurs derrière les murs de l'enclos et aux fenêtres de la maison ; le temps nous avait un peu manqué pour nos arrangements, mais chacun paraissait être assez au fait de ce dont il s'agissait. On ne tira pas un coup, on resta silencieux. Les Indiens, comptant sur une victoire facile, galopèrent dans la rue, brandissant leurs lances ou tenant leurs fusils prêts à faire feu dès que quelqu'un se montrerait. Ils se réunirent sous les murs de la maison, et là s'arrêtèrent, s'imaginant sans doute que nous avions décampé ; si bien que quelques-uns mettant pied à terre cherchèrent notre piste.

« *Tira ! tira !* feu ! feu ! mes amis, » cria notre chef en espagnol et en anglais. On obéit avec tant de succès, qu'une douzaine de sauvages tombèrent morts, et qu'un bien plus grand nombre fut blessé. Nous rechargeâmes promptement. Les sauvages faisaient feu à leur tour, s'élançaient comme des fous contre la muraille comme s'ils eussent eu

l'idée de la faire sauter à leurs chevaux. S'ils avaient réussi, ils nous auraient écrasés de leur nombre. Nous les saluâmes cependant d'une nouvelle décharge, si bien dirigée, que le courage leur manqua. Ils firent volte-face, et s'éloignèrent aussi vite qu'ils étaient venus. Nous n'avions que deux hommes blessés, et encore peu sérieusement. Comme on le suppose bien, personne ne dormit plus du reste de la nuit, et, dès que l'aube parut, nous nous mîmes en selle pour essayer d'arriver à Durango avant le coucher du soleil. Nous marchions avec quelque ordre, prenant nos précautions pour déjouer une surprise; car il nous semblait probable que les Indiens nous dresseraient quelque embuscade sur la route et nous attaqueraient. Dans l'après-midi, nous aperçûmes un corps de cavaliers qui se déroulait en descendant le flanc d'une hauteur située de l'autre côté de la route. Ce pouvaient être des Indiens. Chacun examina la batterie de ses armes à feu, et s'assura que son sabre pouvait aisément sortir du fourreau. Ils approchèrent, et nous les reconnûmes pour de la cavalerie mexicaine. Ces hommes étaient déguenillés et très-mal montés, et certes ils n'avaient pas l'air d'être en état de lutter contre les chevaux des Indiens que nous avions mis en fuite. Ces Comanches, disent les Mexicains, ne réussissent dans leurs coups que par la rapidité de leurs excursions. Ils font jusqu'à 150 kilomètres par jour, poussant devant eux plusieurs chevaux, pour en changer dès que celui qu'ils montent est fatigué. S'ils en perdent d'épuisement, ils les remplacent par ceux qu'ils volent chemin faisant. Ils frappent de terreur les habitants disséminés sur la frontière; mais personne ne doute qu'une résistance conduite avec bravoure et persévérance viendrait promptement à bout de les expulser ou de les obliger à chercher leur subsistance d'une façon plus paisible.

S
se :
voy
tena
trui
dép
tous
une
cité
hum
ang
et à
nég
gran
par
le d
pita
tout
A
mon
veui
cont
cahu

CHAPITRE XI

San-Francisco.

San-Francisco est une de ces villes qui, dans la région des mines d'or, se sont élevées comme par enchantement. Il y a peu d'années on ne voyait là qu'un mauvais petit fort et quelques misérables huttes. Maintenant, sur une roche escarpée, le gouvernement américain a fait construire une forteresse redoutable qu'aucun navire ennemi ne pourra dépasser impunément ; par delà s'élève une vraie forêt de mâts portant tous les pavillons de la terre et, plus loin encore, se développe, sur une pente peu considérable et disposée en amphithéâtre, la fameuse cité. Lorsque nous y arrivâmes, la rade offrait le spectacle de l'activité humaine. Parmi les navires, les uns amenaient des bandes d'aventuriers anglais, les autres des Malais ou des Chinois au rond chapeau de feutre et à la longue queue ; il y en avait même qui paraissaient apporter des nègres. A quelque distance de la ville, dormaient à l'ancre plusieurs grands bâtiments, les mâts abattus, les gréements défaits, abandonnés par leurs équipages ou même par leurs officiers. Aussi n'y eut-il que le docteur, Jerry et moi qui eûmes la permission d'accompagner le capitaine au rivage ; quant au lieutenant, il restait à bord pour empêcher toute velléité de désertion.

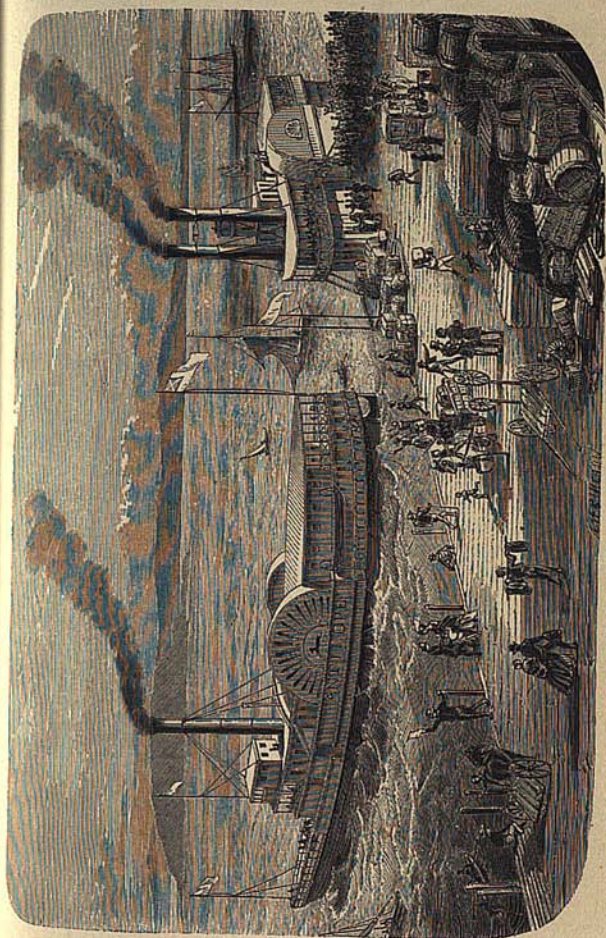
A peine faisait-il jour lorsque nous débarquâmes : mais déjà tout le monde était en mouvement, car le temps a trop de prix ici pour qu'on veuille perdre un instant. La ville elle-même présentait alors les contrastes les plus extraordinaires : hangars de bois, tentes et toiles, et cahutes de pisé se mêlaient à d'immenses magasins, à de somptueuses

habitations ; les chariots, les wagons, les voitures de tout genre et de toute construction circulaient en tous sens, au milieu des gens accourus de tous les pays de la terre. L'Europe y était représentée principalement par des Anglais : mais on y voyait aussi des Allemands, des Italiens, des Français et des Grecs. L'Amérique y avait envoyé les Yankees, à l'air sagace et avisé ; les Mexicains, avec leurs parements et leurs culottes galonnés, les Californiens et leurs serapes, les Chiliens et leurs chapeaux à larges bords. De l'Océanie venaient des habitants des îles Sandwich et de la Malaisie ; de toutes les parties de l'Afrique, des nègres, et de l'Asie, des Malaisiens et des Chinois à longue queue, avec leurs robes de couleurs bizarres. Ainsi les diverses parties du monde avaient adressé ici des représentants que réunissait un seul dessein, la recherche de l'or ; ne pensant qu'à une chose, leurs affaires ; n'offrant rien et ne demandant rien à personne, pourvu qu'on ne s'occupât pas d'eux et de leurs occupations. On pouvait aisément distinguer dans cette foule ceux qui revenaient des fouilles à la teinte de terre brun foncé dont étaient saupoudrés tous leurs habits et même les portions de leurs personnes qui restaient visibles malgré leurs énormes moustaches et leur barbe hérissée.

Notre première course nous conduisit au marché, chercher des provisions pour le navire. Il y avait déjà une foule d'acheteurs. L'étalage des fruits et des végétaux était admirable ; du poisson de tout genre et de formes étranges, des homards considérables, des tortues de taille à faire venir l'eau à la bouche d'un alderman ; devant les boutiques de boucherie, d'énormes élans aux bois superbes, de magnifiques ours bruns, fort estimés ici et tout pareils à celui que nous avons vu attraper au Mexique, de belles antilopes ; puis, pour le menu gibier, des monceaux d'écureuils, de lapins et de lièvres, sans parler de pores, de moutons et de bœufs renommés parmi les meilleurs : voilà ce qui prouve suffisamment avec quelle abondance les habitants d'une vaste cité comme San-Francisco ont su, malgré le peu de temps depuis lequel ils ont pris quelque importance, pourvoir à leur alimentation. Ici beaucoup de boutiques sont tenues par des Chinois, qui servent de blanchisseurs, et qui vendent presque tous les objets de fantaisie ou de parure. On dit qu'ils sont grands voleurs et, sous ce prétexte, des gens qui valent encore moins qu'eux les maltraitent souvent avec cruauté. Un Chinois avait tellement l'air d'un autre, avec les lèvres épaisses, les petites fentes des yeux et les laides figures parcheminées où l'âge ne produit aucune différence perceptible, qu'il nous semblait toujours que c'était le même que nous rencontrions. Les enseignes de

et de
econ-
cipa-
, des
é les
nts et
iliens
tants
ique,
neue,
s du
l des-
ires;
s'oc-
istin-
e de
nême
leurs

pro-
alage
re et
ille à
es de
ours
attra-
des
s, de
qui
vaste
quel
Ici
t de
u de
des
avec
vres
nées
blait
s de



Les quais de San-Francisco.

leu
esp
par
ru
po
dar
tra
il r
mo
l'he
aut
I
les
Ma
bie
seu
les
E
bri
Tri
les
étai
ava
par
dan
pei

leurs boutiques étaient écrites en chinois, et traduites en anglais ou en espagnol de la façon la plus grotesque que j'aie jamais vue. Une des particularités qui nous ont le plus frappés dans cette population des rues, c'est le métier des cireurs de chaussures. Chacun d'eux est pourvu d'un fauteuil commode et d'un journal. Il installe sa pratique dans le fauteuil et lui donne à lire le journal; puis, s'agenouillant, il travaille jusqu'à ce qu'il ait rendu les bottes brillantes, et, pour salaire, il reçoit un quart de dollar (1 fr. 25 c.), qui est ainsi la plus petite des monnaies courantes. La somme se paye sans l'échange d'une parole; l'homme aux bottes propres s'en va, et bientôt il est remplacé par un autre dont les bottes sont couvertes de boue.

Nous serions volontiers restés longtemps dans cette étrange ville, les sujets d'amusement ou d'instruction ne nous auraient pas manqué. Mais le capitaine Frankland était inquiet pour son équipage; aussi fut-il bien aise lorsqu'il se vit sortir de San-Francisco sans avoir perdu un seul homme, ce qui certainement n'aurait pas eu lieu s'il avait laissé les matelots communiquer librement avec la terre.

En remontant à bord, le premier lieutenant apprit au capitaine qu'un brick assez suspect était entré dans la baie et avait jeté l'ancre près du *Triton*, et que bientôt on avait remarqué des communications entre les gens qui le montaient et Manuel Silva. Peu après, un bateau s'en était détaché contenant un homme qui avait causé avec Silva, et celui-ci avait alors déclaré qu'il devait nous quitter. Toutes les instances faites par le lieutenant pour le retenir avaient été inutiles: Silva était monté dans le bateau, et l'on n'en avait plus entendu parler. Ce départ nous peina, et nous parut alors un peu trop mystérieux.

ter
exi
Sar
en
du
des
lui
con
le
arr
sui
pas
et q
dev
sa c
s'ét
flott
ban
larg
que
éche

CHAPITRE XII

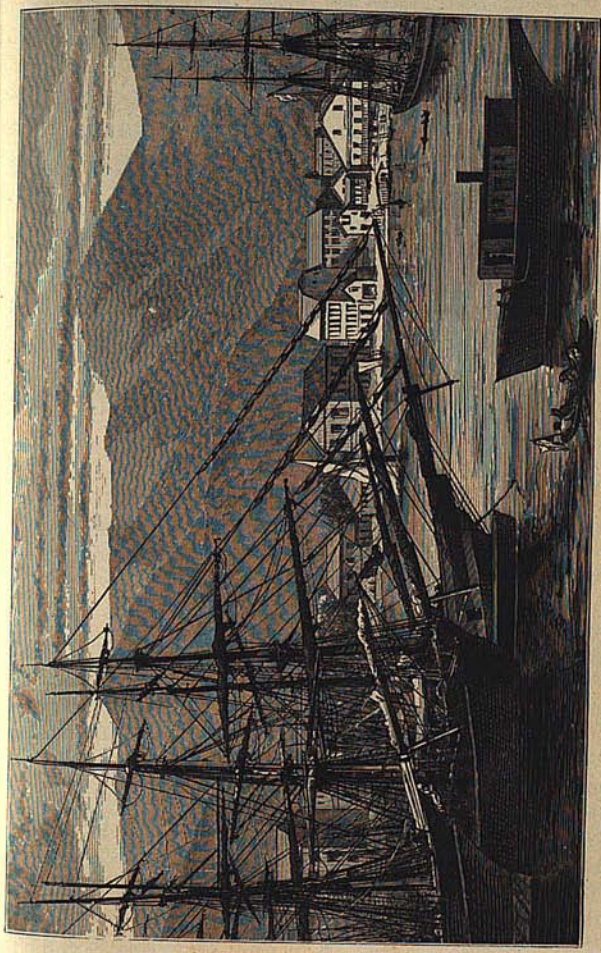
Excursion dans l'île de Havai.

Nous naviguions déjà depuis vingt-deux jours sans avoir aperçu la terre lorsqu'un soir, assez tard, on signala l'île d'Oahu, sur laquelle existe Honolulu, le port principal et la capitale du royaume des îles Sandwich. Il était déjà nuit quand nous jetâmes l'ancre dans la rade en dehors du port. J'avais lu, comme tout le monde, le récit de la mort du capitaine Cook, tué par les sauvages de ces îles, et j'avais vu souvent des gravures où l'on avait représenté un nombre de nègres tout nus, lui lançant une foule de dards et de flèches. Je me figurais donc bien connaître ce qui concernait ces naturels et je me représentais d'avance le spectacle que j'aurais, le lendemain matin, au moment où nous arriverions avec une suite bien armée pour trafiquer avec eux. A l'aube suivante, on leva l'ancre, et une légère brise nous fit traverser un étroit passage d'un banc de corail s'étendant d'une pointe de terre à l'autre et qui forme le port. Quelle fut notre surprise de voir se développer devant nous, lorsque nous mouillâmes, une jolie petite ville, ayant à sa droite un fort hérissé de canons; à gauche, une fertile vallée qui s'étendait assez loin, et, à l'horizon, des montagnes élevées. Sur le fort flottait le drapeau havaïen formé des pavillons d'Angleterre avec des bandes alternativement bleues, rouges et blanches. Les rues étaient larges et coupées à angle droit. On y voyait de nombreux hôtels dont quelques-uns étaient de beaux bâtiments construits sur une grande échelle et administrés à l'américaine, beaucoup de magasins aussi

grands que bien garnis, et plusieurs églises et chapelles dont l'architecture avait de justes prétentions à l'élégance.

Le docteur, Jerry et moi, comme de coutume, nous allâmes à terre pour voir ce que nous pourrions, et, cette fois, nous étions accompagnés par M. Brand. Le *Triton* devait demeurer dans le port un certain nombre de jours et nous avions un vif désir de pénétrer dans l'intérieur pour examiner l'état des naturels à distance du centre civilisé. Des lettres d'introduction, dont nous étions munis pour plusieurs personnages, nous valurent à cet égard les meilleures promesses. En attendant, dans les rues, où se rencontraient la civilisation et la barbarie, l'aspect extraordinaire des naturels nous amusa infiniment. Les hommes portaient par-dessus ce qu'on appelle le *taro*, une espèce de jupon attaché entre les jambes, de façon à former un genre de culottes larges et courtes. A cela plusieurs ajoutent à présent une chemise bleue, dont les pans sont tantôt rentrés et tantôt flottent gracieusement. Il y en a aussi qui ont des habits, des vestes et des pantalons rejetés par les Européens; mais bien peu de gens du peuple possèdent à la fois plus d'un de ces vêtements; et bien moins encore ils s'embarrassent de bas et de souliers. Quant aux femmes, elles ont ordinairement de longues chemises ou des robes bleues et des coiffures de toutes couleurs et de toutes formes, qu'elles mettent dans tous les sens, jusqu'à poser parfois le devant derrière; en fait, elles avaient l'air de s'être efforcées de se rendre aussi peu agréables que possible. Jadis, nous a-t-on dit, leurs coiffures n'étaient que des couronnes de fleurs, qui convenaient à leur teint foncé et produisaient un charmant effet. Quant aux chefs et à leurs épouses, ils sont vêtus à l'européenne, et le roi, en public, porte l'uniforme de Windsor. On suppose que les habitants de ces îles ont une origine malaise, due peut-être à une jonque ou à une flotte de jonques qui aura été, il y a plusieurs siècles, jetée dans ces parages. Effectivement, ils ont les traits et le teint foncé des Malais de nos jours. Cet archipel paraît se dépeupler rapidement. Les naturels eux-mêmes se sont imaginé que leur race était condamnée à disparaître, et s'abandonnent indolemment à cette prétendue destinée. Sans doute les maladies importées par les Européens n'ont pas peu contribué à la destruction, mais les pernicieuses coutumes des naturels eux-mêmes n'y sont pas étrangères. Ainsi, dès qu'un naturel se sent attaqué par la fièvre, il s'élançait à la mer ou dans l'eau la plus froide qu'il y ait à sa portée, afin, dit-il, de se rafraîchir. La mort, au bout de quelques heures, est le résultat de cette immersion qui ferme les pores de la peau au lieu de les ouvrir à la transpiration. Parmi nos connaissances

archi-
terre
mpa-
ertain
inté-
ilisé.
per-
. En
har-
Les
ce de
ottes
mise
ment.
s par
a fois
nt de
lon-
leurs
poser
cées
dit,
aient
chefs
blic,
iles
te de
ges.
ours.
èmes
ban-
ma-
des-
s n'y
ar la
à sa
ques
le la
nces



Vue générale d'Honohulu.

éta
an
de
u

à l

un
gr
M.
go
le
ser
ho

ric
ma
si l
lof
qu
de
éta
lar
de
qu
tai
où
cel
rel
ver
sou
de
s'él
qu
me
les
vill
me

était un missionnaire, M. Callard, qui habitait Oahu depuis plusieurs années. Dans un hameau où il vient d'aller, il n'a plus trouvé personne de vivant. Un jour, il a rencontré un vieillard assis à la porte de sa hutte et lui a demandé où étaient ses parents et ses amis :

« Ils sont tous morts, répondit-il.

— Alors venez avec moi, je pourvoierai à vos besoins.

— Non, dit le naturel tristement, je ne bougerai pas : je me prépare à les suivre. »

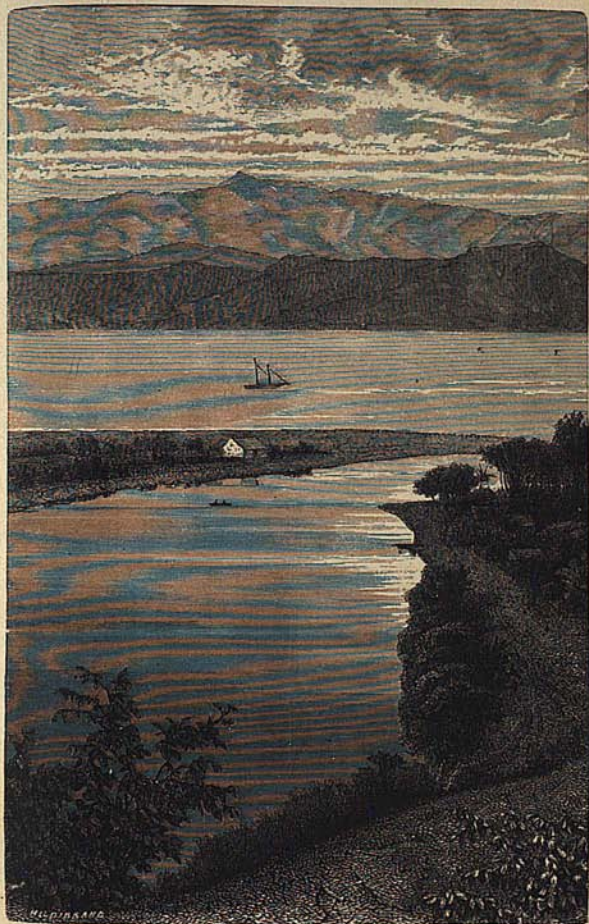
Peu après notre arrivée à Honolulu, le même missionnaire qui était un vieil ami de M. Frankland, vint nous inviter à l'accompagner à la grande île d'Havaï, où il allait faire une tournée de visites. Jerry, M. Mac Ritchie, M. Brand et moi, nous nous embarquâmes sur la petite goélette de la mission, et comme son équipage n'était pas considérable, le capitaine Frankland nous adjoignit Ben-Youl, dont il pouvait se passer. Il va sans dire que Vieux-Surley ne laissa pas échapper une si bonne occasion de faire une course à terre.

Le vent était bon et tout alla bien pendant deux jours; nous espérions donc descendre le lendemain à Kailua, capitale de l'île Havaï; mais, au coucher du soleil, une rafale tomba sur notre petit navire, et si Ben-Youl n'avait pas été à la barre et s'il n'avait pas immédiatement lofé, tandis que Jerry et moi nous larguions l'écoute d'avant, il est plus que vraisemblable que nous aurions chaviré et que nous aurions servi de pâture aux requins. Le temps était très-sombre; il ventait fort et il était trop tard pour se réfugier dans un port; nous courûmes donc au large. Dans l'après-midi du lendemain, nous revîmes la terre par le sud de Kailua. Comme nous arrivions, M. Callard nous dit que le rivage que nous apercevions était celui de la baie de Kealakekua, où le capitaine Cook avait trouvé la mort et qu'il nous ferait voir l'endroit même où avait eu lieu cet événement. Je sentis en moi une émotion pareille à celle que m'aurait causée le pays où fut Troie. Souvent j'avais lu et relu avec bonheur les voyages de Cook, ne pensant guère alors que je verrais un jour les lieux qu'il a décrits et moins encore celui que le souvenir de son trépas a rendu sacré. Devant nous, il y avait une ligne de falaises volcaniques d'une hauteur considérable; au-dessus d'elle s'élevait encore la terre couverte de la verdure la plus riche; l'effet qu'elle produit rend encore plus stériles et moins séduisants ces sommets de montagnes rocheuses qui les surmontent. Sur la droite, parmi les bosquets de palmiers et de cocotiers, on voyait les toits roides d'un village indigène, et, sur la gauche, où les falaises descendent jusqu'à la mer et où sont dispersés des arbres de plusieurs espèces tropicales,

notre ami nous indiqua du doigt la place où Cook a reçu le coup mortel. Les falaises voisines sont pleines de cavernes dont les naturels se servent comme de lieux de sépulture; c'est dans l'une d'elles, dit-on, que les prêtres ont déposé les ossements du grand navigateur, parce qu'ils les considéraient comme des reliques. D'après notre ami, tous les renseignements qu'il avait obtenus des indigènes de tout rang avaient constamment abouti à établir que l'attaque faite sur les blancs n'avait pas été préméditée. Quelques sauvages avaient dérobé un bateau afin de lui enlever les clous dont ils voulaient faire des hameçons. Cook vint, avec d'autres canots, chercher le bateau perdu. Comme il parlait sur ce sujet avec plusieurs chefs, un certain nombre de naturels se rassembla autour d'eux, et les soldats, sans attendre d'ordres, car ils croyaient qu'on allait l'attaquer, firent feu. Un chef tomba. Les naturels s'avançaient et, comme Cook se retournait pour commander qu'on cessât le feu, il fut percé de part en part d'un coup de lance. En le voyant tomber, la peine et l'horreur furent égales des deux côtés. Les naturels, dans leur superstition, l'avaient pris pour leur souverain Rono, mort depuis longtemps, et ils l'avaient déifié. D'après leur légende, ce Rono, dans un accès de colère, avait tué sa femme et, le repentir de cette action lui ayant fait perdre la raison, il avait erré parmi les îles, luttant contre tous ceux qu'il rencontrait. Enfin il était monté sur un navire d'une construction étrange, sans que personne sût où il était allé, bien que tous pensassent qu'il devait revenir. A l'arrivée de Cook, les prêtres s'étaient figuré que c'était Rono qui revenait, et, le revêtant des habillements réservés pour leur dieu, ils l'avaient conduit dans leurs temples, et lui avaient offert des sacrifices afin de se le rendre favorable, tandis que le peuple se prosternait devant lui qui ne comprenait rien aux honneurs qu'on lui rendait. Lorsqu'il fut mort, il ne manqua point de gens qui mirent en doute qu'il fût Rono; mais d'autres affirmaient qu'il l'était; et on assure que les prêtres, ayant recueilli plusieurs de ses ossements, les conservaient dans un panier d'osier recouvert de plumes rouges, fort estimées chez eux. C'est dans ce panier qu'on les portait chaque année de temple en temple, quand les prêtres allaient lever leur tribut sur le peuple. On ne sait pas ce que ces ossements sont devenus après l'abolition de l'idolâtrie en 1819; mais il est possible qu'il aient été cachés par quelques vieux prêtres secrètement attachés à leur ancienne foi.

A propos de clous, les naturels en font d'excellents hameçons, qu'ils préfèrent même à ceux qu'on fabrique en Angleterre. Ils leur accordent toujours une très-grande valeur, mais ils ne sont pas encore aussi

mor-
ls se
t-on,
parce
tous
rang
ancs
ba-
ons.
ne il
arels
car
na-
ader
En
otés.
rain
nde,
ntir
les,
un
llé,
les
des
urs
ora-
nait
qua
fir-
lu-
ier
rés
se-
est
ent



Côte de Havai.

ils
or-
ssi

ins
des
ré
A
can
mit
ban
ven
pilo
qu
au-
tar
ave
trés
nou
rem
cell
tout
l'en
c
est
sa l
tout
ils c
sur
les
où n
sion
com
à qu
dan
not
Notr
Ang
simp
un g
y fu
écha
nou
nou

insensés que ces indigènes des îles des Amis qui, après s'être procuré des clous, les ont plantés dans l'espérance d'en obtenir une abondante récolte !

A peine avions-nous jeté l'ancre que nous fûmes entourés par les canots des naturels, qui n'avaient d'autres vêtements que le taro primitif. Ils nous apportaient des fruits à pain, des noix de coco, des bananes et d'autres productions du sol, espérant ainsi se faire bien venir de nous. L'un d'eux, qui parlait assez bien l'anglais, s'offrit pour piloter notre canot jusqu'à terre. Nous avions hâte d'y arriver. A mesure que nous approchions, des hommes, des femmes, des enfants venaient au-devant de nous. Les hommes portaient, comme ceux des canots, le taro ; mais les femmes avaient ces larges robes bleues que j'ai décrites, avec des couronnes de fleurs autour de la tête. Quand nous fûmes entrés au milieu des masses de lave qui bordaient le rivage, le peuple nous aida poliment à prendre terre. Nous le trouvâmes extraordinairement sérieux. Il n'y a pas de femmes aussi gaies généralement que celles de ces îles ; et cependant elles marchaient auprès de nous toutes silencieuses. Enfin notre guide s'arrêta, et, nous montrant l'endroit même où nous étions, il nous dit :

« Là, hommes blancs, là, amis ; c'est là que votre grand chef de mer est tombé. » Il répéta, à ce que nous apprîmes, les mêmes mots dans sa langue. Les naturels écoutaient ses paroles ; ils baissèrent la tête, tout honteux, comme s'ils avaient eux-mêmes commis le crime dont ils entendaient parler. Nous arrachâmes plusieurs morceaux de lave sur la place même pour les remettre à nos amis d'Angleterre, et nous les envoyâmes à bord de la goëlette qui devait nous retrouver à Kailua, où nous accompagnerions le missionnaire par terre. Dès que le missionnaire eut achevé de parler au peuple, nous désirâmes vivement commencer notre voyage, et l'un des principaux indigènes, qui vivaient à quelques kilomètres de là vers le nord, nous invita à passer la nuit dans sa hutte ; nous y consentîmes et l'accompagnâmes avec plaisir. A notre arrivée, le festin se préparait en plein air dans le four habituel. Notre hôte avait fait tuer un porc gras, car il savait la répugnance des Anglais pour manger du chien. Quant au four, c'était l'affaire la plus simple : un trou creusé dans la terre ; on y avait allumé sur des pierres un grand feu jusqu'à ce que la terre d'alentour fut échauffée ; le porc y fut introduit et le trou recouvert de terre ; des nuées de vapeur s'en échappèrent et, quand elles cessèrent, la viande était cuite à point. Nous nous assîmes en rond d'une manière très-primitive sur des nattes, et la nourriture nous fut présentée dans des Calebasses ou sur de larges

feuilles. Pour pain, nous avions des fruits à pain. Ils sont nourrissants, ont à peu près le goût, mais n'ont ni l'apparence ni la consistance de notre pain. Ils sont presque de la taille des pamplemousses et ont un goût de citron quand ils viennent d'être cueillis; mais on les mange ordinairement cuits, et alors ils rappellent le marron grillé. En outre, on nous servit du poisson bien préparé et que nous mangeâmes avec la pulpe de noix de coco dont le jus formait notre boisson. Les visiteurs assistaient en grand nombre à notre repas, et tous, hommes et femmes, causaient ensemble le plus gaiement du monde, les femmes surtout, qui ne cessaient pas de rire aux éclats. A la nuit, la hutte fut éclairée en allumant des éclats d'un bois résineux, appelé *koukia*; on les avait fichés tout autour sur les poteaux qui supportaient le toit. Dès que nous eûmes exprimé le désir de dormir, on étendit des nattes pour séparer nos chambres à coucher.

Nous retournâmes à Kailua le lendemain. Après un court séjour dans cette ville, nous nous embarquâmes de nouveau, nous dirigeant vers le sud pour visiter la station de Waiohinu et de là faire l'ascension du grand volcan de Kilauea. Quand nous eûmes contemplé le magnifique spectacle que nous présentaient la grande chaîne volcanique de l'île et ses terribles éruptions, nous nous hâtâmes de redescendre vers la mer et de retrouver notre goëlette pour aller rejoindre les nôtres à Honolulu.

A la nuit, un épais brouillard nous enveloppa, et les ténèbres devinrent telles que, à la lettre, nous ne pouvions plus distinguer nos mains si nous tendions les bras. M. Brand avait fait le quart du milieu, et, pour faire celui du matin, nous le remplaçâmes, Jerry et moi, avec Ben-Youl et quelques indigènes de l'équipage. Nous glissions doucement sur les eaux sombres, la brise tombait peu à peu, et enfin nous fûmes dans un calme plat. Je me promenais avec Jerry sur le tillac, en parlant des scènes auxquelles nous avions assisté, lorsque, dans un instant de silence, un cri, un gémissement frappa nos oreilles, comme s'il nous arrivait de la mer à une assez grande distance.

« Avez-vous entendu, Jerry? demandai-je.

— Oui, et vous? Qu'est-ce que ce peut être? répondit-il. Ah! en voici un autre; ce n'est donc pas un bruit imaginaire.

— Non, je l'ai distinctement entendu, repris-je. Je crains qu'il ne se passe quelque chose de grave. Que pouvons nous faire? » Le cri de détresse se répéta comme une lamentation.

« Vous ne croyez pas aux esprits? dit Jerry. S'il y en avait, je dirais que ce sont eux et non des hommes, qui émettent de pareils sons.

sants,
nce de
ont un
mange
outre,
s avec
iteurs
nmes,
rtout,
clairée
avait
s que
pour

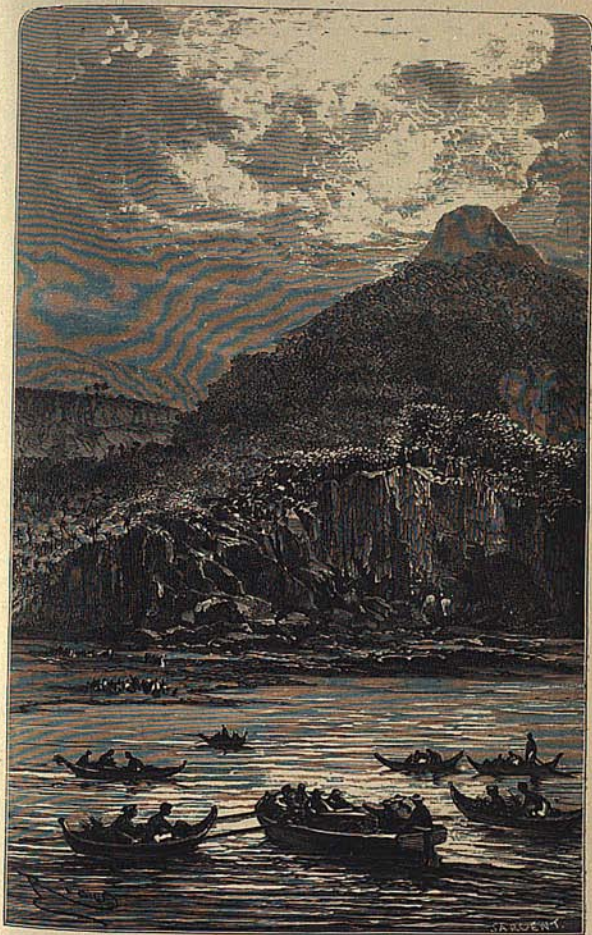
éjour
geant
nsion
agni-
te de
vers
res à

s de-
nos
llieu,
avec
ouce-
nous
c, en
s un
mme

voici

ne se
i de

irais



Nous fûmes entourés par les canots des naturels.

tre
tio
pr
se
co
da
ég
ter
ru
ret

fai
la
eff
su
ma
tio

l'a
pe

pe
de

inf

est
sor
ba

im
po
ca
co

ta
qu

— Voilà qui est insensé, Jerry, répondis-je, presque en colère contre lui, parce que je le voyais céder à son penchant pour la superstition. Dès que ces sons ne sont pas imaginaires, ils ne peuvent être produits que par des êtres humains en détresse; mais qu'est-ce qui se passe? c'est évidemment ce que je ne puis savoir. Ben-Youl avait, comme nous, entendu les cris et écoutait de son mieux, en se demandant quelle en pouvait être la cause. Les matelots indigènes les avaient également entendus et pensaient qu'ils provenaient des esprits de la tempête errant sur les flots, ce qui nous présageait pour bientôt un rude coup de vent. Tout à coup un cri plus perçant et plus sinistre retentit encore.

« Oh! c'est horrible! m'écriai-je. Il doit se commettre quelque forfait non loin de nous. Appelons M. Brand, et voyons ce qu'il pense de la situation. Je descendis donc pour le réveiller et lui parler des bruits effrayants que nous avons entendus. » Le docteur et lui furent bientôt sur le pont. Il commença par rire des récits que nous lui faisons; mais, comme il écoutait depuis quelque temps, une nouvelle lamentation, prolongée, profonde, nous arriva apportée à travers l'Océan.

« C'est le cri d'une personne qui est dans une mortelle peur ou à l'agonie, observa-t-il.

— En voici un autre! » C'était un cri ou plutôt un gémissement perçant.

« La mer est si calme et l'atmosphère est dans un tel état que le son peut nous venir de fort loin, remarqua M. Mac Ritchie. Il peut arriver de seize cents à trois mille mètres de distance.

— Essayons d'en trouver la direction et d'aller au secours de ces infortunés, quels qu'ils soient, s'écria M. Brand.

— Et comment le pouvons-nous? demanda le docteur. Notre goëlette est une vraie coque de noix qui ne contiendra que trois ou quatre personnes de plus, et s'il se passe, comme je le crois, quelque acte de bandit, nous n'avons pas d'autre chance que d'en devenir les victimes.

— C'est cependant notre devoir, répondit le cousin Silas. Il m'est impossible de me tenir tranquille ici en pensant que notre arrivée pourrait empêcher de plus grands malheurs. Je vais descendre dans le canot et je ne doute pas que je ne trouve des volontaires pour m'accompagner.

— En ce cas, Brand, j'irai avec vous, dit le docteur, qui avait autant de cœur que n'importe qui. Je vous ferai observer néanmoins que nous serions plus sages d'attendre l'arrivée du jour.

— Non, non, docteur, reprit Silas; vous n'êtes pas un combattant,

vous. Une vie qui a tant de valeur ne se risque point. Vous resterez à bord et vous veillerez sur nos jeunes gens.

— Mais nous allons aller avec vous, monsieur Brand! nous écriâmes-nous ensemble, Jerry et moi. Vous n'allez pas nous laisser ici!

— Incontestablement si, mes garçons! répondit le cousin Silas. Comment pourrais-je répondre de vous au capitaine si l'un ou l'autre était tué et que je revinsse? Vous resterez à bord de la goëlette. Le jour se lèvera bientôt, et, si je ne reviens pas auparavant, vous y verrez pour rechercher mon corps quelque part.

— Si vous avez résolu d'y aller, eh bien, voyez-vous, monsieur, j'y vais avec vous, dit Ben-Youl en se levant. Un de ces moricauds dit qu'il nous accompagnera; et c'est ce dont vous avez besoin. M'est avis, en effet, que, si nous réussissons à effrayer ces vilains assez pour qu'ils cessent leur œuvre de mort, nous aurons fait quelque bien; mais, quant à les forcer d'y renoncer, il n'y faut pas songer, même si nous menions à l'abordage notre petite goëlette la *Colombe*. »

M. Brand, après avoir remercié Ben de ses offres de service, les accepta. Tous les deux s'armèrent, sans délais, et, accompagnés par un Havaïen aussi grand que fort, ils mirent à l'eau le canot de la goëlette.

« Voici ce que je conseillerais, dit Ben. Allons aussi près que possible sans être vus de l'endroit d'où sont partis ces cris, et là, hélons le vaisseau, le radeau, ou quoi que ce soit, du ton le plus effrayant, et disons-leur que, s'ils ne cessent pas leur massacre, s'ils ne laissent point tranquilles les gens qu'ils torturent, nous allons les faire sauter jusqu'au ciel. S'ils ne nous écoutent pas, nous crierons, nous hurlerons, nous ferons tout le tapage que nous pourrons comme si un millier de démons allait les accoster; et, comme les gens qui font le mal ont toujours une mauvaise conscience, ils se figureront que notre fracas est dix mille fois plus fort et plus terrible. Si cela ne réussit point, nous recourrons à quelque autre ruse; en tout cas, j'en réponds, nous en viendrons à bout d'une façon ou d'une autre. »

Pendant la harangue de Ben, M. Brand chargeait ses pistolets. Quand tout fut prêt, ils entrèrent dans le canot et s'éloignèrent. Nous les perdîmes immédiatement de vue dans les ténèbres intenses qui nous environnaient. Leurs avirons avaient été assourdis; mais longtemps encore nous les entendîmes frapper doucement l'eau, ce qui prouvait à quelle distance le son se propageait et combien pouvait être plus éloigné que nous ne le supposions le théâtre du forfait que nos oreilles nous avaient révélé. Comme M. Brand avait relevé la situation de la *Colombe*, on se proposait d'aller vers le sud-ouest, d'où les sons étaient arrivés, et



Le volcan de l'île Hawaii, vu de jour.

du
ce
Po
Be
au
Ca
el
ne
no
ta
ca
po
au
all
ve
to
af
qu
pù
pr
qu
no
ra
sic
Po
br
n'o
la
plu
de
ter
ne
le
cor
ear

droit dans la ligne du vent, tel qu'il soufflait puisqu'il s'était tourné de ce côté; nous savions qu'il n'aurait pas grand'peine à nous retrouver. Pourtant nous restions fort inquiets. Après tout, le plan proposé par Ben-Youl nous paraissait encore pouvoir réussir aussi bien que tout autre, bien mieux même que ne l'aurait fait l'approche de notre petite *Colombe*; car, comme elle ne jaugeait pas plus de vingt tonneaux, elle n'était guère de taille à imposer le respect, d'autant plus qu'elle ne portait aucun canon, et puis que nous n'avions pour armes que nos carabines. Le canot avait à peine quitté la goëlette que les lamentations recommencèrent. Elles semblaient plus éclatantes ou, en tout cas, plus distinctes. On ne pouvait plus douter qu'elles ne fussent poussées par des êtres humains en détresse. Vieux-Surley le pensait aussi. Il courait sur le pont, en proie à la plus grande agitation; puis, allongeant le cou, il répondait par un long hurlement au cri qu'il venait d'entendre. Cependant nous continuâmes à glisser doucement toutes voiles dehors, allant autant que nous pouvions près du vent, afin de nous maintenir dans la direction des sons. Il avait été convenu que nous virerions de bord tous les quarts d'heure, afin que M. Brand pût savoir notre situation et sur quelle bordée il nous rencontrerait probablement... Nous écoutions de toutes nos oreilles pour saisir quelque bruit nouveau et nous regardions de tous nos yeux autour de nous avec l'espoir qu'une ouverture dans le brouillard nous montrerait quelque chose. Mais une heure se passa sans que nous entendissions le moindre son. Le vent s'était un peu élevé et tourné vers l'ouest; nous pensâmes que c'était là ce qui empêchait de nouveaux bruits de parvenir jusqu'à nous. Une autre heure s'écoula et M. Brand n'était pas de retour. L'inquiétude nous prit. Nous allions sans cesse à la lampe de l'habitacle pour voir l'heure à nos montres. Le jour n'était plus loin. Évidemment le docteur était sérieusement alarmé sur le sort de nos amis, bien qu'il n'en dit pas un mot. Une fois nous crûmes entendre une portée de voix, puis un coup de feu et un cri, mais nous ne pûmes nous mettre d'accord à ce sujet. Nous continuions à arpenter le pont du navire à grands pas, tout en naviguant comme il avait été convenu; la nuit s'acheva ainsi et l'aube reparut sur le monde des eaux.

feu
rid
de
ren
cûr
ber
Cel
taic
étai
l'ex
suff
cett
nou
ceve
can
son
con
«
çais
Silas
«
gard

CHAPITRE XIII

Au pouvoir des pirates.

Le jour augmentait. Lorsque le soleil, pareil à une grosse boule de feu, s'éleva lentement sur l'horizon, le brouillard monta comme un rideau de la surface des eaux, roulant ses masses informes de vapeur devant la brise. Le vent, après avoir de nouveau tourné au sud, était remonté à l'ouest, lorsque sous une autre arcade de nuages nous aperçûmes deux navires à côté l'un de l'autre. L'un était une goëlette, beau bâtiment, mais à l'air déshonnête; l'autre était un grand brick. Celui-ci avait ses voiles de cacatois, et ses huniers de perroquet flottaient au vent; ses huniers étaient sur les chouquets, ses basses voiles étaient hissées, ses vergues brassées de ci et de là; en un mot, il offrait l'exemple de la confusion la plus complète. Son aspect seul aurait suffi pour nous indiquer qu'un malheur lui était arrivé, même si, cette nuit, nous n'avions pas entendu les cris. Quant à notre canot, nous le cherchions en vain de toutes parts: il ne se laissait pas apercevoir. Nous examinâmes les deux navires à l'aide d'une lunette; le canot ne se voyait le long ni de l'un ni de l'autre. De tous côtés nous sondâmes l'horizon et nous n'y découvrîmes pas un point qui pût le concerner.

« Que nous faut-il faire? » s'écria Jerry d'un ton désolé. Je commençais aussi à avoir bien peur qu'il ne fût arrivé malheur à mon cousin Silas, sans compter Ben et le Havaiën que je n'oubliais pas.

« Eh bien! voyez! que se passe-t-il donc? » reprit Jerry. Nous regardâmes. La goëlette s'était un peu éloignée du brick et celui-ci,

après avoir roulé une ou deux fois, de tribord à bâbord, sembla plonger sa proue dans l'eau. Nous le regardions avec une vive émotion. Son beaupré ne se relevait point. Le navire s'enfonçait doucement, tranquillement, comme s'il plongeait de sa propre volonté dans la profondeur de l'Océan. La mer engloutit son tillac, les bas mâts disparurent, puis les hauts, les voiles relâchées flottèrent un instant en place, puis s'enfoncèrent, entraînées par leurs drisses, au fond de l'eau.

L'horreur nous rendait immobiles. En rapprochant les cris que nous avions entendus et la scène que nous venions de contempler, nous ne pouvions plus douter que la goëlette qui était sous nos yeux ne fût montée par des pirates. Après avoir massacré l'équipage du brick, ces gens avaient coulé ce bâtiment pour détruire, autant que possible, toute trace de leur forfait. Cependant nous, nous avions été les témoins de leur crime, quand ils pensaient qu'aucun être humain ne s'en serait aperçu. En ce cas, qu'étaient devenus M. Brand, Ben et le Havaiien ? S'ils avaient été à notre bord, nous aurions sans doute agi prudemment en essayant de nous éloigner des pirates ; suivant toute vraisemblance, s'ils nous attrapaient, ils ne manqueraient point, dans la pensée que nous soupçonnions ce qui s'était passé, de nous traiter comme l'équipage du brick capturé. Et cependant, comment pouvions-nous penser à fuir en abandonnant nos amis et surtout un homme comme mon cousin Silas qui, nous en étions bien certains, ne nous aurait jamais délaissés tant qu'ils auraient eu quelque espoir que nous étions en vie ?

Pendant quelques instants après que le brick eut coulé à fond, la goëlette ne parut pas faire attention à nous, bien que nous continuassions à nous approcher d'elle. Le patron de la *Colombe* était un Anglais nommé Stone, qui commandait à deux indigènes. Stone était un honnête homme qui ne connaissait aucun détour. Son principe était d'obéir à l'ordre, quel qu'il fût, qu'il avait reçu d'un supérieur. Or M. Brand avait ordonné de courir des bordées du côté du vent jusqu'à ce qu'il revint à bord ; aussi l'idée ne se présentait-elle pas à lui de nous proposer de fuir un aussi dangereux voisinage. Les naturels ne disaient rien, mais ils ne paraissaient pas à leur aise. M. Mac Ritchie était dans une très-vive agitation et ne cessait point de marcher à grands pas sur notre petit pont. Cependant nous nous approchions de plus en plus de la grosse goëlette. Tout à coup le docteur s'arrêta, nous regardant les larmes aux yeux et nous dit : « Mes chers enfants, il est bien triste de le penser, mais nous n'en pouvons plus guère douter : j'ai bien peur que notre ami et ses compagnons ne soient tombés vic-

lon-
ion.
ent,
pro-
spa-
ace,

ous
s ne
fût
ick,
ble,
oins
t se-
en?
em-
em-
sée
me
ous
me
ient
ions

l, la
uas-
An-
t un
était
Or
qu'à
i de
s ne
chie
er à
s de
ous
l est
er :
vic-



Le navire s'enfonçait doucement.

ti
ve
d
fa
d
S

ve
ce
to
n

pa
n

q
s
n
fu
et

di

u
si

Je
fi

lu
D
de
va
av
er
la

m

M

times de ces bandits. Si nos amis sont vivants (et franchement je n'y vois guère de vraisemblance), on ne leur permettra certainement pas de retourner parmi nous. Par conséquent, nous allons seulement faire le sacrifice de notre existence en nous laissant tomber au pouvoir de ces pirates. Pendant qu'il en temps encore, échappons-leur. Patron Stone, n'êtes-vous pas de cet avis ?

— Ah ! monsieur, je ne peux pas m'empêcher de penser comme vous, répondit le patron. Si vous me l'ordonnez, car je me considère comme sous vos ordres, nous nous éloignerons tout de suite et ferons toutes voiles vers le Nord. Nous devrions l'avoir fait, aussitôt que nous avons reconnu la nature de ce bâtiment. »

Le docteur hésita encore ; il était en proie à une lutte violente. Il se passa la main sur le front. « Oui, c'est ce qu'il faut faire. Éloignons-nous et mettons toutes voiles dehors ! » s'écria-t-il.

Mais à peine le gouvernail était-il tourné et une grande voile carrée que portait notre petite goëlette était-elle hissée, que l'étranger parut s'apercevoir de notre présence. Nous ne courions pas depuis dix minutes que sa proue fut lentement tournée sur nous, ses huniers carrés furent hissés, sa voile de misaine parée, une voile carrée développée, et il s'élança sur nous comme un lévrier qui chasse un lièvre.

« Avons-nous quelque chance de lui échapper, monsieur Stone ? » dit Jerry en désignant la grosse goëlette qui nous poursuivait.

Stone, qui était à la barre, regarda par-dessus son épaule et, après une minute de réflexion, répondit : « Nous n'en avons aucune, monsieur Frankland.

— Alors je ne vois guère à quoi sert de nous sauver, observa Jerry. Si nous devons être tués, soyons-le tout de suite, et que cela finisse !

— Non, monsieur ; ainsi que M. Callard le dit, notre devoir est de lutter tant que nous le pourrons. Nos existences sont dans la main de Dieu. Il peut nous procurer les moyens de nous sauver, quoique notre défaut de perspicacité nous empêche de les voir à présent. Peut-être va-t-il se faire un calme plat qui nous permettra de nous servir de nos avirons ; ou un coup de vent va s'élever, qui brisera les mâts de notre ennemi, ou un autre bâtiment montant à l'horizon obligera le pirate à la fuite.

— Vous avez raison, monsieur Stone, reprit Jerry ; mais je me demande ce qu'ils feront de nous tous, s'ils nous attrapent.

— Ils couperont la gorge à tous les fils de nos mères ! répondit M. Stone avec calme. J'ai souvent pensé à la mort et, quant à moi, je

suis prêt à mourir, car j'ai confiance en Celui qui a la puissance de sauver nos âmes. Avez-vous la même espérance, jeunes gens? Je l'espère. »

M. Mac Ritchie écoutait ces paroles avec componction et en paraissait fort ému. La mort de M. Brand et de ses compagnons était un fait si vraisemblable, que nous en vinmes à le considérer comme une certitude. Qu'allions-nous devenir? Fort probablement, nous serions immédiatement massacrés. Nous interrogions tout l'horizon avec anxiété. Nulle part il ne nous montrait la moindre voile. Le vent restait calme. L'ennemi approchait avec une effrayante rapidité. Nous étions déjà à portée de ses canons et cependant il ne tirait pas sur nous, et nous en conclûmes qu'il n'avait pas d'artillerie. Quant à nous mettre en défense, il n'y fallait pas songer. Nous en avions parlé, Jerry et moi; mais nous y avions renoncé, car l'étranger pouvait se contenter de nous couler bas.

M. Stone nous prouvait alors qu'il ne s'était pas vanté. Il conservait tout son sang-froid en dépit du terrible péril qui nous menaçait. Enfin, retenant la barre du gouvernail et ne quittant pas les voiles des yeux, il s'agenouilla et prononça une ardente prière pour notre salut. Les naturels et nous, nous suivîmes cet exemple et, quand nous nous relevâmes, je sentais, à part moi, que j'étais bien mieux qu'auparavant préparé à subir avec résignation le sort qui nous attendait, et je crois qu'il en était de même pour tous nos compagnons.

L'ennemi était alors à portée de fusil, et cependant il ne tirait pas encore. Ceux qui le montaient voyaient parfaitement que, dans quelques minutes, ils seraient sur nous, et pensaient sans doute que nous ne valions pas la poudre pour nous tuer.

« Et quelle chance nous reste-t-il à présent, monsieur Stone? demanda le docteur en jetant un regard plein d'horreur sur le pirate.

— Aucune, monsieur, à ce que je vois, répondit M. Stone; mais, comme je le disais, il peut y avoir des moyens préparés sans que je le voie; nous continuerons donc, s'il vous plaît. »

Une ou deux minutes plus tard, la patience des brigands eut l'air d'être épuisée. Un coup de feu retentit, et une balle passa en sifflant à travers nos voiles. Jerry et moi nous baissâmes la tête, tant il nous semblait que la balle avait été près de nos oreilles. Jerry se mit en colère. « J'ai bien envie, s'écria-t-il, de leur envoyer une balle à mon tour! » et, avant que personne eût vu ce qu'il faisait, il avait saisi sa carabine et avait fait feu.

« Voilà qui ne vaut rien, monsieur, observa, avec le plus grand

calme, le capitaine Stone ; vous n'aurez fait qu'augmenter la fureur de ces méchants.

— Non ! non ! criait Jerry. Mourons en combattant ; nous pourrions avant de mourir tuer plusieurs d'entre eux.

— Il est aussi possible que nous causions la mort de nos amis, répliqua le capitaine. Ah ! si nous avions l'espérance de les empêcher de nous faire du mal, nous ferions bien de les tuer ; mais, comme cela ne se peut pas, nous devons attendre avec patience. »

Le docteur paraissant partager l'avis du capitaine, Jerry ne rechargéa pas son arme. Cependant le seul coup qu'il avait tiré eut les suites les plus désastreuses ; car les pirates, supposant que nous voulions nous défendre, avancèrent plusieurs mousquets et ouvrirent sur nous un feu assez vif. Les balles tombaient comme la grêle, et je pensais que nous y passerions tous. Déjà les deux pauvres Havaïens étaient étendus sur le pont, frappés coup sur coup de blessures mortelles. L'affaire devenait sérieuse. J'étais d'avis qu'il fallait amener nos voiles ; le docteur le croyait aussi, mais le capitaine Stone nous pria de laisser tout hissé. « Nous ne pouvons pas encore, monsieur, assurer que nous sommes pris. Tenons ! tenons ferme ! cria-t-il. Dieu veuille sur nous ! Si sa volonté est que nous soyons perdus, que sa volonté soit faite. » A peine avait-il prononcé ces paroles de vraie pitié que, levant son bras en l'air, il lâcha la barre et tomba sur le pont. Jerry courut prendre sa place à la barre ; moi, j'essayai de le soulever et le docteur s'agenouilla près de lui. « Continuez, continuez, je vous le conseille, murmura-t-il, en soulevant sa tête. Ils m'ont donné mon compte, docteur, vous ne pouvez rien pour moi, je le sais. Allons, tout est bien ; nous sommes morts en faisant notre devoir. Nous connaissons Dieu qui mérite notre confiance, lui seul a le pouvoir de sauver nos âmes. » A ces mots, il retomba, jetant un dernier regard sur le pirate et nous exhortant par signes à continuer notre fuite. Le docteur lui prit les mains, et, au bout d'une minute, les lâcha en branlant la tête et dit : « Il est parti comme un brave qu'il était et comme un vrai chrétien. »

Cependant Jerry se tenait sans peur debout à la barre. Aussitôt que M. Stone fut tombé, les pirates cessèrent leur feu. Ils étaient si près maintenant que, s'ils l'avaient voulu, nous leur aurions l'un après l'autre servi de cible. Enfin, ils se trouvaient presque sur notre travers.

« Allons ! jeune niais, mettez en panne ou nous vous coulerons, » cria-t-on de l'avant. Le docteur alors donnait ses soins à un des indigènes, en sorte qu'il ne fut pas alors aperçu. L'ordre était donné avec peu de politesse, mais Jerry et moi reconnûmes qu'il n'y avait pas

lieu d'y désobéir ; en conséquence, laissant Jerry à la barre, je larguai le foc, tandis que les voiles de misaine donnaient du côté du vent.

« Envoyez-nous votre bateau, cria-t-on encore.

— Nous n'en avons pas, répondit Jerry, et il ajouta tout bas : Vous devez bien le savoir.

— Oh ! oh ! nous allons vous en envoyer un, » répliqua la voix.

Pendant ce temps, la grosse goëlette s'était mise en panne tout près de nous. Quelques hommes vinrent alors à l'arrière, descendirent du gaillard avec un long canot qui vogua vers nous, portant la plus vilaine bande de brigands que j'eusse jamais pu rêver. D'après l'échantillon qu'ils nous avaient donné de leurs procédés, nous ne nous attendions qu'à être sabrés et jetés à l'eau dès qu'ils auraient mis le pied sur notre bord. Celui qui paraissait le moins repoussant était un homme, probablement un officier, qui était assis dans les écoutes d'arrière. A mesure qu'il approchait, je ne pouvais pas m'empêcher d'examiner sa figure. C'était un mulâtre, aux traits beaux et réguliers. J'étais sûr de l'avoir vu quelque part, et il n'y avait pas longtemps. Il avait sur la tête un grand chapeau de paille à larges bords, et un mouchoir aux couleurs éclatantes ; il portait un gilet de soie rouge et une veste du drap le plus fin. Dans la ceinture qui lui entourait la taille, étaient passés un poignard et une paire de pistolets montés en argent. En arrivant, il sauta légèrement sur le pont de la *Colombe*, et regarda autour de lui.

« Allons ! mes enfants, soyez prêts ; ne craignez rien, dit le docteur. Rappelez-vous que le pire qu'ils peuvent nous faire, c'est de nous tuer, et, puisqu'ils n'y gagneront rien, ils nous laisseront peut-être vivre. »

Comme nous ne faisons pas la moindre tentative d'une résistance qui aurait été de la folie, les pirates mêmes manquaient de prétextes pour nous faire du mal. Nous nous bornions à nous tenir debout tranquillement à l'arrière, attendant que notre sort se décidât.

Un des autres pirates descendit bientôt sans cérémonie dans la cabine, et le reste s'avança jusqu'à l'écoutille d'avant.

L'officier me regarda et je le regardai. Vieux-Surley, qui d'abord nous eut l'air tout disposé à sauter sur les envahisseurs, et qui grondait avec furie, alla vers l'officier et lui lécha les mains. Alors, malgré sa figure rasée de frais, ses brillants habits, ses joues bien nourries, je reconnus celui qui s'était fait appeler Manuel Silva, l'homme que nous avions, au risque de notre vie, sauvé du naufrage du brick espagnol. « Oui, je vous reconnais, murmura-t-il dans son mauvais anglais, mais

que les autres ne s'en aperçoivent point. Je ne suis pas homme à oublier les bons traitements. Voilà tout!

— Savez-vous ce que sont devenus M. Brand et ses compagnons? » demandai-je vivement. Il ne me répondit point et, prenant le ton du commandement, il ordonna au docteur, à Jerry et à moi, de passer dans le canot.

Le docteur pria qu'on le laissât pour soigner les deux Havaïens blessés; mais les bandits se mirent à rire de sa demande: « Nous aussi nous avons des blessés, dirent-ils, et nous avons besoin que vous les soigniez; si vous êtes médecin, vous serez bien reçu. » Néanmoins les prières du docteur furent si instantes, qu'enfin l'on consentit à prendre l'un des blessés; quant à l'autre, il faut bien l'avouer, il ne donnait plus d'espoir. Nous jetâmes un dernier regard sur le cadavre du pauvre Stone.

« Qu'en fera-t-on? demanda Jerry.

— Ne vous en inquiétez pas, blanc-bec, répondit un des hommes; son affaire sera bientôt faite. »

Silva, laissant trois hommes sur notre goëlette, nous ordonna de passer dans son bateau. Comme nous démarrions, Vieux-Surley, qui avait été flairer les autres hommes, poussa un long aboiement, comme pour nous dire: « Ne me laissez pas arrière! » et s'élança après nous. Cette pauvre bête, nous étions bien heureux de l'avoir; car, en cas de besoin, elle pouvait nous servir de véritable ami.

Nous montâmes sur le pont de la goëlette. Il nous sembla que l'équipage jetait sur nous de sinistres regards, mais personne ne nous parla jusqu'à ce qu'un homme, que nous prîmes pour le capitaine, se fût avancé jusque près de l'échelle et nous eût apostrophés d'un ton violent: « Qui êtes-vous? D'où venez-vous? vous qui allez scruter les affaires des autres? » Il frappait le pont de son pied en parlant, comme s'il se mettait en colère. C'était un homme pâle, à la figure longue, avec une grande barbe et la plus mauvaise expression dans les yeux.

« Nous n'avons aucun désir de nous mêler des affaires des autres, répondit le docteur tranquillement. Nous avons perdu un canot avec quelques-uns des hommes appartenant à notre goëlette, et nous pensions qu'ils pouvaient avoir été recueillis par vous.

— Je ne sais rien des gens dont vous parlez; mais, comme vous en avez vu plus qu'il ne vous appartenait d'en voir, vous resterez ici. Surtout, il nous fallait une goëlette comme la vôtre: ainsi, n'en parlons plus, et estimez-vous heureux de conserver la vie. Vous voyez que nous ne nous cachons pas. »

En effet, étant supposé que nous eussions eu quelques doutes à ce sujet, ces paroles nous les auraient ôtées. Néanmoins, j'étais fort aise de n'avoir point été tué immédiatement ; mais je me demandais pourquoi ces bandits nous avaient épargnés. Le docteur, il est vrai, pouvait leur être d'une grande utilité, et peut-être, comme Jerry en fit la remarque, croyaient-ils que nous ne valions pas la peine d'être tués. Le docteur, Jerry et moi, avec Surley à nos pieds, nous nous tenions en attendant près de l'échelle. Quant au pauvre Havaïen blessé, on l'avait hissé et porté plus avant sur le pont.

Le navire où nous étions était un beau et grand bâtiment, d'au moins cent quatre-vingts tonneaux, évidemment de construction américaine, comme le montraient la grandeur de ses bouts, la hauteur de ses mâts élançés, la largeur de ses bandes blanches à l'extérieur, la façon dont son tillac était peint et équipé. Parmi ceux qui le montaient, il y avait beaucoup de blancs, mais aussi beaucoup de noirs, de mulâtres et d'hommes de toutes les nuances du brun, des cuivrés et des olivâtres. Jamais je n'avais vu une telle collection de gens de races et de nations si mêlées, mais tous m'avaient l'air des plus effrontés coupe-jarrets.

Notre temps sur la goëlette ne se passait pas très-agréablement. Le docteur était presque constamment occupé auprès des malades et des blessés ; lorsqu'il nous rejoignait il avait l'air si triste, que nous osions à peine lui faire part de nos plans de délivrance et de l'espérance que nous avions que M. Brand et Ben-Youl auraient échappé aux pirates. La nuit, nous faisons des rêves affreux : ce n'étaient que combats et massacres, et nous étions bien contents de nous réveiller et de nous rassurer l'un l'autre.

Silva ne paraissait faire aucune attention à nous ; mais nous pensions toujours que c'était à lui que nous devions de n'avoir pas été tués et de n'être pas maltraités. On se rappelle que le récit de la fuite des condamnés de Juan Fernandez nous avait fait concevoir contre lui de graves soupçons. En le trouvant associé aux pirates, nous avions vu nos soupçons confirmés ; mais, tout pirate qu'il était, il avait encore quelque chose d'humain. A bord du *Triton*, il n'avait pas cessé de se bien comporter, et il nous témoignait maintenant, à sa façon, la reconnaissance des bontés que nous avions eues pour lui. Voilà ce que Jerry et moi nous pensions sur son compte.

Les deux ou trois jours suivants s'écoulèrent comme le premier. Notre ami le coq noir nous apportait notre nourriture avec régularité, et on nous laissait nous promener tant que nous voulions sur le tillac et nous glisser le soir dans notre cabine. Personne ne s'occupait de

nous. Ceux qui faisaient fonctions d'officiers passaient sans nous regarder, et les matelots ne prenaient pas la peine d'échanger une parole avec nous. Enfin, Jerry et moi, nous nous avisâmes de nouer de meilleures relations avec l'équipage. Surley aussi trouvait fort triste de se tenir toute la journée le museau sur nos genoux. La difficulté était de nous faire bien venir de ces gredins. Ordinairement nous ne nous entretenions de nos projets qu'en l'absence du docteur, auquel ses occupations personnelles prenaient tous les jours beaucoup de temps. Nous résolûmes donc d'essayer d'abord de gagner les bonnes grâces du nègre qui nous apportait nos repas.

« Dites donc, coq, s'écria Jerry, vous nous donnez de très-bonne nourriture; mais n'y pourriez-vous pas ajouter de temps en temps un morceau de viande? Surley en a bien, et nous avons, toute la vie, été accoutumés à en manger; de sorte que cela nous ferait plaisir.

— Oh! oh! prenez-en donc à Surley, répondit Tom Congo, en riant.

— Bah! vous êtes trop poli pour vouloir que nous mangions des restes comme un chien, dit Jerry: nous aimerions avoir un morceau de bœuf ou de porc. »

Congo avait l'air content, et, bien qu'il ne nous le promit point, nous restâmes persuadés qu'il nous apporterait de la viande. Au fond, nous y tenions médiocrement; mais nous espérions l'intéresser à nous en lui demandant une faveur qu'il pouvait nous accorder aisément. C'était lui faire un compliment que de paraître le reconnaître pour notre supérieur, du moins à présent. En effet, le lendemain, à dîner, il nous servit un beau morceau de bœuf bouilli avec des pommes de terre. Que pouvions-nous lui donner en retour? Nos couteaux avaient trop de valeur pour nous; mais Jerry, qui possédait un porte-crayon d'argent, le lui offrit. Le vieux Tom demanda à quoi cela servait; et, quand nous lui eûmes dit que c'était pour écrire, il rit d'une oreille à l'autre en remarquant que cela ne lui serait d'aucun usage, puisqu'il ne savait même pas écrire son nom; mais il ne nous en remerciait pas moins.

Il y avait dès lors à bord deux hommes qui étaient bien disposés pour nous; cette idée nous fit du bien. Nous nous levâmes et nous commençâmes à pourchasser Vieux-Surley sur le pont, le faisant courir après une balle de bitord, jusqu'à ce que nous fussions fatigués du jeu. Alors nous nous promenâmes en long et en large sur le pont jusqu'à ce que, peu à peu, nous fussions arrivés à l'arrière, où nous pûmes jeter un coup d'œil sur la boussole. Nous courions au sud-sud-ouest.

« Où allons-nous, l'ami? dit Jerry, s'adressant au timonier.

— Demandez au capitaine, il vous le dira sans doute, blanc-bec.

— Oh! cela m'est bien égal! reprit Jerry d'un ton nonchalant. Je ne le demandais que par curiosité. Qu'est-ce que cela me fait d'aller en Chine ou en Californie, ou de doubler le cap Horn?

— Vous paraissez bien indépendant, mon bonhomme, répondit le timonier. Si vous êtes des nôtres, je ne doute pas que vous ne fassiez votre chemin.

— Je ne me refuse pas à le faire, continua Jerry : montrez-moi la route, je suis votre homme.

— Votre esprit décidé me plaît. Je parlerai pour vous à l'équipage. Quant à moi, je suis sûr que vous vous connaissez à la navigation, dont la plupart de mes officiers ne savent rien. Si vous vous joigniez à nous, vous ne tarderiez point à passer officier.

— Grand merci de votre bonne opinion, dit Jerry, je n'ai pas d'ambition. Tout ce que je désire, c'est de faire ce qui me plaît, sans que personne s'en mêle.

— Décidément vous êtes un fameux gaillard, observa le pirate. J'aime les gens de votre trempe, et, si je le puis, je vous le montrerai.

— Merci encore une fois, dit Jerry en sautant après la queue de Surley, vous m'avez fait l'effet d'un bon garçon et voilà pourquoi je vous ai parlé. »

C'est ainsi que, par degrés, nous nous faisons bien venir de l'équipage. Avant le soir, nous nous pourchassions dans les agrès. Sur l'avant, les matelots avaient un singe : nous l'attrapâmes et nous voulûmes le faire monter sur le dos de Surley. Ni l'un ni l'autre des deux animaux ne s'en souciait; mais, à force de les amadouer, nous vîmes à bout de les mettre d'accord. Jacko essayait quelquefois de tirer à la dérobée la queue ou les oreilles de Surley; le chien se retournait en tâchant de mordre la jambe du singe, mais celui-ci était trop alerte : il lui échappait en sautant de côté, ou sur son dos, comme s'il y voulait danser, ou s'accrochait à un cordage et s'y balançait hors de sa portée. C'était si amusant, que nous en oubliâmes presque où nous étions et ce que nous étions. Les pirates eurent donc lieu de nous prendre pour des enfants au cœur léger, et ne se donnèrent plus la peine de nous surveiller. Au fond, si romanesque que cela puisse sembler de se trouver à bord d'un pirate, au milieu d'horribles bandits, d'aller personne ne sait où, il n'en est pas moins vrai que c'est très-pénible, désolant et que, malgré ce que nous faisons le jour pour paraître joyeux, Jerry et moi nous nous réveillions souvent et passions une partie de la

nuit à pleurer et nous demandant ce que nous deviendrions. Heureusement nous finîmes par nous rappeler ce qu'on nous avait appris chez nous, ce que le capitaine Frankland et M. Brand nous avaient répété, que, dans toutes les difficultés et dans toutes les épreuves de ce monde, nous devions mettre notre confiance en Dieu, sûrs de trouver force et consolation.

Notre pauvre docteur paraissait encore plus à plaindre que nous ; il maigrissait à vue d'œil. Évidemment sa captivité lui était un lourd fardeau. Comme il était beaucoup plus utile que nous aux pirates, il avait bien moins de chance que nous de leur échapper. Nous n'aurions pu leur servir, nous, que pour la navigation : encore n'y pouvions-nous pas grand'chose sans nos livres et nos instruments.

Les jours s'ajoutaient aux jours. Les pirates nous semblaient alors devenir inquiets ; continuellement ils grimpaient à la tête du mât et y passaient la journée à scruter tous les coins de l'horizon. Cherchaient-ils une terre ? un navire ? Nous n'en savions rien. Enfin, une après-midi, la vigie cria : « Une voile !

— Où ça ? demanda le capitaine, qui jusqu'à ce moment était resté à demi endormi sur le pont. Il sauta debout, et, en un instant, comme tout le monde à bord, il se montra plein de vie et d'animation.

— A l'avant ! sous le vent ! répondit la vigie. C'est un grand bâtiment qui va vers le sud. » Le vent soufflait alors de l'ouest.

Plusieurs officiers et des matelots montèrent pour examiner l'étranger ; en redescendant, ils paraissaient pleins de satisfaction.

« C'est un navire marchand qui vient de Californie, dit l'un ; il doit être chargé d'or.

— Voilà bien ce qu'il nous faut ! dit un autre.

— Il est gros, et l'équipage défendra son or, remarqua un troisième.

— Qu'importe ? Un peu de bataille augmente la valeur de la prise, cria un autre. Nous leur montrerons ce qu'ils auront gagné par leur résistance. »

On ordonna le branle-bas et les hommes se précipitèrent aux canons : on courut sur l'étranger.

éti
go
ma
avi
ma
Cep
de
du
Le
An
lui
I
por
Un
ger
de
per
côt
com
mé
s'il
l'é

CHAPITRE XIV

Aventures à bord du pirate.

Le bâtiment étranger nous vit approcher, et la façon dont nous étions sous voiles dut lui faire soupçonner quel était le genre de notre goëlette. C'était un beau et grand navire, évidemment un fin voilier, mais la goëlette manœuvrait pour lui couper la route. Tant que nous avions marché à petites voiles, la *Colombe* était allée de conserve : mais à présent que nous forcions de voiles, elle resta loin en arrière. Cependant, avant de la quitter, le capitaine lui avait indiqué un rendez-vous. J'ai oublié de dire qu'après avoir longtemps ignoré le nom du capitaine, nous avons fini par apprendre qu'il s'appelait Bruno. Le nom paraissait étranger ; mais l'homme était bien certainement un Anglais ou un Américain. La goëlette s'appelait le *Faucon* et le nom lui convenait.

En nous approchant, nous hissâmes les couleurs anglaises, et en réponse le bâtiment mit à sa pointe les bandes et les étoiles des États-Unis. Nous avançons. Jerry et moi, nous nous imaginâmes que l'étranger ne se doutait pas du caractère de la goëlette, car il n'essayait pas de nous échapper et paraissait s'attendre à une rencontre amicale. Cependant le capitaine Bruno tournait fréquemment son télescope du côté de ce navire et l'étudiait avec attention. Les officiers à leur tour commencèrent à chuchoter entre eux et à jeter sur lui des regards de méfiance. Je demandai à M. Mac Ritchie, qui se trouvait près de nous, s'il pensait que les pirates attaqueraient ce navire et en massacraient l'équipage, comme nous pensions qu'ils l'avaient fait de celui du brick.

« Je redoute quelque événement terrible, me dit-il à voix basse ; mais je ne crains pas grand'chose pour les gens de ce navire-là. A mon avis, les pirates découvriront qu'ils ont trouvé à qui parler. Faites attention. Ce bâtiment n'est pas marchand ; c'est un bâtiment de guerre anglais ou américain, peut-être chilien. Je ne serais pas étonné qu'il fût à la recherche de ces gens-ci. Je ne sais guère ce qu'il faut souhaiter. S'ils persistent à combattre, ils le feront en désespérés, et nous courrons autant qu'eux le risque d'être tués, quoique, si on les prend, il se peut que nous retrouvions la liberté. D'un autre côté, s'ils réussissent à s'échapper, nous n'y gagnerons que de voir prolonger notre captivité.

— Mais, dans le cas où ce navire-là serait ce que vous le supposez, dit Jerry, et que la goëlette fût prise par lui, ne courrions-nous pas risque d'être pendus comme pirates ? Comment prouverions-nous que nous sommes d'honnêtes gens ?

— Ce ne sera pas bien difficile, répondit M. Mac Ritchie. Les pirates eux-mêmes avoueront que nous ne sommes à leur bord que malgré nous, et le compte que nous pouvons rendre de nous-mêmes est trop minutieux pour ne pas mériter qu'on y ajoute foi. Après tout, espérons pour le mieux. Tenez, voici le capitaine Bruno qui commence à s'apercevoir qu'il s'est trompé. »

Nous venions d'arriver presque à portée ordinaire de canon. Tout à coup le capitaine, s'élançant à la barre, cria d'une voix de tonnerre : « Borde les écoutes de l'avant et du grand mât ! Brasse les vergues ! amène la barre ! cours au plus près ! » L'équipage se précipita pour exécuter les ordres, comprenant bien que la vie dépendait ici de l'activité. La goëlette était déjà trop près de l'ennemi. Elle ne pouvait plus douter qu'il ne fût un bâtiment de guerre. Avant que les ordres du capitaine Bruno eussent pu être exécutés, l'étranger découvrait une ligne de sabords et huit longues pièces de canon, menaçant de nous couler à fond si nous voulions résister ; en même temps il arborait à l'arrière les bandes et les étoiles des États-Unis.

Les pirates virent que leur avidité et leur folie les avaient perdus : mais le capitaine déploya un indomptable courage et des ressources extraordinaires. « Arrêtez ! s'écria-t-il, avant qu'on eût touché à une écoute. Nous pouvons tout perdre en essayant de fuir. Je vais tâcher de tromper ces beaux messieurs et de les renvoyer sur une piste fausse. » Les pirates semblèrent goûter fort l'idée de jouer un tour à l'ennemi, et applaudirent à la proposition de leur capitaine. La goëlette continua donc tranquillement sa route jusqu'à ce qu'elle fût tout

près de la corvette. Alors elle mit en panne, bien au vent toutefois de l'autre. Un canot fut mis à l'eau, et le capitaine Bruno, avec quatre de ceux de ses gens qui avaient la mine la moins suspecte, y descendit et nagea vers la corvette. Lorsque nous avions mis en panne, la corvette en avait fait autant, à deux cents mètres environ, sous notre vent. Quant à nous, nous regardions ce qui se passait avec le plus vif intérêt.

« Si ce gremlin réussit à tromper le capitaine de la corvette, observa M. Mac Ritchie, ce me sera une preuve que l'impudence peut parfois triompher.

— Ne pourrions-nous pas faire signe à l'équipage du bâtiment de guerre qu'on nous retient ici en captivité? » demanda Jerry.

A ces paroles, je regardai autour de nous, et je vis deux des plus mauvais drôles de l'équipage qui se tenaient à nos côtés; ils avaient à la main leurs pistolets armés. Dans l'espoir qu'on n'avait pas entendu Jerry, je le touchai comme par hasard à l'épaule; il vit les pistolets et ne parla plus. Notre situation devenait à chaque instant plus critique. Si leur capitaine était arrêté dans le bâtiment de guerre, nous ne pouvions pas savoir quelle vengeance les pirates tireraient de nous. Nous suivions donc des yeux le capitaine Bruno avec anxiété; mais nous le vîmes monter avec un parfait sang-froid à bord du vaisseau. Nos angoisses augmentèrent dès qu'on l'aperçut d'abord sur le pont, puis descendre à l'intérieur. Les minutes nous semblaient des heures, et cependant il ne reparaisait point. Les pirates se rapprochèrent de nous, et l'un d'eux, un nègre des plus hideux, après avoir successivement regardé son pistolet armé et nous, se mit à rire démesurément comme s'il avait la plus grande envie de nous faire sauter la cervelle. Nous nous efforçâmes d'y sembler fort indifférents; mais j'avoue que je ne pus point m'empêcher plusieurs fois de retourner la tête pour voir la direction du canon de son pistolet. Le nègre et son compagnon avaient l'air si mauvais, que je craignais qu'ils ne nous tuassent, quel que fût l'événement. Si le capitaine Bruno revenait à bord, nous restions en captivité; s'il était détenu, les pirates s'en vengeraient certainement sur nous. Je n'osais point parler, encore moins bouger; car, si je levais un bras, cela pouvait passer pour un signal, et j'aurais reçu une balle dans la tête. La corvette américaine sous sa blanche voile paraissait aussi élégante que gracieuse lorsqu'elle mit en panne à peu de distance de nous. Que j'eusse désiré être à son bord, loin du pirate, quand même celui-ci eût dû s'échapper sans recevoir le châtiment qu'il méritait! Mes espérances étaient vaines. Au bout d'une autre

dizaine de minutes, le capitaine Bruno, en personne, reparut sur le pont, et nous le vîmes, se tenant en haut de l'échelle, distribuer des poignées de main à plusieurs des officiers. Il avait l'air d'échanger avec eux une bonne plaisanterie, car ils riaient tous de bien bon cœur lorsqu'il descendit et rentra dans son canot. En revenant vers la goëlette, il ôta son chapeau et salua du meilleur air. « Vraiment, me disais-je, l'impudence peut parfois réussir ! »

Il fut bientôt remonté à bord. « Faites voile ! dit-il en souriant, la corvette et nous sommes à la recherche d'un damné pirate qui s'est rendu coupable d'atrocités de toute sorte. Je voudrais bien savoir où le trouver ! » La plaisanterie parut amuser beaucoup tous ceux qui étaient sur le pont, car on les entendit rire doucement de tous les côtés. « Silva, il faut faire tenir nos gens dans l'entre-pont, ajouta le capitaine, car l'équipage du bâtiment de guerre pourrait s'étonner de voir un si grand nombre de vilains gars sur un paisible navire de commerce. » L'ordre fut rigoureusement obéi. Il ne resta plus sur le tillac que ceux qui s'y livraient aux occupations ordinaires à un marchand. Le vent était léger, et la goëlette prit son temps pour déployer l'une après l'autre ses voiles, jusqu'à ce qu'elle eût mis dehors tout ce qu'elle pouvait porter. La corvette en fit autant. Et les deux bâtiments s'en allèrent de conserve sous leur nuage de toile. La goëlette prenait évidemment l'avance, et peu à peu la distance qui nous séparait du navire de guerre s'augmentait. Le capitaine Bruno avait des éclats de rire silencieux, mais de temps en temps il jetait un regard inquiet derrière lui.

Nous avions, Jerry et moi, recouvré la liberté de nous promener sur le pont et d'observer tout ce qui se passait. Le capitaine continuait de guetter la corvette. « Bien sûr, me dit Jerry, il aura remis à l'Américain des papiers falsifiés, ou lui aura joué tout autre tour qu'il craint de voir découvrir. » Cela me parut d'abord une pure imagination. Il n'y avait pas moyen d'en parler au docteur sans être entendu. Nous glissions toujours sur le paisible Océan, augmentant de plus en plus la distance qui nous séparait de la corvette, et le capitaine Bruno avait l'air de plus en plus charmé. Sa figure, que j'examinais, finit par me faire croire que les conjectures de Jerry étaient fondées. Tout en guettant le capitaine et en arpentant le pont, nous convinmes que, s'il osait, il mouillera ses voiles pour leur faire tenir plus de vent. Une heure environ s'était ainsi écoulée, lorsque tout à coup la corvette embarda quelque peu, une bouffée de fumée blanche s'éleva dans l'air, puis un grand bruit, et un boulet passa volant sur l'eau, tout près de nous.

« Ah ! ah ! vous m'avez donc reconnu, mes amis ? s'écria le capitaine Bruno en sautant du couronnement. Tout le monde sur le pont ! Montez les longs canons ! Il faut essayer de blesser à l'aile ce gaillard-là avant qu'il réussisse à nous rogner les plumes. » Un instant plus tard, tout le monde était en mouvement. On installe les palans, et l'on tire du fond de la cale deux longs et très-lourds canons avec leur affût, on les monte rapidement, on les établit, et le feu commence vivement contre la corvette. Elle continua le sien ; mais pour le faire elle était chaque fois obligée d'embardeur, de sorte que la goëlette avait un grand avantage sur elle, puisqu'elle pouvait faire feu de ses canons de poupe aussi vite qu'ils étaient chargés. C'était un feu à grandes distances, car les deux navires étaient déjà si éloignés l'un de l'autre, qu'il fallait une grande habileté pour envoyer un boulet qui approchât du but. Silva me parut être un des meilleurs tireurs du bord. Plusieurs fois, lorsqu'il fit feu, son boulet traversa les voiles du bâtiment de guerre. Le principal dessein des pirates était de leur faire des avaries, et celui des Américains d'abattre un des petits mâts de la goëlette. Si l'Américain avait découvert plus tôt le tour qu'on lui avait joué, il aurait très-vraisemblablement coupé plusieurs de nos agrès et nous aurait attrapés ; maintenant, nous paraissions avoir toute espèce de chance de lui échapper. Cependant la corvette nous envoya aussi plusieurs boulets dans nos voiles, mais le dommage fut immédiatement réparé, car les pirates avaient monté sur le pont une provision de cordages, de voiles et d'espars de rechange, en sorte que, ainsi que nous le vîmes, toutes les avaries pouvaient être immédiatement réparées. Comme nous l'avons déjà dit, il y avait autant de chances, si la corvette nous abordait, pour que nous eussions la gorge coupée et la tête cassée, ou pour qu'on nous rendit la liberté. Nous ne savions donc guère que désirer. Chaque fois qu'un boulet arrivait près de la goëlette, les pirates, comme si nous y eussions été pour quelque chose, nous lançaient de tels regards de colère, que nous nous attendions à ce que quelques-uns d'entre eux nous fissent sauter la cervelle.

Les heures se succédèrent ainsi. Une chasse sérieuse est une longue affaire, et les Américains ont dû s'en apercevoir. Pendant quelque temps, le vent était resté le même qu'auparavant. C'était tout en faveur de la goëlette qui, par un vent léger, marchait mieux que la corvette. Vers le soir cependant les nuages commencèrent à s'accumuler dans l'est de l'horizon. Leur banc montait de plus en plus dans le ciel. De temps à autre, une masse s'en détachait envoyant des nuées légères qui s'avançaient rapidement sur nos têtes dans l'espace demeuré bleu.

D'abord, la surface des eaux se plissa de rides étincelantes, puis apparurent de petites vagues qui finirent par être des vagues à la cime écumeuse. Alors la goëlette bondit en avant, les voiles enflées, les bras des vergues forcés, les mâts et les espars craquant sous les efforts qu'ils supportaient.

Il y avait déjà quelque temps, bien qu'il continuât son feu, que le bâtiment de guerre n'avait pu nous envoyer de boulet qui nous menaçât, parce que nous avions toujours accru la distance qui nous séparait; mais à présent la force de la brise tournait à son avantage, et sa marche égalait la nôtre. Or la brise augmentait. Le capitaine se tenait à l'arrière, examinant avec la plus minutieuse attention chaque espars, chaque cordage, pour voir comment était supportée la tension toujours plus grande. Nous volions à présent, l'eau passait en sifflant sur nos bossoirs, l'embrun sautait de chaque côté et nous couvrait de ses ruisselantes averses. La toile bombait et tirait violemment, si violemment que je croyais qu'elle allait rompre les mâts ou sortir des ralingues. Cependant le capitaine Bruno n'ordonnait point qu'on les rentrât. Il regardait en arrière; la corvette marchait aussi vite que nous, peut-être plus vite. Ce n'était pas l'instant de diminuer de voile, et l'équipage en était aussi persuadé. Chacun de ces bandits savait trop bien qu'il combattait la corde au cou et, bien qu'une telle perspective décide les hommes à combattre en désespérés lorsqu'ils y sont réduits, elle les décide également à fuir comme les plus lâches s'ils voient quelque espérance d'échapper.

En ce moment la mer s'était beaucoup élevée, et la goëlette, qui allait vent arrière, se mit à plonger. D'abord la corvette courut avec plus de tranquillité, puis elle sentit aussi l'effet du trouble du flot, et nous continuâmes ainsi tous les deux à plonger nos bossoirs dans la mer en nous précipitant en avant. On ne pouvait douter, à voir le mouvement des deux navires, qu'il ne s'agit là d'une sérieuse affaire. La corvette, avec ses charges de toile largement développées, toutes ses voiles bombées à l'extrême, était passionnée à la poursuite; la façon ardente, précipitée, dont la goëlette se débattait au milieu des lames en furie, montrait qu'elle avait la conscience que, pour elle, l'espérance du salut n'était que dans la fuite.

Il soufflait maintenant une brise carabinée. Aussi chaque fois que je regardais en haut, je m'attendais à entendre quelque horrible craquement et à voir les mâts de hune nous tomber, sens dessus dessous, sur la tête; mais quoique les mâts de perroquet pliassent et se tordissent comme des cannes à pêche lorsqu'un lourd poisson se débat au bout

de la ligne, ils étaient trop bien soutenus par le gréement pour céder même à la pression énorme qu'ils supportaient.

Le capitaine Bruno appela encore Silva près de lui. Ils se consultèrent durant quelques minutes, regardèrent la corvette, puis leurs propres voiles. Le résultat de cette consultation fut de faire monter quelques hommes à la poupe ; on y établit de nouveau les longs canons et, guettant l'occasion, ils ouvrirent le feu sur la corvette quand l'arrière s'en relevait.

« Si seulement nous pouvions, observa Silva, descendre leur mât de hune de misaine avec cette montagne de toile qu'il soutient, nous serions bientôt hors de leur vue. »

Et il se baissa pour pointer son canon.

Il fit feu.

Les voiles restèrent comme auparavant, mais le coup avait porté, autant que nous pûmes en juger en voyant des hommes monter dans les haubans pour réparer le dommage qu'il avait causé.

Les pirates poussèrent des hurras en apercevant l'effet du coup. « Tirez encore ! Silva, tirez ! » criaient-ils. Ainsi encouragé, Silva continua son feu aussi vite qu'on chargeait les pièces ; mais ces coups réitérés n'empêchaient pas la corvette de nous poursuivre aussi orgueilleusement et aussi bravement. De temps à autre elle nous envoyait un boulet de ses pièces d'avant, mais la difficulté de viser, avec une mer pareille, était extrême, et généralement ses boulets tombaient loin de nous. En fait, sauf le premier coup, Silva ne pouvait non plus guère se vanter de son habileté de pointeur. Il se mettait en colère, et jetait de furieux regards sur le navire qui nous poursuivait. Les deux canons étaient chargés. Silva se baissa sur l'un et fit feu ; puis, sans s'arrêter pour en voir le résultat, il vint à l'autre. La goëlette plongeait alors. Comme elle se relevait au sommet de la lame, le boulet sortit de la gueule du canon. Il s'ouvrit un chemin parmi les flots écumants, et les pirates poussèrent des cris de triomphe. Ils en avaient une bonne raison. La large nuée de voiles qui avait surmonté le pont de la corvette semblait se dissoudre dans les airs. Ce n'est pas toujours la vitesse qui gagne la course ; ce n'est pas toujours la bonne cause que favorise la fortune. Le boulet du pirate avait coupé en deux le mât de hune de misaine de la corvette, et nous pouvions voir ce débris, tombé sur les bossoirs, avec sa masse emmêlée d'espars, de voiles et d'agrès, entravant la marche du bâtiment.

« A présent, nous pouvons diminuer de voiles, cria le capitaine Bruno. Montez, mes gars, faites vite. » Les matelots n'avaient pas be-

soin qu'on leur montrât la nécessité de se hâter. Ils s'élançèrent, et bientôt ils avaient cargué les voiles de perroquet et pris deux ris dans les huniers. Ainsi déchargée de l'énorme poids qui avait pesé sur elle et qui l'avait presque noyée, la goëlette put dès lors courir bien plus aisément sur la mer et avec une vitesse presque égale.

Nous continuâmes à surveiller la corvette. Elle pouvait sans doute porter des voiles sur son grand mât, mais elle eut besoin de temps pour se débarrasser des débris de son mât de hune et relever son étui de misaine qui avait été abattu. Il fallait le faire avant de pouvoir installer le hunier du grand mât. Tout ce travail demanda du temps et permit à la goëlette de prendre beaucoup d'avance. D'ailleurs, la nuit arrivait et promettait d'être fort noire. Les chances qu'avait le pirate de s'échapper devenaient donc toujours plus considérables. Nous courions. Les voiles de la corvette devenaient de moins en moins visibles, on finit par n'en plus apercevoir qu'une mince pyramide qui s'élevait sur le ciel à l'horizon lointain. M. Mac Ritchie, qui nous avait rejoints sur le pont, poussa un long soupir. La captivité était plus lourde encore pour lui que pour nous. Quand les ténèbres arrivèrent, la corvette était perdue de vue.

Le lendemain, quand, au point du jour, nous montâmes sur le pont, nous cherchâmes en vain la corvette : elle avait disparu de l'horizon.

Nous fîmes alors, en silence, deux ou trois tours sur le pont.

« Dites-moi, Harry, s'écria tout à coup Jerry, que peut donc être devenue la *Colombe*? » Nous avions été dans ces derniers temps si fort occupés de ce qui nous concernait personnellement, que nous n'avions plus du tout pensé à notre petite goëlette.

« Si elle n'a pas coulé à fond durant la tempête d'hier, la corvette a pu s'en emparer, répondis-je. Si cela est arrivé, il est fort probable que ceux qui la montent mettront leur cou dans un nœud de corde, car il leur sera impossible d'expliquer comment ils en sont devenus les possesseurs. »

Quant au capitaine Bruno, il paraissait fort insensible au sort de l'équipage de la *Colombe*; mais il jurait et grommelait à l'idée qu'elle pouvait être tombée au pouvoir de la corvette, et il aurait sans doute préféré savoir qu'elle était au fond de l'eau. Cependant, comme elle tenait parfaitement la mer, il se pouvait qu'elle eût aussi résisté à la tempête et, dans ce cas, nous pensions, Jerry et moi, qu'elle saurait bien se rendre au rendez-vous que lui avait assigné le pirate. Nous l'espérions, car nous avions conçu vaguement l'idée qu'elle pourrait nous servir de

quelque façon à nous tirer de notre captivité. Comment? Nous l'ignorions ; mais il nous semblait possible, une nuit, dans quelque relâche où l'on réparerait le *Faucon*, de descendre sur la *Colombe* et de nous sauver avec. Il suffit des plus minces espérances pour entretenir le courage de gens qui se trouvent dans la situation où nous étions.

Au bout de trois ou quatre journées, les pirates devinrent persuadés que le bâtiment de guerre ne les rencontrerait plus. En passant près de la boussole, Jerry et moi, nous regardions à la dérobée, et nous trouvions que la goëlette continuait sa route vers le sud. Les pirates se tenaient toujours sur le qui-vive ; évidemment ils guettaient quelque navire ou quelque île ; mais nous croyions qu'il s'agissait plutôt d'un navire, à cause de la diversité des directions qu'ils examinaient aux quatre coins de l'horizon ; parfois même nous restions en panne durant quelques heures de suite.

« Ce serait bon, Harry, s'ils allaient de nouveau rencontrer la corvette ! me dit Jerry dans un instant où nous étions seuls. Cette fois, les Américains ne nous laisseraient pas échapper aussi facilement que la première. »

— Les pirates sont trop avisés pour cela, répliquai-je. Mais, regardez donc, il y a probablement quelque chose en vue. On remet la barre au vent, et nous entrons en chasse, quoi que ce soit. »

Il y avait une forte brise, soufflant du nord-ouest, et nous courions au sud-est. M. Mac Ritchie se joignit à la promenade que nous faisons sur le pont. Il avait l'air plus grave et plus triste que jamais. Nous en concluâmes qu'il avait appris que les pirates allaient consommer un nouvel acte d'atrocité. Ce qu'il y a de certain, comme nous le vîmes bientôt, c'est qu'ils s'attendaient à quelque combat. On ouvrait les soutes, on en tirait de la poudre et des projectiles, on hissait des armes, et chacun était occupé à les fourbir ou à les charger.

Nous n'osions pas grimper aux vergues, mais nous regardions de tous nos yeux, en avant, pour essayer de découvrir quel était le navire que les pirates poursuivaient incontestablement. D'abord les voiles de cacatois, puis celles de perroquet et les huniers s'élevèrent lentement à l'horizon ; enfin les basses voiles parurent, et nous pûmes distinguer toute la coque du bâtiment. C'était une grande barque, et il n'y avait pas moyen d'imaginer que les pirates se trompassent en la prenant pour un navire marchand. La première fois qu'on l'avait vue nous venions de déjeuner, et quand on aperçut complètement sa coque, le soleil allait se coucher.

Notre approche ne semblait pas beaucoup effrayer le navire, car il

continuait à courir tranquillement vers le sud. Nous le suivions comme un limier qui poursuit sa proie. Les pirates étaient transportés de joie; ils avaient reconnu ce bâtiment pour un de ceux qu'ils avaient vus en déchargement à San-Francisco, et ils n'avaient aucun doute, d'après le nombre de passagers qu'il y avait à bord, en l'examinant à la lunette, qu'il ramenait des chercheurs d'or retournant chez eux avec la fortune qu'ils avaient acquise à la sueur de leur front, quelques-uns à force d'un travail honnête et persévérant, d'autres par les moyens les plus illégitimes auxquels les gens ont recours quand ils sont entraînés par la passion du gain.

Quand les ténèbres furent tombées sur l'Océan, nous eûmes peine à apercevoir le navire en avant. Nous nous tinmes dans ses eaux et, comme nous marchions beaucoup plus vite que lui, nous ne tardâmes pas à en être assez près pour distinguer les noires figures de son équipage, rassemblé sur le pont et se demandant sans doute ce que nous pouvions être. On ne tira pas un coup de canon, aucune parole ne fut échangée entre les deux bâtiments. « Peut-être, me disais-je, cette grande barque est-elle prête au combat. En ce cas, les pirates pourraient bien encore trouver à qui parler; cependant il est extraordinaire que personne de ce bâtiment n'ait l'air de nous voir. » Nous étions encore dans les eaux de l'étranger, mais nous le gagnions aisément. Jerry et moi étions demeurés sur le pont, pour voir ce qui allait se passer. Nous touchions à sa poupe. Notre barre fut portée à babord, ce qui nous mit en position de courir le long de l'étranger. Ce ne fut qu'au moment où notre proue était près de le toucher, qu'une voix cria héla.

« Qui êtes-vous? et que voulez-vous? demandait-on.

— Nous allons vous le faire voir, répliqua le capitaine Bruno.

— Est-ce comme ça que ça se joue! s'écria-t-on. En ce cas, feu!

Immédiatement plusieurs boulets entrèrent dans l'avant de la goëlette. Les pirates rendirent le compliment, et bientôt leur colère ne connut plus de bornes. Ils juraient, sacraient, hurlaient, tout en faisant feu plutôt comme des démons que comme des hommes. La goëlette s'était un peu éloignée, probablement dans l'espérance d'écraser son adversaire avant de l'aborder. Évidemment ce navire portait plus d'hommes que les pirates ne l'avaient supposé. Ils manœuvraient bien leurs canons et combattaient bravement, mais plus la goëlette s'éloignait, et moins ils avaient d'effet, parce que ces gens-là n'avaient pas l'habitude de se servir de leurs armes; au contraire, les pirates touchaient presque à tout coup. Au milieu des tonnerres de l'artillerie et

des éclairs de la poudre, qui illuminaient les ténébres et nous révélèrent toute l'horreur de l'action, parmi les cris et les hurlements des blessés et des mourants, nous vîmes bientôt que l'habileté avec laquelle les pirates maniaient leurs armes déseparait l'ennemi. Les espars tombaient l'un après l'autre, les voiles déchirées descendaient en longues bandes sur le pont. A chaque coup qui portait, les pirates criaient de joie et de triomphe. Bientôt il nous fallut raccourcir nos voiles pour nous maintenir près du bâtiment attaqué, dont le feu n'était pourtant pas complètement inutile, car notre pont était jonché de morts et de mourants. Enfin le mât de misaine de la barque et celui de hune de son grand mât tombèrent l'un après l'autre, ce qui mit ce bâtiment tout à fait à la discrétion des pirates qui pouvaient tourner tout à l'entour, tandis que l'équipage, encombré par la chute des mâts et des voiles, ne pouvait même plus manœuvrer ses canons. Les pirates, en poussant des cris de joie féroce, se tinrent à distance, passèrent devant la barque et l'enfilèrent de toute une bordée. Le pont de l'étranger retentit de cris et de gémissements, mais rien n'y annonça qu'il fût près de cesser sa résistance. Au contraire, dès qu'on eut pu y mettre les canons à babord, la barque recommença son feu sur la goëlette. Celle-ci vira vent devant, et revint sur l'autre de façon à lui envoyer une bordée en enfilade en passant sous sa poupe. Pendant une minute tout feu avait cessé; car aucun canon de la barque ne pouvait tirer sur nous, et les pirates réservaient leur tir pour le moment où il aurait le plus terrible effet. C'est à peine si nous pouvions encore distinguer sa coque et ses agrès brisés au milieu de la nuit; et déjà croyant la posséder, les pirates calculaient la riche part de butin qui leur en reviendrait, lorsque soudain des flammes brillantes s'élançèrent du milieu du bâtiment; un fracas épouvantable assourdit nos oreilles, et tout sauta : espars, grément, formes humaines et pièces de bois brûlantes illuminèrent au loin la sombre vision, tandis que les flammes éclairaient les figures déçues des pirates qui contemplaient la catastrophe dont ils étaient les auteurs. Les uns éclataient de fureur, les autres d'avarice désappointée; il y en avait qui étaient frappés d'horreur, d'autres palissaient de crainte qu'un sort pareil ne leur fût réservé. On n'essaya de sauver aucun de ceux qui, échappés au naufrage enflammé, pouvaient se débattre au milieu des vagues. Nous crûmes entendre des lamentations, des demandes de secours, puis tout se tut, et les flots se refermèrent sur les têtes de ceux qui luttaient, mais luttaient en vain. Le capitaine Bruno lança un formidable juron, frappa du pied le pont pour donner un libre cours à sa colère, ordonna de remettre la barre

au vent, et reprit sa course vers le sud. Voilà les pirates. Voilà ce qu'ils ont toujours été, malgré la teinte romanesque qu'on s'est efforcé de donner à leurs crimes.

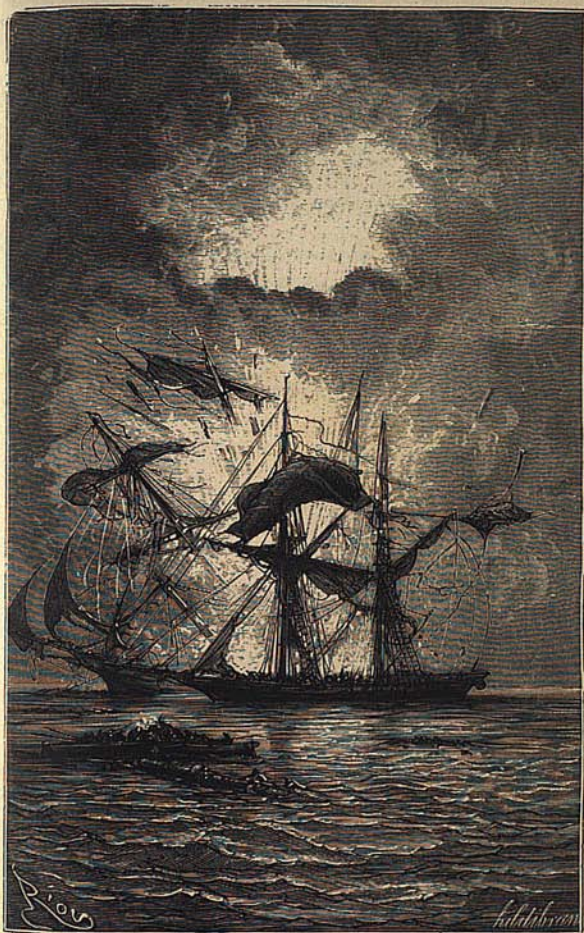
Plusieurs jours encore la goëlette continua son chemin, et nous eûmes la joie qu'elle ne rencontra aucun bâtiment à piller ni à détruire. Nous ne cessions pas de nous inquiéter du sort qui nous menaçait. A celle-là s'ajoutait une autre cause d'anxiété, car les querelles devenaient de plus en plus fréquentes parmi les pirates; nous en ignorions le motif, mais le fait n'était que trop évident. Il semblait qu'il se formait un parti contre le capitaine, et nous imaginions que le chef de ce parti était Silva. Ce n'était, de notre part, qu'une supposition; mais nous ne pouvions pas douter que Silva ne fût plus avec le capitaine dans d'aussi bons termes qu'auparavant. Il n'avait le caractère ni ambitieux ni querelleur, et c'était peut-être à son insu qu'une partie des pirates le portaient à leur tête, comprenant bien que, si leurs plans échouaient, il en serait la principale victime, tandis qu'on pourrait toujours se débarrasser de lui quand ils le jugeraient utile. De temps en temps les querelles devenaient violentes; on tirait le couteau, on montrait les pistolets; les choses arrivaient au pire; des blessures étaient faites et reçues, le sang coulait. La saignée calmait pour un moment les colères, mais elles renaissaient à la plus légère provocation.

Un jour deux hommes causaient ensemble et avaient l'air tout à fait d'accord. L'un d'eux sortit de sa poche des dés et quelques pièces d'or et d'argent: l'autre montra aussi sa monnaie. Ils commencèrent à jouer en riant d'abord très-amicalement des diverses chances du jeu. Par degrés le rire cessa, et la passion monta de plus en plus ardente. L'un prenait un air de triomphe à mesure que l'or de son adversaire augmentait son enjeu. L'autre finit par n'avoir plus de monnaie. Il perdit successivement une montre, un couteau-poignard, plusieurs bijoux, un crucifix d'or qu'il baisa avant de s'en séparer, et un pistolet garni d'argent. Ses dents se serraient, ses yeux roulaient. Il joua encore, perdit et, n'ayant plus rien à donner, il retourna ses poches. Le gagnant insistait pour être payé; le perdant devint d'une pâleur mortelle. Il se mit debout. Un matelot passait, ayant un long couteau dans sa ceinture; le perdant s'en saisit et s'écria: « Tenez, voilà tout ce que je vous donne! » et il le plongea jusqu'à la garde dans le corps du gagnant, qui tomba sans mot dire sur le pont. Un certain nombre d'hommes se rassemblèrent, et l'assassin leur dit: « Il m'insultait! il avait gagné tout ce que j'avais et en voulait davantage. » Les auditeurs semblaient trouver son action fort juste, et n'essayaient pas de s'em-

ilâ ce
s'est

s eû-
ruire.
ait. A
deve-
rions
e for-
de ce
mais
taine
mbi-
e des
plans
tou-
os en
mon-
aient
ment

fait
d'or
ouer
r de-
L'un
aug-
erdit
oux,
arni
ore,
ga-
elle.
s sa
te je
ga-
om-
vail
eurs
em-



Un fracas épouvantable assourdit nos oreilles, et tout sauta.

pa
pl
tio
bi
m
pl
co
au
le
re

pl
d'u

se

rép

parer de lui; mais ils soulevèrent celui qu'il avait frappé : ce n'était plus qu'un cadavre. Aucun officier ne fit le moindre signe d'intervention. Le meurtrier, vidant les poches de sa victime, y reprit argent et bijoux, tout ce qui lui avait appartenu. Il rebaisa le crucifix avec une moquerie blasphématoire, pensant peut-être n'avoir agi que dans la plénitude de son droit; puis il s'assit sur un canon, les bras croisés comme s'il eût été tout à fait étranger à ce qui venait de se passer. Les autres pirates se partagèrent la dépouille du défunt, puis emportèrent le cadavre jusqu'au bord du navire et là, sans aucune expression de regret, ils le lancèrent à l'eau.

La tragédie était finie, mais nous en avions l'imagination toute pleine : quant au meurtrier, il continuait à se promener sur le pont d'un air indifférent, comme s'il n'eût pas eu de sang sur les mains.

« Jerry, dis-je, le plus tôt que nous pourrons être loin d'ici, ce sera le meilleur, fût-ce pour être sur une île déserte.

— Oh! oui! Harry, quel malheur de vivre avec ces brigands! » me répondit-il.

se

de

lla

ch

qu

qu

di

so

de

su

Re

sa

ce

so

er

ce

va

co

go

CHAPITRE XV

Un voyage périlleux.

Un matin, en sortant de notre cabine, il nous sembla que la goëlette se dirigeait vers une flotte de navires à l'ancre.

« Est-ce que nous allons nous trouver au milieu de toute une escadre de boucaniers! s'écria Jerry d'un air désespéré. On nous séparera, Harry! On fera de nous des mousses et nous n'aurons plus jamais de chances de nous enfuir. Mon Dieu! mon Dieu! et mon pauvre père, que deviendra-t-il? »

— Eh bien! Jerry, répondis-je, je ne suis pas aussi sûr que vous que ce soient là des navires. Regardez attentivement. Ah! ils ont disparu! Attendez que nous remontions une autre lame. Les voici! Ils sont aussi immobiles que des clochers d'église. Ce ne sont pas des mâts de navire; mais des cocotiers et des palmiers, certainement. Ils poussent sur une de ces îles de corail qui sont fréquentes sous ces latitudes. Regardez bien, nous approchons. » J'apercevais alors une grève de sable, blanche, brillante. « Comme le ressac se brise sur le récif! Que cela paraît clair et luisant sur le profond Océan! Le terrain est si vert sous ces grands arbres et la lagune intérieure est si bleue! Le charmant endroit! quelle terre féérique! J'espère bien que nous y aborderons; cependant si nous devons y passer quelque temps, j'aimerais bien des vallées et des hauteurs pour diversifier le paysage. »

Tandis que nous parlions, nous approchions rapidement de l'île de corail. Le docteur vint nous retrouver et il regarda comme nous. La goëlette marchait toujours et nous crûmes que nous allions dépasser

cette terre. Quoiqu'il eût autant d'envie que nous de quitter les pirates, le docteur ne paraissait point partager notre désir d'être débarqués là. « Il fait horriblement chaud dans ces îles ; on ne peut s'y garantir ni du soleil ni du vent. La nourriture n'y peut pas être variée et, si vert que le terrain paraisse d'ici, nous n'y trouverions rien, après y avoir mis le pied, qui ressemblât à une verte pelouse. »

Voilà ce qu'il nous disait, et cependant Jerry et moi nous étions tout disposés à en courir le risque, avec l'espérance de pouvoir, en tout cas, trouver quelque moyen de nous sortir de là. Au moment même où nous avions renoncé à l'espérance d'y aborder, la goëlette fut de nouveau ramenée près du vent. Elle ne s'était éloignée que pour éviter un récif, et, avançant sous le vent de la terre, elle mit en panne devant une ouverture du récif.

Le cœur nous battait fort, et nous ne doutions plus qu'il n'arrivât bientôt quelque chose, quoique personne ne nous en eût parlé. N'est-il pas étrange que nous ayons vécu si longtemps avec des hommes tout en demeurant si complètement isolés ? On descendit un bateau. On mit un baril de biscuit, un autre de viande salée, des hachettes, quelques vieilles toiles et enfin plus d'objets que je ne pourrais les compter ici. Alors le docteur fut appelé dans la cabine du capitaine. Après y avoir été quelque temps, il en remonta avec une figure plus satisfaite que nous ne lui en avions vu depuis longtemps. Puis on nous ordonna, à Jerry et à moi, d'entrer dans le bateau, où, à notre grand plaisir, nous fûmes suivis par le docteur. Comme on le suppose aisément, Vieux-Surley n'était pas d'humeur à se laisser abandonner ; aussi, saisissant une occasion, sauta-t-il à côté de nous et se cacha-t-il immédiatement entre nos jambes sous le siège, comme s'il eût eu peur qu'on ne le ramenât à bord. Nous étions ravis d'avoir ce brave chien, mais nous craignons bien que quelques pirates, dont plusieurs s'étaient pris d'affection pour lui, n'insistassent afin de le garder. Aussi fûmes-nous très-contents en voyant le bateau s'éloigner du navire.

Le bateau était conduit à la rame par quatre des pirates qui se dirigèrent vers le rivage. Il y a peu de personnes qui voudraient être débarquées au beau milieu du Pacifique, sur une île déserte ; mais cette considération ne nous faisait en rien regretter de quitter cette triste compagnie. Seul le coq nègre, Tom Congo, nous fit ses adieux. Il était certainement ému à l'idée de se séparer de nous, mais nous ne pûmes lui témoigner notre reconnaissance qu'en lui disant à la hâte quelques bonnes paroles. Il nous regardait partir avec sa bonne face noire, lorsqu'il se retira précipitamment. Nous entendîmes le fracas d'une

émeute violente qui éclatait sur le pont. Cris, hurlements et coups de pistolets s'échangeaient à profusion. C'était sans doute la sédition prévue qui éclatait. Nous ne nous trompions pas. Des gens de l'équipage s'étaient certainement mutinés contre le capitaine. Quelques-uns de nos rameurs voulaient revenir prendre part au combat, mais l'un d'eux, un vieillard, dit en branlant la tête : « Non ! Que ces insensés se battent. A notre retour, nous verrons bien de quel côté nous nous mettrons. » L'avis avait une sagesse pratique que comprirent nos rameurs, et, calmant leurs passions, ils nagèrent vers le rivage.

Nous traversâmes rapidement le récif, et le bateau toucha sur la plage, que nous trouvâmes composée de coquilles et de coraux brisés ; elle s'élevait d'environ trois mètres hors de l'eau. Il est vraisemblable que, sans la mutinerie qui avait éclaté sur la goëlette, le bateau s'en serait retourné aussitôt après le débarquement des provisions destinées à notre usage ; quoi qu'il en soit, les matelots, peut-être pour se donner une excuse de ne pas le faire, nous offrirent de transporter ces provisions à la place que nous choisirions pour dresser une tente sous les arbres. Nous choisîmes un endroit situé sous le vent d'un monceau de corail où avait poussé un bouquet d'arbres qui nous donnerait de l'ombre et près duquel coulait une source d'eau pure.

« Eh bien ! s'écria un matelot comme ils venaient de terminer nos arrangements, que font-ils donc ? » La goëlette s'étant rapprochée encore du récif, venait de descendre un autre bateau, en même temps qu'elle tirait un coup de canon pour rappeler celui qui nous avait apportés. Tous nous courûmes le plus vite possible à l'endroit le plus rapproché du canot, et nous vîmes qu'on y embarquait plusieurs personnes.

« Allons ! portez-vous bien, compagnons ; bon séjour ici ! » Et le vieux Tom voulut absolument nous serrer les mains ; ensuite ses compagnons et lui entrèrent dans leur canot et s'en allèrent. Nous ne fûmes pas fâchés, après tout, de voir disparaître peu à peu dans le lointain leurs désagréables visages. En passant près de ceux qui arrivaient, ils s'arrêtèrent un instant, échangèrent quelques mots et reprirent leur route. Nous examinâmes avec le plus vif intérêt le canot qui approchait pour voir ce qu'il nous apportait. Il était conduit par un des chefs et nous fûmes étonnés d'y apercevoir Silva. Il avait la tête penchée et, à son attitude, on voyait qu'il avait les mains liées derrière le dos. Mais il y avait de plus deux autres hommes. Nous regardions ; mais comment en croire nos yeux ? « Mon Dieu ! c'est M. Brand ! et avec lui, Ben-Youl ! s'écria Jerry plein de joie. Quel bonheur ! Maintenant tout

ira bien ! » En même temps que lui, avec autant de plaisir que de surprise, je reconnaissais mon cousin Silas et le vieux Ben ; quant à M. Mac Ritchie, il avait l'air moins surpris que nous, et nous apprîmes alors que, tout le temps que nous avions passé à bord, il avait su que nos amis s'y trouvaient aussi, mais il avait l'ordre de ne pas nous le dire ; il ajouta qu'autant qu'il l'avait pu savoir, c'était grâce à Silva que ni le cousin Silas ni Ben n'avaient été tués et que nous-mêmes nous avions été sauvés, mais qu'on les avait tenus en bas, pour qu'ils ne pussent pas savoir où on les débarquerait ; et, pour ce même motif, on n'avait pas voulu nous laisser communiquer avec eux. Silva était encore porté à préférer cet arrangement par une autre raison : c'est qu'il ne voulait point, par leur présence, exciter la jalousie, la fureur des pirates, qui auraient fini par nous lancer tous à l'eau. Le fait est qu'il faut bien qu'il y ait eu un singulier concours de circonstances pour que nous ayons été ainsi épargnés par cette bande de bandits indisciplinés et cruels. Même à l'instant encore, nous n'aurions pas été étonnés de les voir revenir sur leurs pas et nous fusiller tous. Cependant, il faut bien reconnaître que les provisions qu'ils nous avaient laissées étaient la preuve que les intentions de plusieurs d'entre eux valaient mieux que la conduite de l'équipage, pris ensemble, ne nous l'avait fait supposer.

Enfin, le second bateau aborda. Il fallut presque apporter Silva à terre, tant il semblait souffrir ; après lui, le cousin Silas et Ben débarquèrent. Nous courûmes à leur rencontre les embrasser de bon cœur, et ils parurent aussi bien heureux de nous revoir. On laissa le pauvre Silva, tout blessé qu'il était, debout sur la plage. On ajouta encore des barils et d'autres objets à nos provisions, puis les matelots, sans dire un seul mot à aucun de nous, s'éloignèrent à toute vitesse, ramant vers la goëlette.

Dès qu'ils furent partis, nous allâmes trouver Silva et lui demandâmes ce qui s'était passé. La colère et l'indignation qu'il éprouvait, ajoutées à ses douleurs, l'empêchèrent d'abord de nous répondre. Enfin, après avoir frappé du pied la terre, il nous dit : « C'est en partie parce que je n'aimais pas à voir verser tant de sang, en partie à cause de la jalousie qu'avait le capitaine contre moi. Je découvris qu'il avait résolu de se débarrasser de moi. Je me tenais toujours sur mes gardes. Beaucoup d'hommes m'aimaient, avaient confiance en moi et me tenaient au courant de tous ses desseins. Quant à lui, il avait sans doute aussi ses espions, qui avaient capté la confiance de quelques-uns de mes partisans, et le capitaine découvrit que progressivement nous

devenions les plus forts. Plusieurs des siens prirent occasion de votre débarquement pour m'accuser de vous avoir favorisés dans mon intérêt. Des paroles on en vint aux mains. Mes partisans se groupèrent autour de moi, mais plusieurs des hommes sur lesquels je comptais le plus avaient été envoyés avec vous dans le bateau. Ceux du capitaine nous chargèrent, et, blessé, tout couvert de sang, je fus pris. Ils m'auraient tué tout de suite si les miens n'avaient pas déclaré qu'au cas où l'on m'achèverait, ils feraient sauter le navire avec tout ce qu'il contenait. Je doute fort qu'ils eussent exécuté leur menace. Néanmoins, le capitaine consentit à me laisser la vie et à me débarquer avec vous, si les mutins promettaient de ne pas recommencer. Les lâches s'y engagèrent, et voilà comment je me trouve ici, aussi libre et aussi indépendant qu'aucun d'eux, abandonné pour partager le sort de ceux auxquels ils trouvaient que c'était faire une grande faveur que de ne pas les avoir tués!

— Eh bien, Silva, nous essayerons de vous traiter aussi bien que possible, dit le cousin Silas, en lui donnant le bras. Ici nous avons, pour vous soigner, un docteur que vous n'auriez pas là-bas, et, comme nous comprenons parfaitement que c'est grâce à vous que nous vivons encore, nous n'épargnerons rien pour vous prouver notre reconnaissance. » En parlant ainsi, M. Brand s'acheminait avec lui vers l'endroit où nous avions commencé notre cabane.

Dans un coin, nous eûmes promptement rassemblé assez de feuilles et d'herbes sèches pour en faire une couche. Nous étendîmes pardessus un morceau de voile et fîmes ainsi un bon lit où on plaça Silva. Le docteur Mac Ritchie, après avoir examiné ses blessures, les lava et les pansa, mais il trouva qu'elles étaient assez sérieuses.

Silva avait eu la bonne attention de nous faire donner une scie, un marteau, des clous, tous les outils d'un charpentier, et, d'une façon fort inattendue, il profitait de sa bienfaisance envers nous, car nous étions ainsi mis à même de lui construire un abri bien plus promptement que nous ne l'aurions pu sans cela. Du reste c'était le cousin Silas qui dirigeait tous nos travaux; et sans lui je crois que nous nous en serions assez mal tirés. Chaque fois que notre courage s'abattait, il le relevait par sa résignation et sa gaieté. Il nous rappelait quelles actions de grâces nous devions à Dieu, malgré les difficultés de notre situation présente, pour nous avoir retirés, la vie sauve, des mains de mécréants sanguinaires comme Bruno et ses associés.

Nos nombreuses occupations nous avaient, les premiers jours, empêchés de demander comment il avait pu se faire que les pirates

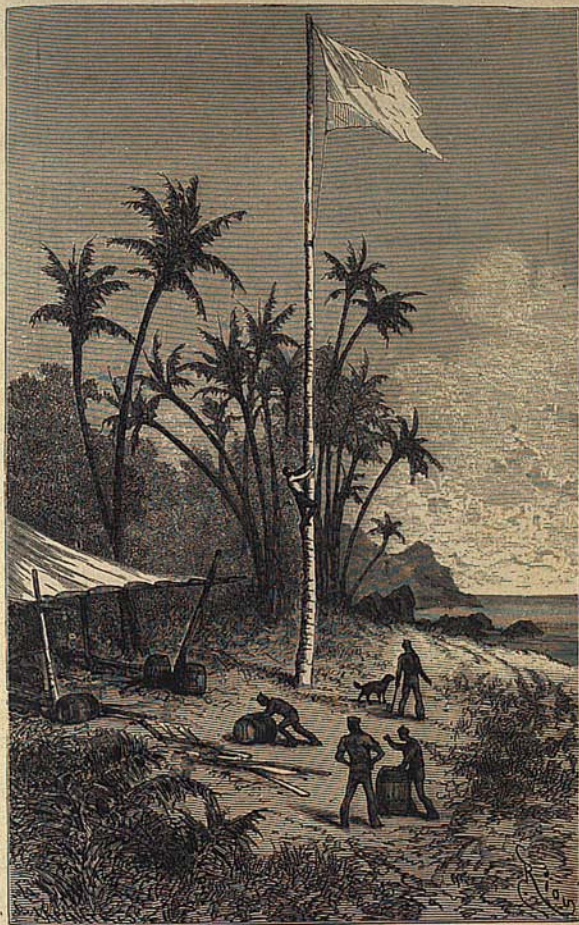
n'avaient pas massacré M. Brand et Ben, lorsqu'ils étaient arrivés près de la goëlette. Voici ce qu'ils nous racontèrent à ce sujet : « Nous étions montés sur le pont sans avoir été signalés ; les pirates furent d'abord si stupéfaits de nous y trouver, sans savoir comment nous étions venus, qu'ils ne pensèrent pas à nous jeter à l'eau. Cette surprise donna à Silva, qui nous avait immédiatement reconnus, le temps de combiner un plan pour nous sauver la vie. Il vint à nous, nous souhaita la bienvenue comme à d'anciens camarades, et il fit entendre aux autres que nous avions la mystérieuse puissance d'aller par tout l'Océan, suivant nos désirs, en nous plaçant dans nos manteaux ou dans des coques de noix de coco. Sur ce conte, les pirates nous firent une réception amicale, et jurèrent tous de ne nous faire aucun mal. Comme nous refusâmes cependant de nous lier par un serment de fraternité, plusieurs d'entre eux soupçonnèrent qu'ils avaient été déçus par Silva ; d'ailleurs, la vue de notre canot amarré à leur navire leur montra que nous n'étions point venus portés par nos manteaux. Il était trop tard ; leur serment de ne pas nous faire du mal les avait liés, et ils nous retinrent avec l'intention de se débarrasser de nous sur quelque île déserte comme celle-ci. Il est probable que, si nous étions arrivés quand Silva eut perdu son autorité, on nous aurait traités d'une façon toute différente. »

« Eh bien, monsieur Brand, nous sommes bien heureux que vous et Ben ayez été sauvés. Que deviendrons-nous sans vous ? » s'écria Jerry.

En ce moment, je ne pus m'empêcher de lui prendre la main et de la lui serrer cordialement.

« Maintenant, dites-nous ce que nous avons à faire ! ajouta Jerry.

— Il faut nous rendre aussi heureux que nous le pourrons, et réunir tout ce qui sera bon à nous servir d'aliments, en cas de séjour prolongé ici, ce qui, à mon avis, est fort probable, répliqua M. Brand. Rien ne s'oppose à ce qu'un navire ne touche ici dans quelques jours ou dans quelques semaines ; mais aussi des mois se passeront peut-être avant que nous en voyions un. J'ignore où nous sommes, mais je crois que les pirates nous ont déposés dans un endroit éloigné de la route ordinaire des bâtiments qui viennent du Nord pour doubler le cap Horn, et de ceux qui se dirigent à l'Est et à l'Ouest. Nous devons ensuite dépouiller de ses branches le palmier le plus élevé de l'île et nous en faire un mât de pavillon. Puis, avec nos mouchoirs et nos chemises, et toute étoffe assez légère pour flotter, nous formerons le pavillon le plus grand que nous pourrons. »



Le lendemain, un grand drapeau flottait à la tête de notre mât.

no
flo

de
re
vi
de
m

le
co
F
ri
ch
ro
ne
to

av
oi
s'

q
q
ce
to
li
co
m
p
h
li
m
u
in
c

Ce projet fut promptement exécuté; nous nous mîmes tous à coudre nos mouchoirs les uns aux autres et, le lendemain, un grand drapeau flottait à la tête de notre mât.

« Ainsi nous allons devenir de vrais Robinsons Crusoés, si nous demeurons ici aussi longtemps que vous le disiez, monsieur Brand, remarqua Jerry, pendant que nous travaillions à notre mât de pavillon. Mais j'avoue que l'aspect de cette île me plaît moins que celle de Juan Fernandez, et que, si nous en avions le choix, j'aimerais mieux être dans l'autre que dans celle-ci.

— Je le comprends, répondit M. Brand avec bonhomie; mais, vous le voyez, Jerry, nous n'en avons pas le choix, et nous devons nous contenter de rester où nous sommes. D'ailleurs si nous étions à Juan Fernandez, tout seuls, n'est-il pas vraisemblable que nous préférions être sur le continent? En tout cas nous ferons bien, avant toutes choses, de dresser l'inventaire de ce que nous avons, et nous calculerons ensuite combien de temps nos provisions peuvent durer, afin de ne pas faire comme tant de sauvages, qui consomment en une journée tout ce qu'ils possèdent, quitte à jeûner le lendemain. »

Le conseil fut suivi. D'après notre calcul, les denrées que nous avions devaient nous durer quatre ou cinq mois; mais en mangeant les oiseaux qui se trouvaient en quantité sur l'île, nous espérions pouvoir, s'il le fallait, faire durer nos provisions bien plus longtemps.

En outre nous devons faire entrer en compte la noix de coco et quelques autres fruits, le poisson dont nous espérions prendre des quantités, car il abonde ordinairement auprès des récifs et des îles de corail dans l'océan Pacifique. Après le travail, nous nous asseyions tous ensemble sur la plage en avant de notre habitation, et nous parlions de nos projets d'avenir. Ah! nous étions bien heureux d'avoir connu un homme comme le cousin Silas! Il nous donnait ses conseils, mais surtout il nous soutenait par ses exemples de patience et d'espoir, par sa foi en la providence d'un Dieu miséricordieux, par une bonne humeur que rien n'altérait. C'était au point qu'après avoir causé avec lui notre sort me semblait plus enviable que redoutable, comme si nous avions été seulement obligés de nous contenter d'un pique-nique un peu trop prolongé. Le docteur en éprouvait aussi la bienheureuse influence, lui qui était trop porté à s'inquiéter, à devenir morose et à considérer l'avenir sous son jour le plus sombre.

da
se
co
d'
2

q
si
e
m

d
n
a
à
c
r
l
s
f
s

CHAPITRE XVI

Séjour dans l'île.

Au bout d'une semaine, nous nous trouvâmes parfaitement installés dans notre nouvelle habitation. Silva gagnait des forces, ses blessures se cicatrisaient et nous étions tous en excellente santé. Alors nous commençâmes à mieux examiner notre île. Nous calculâmes que, d'une extrémité à l'autre, elle pouvait avoir, en ligne droite, de 20 à 25 kilomètres.

Après nous être construit, avec des arbres, des branches et les voiles que les pirates nous avaient laissées, un abri aussi sûr qu'il était possible, je fis avec Jerry quelques voyages d'exploration dans l'île, ces excursions ayant toujours pour but de découvrir quelque nouveau moyen de subsistance.

La lagune fourmillait de poissons, et nous aurions été très-contents d'ajouter ce mets à notre ordinaire qui était peu varié; mais nous n'avions pas d'hameçons à mettre au bout de nos lignes. Ce fut Silva, après son complet rétablissement, qui nous en fabriqua avec des clous, à la manière des Polynésiens. Il nous fallut encore faire deux petits canots avant de pouvoir pêcher, les poissons qui s'approchaient du rivage n'étant pas bons. Mais à partir du moment où nos canots furent lancés à l'eau, le poisson frais ne nous manqua plus; nous en fîmes sécher au soleil et même saler à l'aide du sel que nous obtenions en faisant évaporer l'eau de mer dans de petits bassins que nous creusions sur le rivage.

Mais ce dont nous étions assez mal fournis, c'étaient des ustensiles

de cuisine; notre marmite et notre casserole surtout s'usaient très-vite. Silva nous fit voir comment nous pouvions nous en passer pour faire bouillir notre poisson. Quand il eut réuni une certaine quantité de fort belles herbes, il se mit à nous tresser un grand panier, et il y réussit assez pour que ce panier, une fois rempli d'eau, n'en laissât plus échapper une goutte. Alors il y mit le poisson; puis, allumant du feu, il y chauffa plusieurs grandes pierres: dès qu'elles étaient chaudes, il les jetait dans son panier; quand elles se refroidissaient, il les retirait avec un bâton fourchu. Ainsi, à force de pierres chaudes, il maintenait l'eau bouillante et cuisait complètement le poisson.

La découverte d'une tortue que fit Ben-Youl sur la plage où ces animaux venaient déposer leurs œufs augmenta encore nos ressources. Nous en prîmes un grand nombre en les retournant sur le dos, et nous en fîmes une telle provision, que nous ne risquions pas d'en manquer jusqu'à l'année suivante.

Il suffisait pour les conserver longtemps vivantes de les couvrir d'une couche d'algues bien mouillées et de les tenir à l'ombre.

Nous avions taillé des degrés jusqu'au sommet de notre mât de pavillon, et jamais un jour ne se passait sans qu'un de nous y grimpat plusieurs fois pour épier s'il n'y avait pas quelque bâtiment en vue. De temps à autre nous parlions de construire un canot pour nous porter jusqu'à quelque autre île, ou peut-être même jusqu'au continent de l'Amérique du Sud. C'était le dessein de Silva. Il affirmait avoir vu des oiseaux voler dans cette direction. Plusieurs ne s'arrêtaient point sur notre île, circonstance qui le persuadait, disait-il, que la terre n'était pas éloignée. M. Brand désapprouvait ce projet. « Sans boussole, disait-il, sans savoir de quel côté chercher la terre, c'était une entreprise trop hasardeuse dans une embarcation aussi frêle que celle que nous pouvions bâtir. » Silva ne continuait pas moins d'en parler et de se fâcher tout rouge quand personne ne semblait d'avis de l'essayer.

Les semaines et les mois se succédaient. Silva écoutait d'ordinaire les avis de M. Brand et se conduisait très-bien. De fait, nous avions oublié qu'il avait été pirate et qu'il avait participé à d'atroces entreprises; cependant j'ignore s'il avait complètement dépouillé le vieil homme; j'en doute même: je veux dire que je crains que, si un pirate eût touché à notre île, il n'eût pas refusé d'y prendre du service. Un jour qu'il faisait très-chaud, Jerry et moi l'accompagnâmes dans une excursion le long du rivage, quand tout à coup il nous dit qu'il aimerait à se baigner. Nous allâmes un peu plus loin,

le laissant se déshabiller, et alors, trouvant l'eau très-engageante, nous résolûmes de nous baigner aussi. Nous étions alors assez éloignés de lui et, comme nous étions à moitié déshabillés, nous nous aperçûmes que la marée montait, ce qui nous fit reporter nos habits plus haut sur la grève.

« Sans ces horribles requins, j'aimerais bien à m'en aller nager loin de la côte, me disait Jerry.

— Ah oui ! mais l'existence de ces monstres suffit pour nous empêcher de rien faire de pareil, repris-je. Ici, je crois que nous sommes assez en sécurité ; mais il nous faut ouvrir les yeux, je vous en réponds. » Nous étions à l'intérieur d'un récif où les requins ne pouvaient pas venir.

Tout en causant, nous vîmes Silva s'avancer lentement dans l'eau, et nous pensâmes qu'il allait se baisser et se lancer à la nage. Au lieu de cela, il mit un pied en avant, puis un autre à côté et sembla essayer de les retirer ; puis il abaissa un bras, ensuite un autre. Comme il ne nous paraissait pas qu'il y eût aucun danger, nous nous jetâmes à l'eau et nous nageâmes quelque temps en nous amusant beaucoup. En revenant à terre, nous cherchâmes Silva des yeux et ne l'aperçûmes nulle part. Que pouvait-il être devenu ? Nous nous rhabillâmes au plus vite et courûmes le long de la plage jusqu'à l'endroit où il avait été. Ses vêtements y étaient, mais on n'y voyait aucune trace de lui. Nous poussâmes des cris, mais on n'y répondit pas. Pleins d'inquiétude, nous courûmes à notre habitation pour prier le cousin Silas et Ben-Youl de venir nous aider dans nos recherches. M. Brand était parti dans une direction opposée ; mais Ben rentra après que nous l'eûmes attendu quelque temps. Quand il eut écouté notre récit, il monta dans son canot et nous partîmes tous les trois, en longeant la côte, pour l'endroit où nous avions une dernière fois vu Silva. En approchant, nous aperçûmes le docteur, l'appelâmes et lui apprîmes ce qui était arrivé. Les vêtements de Silva désignaient exactement la place où nous avions à le chercher ; mais, craignant qu'un requin ne l'eût emporté, nous avions peu l'espoir de retrouver son cadavre. Comme nous arrivions au rivage, Ben s'écria : « Le voici, pauvre garçon ! Qu'est-ce qui peut le retenir ainsi ? » Nous priâmes le docteur de venir voir, et Jerry, sautant à terre, lui donna sa place dans le canot. Arrivé près de lui, le docteur s'écria : « C'est un monstrueux poulpe, une pieuvre, un horrible polype qui s'est emparé de lui ! Pauvre garçon ! la terrible mort qu'il a dû avoir. On peut aisément comprendre ce qui est arrivé. Silva aura marché sur le céphalo-

pode qui l'aura saisi dans ses longs et puissants tentacules et, l'enveloppant peu à peu de ses horribles embrassements, l'aura attiré sous l'eau. Quelle force doit posséder ce monstre ! car Silva était un homme très-fort et incapable de céder sans résistance. » Le docteur, entraîné par sa passion pour l'histoire naturelle qui lui faisait un instant oublier ce que ce spectacle avait d'effroyable, continuait sa dissertation touchant le poulpe, sur le cadavre même de notre défunt compagnon. Nous pensâmes ensuite à retirer le cadavre de l'étreinte du monstre. Nous revînmes à terre couper de longs bâtons pour l'attaquer ; mais quand nous nous retrouvâmes dans le canot à la même place, le poulpe et le corps du pirate avaient disparu.

Cette terrible catastrophe m'émut profondément. M. Brand en fut aussi très-affecté quand nous la lui eûmes racontée. Dans un si petit nombre de personnes, séparés comme nous l'étions de toutes relations avec nos semblables, la perte de l'une d'elles ne peut être que très-sensible. Nous fûmes plusieurs jours à nous en remettre.

Au bout de quelque temps, M. Brand lui-même recommença à nous parler de la possibilité de construire un canot suffisant pour essayer de nous tirer de là. Ce qui nous semblait le plus malaisé, c'était d'emporter assez d'eau et de combustible pour faire cuire notre nourriture. Quant aux provisions, nous étions loin d'en manquer. Jerry suggéra l'idée de remplir d'eau toutes les noix de coco que nous pourrions rassembler, et cette idée ne me sembla pas mauvaise ; mais, avant tout, il fallait s'occuper de construire l'embarcation.

Pendant ce temps, nous continuions nos observations du haut de notre mât de pavillon.

Une après-midi, j'aperçus un point sur l'Océan ; il devenait de plus en plus grand. Le cœur me battait tout en le regardant ; enfin, je n'en pouvais plus douter : c'était un canot muni d'une grande voile. Il approchait de l'île, vers une pointe située à environ 1600 mètres de notre demeure. J'appelai pour raconter ce que j'avais découvert et pour conseiller à nos amis de tenir leurs armes prêtes afin de nous défendre si ces étrangers venaient en ennemis. M. Brand me dit de descendre, puis monta à ma place et nous annonça que c'était une grande pirogue double, probablement pleine de monde. Quand il fut à terre, nous tinmes un conseil de guerre. Comme il était impossible de savoir quelle espèce de sauvages montaient ces pirogues, nous convînmes qu'il était prudent de faire nos préparatifs pour résister, s'il le fallait, à une attaque. Nous nous mîmes donc sous les ordres de M. Brand. Il prit un fusil ; Jerry et moi nous avons nos fusils de

chasse; Ben et le docteur s'armèrent de hachettes, de couteaux et de longs bâtons pointus; et, dans cet attirail, nous nous portâmes rapidement vers l'endroit où le débarquement devait avoir lieu. Cependant, afin de n'être pas aperçus, nous avions la prudence de nous avancer sous le couvert des arbres et des buissons, ou de courir par un sentier qui longeait l'île du côté de la lagune.

Nous atteignîmes une place où nous pouvions aisément nous cacher derrière quelques roches et des buissons épais avant que la pirogue eût abordé. Elle était double, comme M. Brand l'avait annoncé; c'est-à-dire qu'elle se composait de deux barques attachées côte à côte et pointues aux deux bouts. L'embarcation calait un mètre, ce qui permettait de transporter une grande quantité de provisions. On pouvait placer un gouvernail aux deux extrémités, en sorte qu'elle faisait voile en avant et en arrière sans virer de bord. Chacune des pirogues était complètement pontée, ce qui faisait une cabine pour mettre à l'abri des lames l'équipage et la cargaison; cette embarcation pouvait donc naviguer dans des mers tourmentées sans couler à fond.

Cependant nous surveillâmes très-attentivement l'approche de ces étrangers. Le cousin Silas nous recommanda bien de ne commencer, sous aucun prétexte, les hostilités, tant que nous ne trouverions pas évident qu'ils prétendaient ne point nous laisser la paisible possession de notre île. En approchant, ils abaissèrent leur grande voile tressée et se mirent à ramer. C'est à peine si nous osions respirer, car nous pouvions compter une quarantaine de personnes sur cette embarcation; non-seulement des hommes, mais des femmes et des enfants. Les hommes nous paraissaient grands et beaux; quelques-uns portaient des turbans et des manteaux, mais tous avaient de larges jupons d'étoffe indigène, et les femmes étaient aussi décentement habillées. Ils étaient armés de lances, d'arcs et de flèches, et de deux ou trois mousquets qu'ils tenaient bien en évidence au-dessus de leurs têtes. A mesure qu'ils approchaient ils regardaient partout, probablement pour découvrir quelques traces d'habitants; peut-être leur vue perçante avait-elle déjà découvert notre mât de pavillon et notre établissement. Ils arrivaient. Ils dépassèrent les brisants, lancèrent leur pirogue sur la plage unie; les hommes et les femmes sautèrent à terre et se mirent à haler l'embarcation. Le moment était venu de nous montrer et de les attaquer s'ils donnaient des marques d'hostilité; mais comme nous allions nous élancer pour les surprendre, ils avaient déjà tiré leur pirogue assez avant pour l'empêcher d'aller à la dérive, et alors, tous ensemble, gravissant la plage, ils se mirent à

genoux, élevant leurs mains et entonnant une hymne d'actions de grâce. Nous ne comprenions pas leurs paroles, mais l'air nous en était connu. L'un d'eux, le plus âgé, prononça une prière d'une voix grave et solennelle, et tout le monde y répondit.

Ainsi ils pouvaient être des sauvages, mais évidemment ils étaient chrétiens et, si nous ne pouvions pas comprendre mutuellement notre langage, nous étions sûrs qu'ils nous recevraient comme des frères. Nous eûmes alors presque honte de nos soupçons, bien qu'à vrai dire les précautions que nous avions prises fussent sensées et justes. Le cousin Silas nous fit un signe et nous sortîmes lentement de notre embuscade, puis nous agenouillâmes à peu de distance d'eux, nous entonnâmes à notre tour la dernière hymne qu'ils avaient chantée. Ils eurent l'air étonné, mais personne d'eux ne bougea avant que nous eussions terminé; et alors, se levant, ils vinrent à nous sans peur et nous commençâmes tous à échanger de cordiales poignées de mains.

En les regardant de plus près, leurs figures amaigries et le mauvais état de leur pirogue nous révélèrent qu'ils avaient dû endurer bien des souffrances à la mer. Peut-être eurent-ils aussi une assez mauvaise opinion de nous, car nos habillements avaient un aspect peu prévenant, et les barbes et les moustaches de M. Brand, du docteur et de Ben étaient d'une longueur considérable et passablement mal peignées.

Après quelques essais, nous trouvâmes que l'un d'eux parlait un peu l'anglais; cependant nous ne réussîmes pas à tirer de lui le récit de leurs aventures; mais nous pûmes leur expliquer que, s'ils voulaient nous accompagner, nous leur fournirions la nourriture, l'eau et l'abri dont ils avaient évidemment le plus grand besoin. D'abord nous les aidâmes à haler leur pirogue plus avant encore sur la plage, afin qu'elle ne pût pas être enlevée par la plus haute marée, et ensuite nous partîmes tous ensemble pour notre demeure. Beaucoup de ces pauvres gens étaient très-faibles et même malades, et nous fûmes touchés de voir Ben porter un bébé sur chaque bras, tout en aidant leurs mères. Nous l'imitâmes tous sans doute; mais la façon dont il s'y prenait était des plus remarquables. Il causait avec ces pauvres femmes et les encourageait par le ton de sa voix, sinon par ses paroles; puis il embrassait les enfants, les faisait danser, chantait, sifflait, et il les égayait de son mieux, au grand plaisir sans doute de leurs mères.

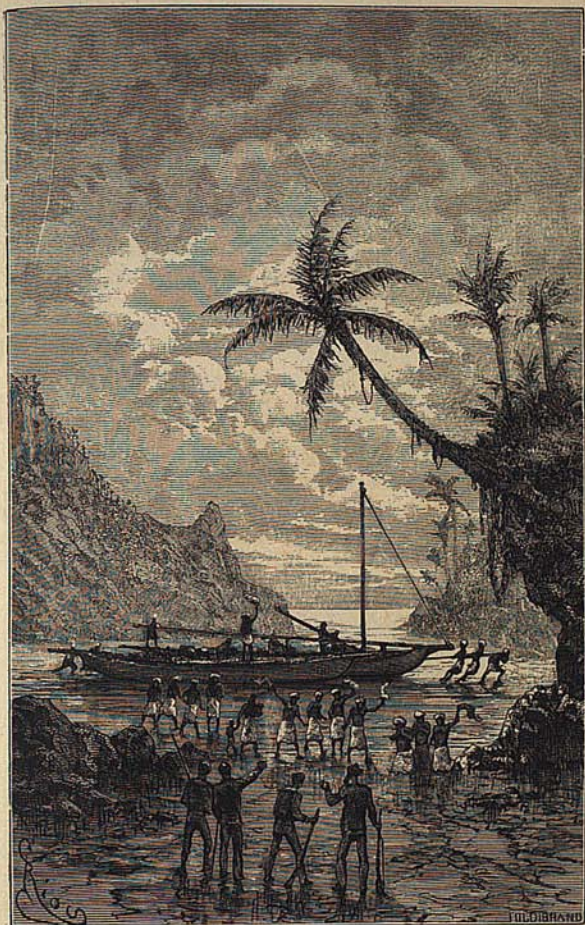
En arrivant chez nous, nous fîmes des lits pour ceux qui avaient l'air le plus malade, et le docteur, après les avoir examinés, leur administra des réconfortants. Tandis qu'il s'occupait de ces soins, nous

is de
était
grave

aient
notre
ères.
dire
s. Le
notre
nous
e. Ils
nous
ur et
ains.
uvais
bien
vaise
réve-
ur et
mal

it un
récit
vou-
au et
nous
afin
nous
yves
és de
ères.
était
t les
uis il
il les

aient
leur
nous



Ils vinrent à nous.

al
ca
bo
ra
s'a
fa
pe
qu
ef
pa
le
qu
le
Ap
se
du

à
de
se
ca
qu
év
m
bl
tr

qu
de
pa
pa
le
de
ex
bi
el
pl
m
qu
qu

allumâmes des feux, nous mîmes en réquisition tous nos pots, nos casseroles, nos paniers de cuisine, et bientôt nous faisons frirer et bouillir du poisson, cuire des tortues, des fruits à pain et diverses racines; les yeux de ces malheureux brillaient à la vue du festin qui s'apprêtait. Le docteur s'en aperçut et nous recommanda de ne pas les faire manger trop à la fois; pour y réussir, il nous aida à servir de petites portions à chacun. Les malades et les enfants ne reçurent que quelques cuillerées de soupe de tortue, qui eurent un merveilleux effet pour leur rendre des forces. Ils semblaient du reste comprendre parfaitement pourquoi nous leur donnions de si petites portions. Malgré leur faim, avant que personne touchât à la nourriture, ils attendirent qu'un des anciens, se levant et étendant les mains, eût prononcé les grâces, toute la compagnie s'y unissant avec une pieuse sincérité. Après, ils se mirent à manger tranquillement ce que nous leur avions servi et, bien que les yeux des plus jeunes errassent autour des pots et du feu, aucun n'en demanda plus que ce qu'il en avait reçu.

Nous les engageâmes par signes, lorsqu'ils eurent apaisé leur faim, à se coucher pour prendre du repos. Ils le firent sans la moindre défiance, comme si jamais aucun soupçon de perfidie n'eût pu traverser leurs esprits. Ceux qui souffraient de plaies et d'ulcères qu'avaient causés l'humidité et les intempéries reçurent les soins du docteur, qui les donna avec la plus charitable sollicitude et sut ainsi gagner évidemment leur affection. Nous veillâmes sur eux pendant leur sommeil, chassant soigneusement les mouches et les insectes qui semblaient vouloir se poser sur leur corps; enfin, de toute façon, nous les traitâmes comme des hommes doivent traiter des hommes.

Le lendemain, deux ou trois des plus forts nous firent comprendre qu'ils voulaient aller visiter leur pirogue; mais les autres semblaient désirer rester où ils étaient et, de fait, beaucoup d'entre eux n'auraient pas pu bouger, même s'ils l'avaient voulu. Jerry et moi, nous accompagnâmes nos nouveaux amis à leur canot. Ils eurent l'air content de le voir en sûreté et, après en avoir retiré quelques objets, entre autres des ustensiles de cuisine, ils revinrent avec nous à notre habitation. En examinant leur embarcation, ils nous avaient montré qu'elle exigerait bien des réparations avant de pouvoir reprendre la mer. Pour nous, elle excitait notre étonnement. On n'y voyait pas un clou; toutes les planches en étaient cousues ensemble et rattachées aux membres de la même façon. C'est là ce qui la rendait aussi forte qu'élastique, et ce qui expliquait comment elle avait pu résister aux coups de mer auxquels elle avait dû être exposée.

A mesure que les jours s'écoulaient, nos hôtes nous prouvaient qu'ils se remettaient des fatigues de leur voyage. Cependant nous ignorions toujours d'où ils étaient venus et où ils allaient, bien qu'ils essayassent de l'expliquer; mais nous ne le comprenions point. Sans doute ils venaient d'une île convertie au christianisme et ils se rendaient à une autre île; peut-être étaient-ils des missionnaires indigènes qui avaient voulu prêcher l'évangile à leurs frères encore plongés dans les ténèbres. Effectivement, nous finîmes par nous persuader qu'il y avait parmi eux plusieurs missionnaires. Un chef était parti avec sa famille pour leur faire escorte, et les autres étaient les matelots de la pirogue. Tel était du moins l'avis de M. Brand.

A mesure qu'ils regagnaient des forces, ils nous firent comprendre qu'ils ne voulaient pas plus longtemps consommer nos provisions et qu'ils iraient, si nous leur prêtions un canot, pêcher pour leur propre compte. Nous y consentîmes naturellement, et ils ne revenaient jamais sans nous offrir une partie de ce qu'ils avaient pris. Leurs préparatifs nous montrèrent qu'ils avaient l'intention de demeurer quelque temps dans notre île. Ainsi, près de leur grande pirogue, ils se construisirent des cabanes et se firent aussi trois petits canots de pêche. Tous les poissons qu'ils ne mangeaient pas tout de suite, ils les ouvraient soigneusement en deux et les faisaient sécher au soleil. Ayant découvert un champ de courges, ils en firent aussi sécher plusieurs pour y conserver de l'eau. De notre côté, nous continuions nos préparatifs de voyage; lorsqu'ils le comprirent, ils eurent l'air très-content, et nous dirent qu'ils espéraient bien que nous les accompagnerions. Nous leur exprimâmes toute la satisfaction que cela nous causerait. Alors ils nous conduisirent à leur grande pirogue et nous firent voir avec quel soin ils la raccommodaient. Partout où l'espèce de lacet qui cousait les planches était un peu usé ou abîmé, ils l'avaient renouvelé avec la plus grande précaution et ils avaient recouvert les coutures d'une sorte de gomme qu'ils ramassaient dans les bois. Nous étions incapables de les aider dans ces travaux, mais nous nous mîmes à réunir des provisions de poissons et d'oiseaux, ainsi que des racines, et nous remplîsions d'eau les noix de coco et des gourdes. A la vue des tortues qui nous restaient vivantes, ils parurent très-satisfaits et nous assurèrent que, pour le voyage, nous aurions là une provision des plus saines et des plus importantes.

Enfin, tout était prêt. La pirogue fut conduite dans les lagunes: on l'y chargea; nous nous réunîmes tous; un des missionnaires indigènes pronça dans sa langue, pour notre heureux voyage, d'ardentes prières.

M. Brand en fit autant en anglais. Puis tout le monde s'embarqua. D'abord les femmes et les enfants, ensuite les missionnaires, suivis par les chefs et les matelots, et enfin nous cinq avec Surley. On chanta une autre hymne, on détacha les pirogues, les matelots saisirent leurs rames, et lentement, au son du chant pieux de tous les indigènes, nous sortîmes de la lagune. La mer était calme, bien qu'il soufflât une fraîche brise ; la voile fut hissée et nous voguâmes rapidement vers l'est.

CHAPITRE XVII

Voyage dans une pirogue de la mer du Sud. — L'île Taïti.

Nous étions donc une fois de plus lancés sur l'Océan illimité, hors de vue de la terre, sans autres guides que les étoiles et devant nous fier à la sagacité d'un chef polynésien et de ses matelots. Ce qui rendait notre situation plus extraordinaire, c'était l'ignorance absolue du but de notre voyage. Évidemment il serait long, si nous en jugions par la quantité d'eau et de provisions que les naturels avaient cru nécessaire de réunir ; peut-être durerait-il plusieurs semaines. Il nous semblait douteux que, dans l'intervalle, nous n'eussions pas à essuyer, même sur le Pacifique, quelque tempête, et nous nous demandions avec inquiétude comment nous la supporterions dans une embarcation si frêle et surtout tellement chargée.

J'admirais combien ces insulaires, que je ne veux pas appeler des sauvages, avaient de délicates attentions pour nous. Ils avaient réservé à notre usage le bout de leurs canots, et y avaient élevé, avec des tresses de jonc, une tente où nous pouvions être à l'abri du soleil, dont la chaleur était parfois excessive. Ils nous choisissaient la nourriture la meilleure et la mieux préparée et nous servaient toujours les premiers. Leurs vêtements étaient décents et ils avaient entre eux des façons aussi courtoises et aussi bonnes qu'envers nous. Tout cela différait tellement du caractère que mon imagination avait donné aux habitants des îles du Pacifique, que je ne pouvais m'empêcher de croire que ces modifications étaient dues à leur conversion au christianisme.

Nous avions emporté nos lignes et nos hameçons et, chaque fois que

la brise le permettait, nous nous en servions pour pêcher ; il était rare qu'une heure s'écoulât sans que nous prissions quelques poissons. Cela épargnait nos provisions et de plus apportait une diversité salutaire dans notre alimentation ; mais nous avançons lentement et rien ne pouvait nous faire prévoir le terme de notre voyage. Jusqu'alors nous n'avions eu que du beau temps, qu'un vent toujours favorable, et la plus forte brise que nous eussions rencontrée n'avait fait que rider la face de l'Océan.

Un des missionnaires parlait un peu anglais ; il avait un tel désir d'en savoir davantage que, tout le long du jour, il s'occupait à étudier notre langue avec l'un de nous. D'abord il s'était fait un nombreux vocabulaire de substantifs, et l'avait écrit sur une espèce de carnet qu'il conservait soigneusement ; puis il s'occupa des verbes. Ces mots sont plus difficiles à apprendre quand ni le maître ni l'élève ne connaissent le langage l'un de l'autre. Néanmoins, avec l'aide des signes, il en réunit un certain nombre et bientôt put en faire usage. Alors nous commençâmes peu à peu à causer et nous finîmes par nous comprendre très-passablement. C'est à cette époque que nous obtînmes de lui, en plusieurs fois, le récit suivant :

« Lui et ses compagnons avaient leur résidence au voisinage d'Otaïti, sur une île dont tous les habitants, après les prédications des missionnaires, s'étaient avec plaisir convertis au christianisme. Au lieu de vivre dans un état d'hostilité perpétuelle, où personne ne savait jamais si sa vie était à l'abri des attaques de ses concitoyens, ils étaient devenus paisibles et satisfaits, respectant la vie de chacun et les propriétés particulières, aussi bien qu'on peut les respecter dans toute autre partie du monde. Les missionnaires leur avaient enseigné beaucoup d'arts utiles et avaient importé dans leur île quelques animaux domestiques et une grande variété de végétaux et de fruits comestibles ; en sorte qu'ils avaient à présent une ample et perpétuelle abondance des choses nécessaires à la vie.

« Comme ils estimaient beaucoup tous les bienfaits dont ils jouissaient, ils apprirent que, loin vers l'ouest, il existait des îles dont les habitants n'étaient encore que d'ignorants sauvages. Plusieurs d'entre eux, montés sur des navires de commerce, les avaient parfois visitées, et même plusieurs de leurs pirogues y avaient été poussées par hasard. En tous cas, ils s'imaginaient que ces insulaires parlaient comme eux, et, si l'amour du gain avait porté jusque là quelques-uns des leurs, ils pensaient qu'ils pouvaient bien y aller pour un objet infiniment supérieur : le salut des âmes d'un grand nombre de leurs frères. Un chef

audacieux s'était mis à la tête de leur expédition et six prédicateurs indigènes s'étaient offerts pour aller avec leurs femmes et leurs enfants s'établir parmi ces payens et leur transmettre fidèlement l'Évangile.

« On avait donc équipé deux grandes pirogues doubles renforcées et approvisionnées pour le voyage. Toute la population s'était assemblée sur le rivage afin de dire adieu à ceux qui partaient et d'offrir des prières pour leur réussite. Ils connaissaient les obstacles qu'ils devaient rencontrer, sinon tous, au moins en grande partie : mais ils avaient évalué les risques et les frais, et eussent-ils été plus considérables, ils n'auraient pas renoncé à leur entreprise. Les deux pirogues avaient mis à la voile avec une bonne brise et avaient glissé sur le miroir des eaux vers le groupe d'îles éloignées qu'elles cherchaient. De jour en jour, on avait navigué sans apercevoir aucune terre, mais en pensant toujours être sur la bonne route et en se confiant sans peur à la garde de la Providence. On disait que n'importe où l'on arriverait, ce serait pour le mieux.

« Pendant longtemps, les deux pirogues avaient navigué de conserve ; les équipages s'encourageaient mutuellement, ils chantaient des hymnes qui retentissaient au milieu des flots et leurs chœurs s'élevaient alternativement. Enfin de noirs nuages s'étaient réunis à l'horizon, avaient rapidement monté dans le ciel ; la mer se soulevait, les pirogues fatiguaient beaucoup ; bientôt elles se précipitaient violemment au milieu des lames qui accouraient ; mais elles étaient bien montées et le vent restait favorable à leur route. Cependant, peu à peu, elles furent séparées l'une de l'autre. La nuit arriva, et la tempête continua. Quelques hommes furent, tout le temps, occupés à vider la pirogue ; car, malgré eux, la lame déferlait toujours sur leur tête, et les efforts que supportait l'embarcation y avaient ouvert plusieurs fentes. Aucun de ceux qui les avaient endurées n'oubliera jamais les horreurs de cette nuit.

« Enfin l'aube se leva, mais sans nous montrer quelque part l'autre pirogue, continua le missionnaire. Vainement nous nous tenions debout, cherchant de tous côtés, quand nous étions élevés au sommet des vagues : nous ne pûmes apercevoir d'elle aucune trace. Cependant nous espérions toujours que la vie de nos amis avait pu être sauvée. Durant la journée, la bourrasque souffla aussi furieusement ; mais, le soir, elle s'apaisa un peu, bien que le ciel restât couvert et que nous ne sussions plus où nous allions. Nous naviguâmes ainsi à la dérive plusieurs jours ; nous cherchions toujours nos amis, mais nous ne les revîmes jamais. Cependant nous espérons encore qu'ils ont pu être préservés de la mort. Tout est pour le mieux.

« La tempête terminée, la mer redevenue calme et le soleil resplendissant, nous espérions que nos souffrances étaient à leur terme, elles ne faisaient que de commencer. Notre provision d'eau diminuait. La plupart de nos aliments avaient été si endommagés par la mer, qu'ils se pourrissent promptement. La mer prit un calme pareil à celui de la lagune située à l'intérieur d'une île de corail; le soleil dardait ses rayons avec violence et notre soif devint excessive. Nous avions été accoutumés à l'abondance de l'eau, puisque notre île en avait beaucoup, et nous fûmes obligés de ne plus oser boire à la fois que le contenu d'une coquille de noix. Nous épargnions la précieuse liqueur avec tout le soin imaginable, car nous avions appris à en connaître la valeur. Enfin il ne nous en resta plus une goutte; nous avions beau examiner nos calebasses, elles étaient complètement sèches. Nous restions assis, nous regardant d'un œil morne. La soif croissait. Nous nous plongeons la tête dans l'eau salée; nous nous en aspergions sans cesse l'un l'autre; mais cela ne rafraîchissait pas nos langues desséchées. Dans la soirée, une volée d'oiseaux de mer rassa la pirogue; nous en pûmes abattre plusieurs; leur sang apaisa notre soif, leur chair ranima nos forces. Le lendemain on attrapa plusieurs poissons; mais ce n'était pas de nourriture que nous avions besoin. « De l'eau! de l'eau! » criions-nous tous, petits et grands. Un jour encore se passa, sans terre en vue, sans apparence de pluie. Le lendemain, vers midi, la soif devenait intolérable. En vain nous percions de nos regards l'atmosphère frémissante de chaleur; le ciel nous désespérait par sa pure beauté; il n'y avait pas une tache à l'horizon. Dans l'espoir d'atteindre enfin au groupe des îles que nous cherchions, nous continuâmes de naviguer, à ce que nous croyions, droit sur lui. Une autre aurore se leva après une nuit de souffrances inexprimables. Pourrions-nous vivre encore un jour? Nous sondâmes l'horizon tout autour; soudain, devant nous, comme sortant du fond de l'eau, s'éleva une ligne de palmiers et de cocotiers! Avec quelle force nous maniâmes alors nos rames pour gagner la terre où ils poussaient! Quels accents de reconnaissance trouvèrent nos voix pour entonner l'hymne du matin et dire nos prières accoutumées! Nous y arrivâmes bientôt. Pendant la nuit, nous aurions pu passer auprès sans voir cette terre. Nous en fîmes le tour pour essayer de trouver un endroit de débarquement. C'était le supplice de Tantale, que de voir la terre où l'on recouvrerait la vie et la force sans pouvoir l'atteindre. Enfin nous trouvâmes une entrée dans le récif qui l'entourait, nous y entrâmes, nous halâmes notre pirogue et nous cherchâmes de l'eau douce. Il n'y en avait point! Les plus forts montèrent aux cocotiers et

nous jetèrent d'en haut une quantité de fruits rafraichissants. Le lait qu'ils nous fournissaient était frais et délicieux ; mais ce n'était pas de l'eau, cette eau qu'il nous fallait. Nous en cherchâmes dans tous les sens, nous creusâmes aussi profondément que possible avec nos mauvais outils de bois ; nous n'en découvrîmes nulle part.

« Nous demeurâmes en cet endroit une semaine, attendant la pluie. Il n'en tomba point. Cependant le lait des cocotiers nous ayant rendu des forces, nous rassemblâmes toutes les noix que nous pûmes et nous nous remîmes en route. Bien des jours se passèrent, aucune terre ne venait en vue, notre provision de noix de coco s'épuisait ; de nouveau nous avions à redouter de mourir de soif ; le soleil se levait toujours et nous n'avions pas d'eau à boire. Qu'ils étaient terribles ces rayons de soleil ! et, comme nos cris pour avoir de l'eau restaient inutiles, plusieurs d'entre nous s'abandonnaient au désespoir. « Pourquoi renoncer à l'espérance, nous qui avons été conservés jusqu'ici ? » disaient les autres. Ce soir-là un petit nuage, s'élevant de l'Océan, s'agrandit peu à peu. Le vent ne soufflait pas ; néanmoins la nuée vint vers nous, laissant tomber une grosse ondée d'eau pure et douce. Nous ouvrimos nos bouches et nous étendîmes nos mains. Quelle félicité de sentir mouillées ses lèvres desséchées ! Nous développâmes notre voile et nos vêtements, faisant couler l'eau que nous amassions ainsi dans nos gourdes et dans nos pots afin de les remplir. Cette précieuse ondée tomba toute la soirée et nous ne cessâmes de la recueillir qu'après avoir rempli tous nos vases ; ensuite nous en bûmes à pleines gorgées pour nous rafraichir. A peine avions-nous fini que la pluie cessa, le nuage noir se dissipa, les étoiles brillèrent au firmament et nous continuâmes notre route.

« Après avoir enduré de nouvelles souffrances qui ne nous arrachèrent pas de murmures, après avoir touché à plusieurs îles où parfois nous pouvions nous procurer quelque nourriture et d'où parfois nous nous sauvions effrayés, en reconnaissant chez les insulaires des dispositions de cannibales, nous étions restés une dizaine de journées sans apercevoir la terre quand nous sommes parvenus à votre île, où nous avons eu le bonheur de rencontrer non-seulement des blancs, mais des chrétiens pour nous recevoir. »

C'est par ces paroles que se termina le récit du missionnaire indigène. J'avais été profondément touché de cette innocente simplicité ainsi que de la foi et de la persévérance que lui et ses compagnons avaient développées au milieu de leurs épreuves.

Jusqu'ici, comme je l'ai déjà dit, notre traversée avait été heureuse ; mais il survint une tempête et nous courûmes les dangers que le mis-

sionnaire m'avait si vivement décrits. Nous ne pouvions assister les autres qu'en épuisant l'eau de la pirogue, car les naturels savaient mieux la manœuvrer que nous, et, malgré toute notre civilisation et notre science nautique, nous devions à cet égard nous reconnaître tout à fait leurs inférieurs. La pirogue travaillait horriblement et souvent je croyais qu'elle allait sombrer. Nous cherchions avidement quelque signe qui nous indiquât la fin de la rafale; elle ne nous aurait guère inquiétés si nous eussions été à bord de notre navire; mais, sur cette pirogue fragile, nous en redoutions beaucoup les conséquences. Enfin le vent tourna et nous poussa dans une bonne direction, à ce que pensaient nos insulaires. Nous voguâmes ainsi plusieurs jours sans apercevoir de terre; alors la brise tomba, nous laissant en plein calme sous un soleil torride. Dès le départ, nous avions beaucoup ménagé notre eau en souvenir de l'expérience acquise à leurs dépens par nos compagnons. C'est à peine si nous avions de quoi apaiser la soif qui nous dévorait; mais chaque jour semblait augmenter notre soif et diminuait notre provision du précieux liquide. Nous avions espéré rencontrer quelque navire qui nous en fournirait ou nous indiquerait la route pour arriver à l'île la plus prochaine où nous en trouverions. Une matinée, où nous avions souffert encore plus qu'à l'ordinaire, le chef annonça qu'il apercevait un navire venant de façon à couper notre route. Nous portâmes tous le regard de ce côté. A mesure que ses voiles s'élevaient, nous reconnûmes une goëlette. Si nous pouvions y monter, nous rejoindrions peut-être à temps le *Triton*, pensions-nous; car nous étions certains que le capitaine Frankland ne cesserait pas de nous chercher tant qu'il espérerait nous retrouver. Peu à peu nous approchâmes de la goëlette; le cousin Silas et Ben-Youl la regardaient avec anxiété.

« Qu'est-ce que ce navire, Ben, à votre avis? » demanda M. Brand.

« Vous le savez, M. Brand, » répondit Ben. « J'ai depuis les quarante dernières années presque toujours couru le monde et je pense que je sais reconnaître un navire d'un autre; or m'est avis que ce navire n'est autre que ce pirate sur lequel nous avons été si longtemps retenus. Je dis, si vous me demandez mon opinion, monsieur, que nous devrions nous en éloigner. Il ne peut nous être bon en rien. »

« C'est exactement ce que je pense, » reprit le cousin Silas; « les misérables nous noieraient ou nous réduiraient de nouveau en captivité. »

Mais il ne fallait plus songer à éviter la goëlette; il fut donc convenu que nous nous tiendrions cachés pendant que la pirogue passerait

tranquillement près de la goëlette, qui ne nous questionnerait probablement pas. Nos amis eurent assez de peine à comprendre le caractère de ce bâtiment. Quand ils le firent, ils parurent frappés d'horreur et se mirent à nous cacher soigneusement. Tandis que nous approchions, les autres disparaissaient dans la cabine; mais moi, je m'enveloppai dans une natte où une petite ouverture me permettait de voir tout ce qui se passait dehors. La goëlette arrivait. Je ne pouvais plus douter que ce ne fût le pirate, car j'y reconnaissais plusieurs figures, entre autres celle du capitaine Bruno. D'abord je pensai qu'elle allait nous couler à fond; puis j'eus peur qu'elle ne nous ordonnât de nous ranger le long d'elle. Hissant leur voile de misaine du côté du vent, les pirates nous hélèrent deux ou trois fois, mais dans une langue qui ne fut pas comprise. Enfin une réponse partit de la pirogue; j'ignore ce qu'elle signifiait. Les pirates parurent s'en contenter. A ma grande joie, ils laissèrent de nouveau agir leur misaine, et s'éloignèrent de nous. Ce ne devait pas être notre dernière rencontre avec ce fatal bâtiment.

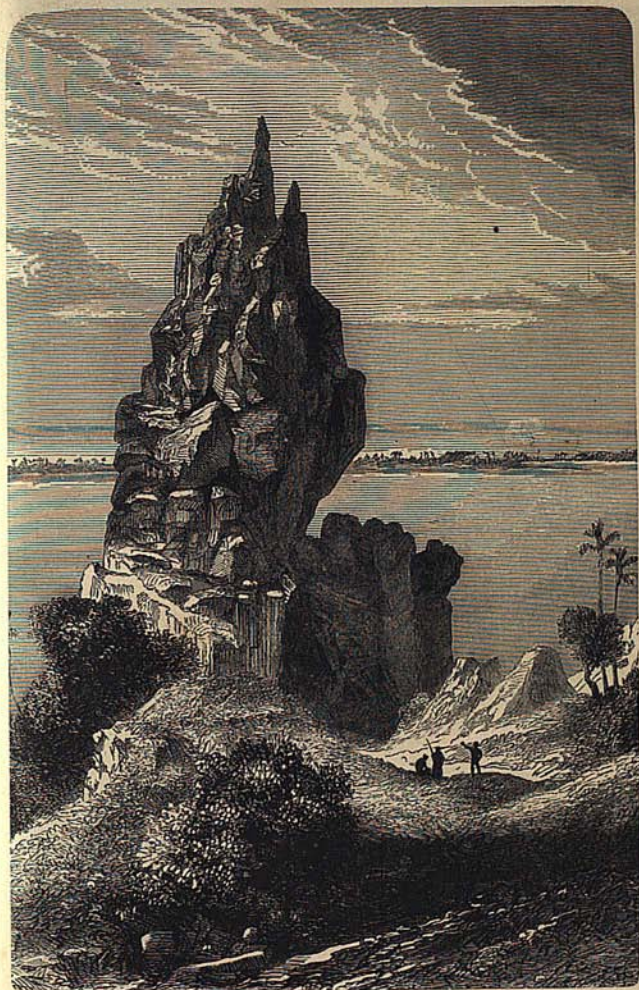
Dès qu'il se fut un peu éloigné, mes amis sortirent de leur cachette et moi je me débarrassai de ma natte, tous bien contents d'avoir échappé au pirate. Le missionnaire nous dit que les pirates lui avaient appris que nous étions environ à cinq cents kilomètres à l'ouest d'Otaïti et que nous rencontrerions plusieurs îles avant d'y arriver. Une fois à Otaïti, le chef savait quelle route prendre pour rentrer dans son île et pensait qu'il la retrouverait aisément. Cette rencontre avec les pirates nous avait pour quelque temps fait oublier notre soif douloureuse; et nous ne pouvions assez admirer le courage et la fidélité de ces insulaires qui, plutôt que de courir le risque de nous perdre, avaient préféré ne pas demander d'eau au pirate.

Nous souffrîmes beaucoup toute cette journée. Durant la nuit nous entendîmes le bruit de brisants qui étaient à notre vent. En continuant d'avancer, nous pouvions dépasser l'île; nous abattîmes donc notre voile et nous ramâmes lentement vers l'endroit d'où le son nous arrivait. Toute la nuit, nous nous tinmes à portée de l'entendre. Nous attendions le jour avec anxiété pour savoir s'il y avait devant nous une île ou simplement un récif de corail où la mer se brisât. L'incertitude rendit cette nuit terrible. Les heures se traînaient lentement. La conduite calme et résignée des insulaires était admirable. Les missionnaires ni le chef ne donnèrent pas un signe de découragement; les femmes elles-mêmes ne se plaignaient pas. « L'aube doit être proche, » dit M. Brand en se réveillant d'un sommeil où il avait fini par tomber. « Regardons ! » Nous nous efforçâmes de voir dans la direction où nous

pensions que l'île se trouvait. Quelques pâles lueurs paraissaient à l'orient; et alors nos cœurs battirent de joie! de minces lignes se montrèrent près du ciel; et, à mesure que la lumière augmentait, nous aperçûmes des têtes et des tiges d'arbres; mais, en même temps, une longue ligne de brisants s'étendait entre eux et nous. Néanmoins les insulaires, à la vue de l'île, entonnèrent d'une seule voix une hymne de remerciements, qui nous fit rougir de nos inquiétudes, et le chef, montrant le ressac, fit signe de tourner de l'autre côté de l'île, où nous trouverions une place de débarquement. La voile fut hissée de nouveau, nous eûmes promptement fait le tour et nous vîmes une large entrée pratiquée dans le récif; nous y entrâmes à la rame et, atteignant au rivage, nous y tirâmes notre pirogue.

On regarda ensuite avec précaution pour s'assurer s'il n'y avait pas là des gens prêts à nous traiter en ennemis. Rassurés à cet égard, nous nous dispersâmes dans l'île à la recherche de l'eau. Jerry et moi nous courions ensemble. La soif avait fait de nos langues des parchemins. Quelques naturels escaladaient déjà les cocotiers pour voir s'ils y trouveraient des noix contenant du lait; mais la saison de ce fruit se passait. D'ailleurs c'était de l'eau, de l'eau pure et simple, qu'il nous fallait. Nous l'eussions alors préférée aux vins les plus généreux de la Bourgogne ou du Rhin. A la fin nous découvrîmes sur la terre, au pied d'un grand arbre, une légère trace d'humidité; nous la suivîmes et elle nous conduisit à un bassin d'eau fraîche et limpide. Nous nous jetâmes à plat ventre et commençâmes à humer quelques gorgées délicieuses; ensuite nous appelâmes à grands cris nos compagnons pour qu'ils vinsent prendre leur part de notre précieuse boisson; bientôt l'étang fut entouré d'hommes, de femmes et d'enfants, puisant l'eau dans toute espèce d'ustensiles: des mères la versaient dans la bouche de leurs enfants avant d'y goûter, des hommes se couchaient et la humaient comme nous avions fait. Je considérais alors cette scène, et il me semblait qu'elle était tout à fait digne du pinceau d'un des meilleurs peintres.

Nous restâmes une semaine sur cette île, occupés à réparer notre pirogue, à pêcher du poisson et à remplir d'eau tous nos vases. On peut nous blâmer d'avoir ainsi perdu notre temps, mais après avoir passé tant de semaines entassés sans pouvoir bouger, nous sentions tous l'absolue nécessité d'étendre nos membres endoloris et de renouveler nos forces épuisées. Nous étions en bien meilleur état quand nous reprîmes notre voyage. J'ai oublié de dire qu'à toutes les îles où nous touchions nous prenions le soin de graver nos noms sur le tronc des arbres situés



Iles à coraux. — Récifs et piton.

da
vi
n
ce
e:
n
ta
la
tu

a
r
ta
d
q
s
p
s
n
a
d
le
fa
a
c
v
d
le
n
L
le
u
s
c
l
c
E
H
c
t

dans le lieu le plus apparent, et d'y ajouter la direction que nous suivions. Nous avions eu la même précaution avant de quitter l'île où nous avions été délaissés par les pirates, afin que, si un navire visitait cet endroit, il pût porter au capitaine Frankland la nouvelle de notre existence et quelques renseignements sur les parages où il pourrait nous rencontrer. Nos amis avaient compris notre intention, et ils ajoutaient maintenant à notre inscription quelques lignes dans leur propre langue. Le temps continuait d'être beau et nous recommençâmes notre traversée.

Nous vîmes plusieurs flots; sur quelques-uns poussaient déjà des arbres rabougris; d'autres avaient à peine assez de terrain pour nourrir quelques longues herbes à l'apparence métallique; d'autres n'étaient encore que des rochers sans verdure, dont les têtes avaient depuis peu émergé au-dessus des flots. Je crois qu'à une certaine époque on a supposé que ces formations corallines s'élevaient des immenses profondeurs de l'Océan, et que ces polypes merveilleux autant que persévérants travaillaient sans cesse à faire monter leurs montagnes sous-marines jusqu'à ce que la cime eût atteint la surface des eaux; mais il est certain qu'ils ne peuvent vivre à plus de 30 à 45 mètres au-dessous de cette surface, et qu'ils fondent leurs constructions sur des montagnes et des plateaux au-dessous de la mer, car ils ne travaillent pas plus haut que la marque de la marée basse. Comment donc se fait-il que ces polypes forment des îles qui s'élèvent de plusieurs pieds au-dessus de l'eau? demandera-t-on. Mais si les polypes corallins sont cause de la formation de l'île, ce ne sont pas eux qui la font. Leur travail s'élève de façon à former un mont dont le côté est exposé au point d'où soufflent les vents les plus forts et d'où roulent les lames les plus lourdes; puis il continue sur le terrain et s'élève à l'intérieur de la muraille, protégé contre les grosses mers par la première muraille. Les polypes travaillent ainsi aux deux bouts, formant une courbe dont la convexité est exposée à la mer. C'est ainsi qu'ils forment sous la mer un mur circulaire d'une épaisseur considérable. Puis les tempêtes qui s'élèvent et les vagues qui se brisent sur l'extérieur de ce mur en détachent de grosses masses qui ont parfois plus de deux mètres carrés, et les jettent au sommet où elles se fixent aux aspérités des cimes de la construction; d'autres morceaux arrachés viennent s'y ajouter peu à peu et c'est ainsi que se bâtit une masse supérieure aux eaux les plus hautes. D'autres morceaux, écrasés en forme de sable par les vagues, composent une plage avec l'aide de coquillages de diverses productions marines. Les oiseaux viennent s'y établir apportant des semences

qui germent; les arbres poussent et recueillent l'humidité; des sources se forment et l'endroit devient capable de recevoir des êtres humains. Quelques îles ont eu un roc ou peut-être le plateau d'une élévation sous-marine pour leur fondation, et les polypes n'ont fait que l'agrandir et former un récif à l'entour (1).

Nous restâmes une semaine encore sans voir la terre; aussi nous soupirions après un endroit où nous pourrions, ne fût-ce que pour quelques heures, détendre nos jambes et, ce qui était peut-être plus important, renouveler notre provision d'eau, lorsque, dans la soirée, parurent à nos yeux les sommets d'arbres qui, poussant sur une grande île, se prolongeaient au loin de chaque côté, au nord et au sud. Nous nous approchâmes assez du littoral pour qu'on nous en aperçût, si l'île était peuplée, ce dont nous ne pouvions guère douter; mais nous ne reconnûmes aucun endroit où aborder avec sécurité. Nous ramâmes toute la nuit vers le sud afin de contourner l'île, car nous pensions que nous trouverions plus facilement, de l'autre côté, une entrée. Le bruit du rissac empêchait que nous entendissions aucun son venu de terre; mais nous remarquâmes des feux allumés sur la plage, ce qui nous prouvait que l'île était bien réellement habitée; seulement, était-elle peuplée d'amis ou d'ennemis? c'est ce que nous ne savions point. Nos ramés furent lentement agitées toute la nuit, juste assez pour tenir la

1. Si souvent que cet intéressant sujet ait été traité, nos lecteurs nous permettront sans doute de corriger ce qu'on peut trouver d'incomplet et d'inexact dans l'exposition qu'en a faite M. Kingston. — Aujourd'hui les travaux des polypiers sont considérés comme fournissant la preuve des oscillations de la surface de la terre. Les récifs qu'ils forment, tantôt environnent à distance les îles ou même les archipels: ce sont les *barrières de corail*; tantôt, éloignés de toute terre, ils sont disposés comme des anneaux ou des croissants plus ou moins allongés autour de lagunes ou de baies remarquables par leurs eaux d'un vert pâle: ce sont les *atolls*. Comment ces travaux se sont-ils élevés? Les polypes aiment à bâtir au milieu de l'eau qui déferle, ainsi que l'a, depuis longtemps, démontré le voyageur français Chamisso. Ainsi, partout où se trouve un banc sous-marin, les récifs de coraux affectent, comme les brisants eux-mêmes, une disposition plus ou moins annulaire; mais où la sonde ne révèle aucun bas-fond, comment les polypes ont-ils pu, là, faire surgir du fond des abîmes, leurs habitations calcaires? Par exception, ils peuvent avoir construit sur le pourtour d'un cratère sous-marin. Si l'élévation graduelle du sol explique la position des coraux qui frangent le littoral à une certaine hauteur au-dessus des flots, de même l'affaissement du lit des mers fait comprendre la formation des barrières de corail et des atolls. Les polypes, en effet, peuvent construire leurs habitations à une profondeur de 30 à 45 mètres; mais les murs de corail et de sable calcaire, qui forment les parois extérieures du récif, descendent généralement beaucoup plus bas; la plupart reposent sur des talus composés de leurs propres débris, et plongent dans la mer avec une pente de 45 degrés jusqu'à des abîmes de plusieurs centaines et même de plusieurs milliers de mètres. Évidemment, à mesure que le fond de l'Océan s'est affaissé, les polypes ont monté leur travail pour le maintenir à la surface, et la profondeur de l'eau près des atolls montre la différence de vitesse avec laquelle s'affaissent leur produit. — J.-B. (Voy. *la Terre*, par E. Reclus, t. I, p. 793 à 801.)

pirogue à distance des brisants et pour gagner la place où nous espérions découvrir une entrée. Au point du jour, nous aperçûmes effectivement une entrée et nous nous y dirigeâmes. Il y avait beaucoup de monde sur la plage. Ces gens-là étaient à peine habillés; ils avaient la peau noire, la chevelure longue et épaisse, et les hommes tenaient des lances ou des massues. Notre chef se leva pour les examiner avec attention. Ils n'agitaient aucune branche d'arbre en signe d'amitié; mais, au contraire, leurs gestes avaient un air de menace. Comme nous arrivions à l'entrée du passage, l'œil rapide du chef découvrit un certain nombre de canots réunis à l'intérieur et montés par des hommes armés de dards, d'arcs et de flèches. Il se hâta de faire signe de ramer en arrière et nous échappâmes au piège qu'on nous tendait.

Les canots se mirent en chasse. Ils étaient petits, ne portant pas plus de six à huit hommes chacun; mais le nombre les rendait formidables. Leurs armes étaient de diverses formes et nous crûmes très-vraisemblable que les dards et les flèches étaient empoisonnés. Ils s'élançèrent en une longue ligne à travers les brisants, comme des frelons sortant de leur nid. « Les voici qui viennent, ces coquins de nègres! » s'écria Ben-Youl. « Dix, quinze, vingt, trente à la fois! S'ils nous abordent, ils nous donneront du mal! Cependant, s'ils se figurent n'avoir affaire qu'à des sauvages comme eux, j'espère qu'ils verront qu'ils se sont trompés! »

A mesure que nous nous éloignons de l'île, nous sentions l'action du vent; le chef ayant ordonné de hisser la voile, nous primes rapidement l'avance. Cependant ces petits canots marchaient avec vitesse. Le chef nous regarda comme s'il nous demandait: « A quoi vous décidez-vous? » M. Brand comprit la demande et y répondit en produisant nos armes à feu; heureusement, n'ayant pas eu occasion de nous en servir, nous avions encore une bonne quantité de poudre et de plomb.

Nos amis reçurent l'ordre de tenir à leur portée leurs arcs et leurs flèches, puis ils se mirent à ramer avec tant d'activité, qu'ils accurent beaucoup la vitesse de la pirogue; mais cela ne fit qu'encourager ceux qui nous poursuivaient à redoubler d'efforts pour nous attraper.

Les meilleurs tireurs parmi nous étaient M. Brand, Jerry et moi; le docteur tirait mal et Ben connaissait mieux la manœuvre du canot que celle du fusil.

« Vous tirerez d'abord par-dessus leurs têtes, n'est-ce pas? » demanda le docteur.

« Je ne le pense pas, » répondit M. Brand. « Le mieux, pour eux-

mêmes, ce sera de les faire juger de notre force. Si chacun de nous peut renverser un des leurs, ils en seront sans doute assez effrayés pour retourner chez eux; mais si une fois ils nous atteignent, nous ignorons où s'arrêtera le massacre, même dans le cas où nous en sortirions victorieux. »

Il fut donc convenu que dès que ces sauvages seraient arrivés assez près pour nous distinguer, nous nous mettrions debout et viserions avec soin en choisissant ceux qui auraient l'air de chefs dans les canots les plus avancés. Le plan fut expliqué à notre chef et vivement approuvé par lui.

Avec l'aide du vent qui fraîchissait, nous avançons rapidement, et pourtant la flottille des canots gagnait sur nous. Les flots nous apportaient les cris et les hurlements des ennemis, mais sans intimider nos amis. « Allons ! allons ! mes braves, je crois que bientôt vous chanterez une autre chanson, » s'écria Ben en les regardant d'un air courroucé. Enfin, malgré tous nos efforts, les sauvages arrivaient déjà près de nous, et deux hommes qui étaient en tête, élevant leurs arcs, allaient tirer leurs flèches, quand le cousin Silas nous dit : « Mes amis, le moment est venu ; envoyons-leur des prunes ! » Nous tirâmes ensemble. Les deux hommes furent immédiatement abattus, et un homme de chacun de ces canots voisins piqua une tête par-dessus le bord. Durant une minute, les gens des canots qui suivaient s'arrêtèrent indécis. Ce délai nous donna le temps de recharger. Nous fîmes feu de nouveau et nos amis se levant envoyèrent une nuée de flèches à nos ennemis. Des hurlements, des cris et des gémissements partirent des canots, qui formaient une masse épaisse comme un troupeau de moutons, et ceux qui les montaient étaient aussi étonnés que terrifiés de la façon dont nous les recevions. Alors ils retournèrent vers leur île, ramant avec une confusion incontestable. Nous poussâmes des cris de triomphe, en leur envoyant une dernière volée ; mais ce fut cette fois par-dessus leur tête, uniquement pour hâter leur fuite. Quant à nous, nous étions sauvés ; pas un de nous n'avait la plus petite blessure, et nous filions avec toute la rapidité que le vent et nos rames pouvaient nous procurer pour nous éloigner de cette île inhospitalière.

Depuis plusieurs semaines déjà nous continuions notre fatigant voyage ; aucun de nous n'était malade, personne n'était mort et, grâce à notre économie, l'eau ni la nourriture ne nous avaient encore absolument manqué. Ce jour-là une volée d'oiseaux passa sur nos têtes, se dirigeant au nord-est. Après l'avoir observée, notre chef donna immédiatement l'ordre de suivre la même direction. C'est ce que nous fîmes



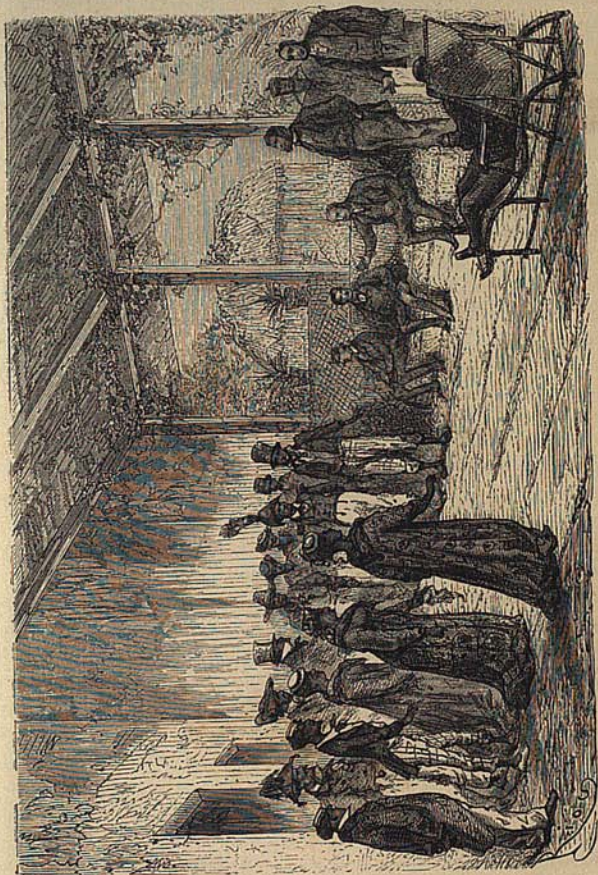
Une case indigène à Taïti.

toute la journée. Au coucher du soleil, il nous sembla voir sortir de l'eau un pic bleuâtre, mais avec l'œil le plus exercé on n'aurait pas pu affirmer que ce fût une terre plutôt qu'un léger nuage. Toute la nuit nous nous dirigeâmes vers le même point. Je veillais déjà depuis plusieurs heures lorsque, la fatigue m'accablant, je tombai dans un lourd sommeil. Jerry me réveilla en criant : « Voyez ! voyez ! » Je me dressai sur mes pieds et je vis devant nous se développer les pics sourcilleux d'une chaîne de montagnes. L'habitude que nous avions prise maintenant de ne plus voir que des terres basses nous fit trouver ces pics très-élevés. Les flancs en étaient revêtus d'une verdure qui charmait et rafraichissait nos regards ; à leurs bases étaient des bois et des champs avec des cours d'eau étincelant au soleil ; bientôt nous y distinguâmes des habitations propres et même élégantes. Il y avait un peu de houle. Quand le canot était à la cime d'une lame, nous pouvions apercevoir une grève jaunâtre qu'enveloppait une ceinture d'eau calme, brillante, bleue, avec une frange de blanche écume produite par les brisants qui défendaient le rivage. « Taïti ! Taïti ! » s'écrièrent le chef et ses compagnons. C'est ainsi que nous sûmes notre arrivée dans les possessions de la reine Pomaré. Sur ce rivage étaient des hommes civilisés dont, sans nul doute, l'accueil serait pour nous bienveillant et hospitalier.

Bientôt un passage fut découvert parmi les brisants ; nous y pénétrâmes et nous fûmes aussitôt entourés par des canots chargés d'indigènes, lesquels se demandaient avec intérêt qui nous étions et d'où nous venions. Nos amis ne tardèrent pas à satisfaire cette curiosité, en racontant rapidement nos aventures et les leurs propres. Ils trouvèrent là quelques gens de leur île et, entre autres, un chef devenu un homme riche. Ce dernier, après avoir fait haler sur la plage notre pirogue pour qu'on la réparât, les emmena chez lui. Tous les étrangers, fort curieux d'examiner une embarcation qui, malgré sa fragilité, avait accompli une si hasardeuse et si longue traversée, vinrent visiter la pirogue. Quant à nous, nous fûmes reçus dans la maison d'un négociant anglais qui nous traita de la façon la plus affectueuse, et notre consul nous montra beaucoup d'égards. Je parlerai peu de cette île, où nous n'avons guère eu d'aventures intéressantes.

Les vallées et une plaine qui s'étend du rivage au pied des montagnes sont très-fertiles et donnent en grande abondance tous les végétaux des tropiques. Le climat est chaud, sans être accablant ; le paysage est des plus beaux dans un grand nombre d'endroits ; les naturels, ayant peu de besoins, sont enclins à mener une vie facile et même

paresseuse et à ne guère exercer leurs facultés soit physiques, soit morales. On peut même les féliciter de ce qu'ils ne se laissent pas aller absolument à l'indolence. La nature les a doués de façon à jouir des beautés dont ils sont entourés; aussi prennent-ils grand plaisir à construire leurs habitations dans les lieux les plus retirés et les plus charmants qu'ils peuvent découvrir. Leurs demeures sont environnées de haies, et c'est dans ces enclos qu'ils cultivent le taro, la patate douce, la banane, l'arbre à pain, l'oranger, le cocotier et même la canne à sucre. Ils donnent à leur cabane, qui a 15 ou 20 mètres de long sur 6 de large, la forme ovale et la construisent de bambous plantés en terre à environ deux centimètres l'un de l'autre. Au sommet des murailles ainsi faites, ils attachent, au moyen d'un cordage tressé, des morceaux du bois de ketmie, qui est à la fois fort et léger. Du haut des quatre côtés, ces chevrons s'élèvent à la rencontre l'un de l'autre pour former un faite, ceux des bouts faisant un plan incliné comme ceux des flancs. Ils s'appuyent donc l'un sur l'autre. On les recouvre de petits paillassons en feuilles de paquois, bien tressés, placés à recouvrement et formant une toiture aussi durable qu'impénétrable à la pluie. La terre, bien battue pour acquérir de la dureté, compose l'aire de la cabane. On ne ménage aucune cloison permanente; mais à l'occasion on divise l'intérieur par des nattes. Quant aux lits, la carcasse en est faite avec des roseaux qu'on élève à peu près à 60 centimètres du sol; on y étend des nattes et, pour les délicats, des espèces d'oreillers bourrés de plantes aromatiques. Les tables et les sièges sont inconnus. L'art de la cuisine otahitienne est des plus simples, car la nourriture est cuite dans des fours creusés en terre et remplis de pierres chauffées. J'ai, plus d'une fois, depuis mon retour, eu l'envie de faire quelque partie de campagne où nous cuirions tous nos aliments à la mode de Taïti. Quant au vêtement, il subit une révolution rapide et considérable. Jadis les naturels se contentaient d'un manteau et d'un jupon; maintenant ils recherchent tous les vêtements européens. Nous en eûmes des échantillons curieux lors d'une fête que notre compatriote et ami donnait à un certain nombre de chefs et à leurs parents. Nous vîmes là des hommes portant des habits d'uniforme, avec des pantalons de nankin trop courts pour eux, et chaussés de pantoufles de couleur. D'autres portaient des bottes à revers, des chemises rouges, des culottes noires, des vestes de matelot et des tricornes. Quelques-uns avaient pour chaussures des souliers couverts et à boucle, et plusieurs n'étaient pas du tout chaussés; mais tous portaient des chemises et des pantalons ou des culottes, J'en vis de complètement habillés :



Une soirée à Taïti.

sou
tou
étr
de
du
plo
ach
Ce
tot
cos
cie
taï
sar
et
faï
pa
tot
vu
se
rig
ou
tra
fo
pa
E
co
pa
de
l'i
de
pl
à
ne

le
ne
de
si
ri
le

souliers, bas, pantalon, chemise, gilet, habit et grosse cravate, mais le tout n'était qu'un bariolage; chaque vêtement était trop large ou trop étroit et la coiffure était un petit chapeau de paille posé sur le sommet de la tête. Évidemment ces vêtements étaient arrivés de tous les coins du monde; beaucoup d'entre eux avaient passé par les mains des employés des monts-de-piété ou des prêteurs sur gage, beaucoup avaient été achetés et vendus par les marchands de vieux habits et de vieux galons. Ce qui me frappa le plus, ce fut de voir ces gens, hommes ou femmes, totalement manquer de goût, du jour où ils avaient abandonné leur costume naturel, un peu étriqué, je ne le nie pas, mais du moins gracieux et adapté à leur climat. Les femmes que nous aperçûmes portaient des chapeaux de paille d'une forme énorme et ridicule; des robes sans taille et de couleurs criardes leur tombaient de la gorge aux talons, et des foulards leur entouraient le cou. Il y en avait encore qui se coiffaient de couronnes de fleurs, pittoresque souvenir de leur ancienne parure. Ces naturels sont, dit-on, pleins d'honnêteté. De fait, ils avaient toujours l'air heureux, joyeux, de bonne humeur; nous n'en avons pas vu se quereller, encore moins en venir aux coups. Beaucoup suivaient scrupuleusement les offices religieux, et presque tous observaient rigoureusement le repos du dimanche, se contentant d'aller à l'église ou d'en revenir dans leurs plus beaux atours, sans se livrer à aucun travail. Plusieurs écoles où nous entrâmes nous firent voir des enfants fort semblables par leur intelligence à ceux du même rang qu'on voit partout en Europe; ils n'en différaient que par la couleur de leur peau. En somme, tout ce que nous voyions ou entendions nous permit de conclure que les habitants de la Polynésie sont généralement aussi capables d'un haut état d'éducation et de civilisation que les personnes de toute autre race, et qu'ils ont l'esprit très-bien disposé à recevoir l'instruction religieuse. Nos compagnons de voyage nous en avaient déjà donné de remarquables preuves, qui nous avaient fait d'autant plus regretter de ne pas pouvoir causer familièrement avec eux; quant à notre ami le missionnaire, il avait fait chaque jour des progrès dans notre estime et dans notre affection.

Ces braves gens avaient à présent le plus vif désir de retourner à leur île natale, et la saison était favorable à leur entreprise; cependant nous ne pûmes pas apprendre sans beaucoup de regret leur projet de départ. Ce fut au milieu d'un grand concours d'indigènes et de plusieurs missionnaires anglais que nous les accompagnâmes jusqu'au rivage pour les voir partir. Tous les assistants firent des prières pour leur sûreté durant leur traversée. La scène était très-émouvante et bien

des pleurs coulèrent lorsqu'on vit s'embarquer le bon vieux chef et ses compagnons. Du reste, c'est à peine si plus que nous il pouvait retenir ses larmes. La fragile pirogue fut de nouveau lancée sur l'abîme, la voile fut hissée et ils partirent pour leur long voyage avec la pleine confiance que Dieu, qui jusqu'alors les avait préservés, saurait bien encore les tirer de tout nouveau péril.

CHAPITRE XVIII

Voyage sur un baleinier. — Les îles Fidji. — Chez les anthropophages.

A ce moment nous ne nous doutions guère que notre propre départ fût prochain ; mais le lendemain même l'*Incomparable*, un baleinier de Liverpool, entrant dans la rade de Papéiti. Son capitaine, M. Brown, que nous rencontrâmes, nous apprit qu'il était obligé d'aller sur les côtes du Japon et que, devant toucher aux îles Bonin-Simia (au nord des Mariannes), il pêcherait probablement quelque temps dans ce pays. Or nous savions que le capitaine Frankland était aussi tenu de se rendre aux îles Bonin-Simia. Nous ignorions sans doute jusqu'à quel point notre perte supposée avait pu modifier ses projets ; mais, en tout cas, l'occasion que nous offrait l'*Incomparable* pour rencontrer le *Triton* nous sembla des meilleures. M. Brand, ayant donc appris que le capitaine Brown, par suite de la maladie, de la tempête ou de la désertion, avait perdu plusieurs des hommes de son équipage, lui offrit ses services et les nôtres jusqu'aux îles Bonin-Simia, et même pour plus longtemps, si nous ne recevions aucune nouvelle de notre bâtiment. Le capitaine Brown, sans hésiter, accepta les offres de M. Brand. L'*Incomparable* n'était entré en rade que pour quelques jours, n'ayant rien à faire à Papéiti que de s'y pourvoir d'eau et de vivres frais. Notre excellent compatriote, qui ne se contentait pas de nous avoir eus à sa charge tout le temps de notre séjour à Taïti, s'obstina à nous fournir un aussi bon trousseau qu'on pouvait en trouver dans ces localités, et comme nous lui exprimions à la fois notre reconnaissance et notre désir de ne pas lui causer une telle dépense, il se mit à sourire en

disant : « Allons ! à quoi donc servirait la richesse, si ce n'est pas à rendre des services ? Ne disons plus un mot à ce sujet. Quand vous serez chez vous, si la dette pèse trop à votre conscience, je vous permets de m'en adresser la valeur ; mais dans ce cas, j'y perdrai, moi, car ce sera pour moi une preuve que vous n'avez pas foi en l'amitié qui me pousse à vous offrir en don ces bagatelles. » De telles paroles étaient trop bonnes, trop cordiales, pour nous permettre autre chose que les remerciements les plus sincères. La veille du jour où nous devons nous embarquer, il nous dit qu'il avait pris des informations sur le capitaine Brown et qu'elles lui faisaient regretter de nous voir naviguer sous les ordres d'un pareil capitaine. « Je crains, ajouta-t-il, que ce soit un homme à deux faces. A terre, il est doux, bienveillant, reconnu de bon ton ; mais, à bord, à ce qu'on assure, il est despote, emporté et souvent il boit trop. N'oubliez donc pas de vous tenir sur vos gardes. S'il était vraisemblable que vous dussiez demeurer avec lui plus de quelques semaines, je vous conseillerais de renoncer à ce voyage et d'attendre une autre occasion pour aller dans l'Occident. » La nouvelle n'était pas agréable ; mais nous étions résolus à ne retarder notre départ sous aucun prétexte ; nous remercîâmes donc encore notre ami de ses renseignements, comme nous l'avions fait de toutes les bontés qu'il avait eues pour nous, et le lendemain nous montions à bord de *l'Incomparable*.

Pendant quelque temps, le capitaine Brown se montra si poli et si affable, que nous commençâmes à espérer que les renseignements de notre ami étaient inexacts.

Quoique nous n'espérâssions pas rencontrer des baleines, des hommes restaient toujours au haut des mâts en vigie. Je n'oublierai jamais la surexcitation générale quand, une semaine après que nous avions pris la mer, le cri retentit d'en haut : « La voilà qui souffle ! La voilà qui souffle ! » En une minute tout le monde fut sur le qui-vive. « Où cela ? Où donc ? » demandait-on. Les matelots qui l'avaient signalée indiquèrent où elle avait paru. On descendit les barques : l'équipage s'y précipita. Le maître était dans le premier, deux seconds dans les autres. La chasse commença : on fit force de rames. La baleine plongea et les hommes se tinrent sur les rames. Au bout d'une demi-heure, elle se montra de nouveau, faisant jaillir un jet d'étincelante écume. Les bateaux reprirent leur course. Celui du maître allait en tête des autres. Son harpon frappa le monstre. Un des autres bateaux l'attaqua immédiatement après. Alors la baleine partit avec une vitesse effrayante, entraînant les pirogues droit loin du navire. Puis elle plongea ; les

lignes arrivaient à la fin ; on allait les couper, lorsque le cétacé remonta. Le navire suivait toutes voiles dehors.

Comme le jour tirait à sa fin, nous vîmes une autre baleine flotter paresseusement près de nous. On ne pouvait pas laisser échapper l'occasion de faire une autre capture importante. M. Brand, qui commandait alors comme lieutenant, avait jadis servi trois ans dans un baleinier. Il ordonna de préparer un nouveau bateau. Jerry et moi lui demandions de l'accompagner. « J'en suis fâché, » répondit-il. « Un seul de vous peut me suivre. » Le sort me désigna, mais Jerry n'avait pas de jalousie. « C'est bien. Vieux-Surley et moi, nous nous soigne-



Baleine harponnée.

rons l'un l'autre ; » dit-il. Nous partîmes. Les autres pirogues n'étaient plus en vue ; mais, du haut du mât, on avait aperçu une île longue et basse. Nous atteignîmes la baleine avant qu'elle eût plongé, et je crois qu'elle était endormie. En tout cas, le harpon de M. Brand la réveilla. Elle fila rapidement du côté de la terre. J'aurais voulu que Jerry fût avec nous, car c'était amusant de voir notre canot tiré avec une si furieuse vitesse, que l'écume volait par-dessus notre proue. Jadis on lançait les harpons à la main ; aujourd'hui, ils partent comme des projectiles d'armes à feu. Le trait est mis dans un canon auquel il est attaché au moyen d'une chaîne. Il faut moins de force et d'adresse pour frapper l'animal ; mais on en a tout autant besoin qu'auparavant pour éviter qu'il ne batte en retour et qu'il ne brise en pièces l'embarcation. Chaque fois qu'il diminuait de vitesse, nous halions la corde avec l'espoir de lui envoyer un second harpon ; mais alors il reprenait sa course, puis il plongeait, et peu s'en fallait que nous ne perdissions notre

ligne. Enfin, comme la baleine se relevait, nous pûmes la percer d'un second harpon. Elle se remit à fuir. Enfin, de ses évents, le sang jaillit avec le jet d'eau, et elle battit autour d'elle la mer avec fureur. « Arrière! En arrière, pour votre vie! » cria M. Brand. Nous nous mimés à temps hors de sa portée, car un seul coup de sa terrible queue nous aurait annihilés.

Nous poussâmes de grands cris de joie en voyant la masse du cétacé rester immobile à la surface de l'Océan. Alors nous regardâmes autour de nous. L'île n'était plus éloignée et les ténèbres descendaient sur la surface des eaux. Quant au navire, il n'était plus visible. Des nuages s'amoncelaient dans le ciel et une tempête nous semblait se préparer. Le parti le plus sûr était de nous tenir toute la nuit au-dessous du vent de la baleine, et il soufflait du côté même où nous pensions que le navire devait se trouver. Jamais nous n'aurions pu nager à l'encontre. Comme nous venions de retirer nos harpons et que nous nous occupions à mettre tout en ordre dans le bateau, avant de nous attacher à elle, la baleine s'enfonça tout à coup et disparut à nos yeux. Nous nous regardâmes les uns les autres, fort désappointés. Notre proie avait disparu, sans pouvoir être recouvrée, voilà ce qui était indubitable. « Allons! mes enfants, ne murmurez pas! » s'écria M. Brand. « Nous nous en serions bien plus mal trouvés si nous avions été attachés à elle au milieu d'une tempête et sans pouvoir nous en débarrasser. Remercions le Tout-Puissant qui nous a évité un pareil danger. Nous allons nous mettre à l'abri derrière cette île, et demain nous tâcherons de retrouver notre navire. » Nous nous mimés donc à ramer, et au bout de peu de temps nous étions dans une eau à peu près calme; mais l'aspect des choses devenait de plus en plus menaçant et nous nous approchâmes davantage des brisants. « Harry! » me dit tout à coup le cousin Silas, « il me semble que nous devons connaître cette île. Je vois dans les brisants une ouverture et, sur la côte, un bouquet d'arbres familiers à mes yeux. Nous serons mieux à terre qu'ici. Je vais faire entrer le canot. » Ce fut avec quelque étonnement que les matelots reçurent l'ordre de nager vers la terre. Nous trouvâmes exactement l'entrée, et bientôt le canot fut halé sur la plage. « Mes enfants, cette nuit, nous coucherons sous un toit, » ajouta le cousin Silas, et se mettant à notre tête, il nous mena, au bout d'un quart d'heure de marche, sous l'abri où nous avions demeuré durant tant de mois. N'était-ce pas étrange d'avoir si inopinément retrouvé notre île?

On alluma un feu flamboyant et l'on fit cuire quelques volailles sauvages; des noix de coco, qui se trouvaient alors mûres à point, furent



Paysage dans la grande Fidji.

al
p
re
n
é
n
p
s
d
p
c
ti
le
r
c
ti
c
s
-h
A
t
n
l
c
l
d
a
c
l
j
h
h
s
e
s
t
r
t

abattues, et l'on cueillit des pommes de l'arbre à pain, ce qui, joint aux provisions que contenait notre canot, nous permit de faire un fameux repas où nous nous relevâmes un peu du découragement dans lequel nous avait jetés la perte de notre baleine. Nos couches elles-mêmes étaient si bien prêtes, que nous en conclûmes que personne, depuis notre départ, n'avait visité ces lieux. Tout le monde s'endormit du plus profond sommeil, et le lendemain matin la courte tempête d'été se trouvait entièrement apaisée. Je grimpai au sommet de notre mât de pavillon et j'eus le plus grand plaisir en apercevant notre navire en panne à huit ou dix kilomètres vers l'ouest. A cette nouvelle, chacun courut vers le canot et moi avec les autres; car, quelle que fût mon affection pour notre île, je ne me souciais guère d'y être encore abandonné, lorsque mon cousin Silas m'arrêta en me disant : « Il nous faut auparavant faire quelque chose d'important : — effacer nos anciennes inscriptions et les remplacer par de nouvelles qui expliqueront la direction que nous allons suivre. » L'avis était parfaitement sage pour le cas où le *Triton* visiterait cette place, et par conséquent nous nous servîmes de la pointe de nos couteaux pour graver en quelques mots le bon état de notre santé et notre projet d'aller aux îles Bonin-Simia. Après quoi nous nous rembarquâmes et courûmes vers le navire.

A bord, nous trouvâmes que le capitaine était d'une humeur détestable, parce que la tempête l'avait forcé de se dessaisir des deux baleines qu'il avait prises. La nouvelle de la perte que nous avions faite ne la modifia pas en bien. Il sacrait, il jurait et maudissait horriblement ce qu'il appelait sa mauvaise chance et, pour y trouver quelque consolation, il ouvrit sa cave aux spiritueux et se mit à boire coup sur coup des verres de rhum et d'eau. Les conséquences ne s'en firent pas attendre. Le capitaine Brown donnait des ordres contradictoires, cherchait querelle au lieutenant, frappait et injurait les matelots, et finalement allait se coucher tout habillé. Il resta dans sa cabine plusieurs jours, ordonnant chaque fois qu'il se réveillait qu'on lui apportât une bouteille de spiritueux. Depuis ce moment, il ne redevint plus le même homme qu'il était auparavant et perdit tout pouvoir de se guider.

Je ne m'arrêterai pas à décrire les scènes dont je fus alors témoin sur le baleinier. Honteuses pour des êtres humains, elles l'étaient encore plus pour des chrétiens. Le cousin Silas, le docteur et Ben faisaient tous leurs efforts pour réprimer le mal : Ben, par l'influence qu'il avait à l'avant, et les autres, par celle dont ils jouissaient à l'arrière, où les officiers avaient l'air disposé à suivre l'exemple du capitaine. Le cousin Silas s'était chargé de faire un quart et nous avait priés,

Jerry et moi, de faire l'autre, avec l' instante recommandation de l'appeler aussitôt que nous verrions quelque chose aller mal. Ce fut ainsi que s'écoulèrent trois ou quatre semaines, durant lesquelles on réussit à tuer deux baleines et à les arrimer en sûreté à bord. Cela rendit quelque bonne humeur au capitaine. Cependant le navire était souvent conduit avec beaucoup de négligence et les vigies ne faisaient pas bien leur service.

Un jour que nous courions toutes voiles dehors, j'étais à l'avant, et j'aperçus en tête une trainée d'eau blanche qui ne me semblait pas pouvoir être produite par un récif de corail. Je fis le rapport de mon observation. Heureusement il n'y avait pas beaucoup de vent. Je cherchais avec inquiétude, à droite et à gauche, si je voyais quelque ouverture. La ligne d'écume se terminait vers le sud. On prit quelques précautions; mais, au bout de cinq minutes, le navire frappait lourdement le récif. Les matelots, qui se rendaient parfaitement compte de ce terrible bruit, s'élançèrent sur le pont, pensant que le bâtiment était perdu sans remède. A ce moment, le capitaine était incapable de rien comprendre. Le cousin Silas accourut sur le pont et, embrassant d'un regard l'état des choses, ordonna de remettre la barre au vent, de brasser carré les vergues et de laisser retomber les basses voiles. C'était notre seule chance de salut. La proue se retourna; le bâtiment se remit en marche en raclant le récif et arrachant, comme le disait le docteur, le travail de myriades de polypiers. Tous les hommes de l'avant poussèrent des hourras! Nous étions délivrés; nous voguions de nouveau.

Nous l'avions échappé belle! et l'incident aurait dû servir de leçon à l'équipage. Malheureusement il n'en fut pas ainsi, et l'on retomba dans le même désordre qu'auparavant. En outre, le cousin Silas avait excité la jalousie des autres officiers, qui commencèrent à contrecarrer tous ses efforts. Une nuit que Jerry et moi étions sur le tillac, occupés à nous promener activement, suivis de Vieux-Surley, nous consultions tous les points de l'horizon, car il faisait très-noir et les officiers avaient bu copieusement. Pour quelque raison que ce fût, j'étais, ainsi que Jerry, moins tranquille qu'à l'ordinaire.

« Cela ne m'étonnerait pas, disait-il, qu'il nous arrivât bientôt quelque accident.

— J'espère que non, répondis-je, surtout s'il devait avoir de mauvaises suites; mais le fait est que je ne suis pas sans inquiétude et que j'ai envie d'aller réveiller M. Brand.

— Oui; mais qu'aurions-nous à lui dire? Il vaut mieux ne l'appeler que quand nous aurons un renseignement à lui donner. » L'avis de

Jerry me sembla raisonnable, et nous reprîmes notre promenade et notre conversation.

« Que faites-vous là, jeunes drôles ? » s'écria le premier lieutenant, qui, bien que ce fût son tour de quart, était à moitié ivre. « Allons, descendez et couchez-vous. Je ne veux pas que des singes bavards, comme vous, troublent la discipline du navire. » Nous hésitions à obéir, et Jerry me disait même tout bas qu'il allait appeler M. Brand, lorsque le lieutenant s'écria : « Rébellion ! rébellion ! Allez à vos chenils, jeunes chiens ! » et ordonna à quelques hommes, de garde avec lui, de faire respecter ses ordres. Nous n'y pouvions donc plus rien ; ainsi, nous descendîmes nous mettre dans nos cadres, où nous tombâmes bientôt endormis.

J'ignore combien de temps notre sommeil avait duré. Je fus éveillé par un horrible craquement, par de grands cris et des gémissements. Je sautai sur mes pieds, ainsi que Jerry, et comme, du reste, tous ceux qui se trouvaient dans l'entrepont, et nous courûmes sur le tillac. La nuit était des plus noires ; mais, à la façon dont le navire travaillait et faisait des embardées, aux lames écumeuses qui passaient par-dessus, on connaissait aisément qu'il était au milieu des brisants et qu'il talonnait dur sur un récif. Déjà le mât de misaine et le grand mât étaient par-dessus bord ; seul, celui d'artimon restait debout ; mais il ne tarda guère à tomber sur le pont, où il écrasa plusieurs hommes. Fort inquiets, nous nous mîmes à la recherche du cousin Silas, suivis par Vieux-Surley qui, depuis que nous nous étions embarqués, ne quittait guère nos talons. Nous cherchions M. Brand naturellement, pour avoir son conseil, et nous fûmes bien heureux quand nous le retrouvâmes sain et sauf. Quelque temps après, nous rencontrâmes aussi le docteur et Ben. Dès lors, nous restâmes groupés en nous retenant au bord ; car, de temps à autre, un flot survenait, qui lavait tout le tillac, et l'on courrait grand risque d'être emporté par lui. De tous côtés, nous ne pouvions apercevoir que la ligne blanche et rugissante des brisants. L'avis du cousin Silas était que nous avions été certainement emportés un peu sur le récif ; car, sans cela, la mer se serait encore plus violemment ruée sur nous, et il n'y aurait eu d'espérance de salut pour personne. Il y avait déjà des gens qui avaient été entraînés à la mer et d'autres qui avaient été tués par la chute des mâts ; mais personne ne savait leurs noms. On ignorait aussi ce qu'était devenu le capitaine ; on ne l'avait pas vu sur le pont ; peut-être était-il resté tout ce temps-là dans sa cabine, sans se rendre compte de ce qui arrivait. Quant à nous, nos efforts se bornaient à nous cramponner à notre place, jusqu'à ce que le

jour vint nous montrer quelle était notre situation. De temps en temps, nous sentions le navire se soulever comme s'il gravissait peu à peu le récif. Cependant il en pouvait résulter un autre péril, celui de surmonter complètement la barre et d'être précipités de l'autre côté. Nous sondions de nos regards les ténèbres ; mais l'embrun dont nous étions environnés nous empêchait de rien distinguer, même si le rivage eût été à portée de la main. Si la terre n'était pas voisine, notre sort n'avait rien de rassurant ; car, quel que fût l'endroit où nous étions, le navire était évidemment perdu tout à fait et, suivant toute apparence, tous nos bateaux seraient détruits. Après deux ou trois heures passées dans une horrible anxiété, à croire que toute la nuit aurait dû être écoulée, le navire commença à se tenir mieux, et la mer à se briser sur lui avec moins de violence. « Il faut faire un radeau ! » cria le cousin Silas. Les hommes avaient l'air d'attendre instinctivement ses ordres et lui obéissaient volontiers. Tout le monde se mit à l'ouvrage : les uns pour ramasser les espars qui n'avaient pas été balayés et emportés par la mer ; les autres pour apporter tout ce qui pourrait servir à fabriquer un radeau. Malgré l'obscurité, ils travaillaient sans relâche, car ils savaient bien que quand la marée reviendrait, le bâtiment pouvait être enlevé par-dessus le récif et sombrer, ou bien être mis en pièces dans l'endroit même où il était. Comme nous attendions avec impatience la lumière du jour pour achever notre ouvrage ! L'aube vint enfin, et lorsque les brouillards de la nuit se dissipèrent, nous vîmes devant nous une rangée de hautes montagnes, de formes pittoresques, sortant du milieu d'une plaine dont le bord n'était pas à plus d'un mille de nous. Le soleil, en se levant, nous fit voir un riche paysage : des bois de cocotiers, des plantations de taro, des ruisseaux étincelants et des huttes semées au loin.

« Quoi qu'il arrive, remarqua Jerry en regardant la terre, c'est du moins un beau pays !

— Dont nous serons bien heureux de nous échapper, et où notre existence ne sera pas de longue durée, à moins que nous ne puissions nous défendre contre les habitants qui sont, je le soupçonne, au nombre des Polynésiens les plus avides de sang humain, répondit le cousin Silas. Pourtant, plus tôt nous atteindrons le rivage et nous nous établirons dans une position facile à défendre, mieux cela vaudra. »

Le radeau, que l'on avait construit avec l'idée que nous pourrions en avoir besoin pour un long voyage, était très-grand, et, quand il fut mis à l'eau, nous trouvâmes qu'il pouvait non-seulement porter tout l'équipage, mais encore une foule d'autres choses. En fouillant le navire, nous découvrîmes une grande quantité d'armes et de munitions, qui nous

étaient fort précieuses dans la circonstance. On les prit, aussi bien que les vêtements et tous les objets d'une valeur quelconque, dans le bâtiment, sur lesquels on put mettre la main; nous prîmes aussi un chargement de provisions, afin de pouvoir nous passer un certain temps des indigènes. On porta encore sur le radeau une autre chose: c'était le corps toujours insensible du capitaine. Il y resta étendu, sans savoir le moins du monde que sa négligence avait causé la destruction du navire confié à ses soins. Nous glissâmes dans un triste silence du bâtiment qui nous avait amenés si loin à travers l'Océan. Nous avions perdu deux matres et six matelots, qui avaient été tués par la chute des mâts ou enlevés par la mer.

Nous voyageâmes dans l'eau tranquille à l'intérieur du récif aussi vite que nous pûmes, dans l'espoir de descendre à terre avant que les naturels eussent le temps de se rassembler pour s'opposer à notre débarquement.

Tous nos gens avaient des fusils et plusieurs portaient des coutelas, en sorte que nous pouvions faire une défense effective à toutes les attaques. En approchant du rivage, nous aperçûmes à quelque distance et se précipitant à notre rencontre une foule de gens armés d'arcs, de flèches et de massues. Nous nous hâtâmes de tirer notre radeau sur la grève et d'occuper, sous la conduite du cousin Silas, le sommet d'une colline rocailleuse qui était tout près de là.

Les sauvages s'avançaient en faisant des gestes menaçants; mais ils n'avaient pas une arme à feu. Nous étions donc sûrs de l'issue de l'affaire s'ils nous attaquaient. M. Brand appela quatre hommes en avant et leur ordonna de tirer par-dessus la tête des sauvages, afin de leur faire voir que nous étions armés. A ce bruit les sauvages s'arrêtèrent et regardèrent ce qu'étaient devenues les balles qu'ils avaient entendues siffler. Profitant de leur hésitation, le cousin Silas coupa une branche d'arbrisseau et s'avança sur le penchant de la colline en agitant les feuilles au-dessus de sa tête, signal de disposition amicale qu'on comprend dans toutes ces régions. Nous eûmes la joie de voir les sauvages arracher aussi des branches d'arbrisseau et les agiter de la même façon. Or il y avait parmi les matelots du baleinier un insulaire des îles Sandwich, dont la langue est entendue par la plupart des Polynésiens. On dit à cet homme d'essayer de se faire comprendre. Agitant donc un feuillage, il descendit à la rencontre de nos ennemis, tandis que nous nous tenions prêts à faire feu si nous voyions quelque apparence de trahison. Nous n'en vîmes aucune marque, et notre envoyé fut reçu amicalement par les sauvages. Après s'être entretenu quelque temps

avec eux, il revint nous dire que tout était arrangé. Nous nous rendions, leur avait-il dit, dans notre pays et nous avions débarqué ici pour y attendre un autre navire. Si nous étions bien traités, nos compatriotes traiteraient également bien les indigènes; mais, dans le cas contraire, ils nous vengeraient incontestablement. Le récit était sans doute assez éloigné d'une vérité absolue; mais il eut pour effet, je n'en doute point, de disposer les sauvages à nous accueillir avec un semblant d'hospitalité. Ils déposèrent donc leurs armes et s'avancèrent en faisant des démonstrations amicales. M. Brand alla au-devant d'eux, mais en nous ordonnant de nous tenir toujours sur nos gardes. Ces sauvages avaient un teint très-foncé. Quelques-uns que nous prîmes pour des chefs portaient des turbans sur leur chevelure crépue, ainsi que des manteaux et des jupons d'étoffe du pays. Ils donnèrent à M. Brand d'affectueuses poignées de main en nous invitant à les suivre dans leurs demeures, mais il répondit qu'il préférerait construire une maison sur notre colline, tout en les priant d'avoir l'obligeance de nous fournir des vivres. Les naturels répliquèrent avec politesse qu'ils nous procureraient de la nourriture et qu'ils espéraient que nous finirions par changer d'idée au sujet de notre résidence.

L'entretien fut ainsi continué quelque temps. Ensuite les chefs et leur suite se retirèrent. Alors M. Brand ordonna de fortifier la colline où nous étions postés et d'apporter dans nos remparts tout ce qui était sur le radeau, avec la majeure partie du radeau lui-même. Après cela, nous en construisîmes un autre plus petit pour aller au navire naufragé, d'où nous espérions tirer tout ce qu'il contenait encore d'utile avant que les vagues le détruisissent. Les indigènes surveillaient à distance nos actions; mais la peur de nos armes à feu les tenait en respect en les empêchant de s'approcher davantage. Dès que le petit radeau fut terminé, trois hommes de l'équipage du baleinier s'offrirent à partir pour le récif; mais M. Brand leur conseilla d'attendre au lendemain matin un peu avant le lever du soleil, afin qu'ils pussent faire leur petite traversée sans être aperçus. Il les avertit de la perfidie des sauvages, auxquels il ne fallait, disait-il, se fier en aucune façon. Cependant quatre ou cinq d'entre eux se moquèrent de lui et, demandant pourquoi ils auraient peur de cette bande de sauvages noirs, s'obstinèrent à se rendre à bord immédiatement. On était au jusant, mais le flot recommençait à monter. Nous les vîmes aborder, puis disparaître dans l'entrepont. Nous attendions avec inquiétude qu'ils se missent à préparer leur retour, mais ils ne reparaisaient pas. « Je crains, dit le cousin Silas, qu'ils n'aient enfoncé la porte de la soute aux

spiritueux et, s'il en est ainsi, ils auront de la difficulté à revenir ici. »

Une heure se passant, nous eûmes peur qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur. Tout en regardant, nous vîmes sortir de derrière une pointe boisée qui s'allongeait sur notre droite, un grand canot, puis deux, puis trois, et enfin une douzaine. Évidemment il se préparait quelque trahison. Nous tirâmes donc trois coups de fusil, l'un après l'autre, pour éveiller l'attention des matelots. En entendant ces détonations les sauvages pagayèrent vers le navire naufragé; comme ils en approchaient, les matelots arrivaient sur le pont en faisant des gestes désordonnés; ils virent les canots, firent feu sur eux des deux seuls fusils qu'ils eussent emportés, mais ne touchèrent personne. Alors, jetant leurs armes sur le tillac, ils se mirent dans la position de boxeurs, et, riant aux éclats, envoyèrent des coups de poing imaginaires à leurs ennemis qui approchaient. Aux coups de fusil, les sauvages s'étaient d'abord arrêtés; mais comme on ne les renouvelait point, ils recommencèrent à ramer activement et, abordant le navire, ils s'y élancèrent en grand nombre. Les matelots ivres essayèrent d'abord de se défendre, mais ils furent bientôt abattus, et nous ne vîmes point ce qu'ils devinrent ensuite. Quant aux sauvages, nous ne pouvions pas douter qu'ils ne fussent tout occupés à piller et à charger promptement leurs canots de tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance. Ils n'ignoraient pas que la mer qui montait ne leur laissait pas beaucoup de temps à perdre. Déjà quelques-uns des canots, lourdement chargés, avaient repris le chemin de la terre, quand, tout à coup, le reste des sauvages s'élança vers le flanc du navire, des flammes brillantes sortirent de toutes les écoutilles, plusieurs fortes détonations retentirent; enfin une plus forte que les autres éclata, et le malheureux bâtiment sauta avec tout ce qui restait à son bord.

Après cette catastrophe, le navire, imbibé de l'huile qu'il contenait dans sa cale, continua de brûler avec fureur. Ceux des sauvages qui étaient déjà dans leurs canots s'éloignèrent à force de rames; mais plusieurs canots avaient été détruits, en sorte que beaucoup de sauvages moururent de gagner à la nage, soit un canot, soit une épave de navire; les autres, encore sains et saufs, s'efforçaient d'atteindre le rivage, mais ils devenaient la proie des ennemis impitoyables, les requins, qui infestaient ces eaux. Quant à nos pauvres compatriotes, qu'ils eussent sauté avec le bâtiment ou qu'ils eussent été emportés par les sauvages, nous ne devons plus les revoir.

Ce fatal événement avait encore diminué notre nombre et nous avait

enlevé toute espérance de rien obtenir de plus du navire naufragé. Le cousin Silas voulut profiter de l'occasion pour faire comprendre aux survivants la nécessité de nous tenir ensemble pour notre défense mutuelle; mais la façon dont l'équipage du balcinier reçut ses conseils me fit voir combien il était peu disposé à les suivre. A peine si nous réussîmes à leur persuader de monter la garde de nuit. Ce fut un temps bien difficile à passer pour nous. Le cousin Silas et moi, avec deux hommes de l'équipage, nous nous chargeâmes de la première veille; Ben avec le docteur, Jerry et deux matelots prirent le reste de la nuit. Nous restâmes tout yeux et tout oreilles, car nous nous imaginions voir, malgré l'ombre des arbres, les sauvages ramper autour de nous et les entendre parler à voix basse; quoi qu'il en fût, nous sachant sur le qui-vive, ils s'abstinrent de nous attaquer.

Ce fut cette première nuit même que le capitaine Brown s'éveilla de sa stupeur. Se mettant sur son séant, il demanda ce qui était arrivé. Un de ses hommes lui apprit brusquement que son navire avait sauté, que le lieutenant et plusieurs matelots étaient morts et que les sauvages nous entouraient, prêts à nous dévorer. Ce récit eut pour résultat de lui faire perdre le peu de bon sens qui lui restait. Il ne recouvra plus la conscience de sa situation, jusqu'au moment où il dut comparaître devant ce juge tout-puissant dont il avait systématiquement méconnu les ordres pendant son épreuve terrestre. Nous l'enterrâmes au pied de notre fort, la nuit, afin que les sauvages ne pussent pas s'apercevoir de cette nouvelle diminution de notre troupe.

Trois ou quatre journées se passèrent ainsi. Jour et nuit, nous nous tenions sur nos gardes; mais les provisions que nous avions apportées avec nous après le naufrage diminuaient considérablement, et nous cherchions en vain le moyen de nous en procurer quelques autres. De leur côté les sauvages, reconnaissant qu'ils devaient renoncer à nous surprendre, changèrent de tactique et, une après-midi, ils s'avancèrent avec des démonstrations amicales en nous apportant des fruits, des légumes, des cochons et de la volaille. S'ils se doutaient de l'état de famine où nous arrivions, ils ne pouvaient certainement pas inventer un meilleur plan pour capter notre confiance. Cependant le cousin Silas ne s'y laissa pas prendre. « Il se peut que leurs intentions soient pacifiques, remarqua-t-il; et nous devons nous comporter avec eux comme si elles l'étaient; mais ce n'est pas une raison pour négliger nos précautions. » Pourtant, lorsque les naturels eurent étalé à la vue des matelots affamés les victuailles qu'ils leur offraient, quand ils les eurent invités à descendre en prendre leur part avec eux, il y en

eut bien peu de capables de résister à cette tentation. Ils descendirent l'un après l'autre, et nous finîmes par nous trouver, le docteur, Ben, Jerry, le cousin Silas et moi, seuls, au sommet de la colline. Vieux-Surley lui-même se laissa entraîner ; mais, dès qu'il eut attrapé un succulent morceau de porc qu'un des matelots lui avait jeté, il revint en courant vers nous. Nos yeux suivaient les événements avec anxiété. Jerry finit par s'écrier qu'il était ridicule à nous de ne pas prendre notre part de ce festin et, avant que M. Brand eût pu l'empêcher, il s'élançait au bas de la colline et arrivait au milieu des sauvages. A ce moment même, nous étions saisis d'horreur : chacun des sauvages, se levant, assommait d'un seul coup sur la tête le blanc assis à ses côtés ! Un seul coup avait suffi pour jeter à terre chacun de nos compagnons. Jerry, sautant en arrière, s'efforçait de fuir vers nous, lorsqu'un sauvage le saisit par l'épaule et me sembla prêt à lui faire sauter la cervelle. Malgré l'effroi qui me glaçait, je vis Jerry le regarder en face et l'implorer. Fut-ce à cause de ses paroles, de ses gestes ou de ses regards, je l'ignore ; mais le bras du sauvage s'arrêta. Le fait est que, quand le sauvage releva sa massue, c'était pour défendre son jeune captif contre un autre sauvage. Ensuite, le prenant par la main, il le conduisit à quelque distance de ce champ de carnage. Jerry nous jetait des regards désespérés ; mais, comprenant que, selon toute vraisemblance, il serait tué par quelque autre s'il essayait d'échapper à son protecteur, il se décida à le suivre sans résistance. Quant au reste de la bande, après avoir ramassé les cadavres, ils leur attachèrent des cordes aux jambes et les entraînent en poussant de grands cris et en faisant entendre des chants de triomphe.

Ce qui nous étonnait, c'était de ne pas être attaqués par les sauvages. Ils savaient sans doute que nous avions gardé les armes à feu, et peut-être ils espéraient nous surprendre une autre fois, sans courir eux-mêmes aucun danger. Nous avions encore une bonne quantité de poudre et de balles, et nous nous mîmes à charger tous nos fusils afin d'être prêts à repousser l'attaque. Quelle que fût la douleur que m'avait causée le massacre de nos compagnons, ce qui me frappait surtout, c'était le sort de Jerry. J'espérais bien que la vie lui serait laissée ; mais que deviendrait-il, captif au milieu de ces sanguinaires sauvages qui s'étaient montrés si perfides envers nous ? Je demandai à M. Brand s'il savait où nous étions. Il me répondit qu'il était persuadé, par les traits et par la conduite des indigènes, que nous avions fait naufrage sur une des îles du groupe des Fidjis. Il y a peu d'années encore que tous les naturels de ces îles étaient les pires anthropophages

de tout l'océan Pacifique ; mais, ajouta-t-il, depuis quelque temps, des missionnaires ont paru parmi eux, et déjà, dans quelques-unes de ces îles, dont quatre-vingts ou quatre-vingt-dix sont peuplées, tous les habitants ont embrassé le christianisme. Cependant le plus grand nombre sont encore dans les ténèbres du paganisme, et la population y conserve ses maudites coutumes. Ce devait être sur une de ces dernières que nous étions tombés, pour notre malheur ! Quant à notre avenir, il était des plus inquiétants, car nous ne pouvions pas espérer, si nous restions privés de vivres, résister aux attaques des sauvages. La nuit se passa pourtant sans que rien l'eût troublée : nos ennemis attendaient, sans nul doute, quelque meilleure occasion.

Comme l'aube blanchissait le ciel, Ben-Youl se leva. « Je ne peux pas y tenir plus longtemps, disait-il ; il faut que j'aille voir s'ils n'ont pas laissé quelques-unes de leurs provisions derrière eux ; » et, sans éveiller M. Brand pour prendre son avis, il descendit la colline. J'attendais avec inquiétude son retour. Un sauvage, placé en embuscade à quelques pas, n'allait-il pas s'emparer de lui ? Mon oreille écoutait avidement pour entendre le bruit de ses pas. Cinq et dix minutes, puis un quart d'heure s'écoulèrent. Enfin je crus entendre la respiration d'une personne qui remontait difficilement la colline. Ce pouvait être un sauvage. Je me tins le fusil prêt à tirer. Quelle joie ! C'était Ben qui revenait ; il rentrait chargé de fruits à pain, de noix de coco, d'un train d'arrière de porc, et d'unealebasse pleine d'eau qu'il avait suspendue à son cou.

« J'ai bien eu peur de revenir sans rien pour ma peine, dit-il, quand tout à l'heure, au pied d'un arbre, j'ai découvert ces provisions. Dire comment elles y sont venues, c'est ce que je ne sais pas ; mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que les voici. Remercions-en Dieu. »

C'était le moment de réveiller M. Brand et le docteur. Après qu'ils eurent soigneusement inspecté les provisions et les eurent déclarées aussi bonnes que possible, nous les attaquâmes de bon cœur et fîmes un fameux déjeuner. De plus, à en juger par la place où elles avaient été trouvées, M. Brand ne doutait pas qu'elles n'eussent été mises là exprès pour nous ; maintenant, dans quelle intention ? Était-ce par un ami ou par un ennemi ? devaient-elles nous faire tomber dans un piège ? c'est ce qu'il ne pouvait point décider.

La journée, en s'avancant, devenait de plus en plus orageuse. Les nuages montaient rapidement à travers le ciel, et bientôt il commença à souffler un ouragan tel qu'il n'y en a guère, même sous ces latitudes. D'ailleurs il nous apportait de la sécurité, parce que les Polynésiens

n'aiment pas à se mettre en expédition par des temps pareils. Soudain, dans la nuit, nous fûmes éveillés par un coup de canon. Nous plongeâmes nos regards à travers les ténébres vers la mer. Un jet de feu éclata, un nouveau coup de canon retentit. Il n'y avait plus à en douter : c'était un navire en détresse. Le jour allait poindre. Lorsqu'il parut, il nous montra une goëlette dont toutes les voiles étaient enlevées et qui allait à la dérive sur les écueils rugissant à quatre cents mètres de la côte. Nous regardâmes cette goëlette et nous la reconnûmes tous, malgré la pluie : c'était le pirate. Elle dérivait toujours. Bientôt elle fut au milieu des brisants. Son dernier moment était enfin venu. Nous entendîmes les hurlements, les cris de désespoir des malheureux qu'elle portait. Elle toucha près de l'endroit où s'était perdu le baleinier. Elle dériya sur le récif. Nous pouvions voir des gens emportés l'un après l'autre par-dessus les bords et engouffrés dans les eaux écumantes. Les secourir nous eût été impossible, même si cela eût été compatible avec notre sécurité. Enfin nous vîmes un homme, un seul, dans l'eau tranquille à l'intérieur des brisants. Il avait l'air de nager, mais il n'avancait pas rapidement, et nous reconnûmes qu'il était attaché à une pièce de charpente. Enfin il fut poussé au rivage. « Tout pirate qu'il est, je ne puis voir ce misérable périr sans lui porter quelque assistance ! » s'écria le cousin Silas, en courant vers la plage. Je le suivis. Le morceau de bois, avec son fardeau, touchait à la côte au moment où nous y arrivions. Sans essayer de reconnaître l'homme, nous courûmes dans l'eau et déliâmes le corps ; mais nos soins étaient inutiles ; nous n'avions plus devant nous qu'un cadavre dont les traits, quelque défigurés qu'ils fussent, étaient ceux du capitaine Bruno. A peine si nous eûmes le temps de rentrer dans notre fort, en voyant une bande de sauvages qui contournaient une pointe, à quelque distance de nous.

Sur ces entrefaites, la goëlette avait été poussée par-dessus le récif et dérivait à travers les lagunes lorsque, à une centaine de mètres du rivage, elle coula à fond, laissant une douzaine environ de ses hommes flotter à la surface des eaux. Ils se mirent à nager bravement vers la plage ; mais à peine y arrivaient-ils, se croyant sauvés, que les masses des sauvages mirent un terme à leur vie. Bientôt il ne resta plus un seul homme vivant de tout l'équipage du pirate. Cela nous fit trouver encore plus étrange que les sauvages fussent demeurés un si long temps sans nous attaquer, et nous ne pûmes pas expliquer autrement leur conduite envers nous qu'en supposant qu'ils avaient peur de nos armes à feu. Aussi, pour leur faire voir que nos armes étaient en bon état et que nous pouvions nous en servir encore effectivement,

nous nous mîmes à leur tirer une volée de coups de fusil chaque fois que nous apercevions quelque indigène trop près de nous.

A l'occasion du naufrage des pirates, en arrivant à la côte, nous y avions vu un canot ensablé. C'était évidemment un de ceux qui avaient été abandonnés lorsque le baleinier avait sauté. Nous convînmes d'essayer de le réparer, et, en y réussissant, nous nous donnions les moyens de quitter cette île. Nous commençâmes par nous tailler des rames, ce que rendait facile la quantité d'arbres dont nous étions entourés. Puis M. Brand et Ben, après s'être bien assurés qu'il n'y avait aucun sauvage dans les environs, descendirent pour examiner de plus près le canot et nous annoncèrent, à leur retour, qu'il était en excellent état et n'exigeait presque aucune réparation. Cependant nous nous demandions s'il valait mieux le lancer immédiatement à la mer pour essayer de parvenir à quelque île plus hospitalière ou attendre le passage problématique d'un navire avec l'espérance de le rejoindre.

Nous avons fini par épuiser presque toutes nos provisions, lorsqu'un matin, au point du jour, nous vîmes une corbeille déposée au pied du même arbre où Ben avait auparavant découvert les vivres qu'il nous avait apportés. Il redescendit donc avec précaution et rapporta une provision pareille à la première. A bien peser les choses, il nous parut évident qu'il ne pouvait y avoir là aucune perfidie. Nous commençâmes à espérer, au contraire, que nous avions trouvé quelque ami secret parmi les sauvages. Qu'était-il? Pourquoi s'intéressait-il à nous? C'est ce que nous ignorions. Plusieurs jours s'écoulèrent encore, et, de deux nuits l'une, nous trouvions des provisions à la même place. Enfin je résolus de savoir quel était notre ami. Ce que je voulais surtout par cette entreprise, c'était tenter d'obtenir des nouvelles de Jerry, peut-être de le tirer de sa captivité, car je concevais l'espérance qu'il n'avait pas été mis à mort. Je m'en ouvris à M. Brand qui, après quelque hésitation, consentit à me permettre d'exécuter mon projet. « Je pense, comme vous, Harry, me dit-il, que je ne pourrais jamais me décider à quitter l'île en y laissant Jerry, et j'aime à croire que les sauvages, s'ils s'emparaient de vous, seraient moins dangereux pour vous que pour quelqu'un de nous. »

Peu après que la nuit fut venue, je me glissai donc jusqu'à l'arbre en question et me cachai parmi quelques broussailles voisines, pour examiner ce qui allait se passer. Cependant j'eus infiniment de peine à m'empêcher de tomber endormi. Enfin j'entendis marcher comme quelqu'un qui se serait approché avec précaution. C'était un homme, vêtu, autant que je pus le voir, comme un chef, et portant un turban,

qui déposa une corbeille à la place ordinaire. Je m'élançai et le saisis par la main. Il parut d'abord très-surpris, sinon alarmé; mais, me reconnaissant, il me tapa doucement la tête, en murmurant à voix basse quelques mots que je ne pouvais pas comprendre; mais le ton dont ils étaient prononcés exprimait la politesse et la bienveillance. Puis, avançant la main, il me fit sur le front le signe de la croix, qu'il répéta aussitôt sur le sien. Je ne pouvais plus douter qu'il fût chrétien. J'aurais bien voulu qu'il me donnât des nouvelles de Jerry, mais il ne comprenait pas un seul mot d'anglais. D'ailleurs, la nuit était si sombre, qu'il ne pouvait guère distinguer mes gestes; cependant je m'efforçai par la pantomime de lui faire entendre ce que je disais: je courus, puis je fis semblant de saisir quelqu'un et de le ramener à notre fort. J'élevai la main dans l'attitude d'un suppliant, et je pressai cordialement la sienne pour lui montrer quelle serait ma gratitude. A la fin je crus m'apercevoir qu'il se rendait compte de mon intention. Il me donnait des poignées de main et faisait de la tête des signes d'affirmation. Lorsqu'il m'eut aidé à porter la corbeille presque jusqu'à notre fort, il se hâta de se dérober à ma vue.

Cette circonstance nous rendit à tous du courage, car c'était beaucoup que de se connaître un ami là où nous espérions le moins en rencontrer un. Cependant, pour peu que nous réussissions à emmener Jerry, nous étions résolus à nous embarquer. Le chef chrétien pourrait-il nous y aider? Si nous avions compris sa langue, nos difficultés auraient été bien diminuées.

Nous trouvons donc encore ici la preuve des bienfaits résultant dus aux travaux des missionnaires. Incontestablement ils avaient modifié le caractère de ce sauvage. Peut-être y avait-il ici d'autres chrétiens que lui. Cela avait contribué à expliquer pourquoi, depuis si longtemps, on nous laissait tranquilles; à moins que nous n'eussions été déclarés *tabous*, comme le soupçonnait M. Brand, d'après une coutume superstitieuse de ces indigènes, ou que, nous voyant vivre si longtemps sans nourriture, ils n'eussent fini par nous considérer comme des êtres supérieurs qu'on devait craindre d'attaquer. Notre patience, en tout cas, était bien mise à l'épreuve, et, d'autre part, nous avions peur que les naturels ne découvrirent notre canot et ne nous en privassent.

On doit bien penser que, pendant tout ce temps, nous ne cessions d'interroger l'horizon de la mer avec l'espoir d'avoir enfin le bonheur d'y apercevoir un navire. Notre espérance se réalisa. Un matin nous vîmes un gros bâtiment qui se dirigeait sur l'île. Comme le cœur nous

battit! Le moment était venu d'essayer de nous sauver; mais pouvions-nous le faire et abandonner Jerry?

« Oui, nous dit le cousin Silas, parce que nous déciderons le capitaine à venir le chercher.

— Et supposé qu'il refuse? observa le docteur.

— En ce cas, et quant à moi, je reviendrai dans le canot et n'aurai pas de repos avant de l'avoir découvert! s'écria Ben-Youl. Tout ce qu'ils peuvent faire de pis, c'est de me tuer et de me manger; mais je vous assure qu'ils ne me trouveront pas trop tendre.

— Ben, je vous tiendrai compagnie, » lui dis-je en lui serrant la main.

C'est ainsi qu'il fut convenu que nous nous embarquerions immédiatement. Nous mîmes des provisions dans nos poches, nous prîmes nos fusils, nos carabines et nos paquets et nous courûmes à la côte. Déjà nous avions mis le canot à l'eau, quand un cri éveilla notre attention; Vieux-Surley, aboyant de plaisir, nous échappa, et je m'écriai, en courant après lui: « C'est la voix de Jerry! » Effectivement, c'était lui que poursuivaient chaudement des hommes et des jeunes gens. Jerry était presque hors d'haleine; je le saisis par la main et l'entraînai sans lui rien dire. Surley, lui et moi, nous sautâmes d'un coup ensemble dans le canot; M. Brand, Ben et le docteur saisirent les pagayes, les lancèrent dans l'eau profonde, et nous nous dirigeâmes vers l'entrée ouverte dans le récif. Nous étions peut-être à deux cents mètres du littoral quand les sauvages y arrivèrent. Ils mirent tout de suite leurs flèches sur leurs arcs; mais je les couchai en joue avec ma carabine, leur faisant signe que, s'ils lançaient leurs flèches, je leur enverrais des balles. Ils comprirent mon intimation et, courant le long de la côte, ils allèrent à une place où étaient halés une grande quantité de canots. Celui qui nous suivit le premier n'était monté que par trois hommes, dont l'un tenait son arc armé; les deux autres avaient déposé leurs armes au fond. Les canots qui suivaient celui-là contenaient plus d'hommes et luttaient de vitesse avec les autres. Cette vue nous fit redoubler nos efforts. Nous enfilâmes le passage juste au moment où une douzaine d'embarcations quittaient le littoral. L'avance que nous avions sur eux était terriblement courte, et leurs pirogues vogaient deux fois plus vite que notre canot.

« Faut-il faire feu? demandai-je à M. Brand; pour avertir le navire! » J'étais alors assis sur un banc du canot qui servait de proue.

« Oui, oui! Harry, faites feu, répondit-il. Nous sommes assez près maintenant pour qu'on nous entende du navire. » Je pris donc un fusil

ons-

api-

urai

t ce

nais

t la

mé-

mes

ôte.

ten-

riai,

était

ens.

inai

en-

yes,

trée

du

eurs

ine,

rais

e la

é de

rois

posé

plus

s fit

t où

ous

ient

e! »

orés

usil



C'était Jerry.

e
n
c
d
h

c
in
a
ca
ca

u
q

qu
re
va

de
év
Ne
qu
in
M
de
hé
me
tor
av
ma
su
sa
s'u
na
reg
du
bic

et je tirai un coup en l'air. Tout de suite nous vîmes le bâtiment augmenter de voile et s'avancer droit sur nous.

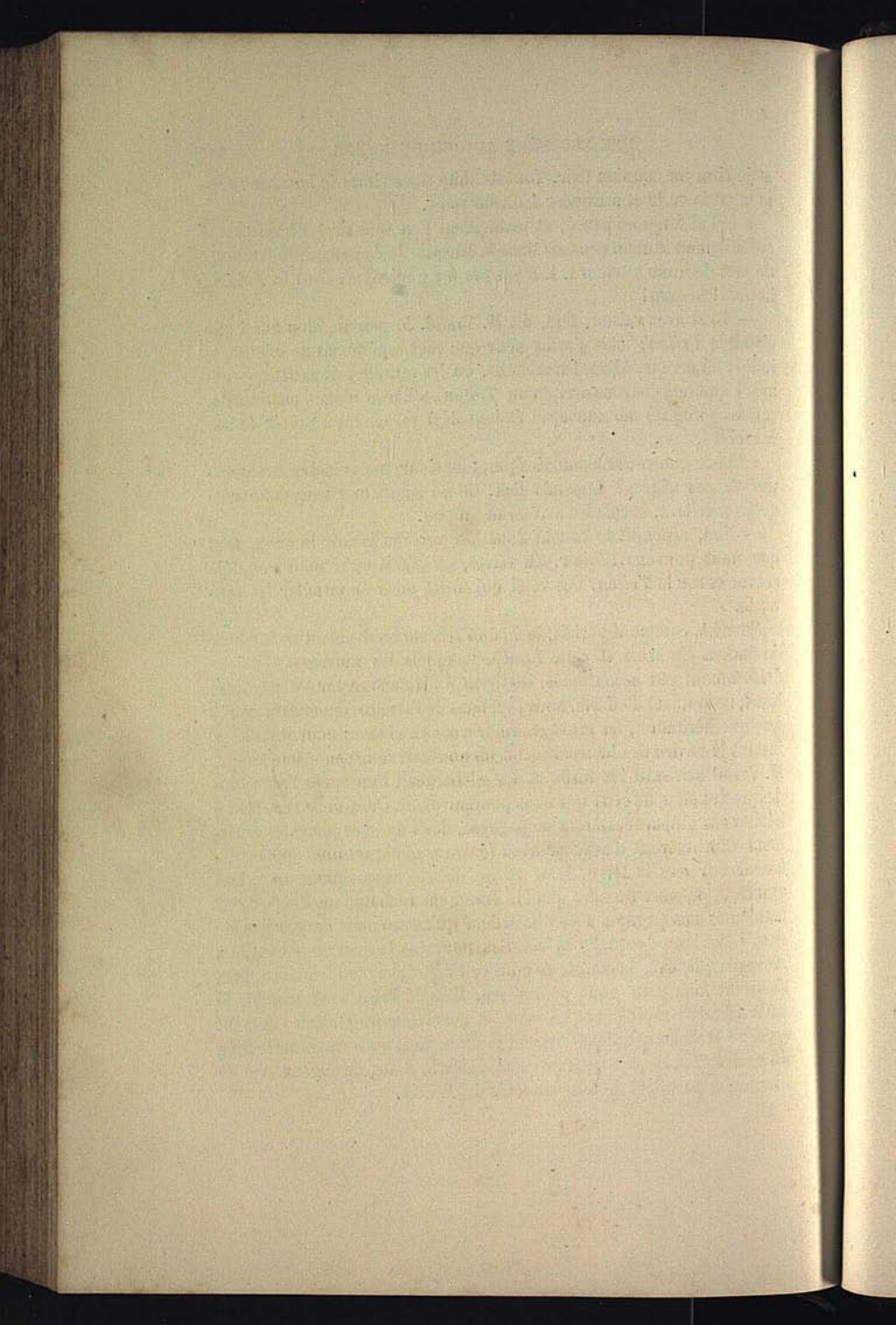
« Je l'ai toujours pensé, et maintenant j'en suis sûr ! s'écria tout à coup Ben en sautant presque dans la barque. Je connais cette bonnette de mât de hune à tribord. Il n'y a pas à s'y tromper. C'est le *Triton* ! hurra ! hurra !

— Vous avez raison, Ben, dit M. Brand. Je pensais bien aussi que c'était le *Triton* ; mais j'avais peur que mes espérances ne m'eussent induit en erreur. Allons ! marchons, ou les sauvages nous attraperont avant que nous soyons arrivés au *Triton*. » L'avis n'était pas inutile, car les pirogues des sauvages étaient déjà parvenues à portée de nos carabines.

« Est-ce que vous ne pourriez pas, monsieur, nous abattre quelques-uns de ces nègres ? demanda Ben. Ce ne serait que leur donner ce qu'ils méritent, et cela les arrêterait un peu.

— Non, répondit le cousin Silas. Ne versons jamais le sang, tant que nous pouvons l'éviter. En vérité, on dirait qu'il nous ont déjà reconnus sur le *Triton*. Les voici qui tirent pour épouvanter les sauvages. »

En effet, comme il parlait, le *Triton* tira successivement trois coups de canon. Ce bruit et cette fumée, auxquels les sauvages n'étaient évidemment pas accoutumés, les firent à l'instant cesser de pagayer. Nous, redoublant d'efforts, nous reprîmes de l'avance. Cependant, après quelque hésitation, les sauvages rentrèrent en chasse ; mais juste à cet instant le navire tira heureusement un nouveau coup ; en même temps, M. Brand saisissait les fusils et les déchargeait l'un après l'autre au-dessus des têtes de ceux qui nous poursuivaient. Ceux-ci se remirent à hésiter : la plupart cessèrent de pagayer, deux ou trois pirogues seulement continuèrent d'avancer avec lenteur, quelques-unes même retournèrent vers la terre. Leur temps d'arrêt nous donna un grand avantage, et, sans attendre que M. Brand eût rechargé les fusils, nous maniâmes nos pagayes avec une ardeur qu'augmentait l'espérance de succès. Au bout de quelques minutes pourtant le courage revint aux sauvages qui, dans la crainte de nous voir définitivement leur échapper, s'unirent tous pour nous poursuivre. Mais la brise avait fraîchi, le navire fendait rapidement les eaux, et avant que les pirogues eussent regagné la distance qu'elles avaient perdue, nous nous rangions le long du navire. Tandis que nous en escaladions le flanc, de joyeux cris de bienvenue partaient de tous les côtés du *Triton*.



CHAPITRE XIX

Les habitants de la grande Liéou-Kiéou. — Arrivée au Japon.

Je renonce à décrire l'entrevue de Jerry et de son père. D'ailleurs le capitaine Frankland nous reçut tous avec la plus grande cordialité. Bien qu'il eût longtemps renoncé à l'espérance de nous retrouver, il n'avait pas cessé de nous chercher. Le premier espoir à notre sujet lui avait été donné par la rencontre de la corvette américaine, peu après qu'elle eut capturé la *Colombe*. Par les pirates qu'elle portait, il avait appris que nous étions à bord du *Faucon*. Il s'était, durant plusieurs mois, mis à la poursuite des pirates, jusqu'au moment où, passant devant notre île, il avait remarqué notre mât de pavillon et notre hutte encore debout. C'était heureusement après la seconde visite, où nous avions changé les inscriptions tracées sur les arbres. L'ouragan qui avait causé le naufrage des pirates l'avait poussé vers les Fidji, au sud de la direction qu'il suivait pour aller aux îles Bonin-Simia, où il se rendait afin d'avoir de nos nouvelles; et c'est ainsi que, par une merveilleuse coïncidence, le *Triton* nous était apparu au moment même où son arrivée avait le plus d'importance pour nous tirer de l'esclavage, ou, plus vraisemblablement, pour nous éviter la mort la plus terrible.

Quand ils virent que nous étions sains et saufs à bord du navire, les sauvages cessèrent la chasse qu'ils nous avaient faite. Le capitaine Frankland remit tranquillement le *Triton* dans sa route, ordonnant simplement que, pour leur faire voir le mécontentement des blancs, on tirât cinq ou six coups de canon par-dessus la tête des sauvages.

Au premier, ceux-ci virèrent de bord et, pleins de terreur, forcèrent de rames pour regagner la côte. Le *Triton* se rendait alors au Japon.

Quelques jours plus tard, Jerry me raconta ce qui lui était arrivé parmi les sauvages. « J'avais une peur horrible, me dit-il, en me sentant entraîné par le sauvage. L'idée m'était venue qu'il ne me gardait que pour me tuer quand il aurait besoin de me manger, absolument comme une bonne ménagère fait d'un dindon ou d'un porc. Même maintenant je ne saurais pas vous dépeindre les affreuses scènes auxquelles j'ai assisté, lorsque ces monstres faisaient cuire et dévoraient les restes des pauvres gens qu'ils avaient massacrés avec tant de perfidie. Quelques jours après, je tombai dans le désespoir en les voyant rapporter d'autres cadavres de blancs. Je crus qu'ils vous avaient tués tous : cependant je remarquai qu'ils en avaient amené dix et, ce nombre ne s'accordant pas avec le vôtre, je me repris à penser que je pouvais bien m'être trompé.

» L'homme qui m'avait pris n'avait pour moi que de bons traitements et me nourrissait bien. D'abord je redoutais les motifs de sa bonté (que j'interprétais fort tristement pour moi) ; mais, ce soupçon n'ayant rien d'agréable et me coupant l'appétit, j'y renonçai facilement, dès que j'eus reconnu que mon sauvage ne prenait pas sa part des horribles banquets de ses compatriotes. D'ailleurs, chaque soir, il recevait la visite d'un chef qui évidemment regardait aussi ces festins avec dégoût ; ce chef me considérait avec bienveillance et me parlait du ton le plus amical, bien que je ne pusse pas comprendre ce qu'il disait. Un soir, après quelque conversation avec mon maître, il se leva et vint faire sur mon front le signe de la croix, qu'il répéta sur le sien et sur celui de mon maître. J'en conclus que je me trouvais tombé parmi des chrétiens : ce qui expliquait les bons traitements que j'éprouvais. Plus tard il me fit comprendre par ses signes que vous étiez tous bien portants et qu'il s'attachait à vous protéger.

» Un jour il vint me chercher et m'ordonna de le suivre à travers les bois. La hutte de mon maître était un peu séparée des autres, de sorte que nous pouvions aller et venir sans être trop observés. Pourtant il fallait y mettre de la prudence. Quels furent mes sentiments de joie lorsque, ayant été conduit par lui au sommet d'une hauteur, j'aperçus votre fort et un navire qui arrivait, et qu'il finit par me faire signe de vous rejoindre en courant le plus vite possible ! Vous savez le reste. »

Avec quel bonheur nous nous retrouvions à bord de notre vieux et beau navire, au milieu d'un équipage bien discipliné, parmi des officiers aussi bons que réglés dans leur conduite ! Voilà des avantages

que nos souffrances et nos épreuves nous avaient mis à même d'apprécier, et je pense que, comme moi, Jerry était plein de reconnaissance pour la conservation de sa vie et pour tous les bonheurs dont nous jouissions à présent.

Le temps continuant à être beau, le *Triton* marcha rapidement jusqu'au moment où il arriva à la latitude des îles Liéou-Kiéou. Là, nous fûmes pris par uné tempête, fait extraordinaire, je crois, à cette saison de l'année. Elle dura deux jours. Quand le temps s'éclaircit, nous aperçûmes une masse énorme roulant à plus d'une grande lieue de nous.

« Cela ressemble à une vieille jonque chinoise, dit M. Pincott, le charpentier; à la manière dont elle roule, elle ne restera pas longtemps au-dessus de l'eau. »

Ce fut aussi l'avis du capitaine Frankland, et faisant force de voiles, nous fûmes bientôt près d'elle. A ce moment, elle était sans aucun doute sur le point de sombrer. On descendit les barques et, quoique la mer fût encore grosse, nous courûmes le long de son flanc. Un grand nombre de figures bizarres, affublées de vêtements de couleur en soie et en coton, ressemblant à des femmes plus qu'à des hommes, couvraient le bord. Quelques-uns sautèrent dans l'eau par suite de leur frayeur; nous reçûmes les autres dans les barques et nous les portâmes au *Triton*. On avait déjà fait deux voyages quand M. Pincott, qui était dans la barque avec moi, me dit qu'il ne pensait pas que la jonque flottât encore jusqu'à notre retour. Alors une personne très-bien vêtue se montra sur l'arrière de la jonque. C'était un beau vieillard, qui avait l'air de comprendre le danger qu'il courait et de faire ses adieux à ses compatriotes. Je ne pus pas me résoudre à l'abandonner ainsi et je priai M. Pincott de revenir au naufrage; puis, ayant fait signe au vieillard de descendre par une des échelles de corde qui pendaient à la poupe, nous pûmes le recevoir sain et sauf. A peine était-il dans notre chaloupe que la jonque fit une lourde embardée: « La pauvre! voici qu'elle s'enfonce! s'écria Pincott; vrai! elle n'avait pas l'air d'avoir été faite pour nager. Allons! ramez, mes amis. Peut-être serons-nous de retour à temps pour repêcher encore quelques-uns de ces pauvres diables! » C'était désolant de voir ces malheureux lutter dans l'eau, nous tendre leurs mains implorantes, sans que nous pussions leur être d'aucun secours. Plusieurs furent immédiatement engloutis; d'autres s'accrochèrent à des épaves qui flottaient et se soutinrent sur l'eau; mais bientôt ils furent attaqués par les monstres de l'abîme, par les requins, qui firent parmi eux un vrai carnage. Aussitôt que nous

eûmes pu déposer à bord les naufragés recueillis, nous revînmes sur le théâtre de la catastrophe. Nous ramions de toutes nos forces, tirant de l'eau tous ceux que nous pouvions attraper se soutenant encore ; mais nous en vîmes que les requins enlevaient sous nos yeux, et sans doute le nombre de ces infortunés qui périrent fut considérable.

Le vieux monsieur que j'étais parvenu à sauver était, à ce qu'il paraît, le principal personnage embarqué sur la jonque, et nous finîmes par comprendre qu'il habitait quelque ville du Japon, mais que la jonque était de Liéou-Kiéou. Nous arrivâmes à ces conclusions à la suite de signes très-clairs qu'il fit à la vue d'une carte géographique développée devant lui. Comme nous étions occupés à cette pantomime, M. Renshaw suggéra l'idée de faire amener, en qualité d'interprète, un garçon que nous avions à bord et qu'on supposait être un Chinois. Il s'appelait Chin-Chi et, dans un précédent voyage du *Triton*, avait été repêché au milieu des débris d'un naufrage ; on l'avait gardé depuis lors, et il avait fait quelques progrès en anglais. Chin-Chi fut donc conduit à l'arrière, un peu malgré lui. Le vieillard le considéra plusieurs minutes attentivement, puis ils échangèrent quelques mots, et alors, à notre grand étonnement, ils nous montrèrent la ressemblance qui existe entre les sentiments des Japonais et ceux des Européens. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. C'était un père qui retrouvait son fils perdu depuis longtemps !

Le fils avait cédé à l'entraînement qu'éprouvent beaucoup de ses compatriotes ; il avait voulu voir ce monde civilisé dont, malgré le système exclusiviste de son gouvernement, il avait entendu parler. S'étant dérobé aux recherches, il s'était embarqué à bord d'un navire qui avait fait un naufrage auquel il avait seul survécu. Ce pauvre garçon n'avait vu de notre monde, durant sa visite à l'Angleterre, dans les docks de Liverpool et autres places semblables, que la portion la moins flatteuse ; mais il dit à son père combien il avait à se louer de la façon dont on l'avait traité sur notre navire et, d'après ce récit, le vieux monsieur s'efforça de nous témoigner sa gratitude par tous les moyens en son pouvoir.

Deux jours après, nous venions de jeter l'ancre dans le port de Napa-kiang, près de la ville royale de la grande Liéou-Kiéou, quand nous vîmes arriver un bateau portant deux vénérables personnages à barbe longue, revêtus de robes flottantes, jaunes et bleues, retenues au corps par des ceintures et recouvrant presque leurs pieds chaussés de blanches sandales. Ils avaient pour coiffure des bonnets jaunes qui rappelaient la forme des fez turcs et qu'attachaient, comme un bonnet de nuit

d'enfant, des cordons passés sous le menton. En parvenant sur le tillac, ils s'inclinèrent presque jusqu'à mettre le nez sur le plancher, puis nous présentèrent des cartes de visite qui pouvaient bien avoir un mètre de long, et nous prièrent de leur dire pour quel motif notre vaisseau était entré dans leur port. Leur étonnement ne fut pas mince quand notre ami Hatchie-Katsie s'avança et leur expliqua que nous étions venus pour le débarquer ainsi que son fils, et que nous les avions sauvés du naufrage, l'un et l'autre séparément dans des circonstances différentes. Quant à lui, il était venu pour informer les intéressés de la perte de la jonque, mais il avait l'intention de rester jusqu'au Japon dans notre navire. Son premier soin fut d'envoyer à terre quérir des vêtements convenables pour Chin-Chi qui, je dois l'avouer, nous fit l'effet d'une tout autre personne quand nous le vîmes portant sa joyeuse coiffure et ses robes aux brillantes couleurs. Hatchie-Katsie avait aussi fait apporter un pareil ajustement pour Jerry et pour moi, et il dit au capitaine Frankland que s'il n'osait pas se permettre de l'inviter à venir à terre, il pouvait du moins nous prendre dans son escorte parce que nous n'étions pas encore des hommes.

Cette proposition nous enchantait et nous partîmes. En débarquant, nous trouvâmes des moyens de transport qu'on appelle des kagos. C'étaient bien les plus drôles de petites voitures que j'eusse jamais vues servir de litières. Qu'on se figure une boîte ouverte en face et sur les côtés, avec un siège très-bas à l'intérieur, et les rideaux fermés. Jerry et moi, qui n'étions pas très-gros, nous eûmes bien du mal à nous glisser dans la nôtre; et franchement, nous ne pouvions comprendre comment notre majestueux ami avait réussi à tenir dans la sienne. Nous étions assis les jambes croisées, les bras croisés, le corps plié en deux, et portés cahin-caha par deux indigènes; nous nous frappions de temps à autre la tête contre la couverture, jusqu'au moment où nous finîmes par rire aux larmes, en nous demandant si nous ne nous étions pas brisé le crâne. Il faut que les naturels aient un secret pour se coller à ces sièges.

Nous passâmes sur plusieurs ponts bien construits, le long d'une chaussée pavée, que bordaient de chaque côté de beaux jardins et de fertiles champs de riz, tandis que, devant nous, s'élevait une colline couverte d'arbres qui laissaient entrevoir de charmantes villas. Du sommet de la colline nous pûmes apercevoir une grande portion de l'île, avec plusieurs villas, de nombreux villages, des maisons de campagne et des fermes dispersées çà et là. A tout prendre, nous concevions une très-favorable idée de cette île et de la civilisation des habitants de Liéou-Kiéou.

La demeure où nous conduisit notre ami était faite de bois et couverte de tuiles en terre. Elle avait une véranda de bambous, et, par devant, une cour qu'entourait un mur de corail. L'intérieur était d'une propre simplicité : les chevrons que le plafond laissait voir étaient peints en rouge et le plancher était couvert de nattes. Le propriétaire de cette maison, un vieux monsieur fort semblable à Hatchie-Katsie, nous reçut avec courtoisie et, quand nous fûmes restés quelque temps assis, nous fit apporter à manger. Des serviteurs vêtus de longues robes préparèrent une table dans la salle principale, y mirent un certain nombre de plats, contenant des tranches d'œufs et de concombre, du poisson bouilli et de la moutarde, du bœuf frit, un morceau de foie de porc et une variété d'autres délicatesses que nous attaquâmes sans grande réflexion, mais qui auraient pu être des morceaux de chien, de chat ou de rat, aussi bien qu'autre chose. A en juger par la dimension de leurs tasses, les habitants de Liéou-Kiéou doivent pratiquer la sobriété; elles ne sont pas plus grandes que des dés à coudre. La liqueur qu'ils y boivent s'appelle sakis et provient de la distillation du riz.

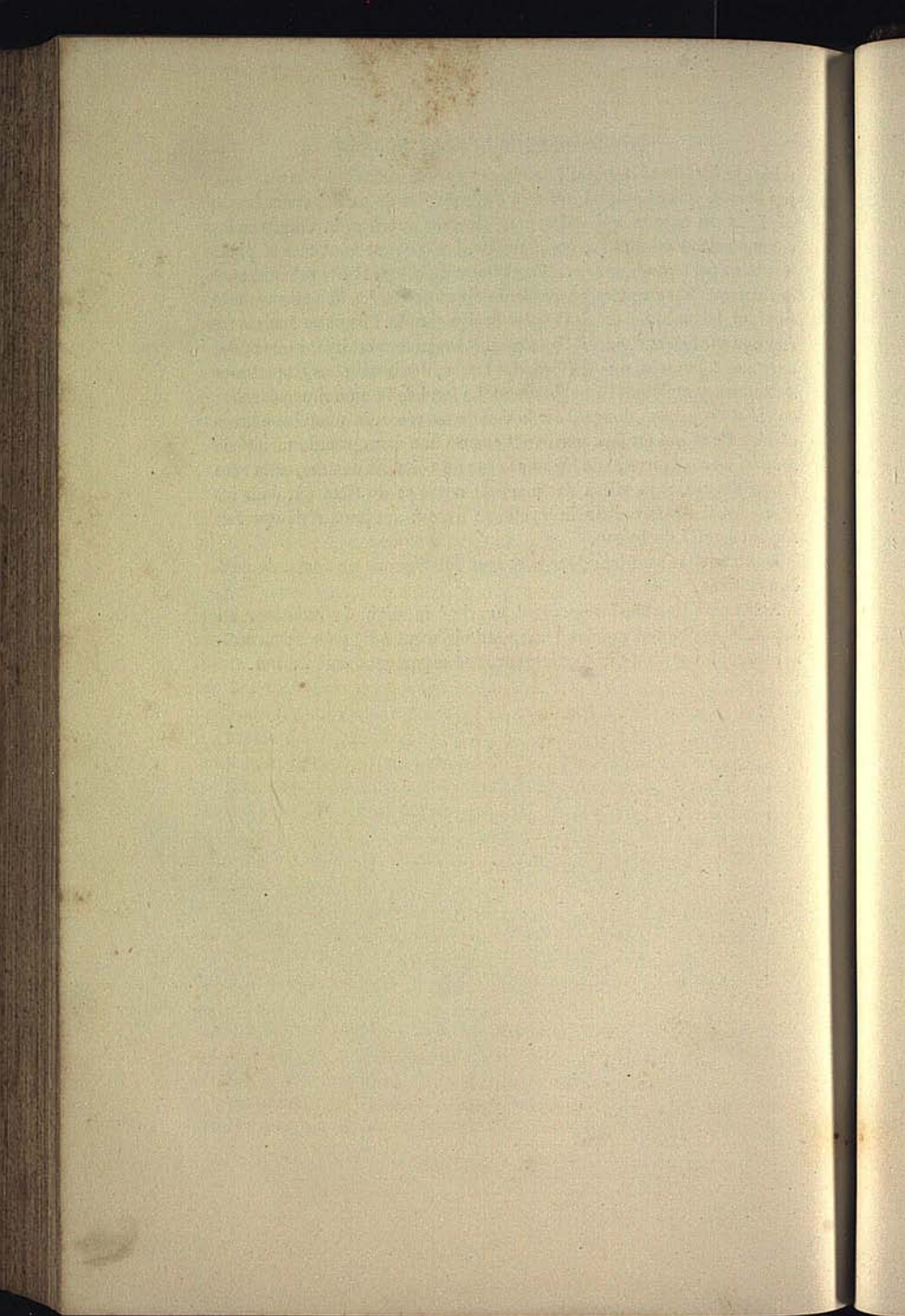
Nous n'avons passé que deux jours à terre, en sorte que je n'ai pas la prétention de bien connaître ce pays. Son altitude l'expose constamment aux brises de mer et doit le rendre très-sain. Il est aussi très-fertile. Les instruments agricoles que nous avons vus étaient tous fort grossiers. La charrue rappelait l'ancien modèle des Romains, avec une pointe en fer. Le riz est un des principaux produits de l'île et, comme il a besoin d'une grande quantité d'eau, le système d'irrigation est très-développé. Quand on veut préparer la terre à la culture, on commence par l'inonder, puis le laboureur bêche, laboure, herse, enfonce dans l'eau et dans la boue jusqu'aux genoux. Après avoir poussé dans des places resserrées, le riz est repiqué dans des champs. Le figuier banian y abonde. Il en est de même du bambou, qui fournit aux habitants nourriture, logement, vêtement, et aux hameaux, à cause de son élévation, une ombre délicieuse. On cultive aussi la canne et on en fabrique beaucoup de sucre. Ces îles sont de formation coralline; mais quelque convulsion de la nature ayant soulevé les roches sur lesquelles s'était fondé le corail, elles se montrent maintenant souvent au-dessus de lui.

Les indigènes sont bien faits. Les hommes portent une longue barbe noire et leur chevelure bien huilée est réunie en un chignon que retient derrière la tête une épingle d'or, d'argent ou de bronze, suivant le rang des personnes. Le vêtement se compose d'une robe large avec des manches, serrée autour de la taille par une ceinture où l'on porte le

tabac, la blague et la pipe. Les classes supérieures sont chaussées de bas blancs. Quand on sort, on met des sandales de paille, attachées au pied par un cordon qui passe entre le gros orteil et le doigt voisin, comme cela se faisait chez les Romains. Les paysans vont tête et pieds nus et ne portent qu'une grossière blouse de coton. Leurs cabanes sont ordinairement couvertes en paille de riz et entourées de palissades de bambou. Le mobilier est de l'espèce la plus simple. Une natte épaisse est étendue sur le plancher, où l'on s'assoit les jambes croisées ; une table, quelques tabourets, une théière, des tasses, des bouillottes et quelques soucoupes complètent l'ameublement. Le fond de la nourriture consiste en riz et en patates douces, car la viande est réservée pour les classes élevées. Ceux qui en font partie ont encore une assez grande variété de soupes, de confitures et de légumes crus ou cuits. En somme, cette race est laborieuse, mais elle a des jours de repos et de fêtes où, dans les clairières, à l'ombre des arbres, elle se livre à des jeux athlétiques et surtout à celui du ballon.

Leurs mœurs sont très-douces et leur intelligence ne demande qu'à être cultivée.

Notre ami Hatchie-Katsie ayant exprimé le désir de retourner au Japon, le capitaine Frankland consentit aisément à l'y porter ; en conséquence, lui et Chin-Chi reprirent avec nous passage sur le *Triton*.



CHAPITRE XX

Excursions au Japon et à Madagascar. — Retour en Angleterre.

Hatchie-Katsie habitait la ville commerciale de Hakotade, située sur le détroit de Tsougar, à l'extrémité méridionale de l'île japonaise d'Iéso; et nous y arrivâmes un beau matin. Le port était sillonné de jonques de toutes grandeurs, entrant ou sortant, et donnant la preuve du commerce actif qui s'y faisait. La ville paraissait occuper une étendue considérable, se développant sur plus de seize cents mètres le long du rivage, tandis que beaucoup de rues grimpaient sur le promontoire élevé au pied duquel est Hakotade. Derrière elle, les hauteurs dépassent immédiatement trois cents mètres, et ont souvent leurs cîmes dénudées blanchies par la neige. Leurs pentes sont couvertes de buissons et, dans la plaine qui se déroule au loin, à leur pied, poussent avec profusion les cyprès, les sycomores, les pruniers et les pêchers. Ce beau paysage est pittoresque. Les matériaux de construction sont, avec abondance, tirés par les Japonais de nombreuses carrières de pierre, et l'apparence de la ville, avec ses quais bien bâtis, ses ponts et ses digues, témoigne en faveur du progrès considérable qu'ont fait ces populations dans l'industrie et dans la civilisation.

Un bateau, remarquable pour sa forme et pour l'adresse apportée à sa construction, vint se ranger le long de notre bord; ce fut un des premiers objets qui nous étonnèrent. Son avant était aigu, son bau était grand et il se terminait légèrement en pointe à l'arrière. Il était fait avec le bois du sapin et verni sans aucune peinture. Les matelots presque nus qui le montaient, placés à l'arrière, le poussaient à la

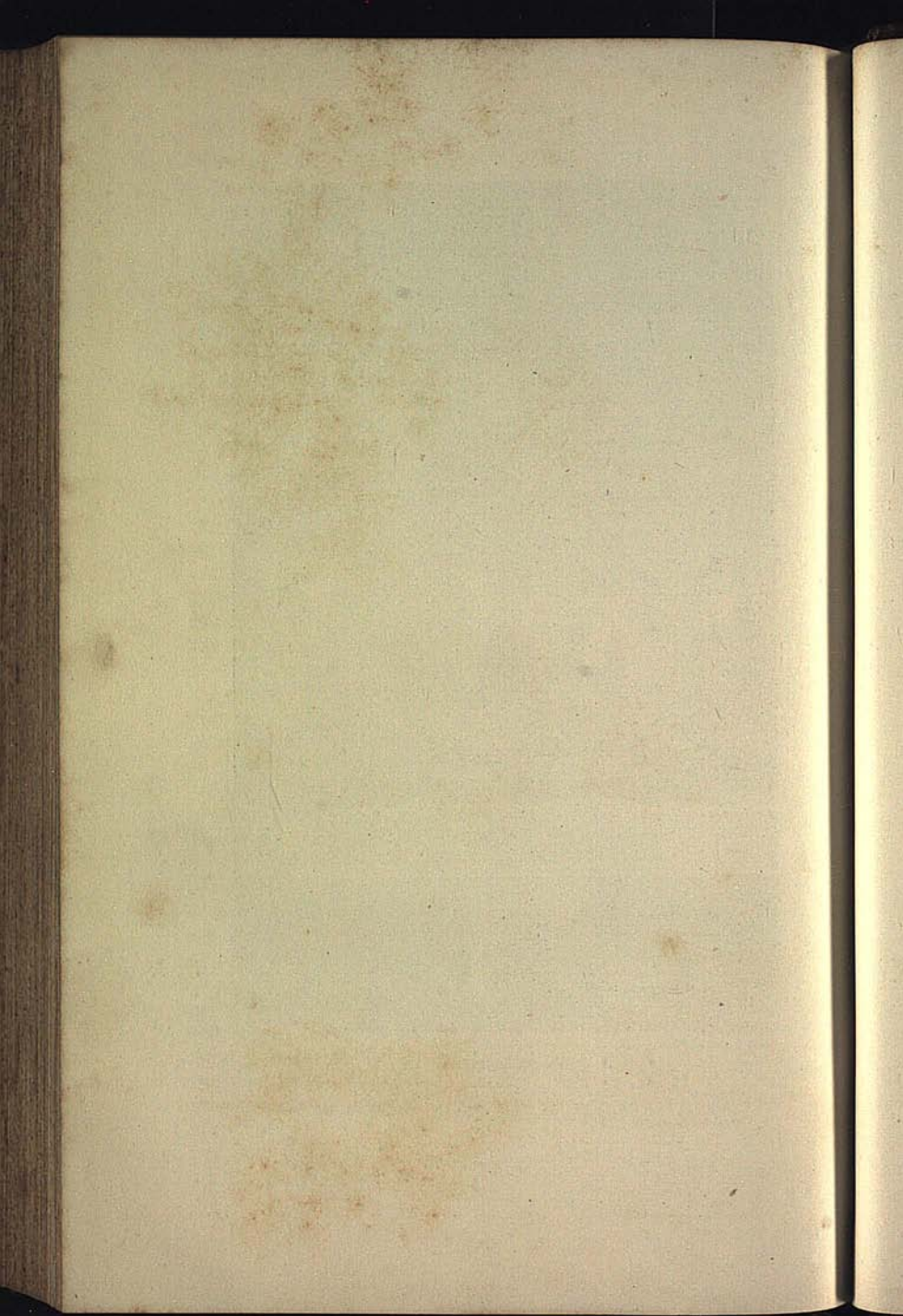
godille au lieu de le tirer à la rame ; mais il allait vite. Les personnages officiels qu'il portait étaient assis à l'avant ; l'un d'eux, armé de deux sabres en signe de sa dignité, se tenait sur la proue et y faisait très-bien l'effet d'une figure de porcelaine. Suivant toute vraisemblance, nous allions être obligés de reprendre immédiatement notre voyage sans communiquer avec la terre, tant le gouvernement japonais s'attache à empêcher toute relation de ses sujets avec les étrangers, lorsque Hatchie-Katsie se montra sur le pont. Le récit qu'il fit à ses compatriotes eut bientôt changé l'aspect des affaires, et nous pûmes espérer que le gouverneur ferait une exception en notre faveur.

Notre ami, comme à Liéou-Kiéou, nous procura ici des habillements japonais et nous dit qu'il pouvait se hasarder à nous emmener à terre et à nous faire voir un peu les façons de vivre du pays. Je ne fais aucun doute que Chin-Chi ne les trouvât très-supérieures à celles de l'Angleterre et, d'après ce qu'il en connaissait, il ne pouvait pas avoir tort. En général, les gentlemen japonais étaient plus beaux hommes que ceux de Liéou-Kiéou ; ils s'habillaient aussi différemment. Un des principaux personnages de Hakotade, peut-être le gouverneur, avait une riche robe de soie aux brillantes couleurs, avec le dos, la poitrine et les manches chargés de signes héraldiques. Sa paire de culottes était fort courte, ses chaussettes étaient noires et ses pantoufles étaient de paille. Sa coiffure ressemblait assez à un bol renversé et était enrichie d'ornements de laque et d'or. Cependant, à mon avis, ce n'est pas aux Européens qu'il appartient de tourner en ridicule la coiffure d'aucune autre nation, eux qui en ont une dont la forme surpasse toutes les autres en laideur et en inutile incommodité.

Notre ami, ne pouvant pas nous faire ouvertement traverser la ville, nous fit porter à sa maison de campagne, dans des kagos pareils à ceux dont on se sert à Liéou-Kiéou. Sur tout notre passage, les gens travaillaient activement : les uns chargeaient leurs chevaux de sacs de farine ; les autres, avec de lourds pilons, réduisaient le grain en farine, et d'autres encore bêchaient leurs champs de riz avec de l'eau jusqu'aux genoux. Nulle part on ne voyait de marques de pauvreté, et les derniers du peuple étaient convenablement vêtus avec leurs habillements grossiers, plus courts, il est vrai, que ceux des gens plus riches. Ils portent tous la chevelure relevée et nouée sur le sommet de la tête. Lorsqu'il pleut, ils se couvrent de manteaux de paille et ont l'air de grosses ruches couvertes de chaume et ambulantes ; les paysans portugais, m'a-t-on assuré, ont le même usage. Quant aux classes élevées, elles garantissent leurs robes avec un manteau imperméable en papier huilé. D'ailleurs,



Marchands japonais.



tout le monde ici, comme en Chine, se sert d'ombrelles contre la pluie et contre le soleil.

L'écoulement des eaux des rues est complet; non-seulement il y a des ruisseaux à la surface, mais encore des égouts qui emportent toutes les immondices à la mer. Voilà encore un point où ils devancent bien des peuples civilisés. Plusieurs des meilleures maisons sont bâties en pierre; mais, pour la plupart, on les construit au moyen d'une carcasse de bambou et de lattes qu'on enduit de plâtre, et sur ce plâtre on trace plus tard des lignes diagonales blanches et noires. Les toitures sont également faites de tuiles blanches et noires, avec des bouts qui s'étendent assez en avant et assez bas pour garantir l'intérieur contre le soleil et les fenêtres de papier huilé contre la pluie. En général, ces maisons n'ont qu'un étage. Quelques résidences sont séparées de la rue par une cour qui les précède, et ont des jardins par derrière. Les façades des boutiques sont fermées par des volets mobiles et ont, en outre, des stores de papier huilé ou des jalousies de bambou, pour intercepter au besoin la vue des passants. A l'intérieur des maisons, on trouve un cadre élevé de soixante centimètres au-dessus du sol et séparé par des panneaux mobiles en compartiments, où sont étendues des nattes rembourrées: c'est là qu'on dîne, qu'on reçoit les visites et qu'on dort; c'est l'atelier des ouvriers, une vraie maison dans la maison. Si un noble voyageur s'arrête à une maison meublée, sa bannière est arborée au dehors; les noms des hôtes d'un moindre rang sont affichés à la porte.

Un Japonais n'a qu'une épouse; aussi les femmes tiennent-elles, au Japon, un rang bien plus élevé qu'en aucun autre pays de l'Orient. Dans les réunions du soir, on sert du thé, et les invités font de la musique ou jouent aux cartes. Les dames du Japon ont la vilaine coutume de se teindre les dents en noir avec une liqueur qui, en même temps, détruit les gencives. Les riches possèdent dans les faubourgs des villas, dont les jardins sont enclos de murailles et dessinés à la mode chinoise, avec des viviers qui contiennent des poissons d'or et d'argent, avec des ponts, des chapelles et des pavillons d'été en forme de pagodes, des plates-bandes de fleurs aux gaies couleurs et des arbres fruitiers nains.

Les Japonais, pour la plupart, suivent la religion de Bouddha. Le grand temple de Hakotade a plus de dix-huit mètres de haut. La toiture, en tuile, est supportée par un système de traverses, de poteaux et d'entrails, qui repose sur de gros piliers vernissés de laque. A l'intérieur, les ornements consistent en dragons, phénix, grues et tortues,

tous animaux associés au culte de Bouddha, et qui sont sculptés avec soin et richement dorés. Il y a trois chapelles, dont chacune contient une idole, et dont le sol élevé est recouvert de nattes épaisses. On nous fit voir aussi une curieuse machine à prières toute couverte d'inscriptions. A portée de la main, il y avait une roue à trois rayons et sur chaque rayon un anneau : faire tourner la roue équivaut à dire une prière, et le cliquetis de l'anneau a, dit-on, pour effet, d'appeler l'attention de la divinité sur la personne qui fait ses dévotions. Il y a aussi parmi les Japonais des sectateurs du Sintou ; mais les temples de ce culte sont moins fréquentés que ceux de Bouddha.

Nous vîmes un assez grand nombre de jonques en construction. Leur forme ressemble beaucoup à celle des jonques chinoises, mais il n'y en avait pas qui jaugeassent plus d'une centaine de tonneaux. Les voiles en sont faites de toile et non de bambous attachés l'un à l'autre.

Il est incontestable que les Japonais sont un peuple lettré. Tout le monde y sait lire et écrire, et les livres de lecture facile y sont publiés presque aussi abondamment qu'en Europe. L'impression se fait avec des blocs de bois, et les caractères d'imprimerie sont aussi en bois. Il y a longtemps qu'ils impriment en couleur. Leur papier est fait de l'écorce du mûrier, mais est si mince, qu'on ne peut l'employer que d'un côté. Les jeux dont ils se servent ressemblent à nos échecs, à nos cartes, à notre loto, et nous vîmes dans les rues les jeunes garçons jouer à la balle d'une façon qui nous rappelait beaucoup celle dont s'amuse nos enfants dans les rues de nos villages.

Je ne puis décrire la capitale, puisque nous n'y sommes pas entrés. On nous a dit qu'il y avait au Japon deux empereurs, dont l'un est civil et l'autre religieux, espèce de pape ou de patriarche. Les lois sont très-sévères, surtout en ce qui concerne les relations avec les étrangers. Quand on découvre une personne distinguée qui les a violées, on lui envoie un ordre, et le coupable s'ouvre immédiatement le ventre avec son sabre, ce qui évite à sa famille la confiscation de ses biens. Ce peuple présente donc le mélange le plus extraordinaire de la civilisation et de la barbarie : celle-ci tient à la religion grossière des habitants, et provient de ce qu'ils vivent séparés de tout le reste du monde ; celle-là prouve la subtilité et le génie de l'intelligence qui a permis aux Japonais de surmonter de pareils obstacles.

Notre ami Hatchie Katsie nous ramena jusqu'au rivage pour assister à notre embarquement. Chin-chi se sépara de nous avec peine, par ce qu'il regrettait de n'avoir pas vu davantage le monde ; mais quand même son père lui aurait permis de repartir, nous ne nous serions

jamais exposés à l'emmener avec nous, au mépris de toutes les lois du pays.

Nous avons donc repris la mer. On avait crié : « En route pour le retour ! le retour ! » mais nous avions encore bien du chemin à faire et des lieux à visiter avant de rentrer en Angleterre. Après avoir navigué vers le sud, nous jetâmes l'ancre devant la ville de Manille, capitale des îles Philippines et de la plus grande qui s'appelle Luçon. Cet archipel appartient à l'Espagne, qui en a pris possession en 1565. Il est peuplé par un certain nombre de tribus sauvages, dont la plupart ont été converties à la religion catholique par leurs conquérants. Manille est bâtie dans une plaine basse, près d'un grand lac, dont les branches nombreuses sont devenues des canaux. A quelque distance, on voit surgir quelques hauteurs derrière lesquelles se dressent des chaînes de montagnes sourcilleuses et revêtues jusqu'aux cimes d'une luxuriante végétation. Comparé à celui des métis et des indigènes, le nombre des Européens semble bien petit ; quant aux Chinois, ce peuple industrieux qui s'établit maintenant sur tous les rivages de l'océan Pacifique où il peut trouver l'emploi de ses aptitudes, on dit qu'ils sont ici quarante mille. La principale fabrication à Manille est celle des cigares. Il faut avouer cependant que la ville a l'air de tomber en ruines, surtout en ce qui concerne les églises et les bâtiments publics.

Comme à l'ordinaire, nous eûmes la bonne chance de pouvoir faire une excursion dans l'intérieur en remontant le lac, grâce à un négociant anglais. Le magnifique développement de la végétation tropicale nous parut admirable, et nous eûmes l'occasion de rencontrer plusieurs des bêtes les plus féroces du pays. Nous venions de débarquer et, en compagnie du négociant et de quelques serviteurs indiens, nous longions un cours d'eau, lorsque notre ami voulut envoyer chercher, afin de le prendre pour guide, un homme qui habitait une cabane de l'autre côté de l'eau. Il y avait là un gué, mais l'Indien qui était chargé du message préféra le traverser monté sur son cheval.

Chacun l'avertit de prendre garde avec caïmans.

« Je m'en inquiète si peu, que j'en combattrais une douzaine, » répondit-il.

En effet, ces monstres, espèces d'alligators ou de crocodiles, fourmillent dans le lac et dans ses affluents. L'homme fit entrer son cheval dans l'eau et avança. Au bout de quelques pas on lui cria : « Voici le caïman ! prenez garde ! » L'Indien se jeta à l'eau, nagea vers la rive, abandonnant son cheval sur lequel le caïman se jeta immédiatement en lui prenant le corps entre ses larges mâchoires. Le cheval poussa un

cri d'effroi ; mais, par un hasard extraordinaire, la sangle s'étant brisée la selle resta seule dans la gueule du monstre, et le cheval délivré gagna la terre à la nage. Le caïman, peu satisfait du morceau qu'il avait mâché, cherchait alors une autre proie.

L'Indien avait aussi atteint la rive ; mais, au lieu de sortir de l'eau, il se tint dans un bas-fond, derrière un arbre : il tira son sabre en se déclarant prêt à combattre le caïman. Celui-ci s'élança sur lui la gueule ouverte, et l'homme eut la folie de le frapper à la tête. Il aurait aussi bien réussi à fendre d'un coup de sabre une ancienne cuirasse. Nous eûmes l'horreur de le voir happé entre les mâchoires du caïman, et son corps qui se tordait fut entraîné sous l'eau.

Ce triste événement fut l'occasion d'une foule de récits terribles qui occupèrent notre promenade jusqu'aux environs d'un endroit où l'on comptait rencontrer des buffles. Nous avançons, lorsqu'on entendit un cri extraordinaire ; « C'est un sanglier, nous dit notre guide, et je soupçonne qu'il a été attrapé par un boa, ce qui ne l'amuse pas. » Nous courûmes vers l'endroit d'où le son était parti. Là, en effet, nous découvriâmes, suspendu à une grosse branche basse, un énorme serpent qui pouvait avoir plus de six mètres de longueur et qui tenait dans ses replis un cochon sauvage. Nous le vîmes se dénouer de l'arbre, lubrifier le quadrupède avec sa salive et, se plaçant en face de lui, prendre son grouin dans sa gueule et l'engloutir peu à peu. Nous ne pouvions pas attendre la fin de ce procédé, chef-d'œuvre de puissance musculaire et de faculté de distension ; car on nous assura que deux heures s'écouleraient avant que le cochon fût parvenu à l'estomac du serpent.

Nous poussâmes donc nos chevaux et, une demi-heure après, nous arrivions dans une plaine bornée par une forêt : « C'est ici que nous trouverons des buffles en abondance, » nous dit notre ami. « Mais il faut vous tenir sur vos gardes, mes enfants ; restez derrière moi et suivez bien mes mouvements, car vous pourriez être blessés sérieusement ou même perdre la vie. Une chasse au buffle n'est pas un jeu d'enfants, rappelez-vous cela. » Nous avions amené une bande d'Indiens, montés à cheval et armés de carabines, ainsi qu'une meute de chiens, grands et petits. Le principal chasseur était un métis, remarquablement beau, et dont l'habillement rappelait celui d'un toréador espagnol. Il descendit de cheval et, la carabine à la main, s'approcha du bois. Deux autres Indiens se déshabillèrent presque entièrement, mais en conservant leurs sabres à leur côté ; ainsi légèrement vêtus, ils pouvaient aisément grimper aux arbres pour échapper au danger. Les Indiens battaient le bois, les chiens aboyaient et glapissaient ; enfin un vieux buffle sortit

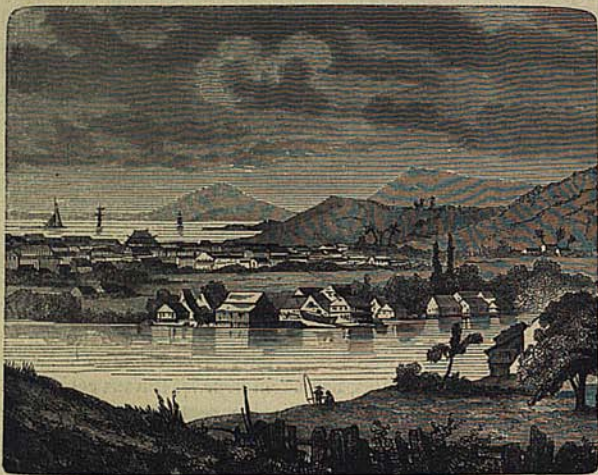
pour examiner ce que signifiait tout ce tapage. Il s'arrêta, battant des pieds la terre et jetant avec ses cornes des mottes de gazon en l'air, comme s'il eût travaillé à surexciter sa colère en même temps qu'il cherchait un objet sur qui il pût la décharger. Malgré la distance, ce spectacle nous parut très-émouvant. Enfin l'animal aperçut le hardi chasseur qui se tenait la carabine en main, prêt à le frapper dès qu'il approcherait. C'en était fait de l'homme pour peu que la main lui tremblât ou que la carabine fit long feu. J'éprouvai à cette vue une telle émotion, que je pouvais à peine respirer. Quant au chasseur, il restait calme, immobile, pareil à une statue, l'œil fixé sur son ennemi. Le buffle arrivait à une dizaine de pas de lui et j'étais prêt à crier, car je m'attendais à voir, d'un moment à l'autre, l'homme lancé en l'air par les formidables cornes de la bête, ou foulé aux pieds et transpercé jusqu'à en mourir. Le buffle s'élançait, un coup de fusil éclate, un nuage de fumée nous déroba l'animal; quand la fumée se dissipe, il est sur ses genoux et laboure la terre avec sa tête; il veut se relever, mais il roule comme une masse inerte: le chasseur s'approche alors et lui pose son pied orgueilleux entre les cornes, comme marque de son triomphe. Les Indiens déchirent l'air de leurs cris joyeux, car peu d'hommes sont capables de ce que leur chef vient d'accomplir. Dans quelques parties de l'île on se sert aussi du lasso, comme au Mexique, pour prendre les buffles. Le nôtre fut dépecé et chargé sur une charrette, qui devait le transporter au lac, par lequel il pouvait arriver aisément à Manille. Quant aux buffles apprivoisés, ils servent pour les travaux agricoles.

Les productions végétales des Philippines sont très-variées. Ce qu'on appelle le chanvre de Manille est si estimé, qu'on ne peut l'exporter que de ce port même. On le tire de la fibre d'une espèce de bananier. Le riz forme une des plus grosses récoltes de l'archipel; celles qui viennent ensuite sont l'indigo, le café, le sucre, le coton et le tabac. Du reste, si les ressources en étaient développées avec intelligence, ces régions compteraient parmi les plus riches de la terre. Malheureusement l'administration espagnole n'a jamais su qu'épuiser les pays qui lui ont été soumis.

Après notre départ des Philippines, nous avons vu la côte de Bornéo et touché à Sarawak. Cette province, grâce au talent, à l'énergie, à la persévérance et à la philanthropie de Sir James Brooke, a été portée, des fins fonds de la barbarie et du désordre, à un haut degré de civilisation. Ceux qui ne savent pas apprécier les nobles qualités d'un tel homme paraissent disposés à laisser retomber ce pays dans la condition d'où il a été tiré. J'ai entendu le capitaine Frankland parler vertement à ce

sujet et dire que ce serait une honte pour l'Angleterre et une preuve de sa politique à courte vue, si elle retirait son appui à la province de Sarawak et si elle négligeait de récompenser Sir James pour avoir créé une telle fortune à sa patrie.

Nous allâmes ensuite à Singapour qui doit sa prospérité à un homme égal par ses qualités et son caractère à Sir James Brooke. Il s'appelait Sir Stamford Raffles et sa vie vaut la peine d'être étudiée. Lorsque



Rade de Singapour.

les Anglais prirent possession de l'île, qui est située à l'extrémité de la presqu'île de Malacca et sur laquelle s'élève aujourd'hui Singapour, on n'y voyait que des cabanes, misérables restes d'une ville jadis la capitale du royaume Malais et alors le refuge de tous les pirates qui infestaient les mers du voisinage. Maintenant c'est un port franc que fréquentent les navires de toutes les nations du monde. C'est le siège d'un grand nombre de puissants comptoirs dont les directeurs habitent les superbes maisons qui font face à la baie ; elle a une population laborieuse qui se compose d'Arabes, de Malais, de Chinois, en un mot de gens appartenant à toutes les races de l'Orient. Singa-

pour est donc un exemple frappant de ce que peuvent faire l'énergie et les talents d'un seul homme.

Après cela, nous mouillâmes à Port-Louis dans l'île Maurice. La ville, placée à l'entrée de la baie, est entourée, à l'est, au nord et au sud, par des montagnes qui s'élèvent à peu de distance du rivage. La plus haute, appelée le Pouce, monte, immédiatement derrière la ville, à 850 mètres d'altitude et est aussi remarquable que pittoresque. L'île



Rade de Singapour. — Autre aspect.

Maurice est une des possessions britanniques les plus florissantes, où les habitants français ont l'air d'être pleinement satisfaits du gouvernement anglais et d'apprécier à leur juste valeur les avantages qui leur sont offerts. Depuis que l'esclavage y a été aboli, on y a importé des coolies pour cultiver les sucres, le riz, le tabac, et pour faire les autres travaux dont étaient auparavant chargés les nègres. Port-Louis est une belle ville, à l'apparence vivante et affairée que donne la fréquentation des marchands venus de toutes les parties de l'Orient et faisant parade de leurs costumes aussi variés que pittoresques. Nous ne restâmes à Maurice que fort peu de temps.

Les instructions du capitaine Frankland lui prescrivaient de tâcher d'ouvrir des relations commerciales avec les indigènes Malgaches et de se procurer sur eux tous les renseignements qu'il pourrait obtenir. Nous allâmes donc à Madagascar. C'est une île plus grande que l'Irlande et la Grande-Bretagne réunies, mais qui n'a que trois millions d'habitants. En 1817, un traité avait été conclu entre le gouverneur de Maurice et Radama, qui était roi d'une partie de l'île. Le roi consentit à abolir le commerce des esclaves, et en échange les Anglais lui fournissaient des armes, des munitions et des instructeurs militaires pour exercer ses troupes. Alors la Société missionnaire de Londres y envoya une troupe d'hommes fort intelligents, dont les uns devaient convertir la population au christianisme et les autres leur apprendre surtout une foule d'arts utiles. Un nombre considérable de jeunes Malgaches furent mis sur les vaisseaux de guerre anglais afin d'y étudier la navigation, et d'autres vinrent en Angleterre pour y compléter leur éducation. Le résultat le plus remarquable de ces efforts fut que, dix ans après l'arrivée des missionnaires dans ce pays tout à fait illettré, il y avait, en 1828, dix ou quinze mille indigènes qui avaient appris à lire; beaucoup d'entre eux savaient écrire et plusieurs avaient fait des progrès marqués dans la langue anglaise. Voilà ce qui témoigne en faveur, non seulement des dispositions des naturels, mais aussi du zèle des missionnaires et de l'excellence de leur système.

Le roi Radama mourut à cette époque, après avoir considérablement étendu son royaume. La politique malgache à l'égard de l'Angleterre fut modifiée par cet événement. Le gouvernement du pays ayant voulu imposer ses lois aux étrangers résidant au port de Tamatave, trois vaisseaux de guerre, dont un anglais et deux français, vinrent essayer d'arranger ce différend. N'y ayant pas réussi, ils attaquèrent le port; mais celui-ci était si bien défendu, que ces navires furent contraints de se retirer en laissant derrière eux plusieurs de leurs gens, dont les têtes furent fichées sur des pieux plantés le long du rivage. Ce malheureux événement interrompit, durant huit années, les relations entre les Anglais et les Malgaches. D'ailleurs le nouveau gouvernement avait commencé une cruelle persécution et avait fait périr un grand nombre de chrétiens indigènes. L'effet en fut néanmoins tout autre que celui qu'on s'était proposé de produire, car la persécution éveilla l'attention au sujet du christianisme. Dans toutes les classes on se mit à étudier la Bible; les conversions furent nombreuses et parmi elles on compta celle du fils de la reine qui était alors âgé de dix-sept ans. La reine était hostile à la nouvelle religion, et ce fut probablement là le motif qui lui fit rompre toutes rela-

tions avec les étrangers, en même temps qu'elle ordonnait de persécuter ceux de ses sujets qui s'étaient convertis. Mais il arriva que la patience avec laquelle les chrétiens enduraient le martyre donna à beaucoup d'autres la curiosité de connaître leurs doctrines et amena de nombreuses conversions. Enfin une réaction eut lieu. La reine commençant à s'apercevoir des mauvais effets du système prohibitif qu'elle avait embrassé, se montra disposée à renouer des rapports avec les nations civilisées, et quand nous arrivâmes devant Tamatave les relations amicales entre les Anglais et les Malgaches étaient rouvertes.

La rade de Tamatave offre un bon mouillage, excepté quand le vent souffle du nord-est. On apercevait sur la côte des baquois et quelques cocotiers élevés, qui lui donnaient un aspect oriental. Comme nous venions de jeter l'ancre, un canot grand, bien qu'un peu grossier, vint nous aborder; il portait un officier qui comprenait l'anglais et qu'accompagnait une escorte. Il était, nous dit-il, l'officier du port. Ces hommes portaient des chapeaux de paille bien tressés, des chemises blanches, attachées au corps par une ceinture, et de grandes écharpes blanches, gracieusement jetées sur les épaules à la façon des plaids écossais. L'officier du port enregistra sur un livre le nom du navire et quelques renseignements; puis nous l'accompagnâmes à sa demeure à terre, c'est-à-dire le capitaine, le docteur, Jerry et moi. Cette maison était bâtie en bois, mesurait environ quinze mètres de long sur sept et demi de haut et avait une véranda qui courait tout autour; une porte s'ouvrait au milieu, avec des fenêtres de chaque côté, et le sol de la véranda était bien planchéié, de façon à former un appartement extérieur. Tout le bâtiment avait un toit de chaume fait avec les feuilles de l'arbre du voyageur. Les murs étaient tendus en topia, c'est-à-dire en toile du pays, et le plancher était couvert d'une belle et large natte. Il y avait, dans un coin, un bois de lit bien fait, et supportant des nattes au lieu de matelas. Au centre était une table garnie d'une nappe blanche. Dans différentes parties de la chambre étaient des chaises et des ottomanes couvertes de nattes, des ustensiles de cuisine, des armes, des machines à tresser, des sacs de riz et d'autres articles de consommation, rangés le long des murs. C'était un bon spécimen d'une maison de ce pays; dans les parties essentielles elle montrait des progrès incontestables vers la civilisation et des tendances au bien-être, car elle était adaptée admirablement au climat.

Comme le capitaine Frankland avait l'intention d'ouvrir des rapports commerciaux avec les habitants de Madagascar, il croyait utile à ses desseins de visiter la capitale. Pour aplanir les difficultés, il avait reçu

plusieurs lettres d'introduction qui le mirent en contact avec un assez grand nombre de personnes. L'un de ceux qui les premiers nous firent visite était un bel homme, officier du gouvernement. Il portait une casquette d'étoffe à galon d'or, une chemise dont le col et les poignets étaient soigneusement travaillés; par-dessus était une lamba, cette écharpe ou ce plaid du pays, dont le centre était formé de larges bandes jaunes, roses, écarlates ou pourpres, et dont les bords étaient faits d'une broderie en cordonnet jaune et écarlate. Cependant il n'avait ni bas ni souliers. Deux des hommes qui l'accompagnaient portaient des sabres, insignes de son emploi. Un autre visiteur prit, des mains d'un serviteur, un morceau de canne richement orné, le secoua, en fit tomber une pincée de tabac qu'il se mit sur la langue et l'avalait! Cette méthode de prendre le tabac est assez répandue à Madagascar.

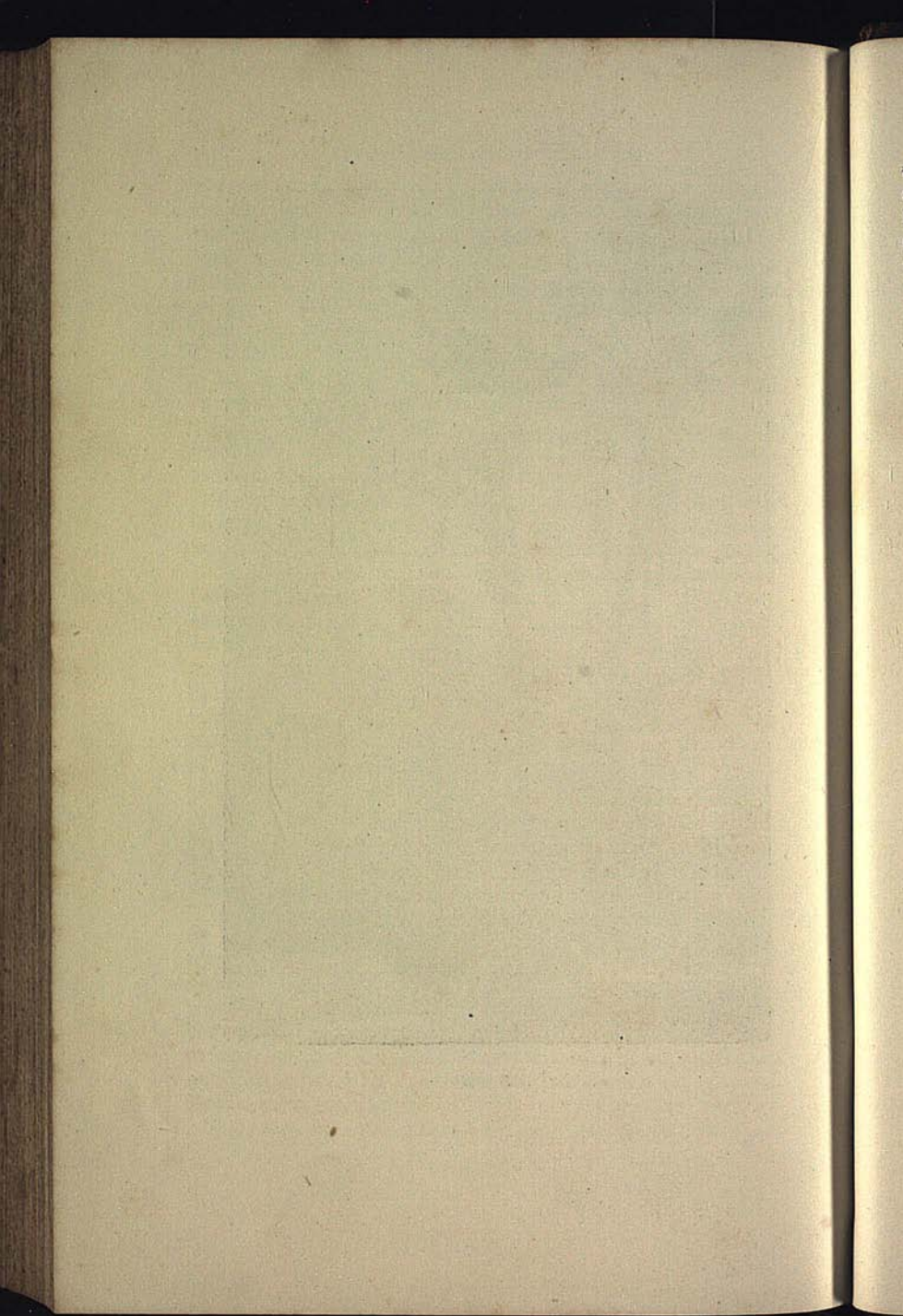
Notre place de débarquement, Tamatave, est un gros village; mais les maisons ou plutôt les huttes ont pour la plupart une apparence ruinée. Il y a bien quelques bonnes maisons, mais elles appartiennent aux étrangers ou aux officiers du gouvernement. Des esclaves qui puisaient l'eau d'un puits, et en remplissaient de gros bambous longs de deux mètres, nous firent bien rire. L'eau est montée dans une corne de bœuf qui sert de seau et le bambou remplace la cruche. Nous allâmes ensuite au marché où les vendeurs occupent soit le centre soit les côtés de plates-formes composées de boue et de sable, sur lesquelles ils ont empilé leurs marchandises. Parmi les fruits, nous vîmes exposés des pommes de pin, des oranges, des bananes, du manioc, du millet, du maïs et du riz. Les volailles étaient nombreuses, et les bouchers avaient un étalage composé de morceaux de viande arrangés sur de grandes feuilles de bananier. Les vêtements des femmes étaient surtout de fabrication européenne, et leurs cheveux, noirs comme le jais, formaient une coiffure de nœuds ou de légères frisures qui ne nous parut pas jolie.

Ce que nous avons trouvé de plus merveilleux à Madagascar, ce sont les progrès qu'y a faits l'instruction publique. Voilà une trentaine d'années à peine que la langue malgache n'était pas encore écrite; les hommes seuls qui avaient été élevés à Maurice savaient écrire, mais n'écrivaient qu'une langue étrangère. Aujourd'hui tous les officiers du gouvernement savent écrire, toutes les affaires se traitent par l'écriture, et toutes les classes sont avides d'instruction. Nous en conclûmes avec raison qu'il y a peu de populations plus intelligentes que celle qui habite cette île magnifique.

Avant notre départ pour l'intérieur, nous fûmes invités à dîner par



Paysage malgache.



un des chefs à Tamatave. A notre grand étonnement, quand nous approchâmes de sa demeure, nous trouvâmes des soldats rangés en deux lignes, vêtus de jupons blancs, ayant des buffleteries blanches croisées sur leur noire poitrine, et portant un mousquet ou une lance. On nous fit entrer dans une belle salle remplie d'officiers qui avaient des uniformes européens très-variés ; les chefs portaient des tricornes ornés de plumes et des épaulettes d'or. La dame de la maison, ainsi que plusieurs autres invitées, étaient vêtues à l'anglaise ; et le repas très-abondant d'ailleurs, fut aussi servi à peu près à l'anglaise.

Plusieurs officiers parlaient notre langue ; on fit des discours, on porta des toasts, et la musique joua fort bien, à notre entrée et après le repas. Plusieurs femmes esclaves se tenaient debout derrière les dames pour les servir, et deux d'entre elles firent ensuite un excellent café. Ce déploiement de civilisation, parmi des gens que nous supposions être des sauvages, nous étonna, mais nous intéressa beaucoup.

Je viens de parler d'esclaves ; je dois ajouter que l'esclavage existe encore dans l'île, bien que le gouvernement ait aboli l'exportation des esclaves. En général, ceux-ci sont des prisonniers de guerre faits sur la population des provinces septentrionales ; mais on y compte aussi des misérables que le gouvernement a condamnés pour leurs crimes à une captivité perpétuelle. Les Hovas, c'est ainsi que s'appelle la tribu dominante dont Radama était le chef, ont fait un grand nombre d'esclaves dans les tribus qu'ils ont soumises. Cependant ceux-ci sont traités, nous a-t-on dit, avec bienveillance, généralement.

Il y a eu aussi beaucoup de chrétiens qui ont été réduits en esclavage pendant la dernière persécution ; mais les personnes auxquelles ils ont été remis se sont engagées à les tenir continuellement aux travaux forcés. On nous a beaucoup parlé de l'admirable conduite de ces chrétiens pendant toutes les persécutions qu'ils ont supportées, et leurs maîtres païens reconnaissaient qu'on pouvait leur confier les plus grandes valeurs, car ils respectent jusqu'au scrupule les biens qu'ils ont à garder, et pratiquent à l'égard les uns des autres les pures et simples doctrines que la Bible leur a enseignées.

Enfin nous étions prêts à quitter Tamatave. Notre guide avait habité l'Angleterre, avait passé plusieurs années au Cap de Bonne-Espérance et parlait anglais parfaitement.

Les palanquins dans lesquels on nous portait ressemblaient à des lits de bord attachés à une longue perche et recouverts d'une étoffe

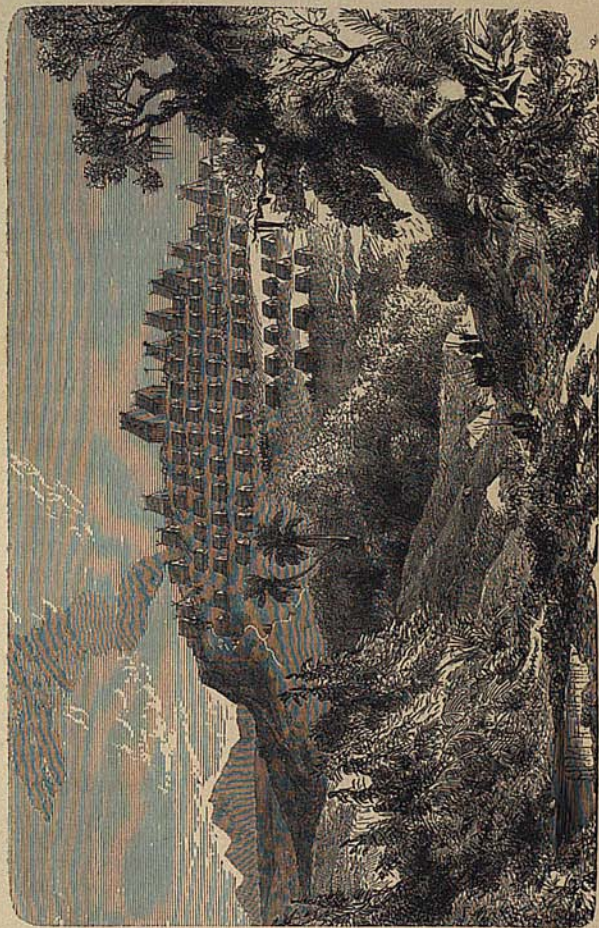
du pays que nous pouvions relever en la roulant ou laisser tomber pour nous garantir du soleil et de la pluie. Cette machine reposait sur les épaules de quatre hommes, deux par devant, et deux par derrière; quatre autres marchaient à côté, prêts à les relever. Ainsi les voitures à roues sont inconnues à Madagascar, et l'on n'y voit d'autres routes que les sentiers battus par les pieds nus des indigènes ou par les sabots des bœufs; on n'y connaît pas non plus le char roi par eau; de sorte que tous les paquets sont portés à dos d'homme, d'un bout de l'île à l'autre. Voilà ce qui explique comment avec nos relais de porteurs et les hommes chargés de notre bagage et de nos présents, nous étions accompagnés d'une petite armée.

Nous allions par monts et par vaux, à travers les contrées les plus sauvages qu'on puisse imaginer. La description n'en serait pas aisée; parfois nous gravissions, puis nous descendions des hauteurs abruptes; parfois nous percions à travers des forêts où nous étions à chaque instant forcés de décrire des zigzags pour éviter des arbres énormes tombés et barrant le chemin; ou nous franchissions des marécages et des boues glissantes, ou même il fallait nous ouvrir un passage dans l'épaisseur des fourrés et des forêts vierges pendant plusieurs kilomètres.

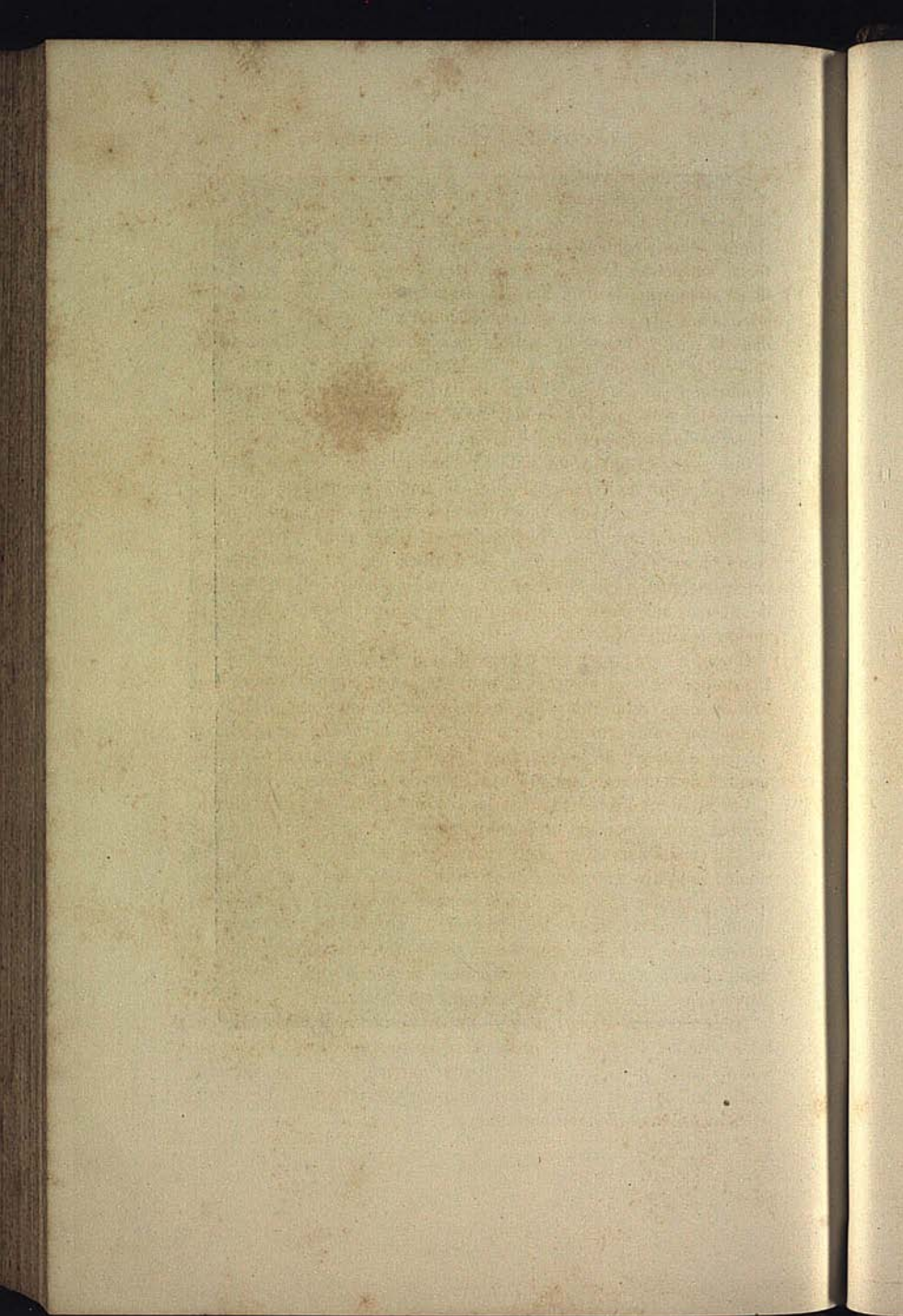
Ce trajet nous fit voir des arbres et des plantes fort dignes d'intérêt. Le bambou surtout est une très-belle plante; parfois les tiges ont trente centimètres de circonférence à la base et portent, jusqu'à la hauteur de douze ou quinze mètres leurs panicules légères et semblables à de grandes plumes que font voler les zéphirs les plus doux et qui aident à entretenir la circulation de l'air. De chaque nœud partent des pousses ornées de feuilles longues et lancéolées. Nous avons vu des bambous de toutes les dimensions. Les uns avaient des tiges de trois mètres, mais aussi minces que des tuyaux de blé, tout en paraissant fort gracieuses.

J'aimais également beaucoup les fougères arborescentes que nous rencontrions aussi belles qu'abondantes sur les penchants des coteaux. Mais le plus curieux et le plus abondant de tous les arbres que nous ayons vus c'était, à mon avis, celui qu'on appelle l'arbre du voyageur.

La tige en est épaisse et succulente comme celle du bananier. A la hauteur soit de trois, soit de neuf mètres, il sort de cette tige, non pas en couronne, mais en opposition, dix à douze énormes feuilles d'un vert brillant, qui, à les regarder d'en face, lui donnent l'apparence d'un immense éventail. Le pétiole de la feuille a deux mètres ou deux



Vue de Tananarivo, capitale de Madagascar.



mètres et demi de long, et la feuille elle-même en a trois ou quatre. A chaque tête étaient quatre ou cinq régimes de gousses à graines, assez pareilles d'aspect à des bananes. En les ouvrant, on trouvait que chaque gousse contenait au moins une trentaine de graines, de la forme de petites fèves, et recouvertes d'une pellicule de couleur bleue ou pourpre brillant. La disposition la plus singulière, celle d'où cette plante tire son nom, est la provision d'eau pure qu'elle contient, dans la partie épaisse du pétiole de chaque feuille, à l'endroit où celle-ci se sépare de la tige et où existe naturellement une cavité. Évidemment l'eau est réunie par cette large feuille et descend par une rainure creusée dans le pétiole jusqu'à cette espèce de vase, qui peut en contenir à la fois un litre et davantage.

Outre cette utilité incontestable, l'arbre du voyageur en a d'autres pour les naturels. Avec ses feuilles, ils font le chaume de leurs toitures; les tiges servent à élever des cloisons dans les habitations, et la dure écorce extérieure bien battue est posée pour faire les planchers. Lorsqu'elles sont vertes, les feuilles peuvent envelopper les colis; quelquefois elles forment les nappes des tables, et, en les pliant de diverses manières, on les emploie en guise d'assiettes, de bols et même de cuillères.

Il nous a fallu passer une rivière qu'on disait infestée de crocodiles. Les indigènes nous escortaient, marchant à nos côtés et battant l'eau avec de longs bâtons pour éloigner le danger. Ils ont grand'peur de ces animaux et s'efforcent de les calmer par des charmes et des sacrifices, au lieu d'essayer de les détruire. Cependant ils prennent un grand nombre de leurs œufs, qu'ils font sécher pour les manger.

Les sauterelles infestent aussi des provinces entières; mais elles ne passent point sans payer un lourd tribut: on les assaisonne au gras et on les mange comme un mets recherché. Elles volent à soixante ou quatre-vingt-dix centimètres du sol. Dès qu'elles paraissent, hommes, femmes et enfants, tout le monde s'élance sur elles. Les hommes les prennent dans des draps, les femmes et les enfants les ramassent par terre, puis on les remue dans des sacs où elles perdent leurs jambes et leurs ailes; le vent enlève ensuite leurs parties les plus légères, et leurs corps séchés au soleil sont vendus dans les marchés.

Quant aux serpents, les naturels ont l'air de les redouter autant que les crocodiles. Un jour, en allant chercher quelque chose qu'il croyait y avoir laissé, le docteur en trouva, sous une natte où il avait dormi le matin, un de trois mètres de long qui s'y était replié. Le reptile s'échappa avant qu'on eût pu le tuer.

Pendant notre voyage, nous avons dormi tantôt dans la résidence des chefs, tantôt sous la hutte des paysans, et quelquefois dans des demeures qu'on avait préparées pour nous. Les maisons des chefs étaient petites mais solidement bâties. L'eau y était conservée dans de grandes jarres de terre, assez semblables, je pense, à celles dont on se sert dans la Terre-Sainte. Les couches étaient préparées proprement autour des chambres, et les maisons avaient en général une apparence de bien-être et de convenance. Les huttes des paysans avaient un autre aspect. En général elles mesuraient six mètres carrés, divisés en deux compartiments, dont le premier contenait des veaux, des agneaux, des volailles, et l'intérieur, un lit et un foyer où l'homme surveillait la cuisson d'une potée de riz; plus un métier, composé de quatre bâtons enfoncés droit en terre avec des baguettes en travers; à la distance de deux mètres se trouvaient deux bâtons plus courts fichés aussi en terre et réunis par une barre sur laquelle était étirée la trame de soie à tisser. La femme était occupée, sur ce grossier métier, à travailler les plus beaux et les plus riches modèles. Les vers à soie abondent en effet dans quelques provinces; on en pourrait faire un article important de commerce qui produirait un grand revenu.

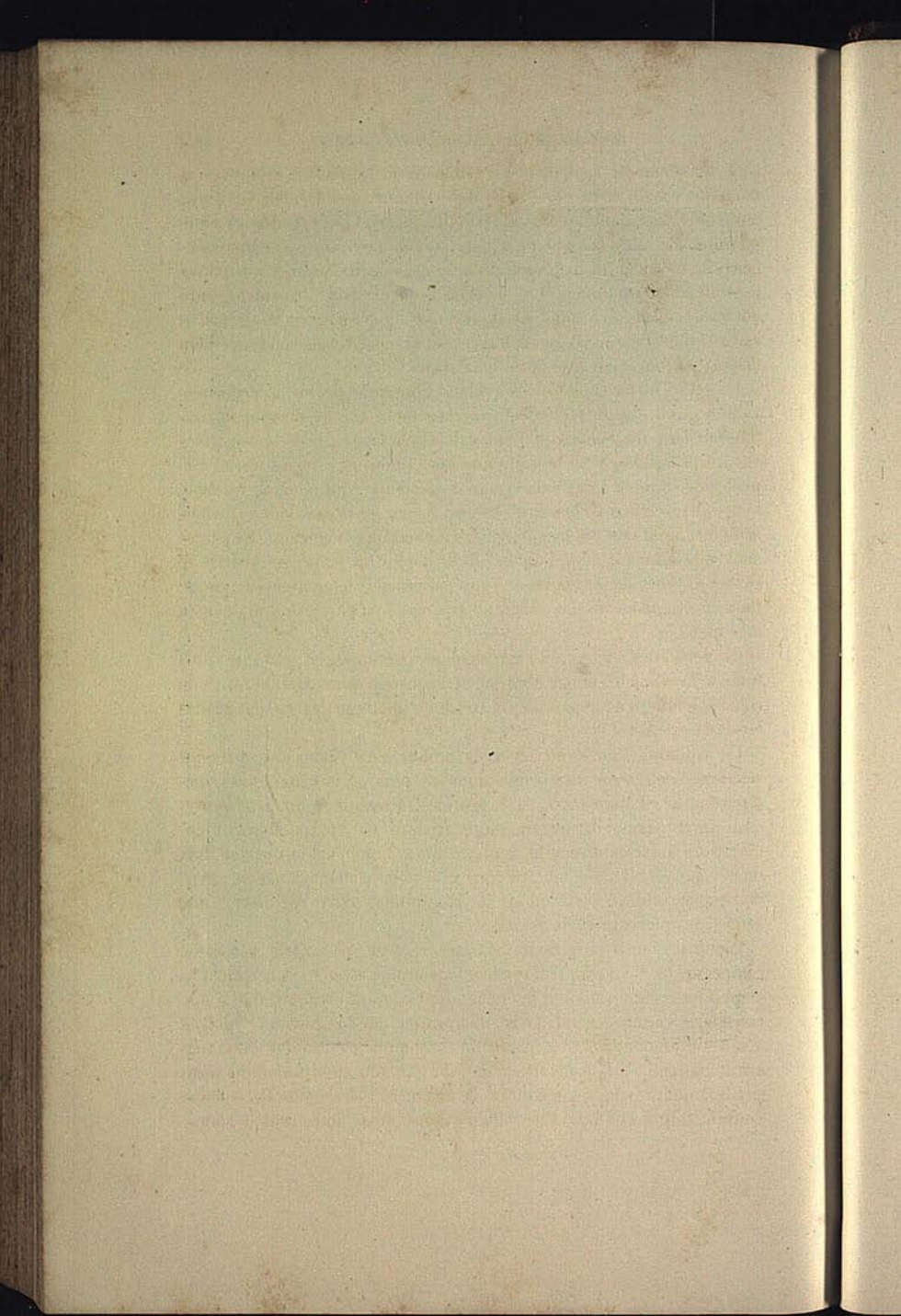
A mesure que nous approchions de la capitale, nous voyions les villages des Hovas, tous fortifiés avec soin, au sommet des hauteurs et des rochers. Ils n'ont qu'une entrée étroite et malaisée et sont entourés d'un ou de plusieurs fossés profonds; car, sur les flancs de la colline, toutes les approches ont été coupées. Les Hovas ont mis beaucoup de soin à les construire, parce qu'ils sont une race de guerriers et de maraudeurs, et qu'ils ont besoin de se mettre en garde contre les représailles des voisins qu'ils ont attaqués.

Enfin nous arrivâmes à Antananarive, après une marche de plus de quatre cent quatre-vingts kilomètres. La capitale est curieuse à voir. Elle s'élève sur une colline ovale qui a plus de trois kilomètres de longueur et atteint cent vingt ou cent cinquante mètres au-dessus des plaines adjacentes. Elle est, en altitude, à plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer. A l'endroit le plus haut de la colline est le palais de la reine. Il s'aperçoit de loin, car il a dix-huit mètres d'élévation. Le toit en est raide et pointu avec des mansardes, et le palais est entouré de balcons, l'un au-dessus de l'autre. Au sommet est un grand aigle doré aux ailes déployées, et qui a l'air capable d'engager une lutte avec celui qui protégeait les articles des États-Unis à la grande Exposition internationale de Londres.

Le palais du prince, moindre que celui de la reine, et situé sur un



Cap de Bonne-Espérance : Vue de la ville.



côté, est surmonté également d'un aigle doré. Les autres membres de la famille royale et les chefs de la noblesse ont leurs résidences situées aux côtés du palais; quant au reste des maisons, qui d'ailleurs n'ont qu'un étage, elles descendent le penchant de la colline, et sont posées généralement sur de petites terrasses, c'est-à-dire partout où il a été possible d'en pratiquer. Les maisons sont en bois seulement, sans aucune peinture, ce qui leur donne une apparence assez sombre et assez ruinée à la fois. Cependant l'intérieur en est très-commodément disposé et tout à fait approprié au climat.

La reine fit au capitaine Frankland l'honneur de lui accorder une audience, où elle le reçut fort gracieusement et en se donnant l'air très-satisfaite du dessein qui l'amenait à Tananarive; mais nous primes encore plus d'intérêt à la visite que nous fîmes au prince royal et à la princesse Rabodo, sa femme, qui tous deux sont, depuis quelque temps, convertis au christianisme. La façon courtoise dont le prince traitait toujours en public son épouse nous frappa beaucoup. Le prince était constamment vêtu d'un bel uniforme, et la princesse portait le costume d'une dame anglaise. Tous les officiers étaient bien mis en uniformes européens ou en grand costume du pays, ce qui leur va très-bien.

On nous avait assigné une demeure fort commode et, grâce à l'altitude de la ville, le climat nous parut beaucoup plus agréable qu'à la côte: le matin, il ne dépassait pas treize ou quatorze degrés centigrades au-dessus de zéro.

Le capitaine Frankland reçut de nombreuses visites des chefs qui venaient l'entretenir des productions du pays et des meilleures méthodes pour en augmenter les ressources. Pendant ce temps, Jerry et moi, accompagnés du docteur, nous faisons des excursions aux alentours, ordinairement sous la conduite d'un jeune chef qui parlait fort bien l'anglais. Il nous dit, un jour que nous rencontrâmes un corps de troupes, qu'il y avait autour de la capitale, outre l'artillerie, une armée de quarante mille hommes.

Parmi les localités que nous pûmes voir se trouvait le palais de campagne de Radama. Il s'appelle Isoaierana et a été construit à la cime d'une colline, aplanie à cet effet. Le bâtiment est admirable si l'on considère les moyens mis à la disposition de l'architecte; mais il n'a pas grande apparence, parce qu'il manque d'élévation. Il est tout à fait construit en bois de charpente, qu'il a fallu apporter d'une forêt située à quatre-vingts kilomètres de distance. Des rangées de balcons courent tout à l'entour. Une salle où nous fûmes introduits a tiente

mètres de long sur douze de large, mais elle ne produisait pas tout son effet, parce qu'elle manquait aussi d'élévation.

La description sommaire que j'ai faite de ce pays suffit pour montrer les rapides progrès qu'il a accomplis depuis quelques années dans la civilisation. Le prince royal est un jeune homme dont les dispositions sont excellentes, mais dont l'éducation a été défectueuse. Si la vie lui est laissée, il s'efforcera sans nul doute de reprendre toutes les améliorations commencées par son père. Malheureusement sa mère et la plupart des nobles sont encore des païens, et les sévères édits portés contre les chrétiens conservent toute leur valeur. Cependant on peut espérer le triomphe définitif du christianisme et une ère de bonheur pour cette région intéressante.

Nous ne fûmes pas satisfaits d'être obligés, quand le capitaine eut terminé ses affaires, de remonter dans nos palanquins et de commencer notre voyage de retour à la côte. Nous vîmes encore bien des plantes et des arbrisseaux fort dignes de nous arrêter quelque temps ; mais nous n'eûmes aucune aventure en route et nous finîmes par fouler de nouveau le tillac du *Triton*. L'ancre fut levée, les huniers hissés, et nous nous dirigeâmes, poussés par une bonne brise, vers le sud. Nous touchâmes à la ville du Cap que je ne décrirai pas, parce qu'elle est bien connue.

Quelques semaines après, nous arrivions sains et saufs en vue de la vieille Angleterre. Nous avions complètement joui de notre voyage, mais nous n'en étions pas moins heureux et reconnaissants de revoir les falaises blanches de la Grande-Bretagne.

Quand nous eûmes passé trois jours dans la famille du capitaine Frankland, Jerry et Vieux-Surley, qu'il ne fallait pas oublier, m'accompagnèrent dans la mienne. Tout le monde y était réuni pour les fêtes de Noël. Quelles embrassades ! Mon cher père, et ma chère mère, et mes sœurs m'attiraient d'un côté et d'un autre se disputant mes joues brunies ! je me vis alors exposé à un aussi grand danger d'être mis en pièces que j'avais pu l'être dans aucun instant de mon long voyage, et je ne sais pas ce qu'il en serait advenu, si Jerry n'avait pas réussi à détourner un peu l'attention de tous ces êtres chéris. Le cousin Silas vint bientôt nous rejoindre pour demeurer avec nous pendant qu'on réparait le *Triton*. La joyeuse fête de Noël que nous passâmes ! Personne ne semblait se fatiguer d'entendre le récit de nos aventures. Quant à Vieux-Surley, assis à nos pieds, il approuvait de la tête et des yeux comme s'il voulait dire : « Tout cela, c'est la vérité, et, si je pouvais parler, je vous conterais la même histoire. »

J'espère que mes lecteurs accueilleront mon récit avec toute la bonne grâce que mes parents ont mise à l'écouter. Notre voyage nous avait enseigné bien des choses. Nous avions appris à respecter les autres peuples, leurs mœurs et même leurs préjugés. Nous avions appris à nous demander si nous-mêmes aurions mieux fait, en nous trouvant au milieu des mêmes circonstances qu'eux, à aimer de plus en plus notre patrie et à être profondément reconnaissants des avantages innombrables, inestimables dont on y jouit. Enfin, nous y avions appris à voir la main du Tout-Puissant dans son œuvre admirable et à remarquer la profusion avec laquelle il a répandu ses dons sur toute la surface du globe pour le bien-être de ses créatures.

FIN.

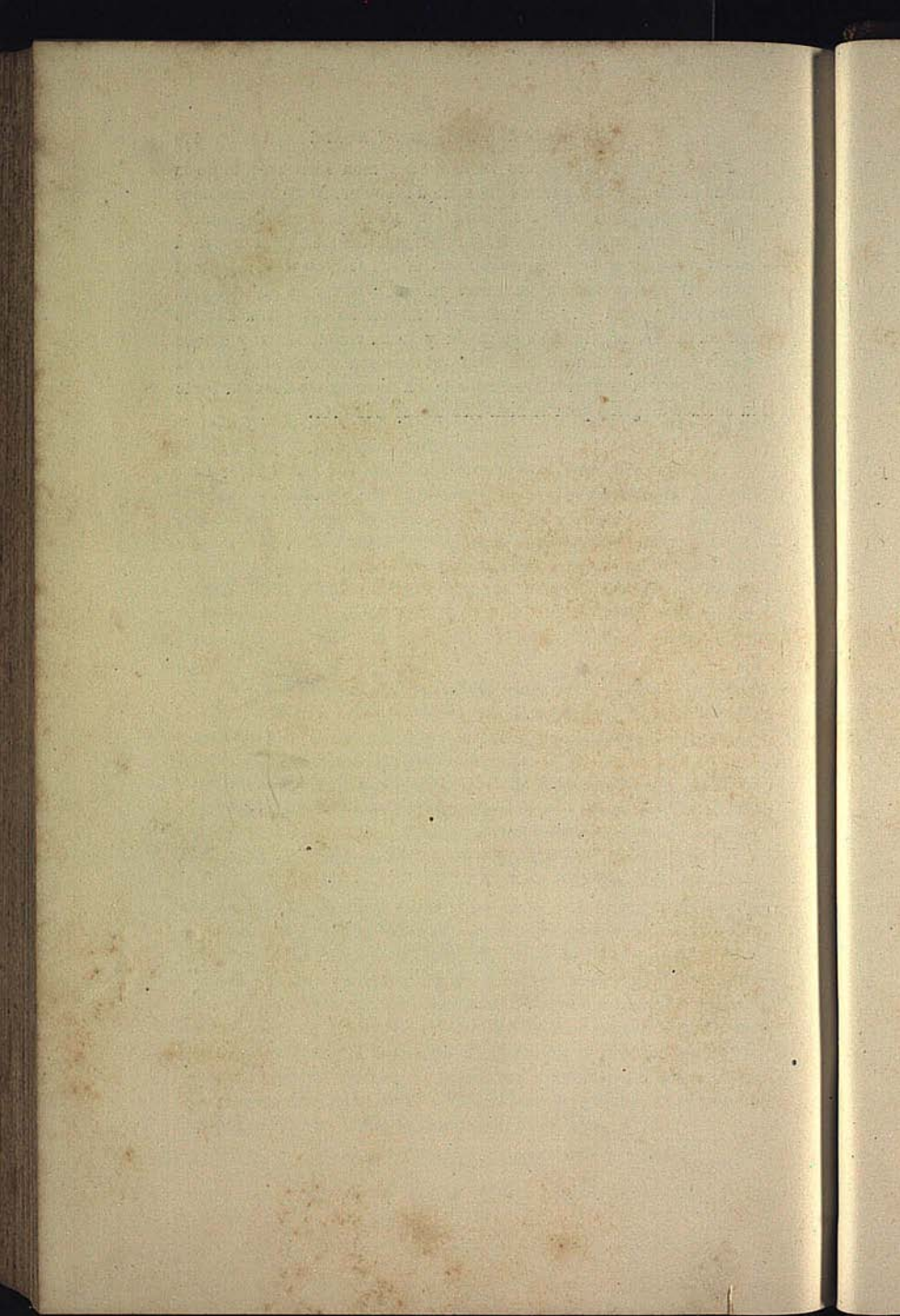
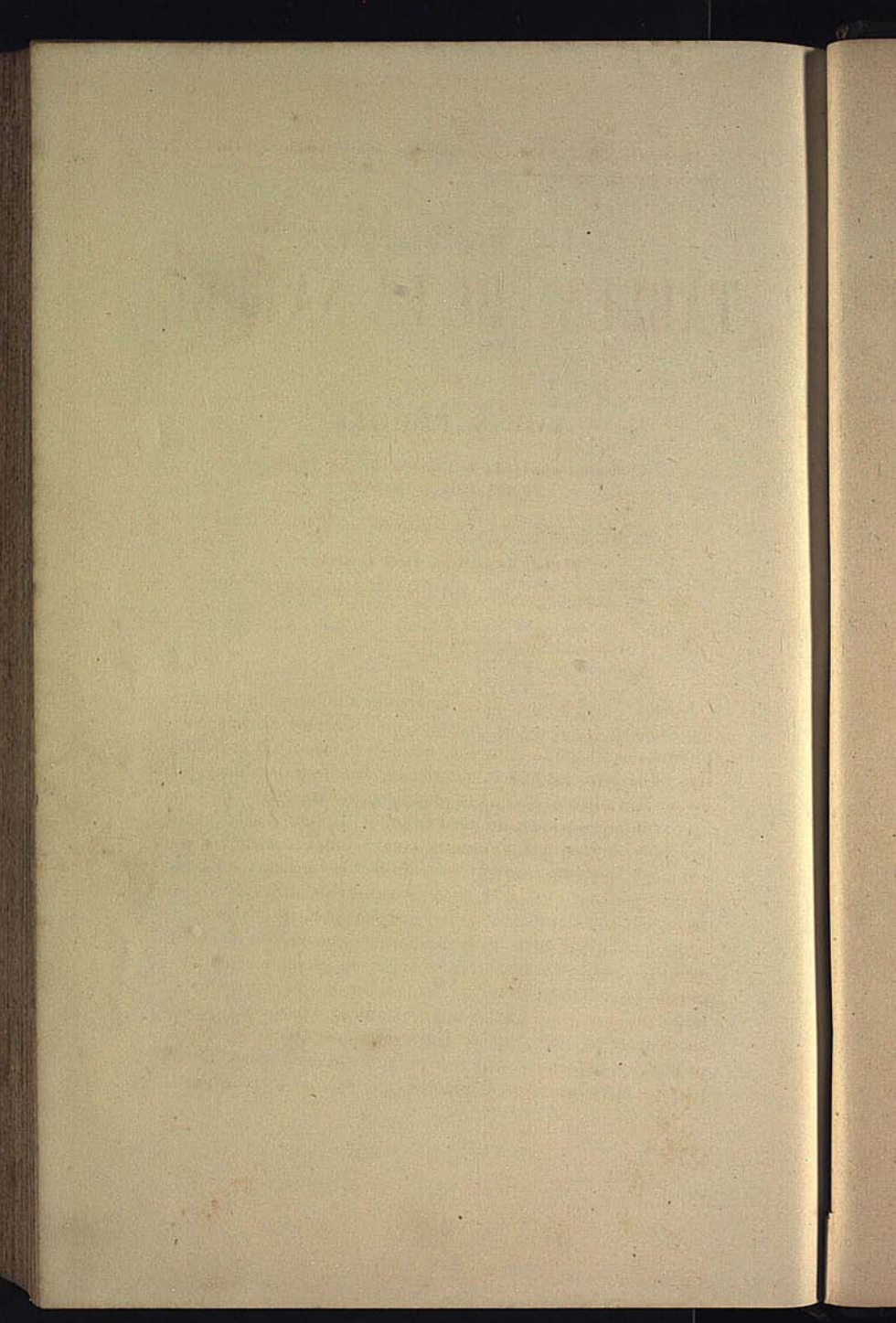


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . Le départ	1
— II. Notre équipage. — Commencement du voyage.	9
— III. Les merveilles de l'Océan. — La mer des Sargasses. — Le passage de la ligne	17
— IV. Aventures dans les îles Falkland	27
— V. Cernés par les taureaux sauvages.	37
— VI. Le naufrage	53
— VII. Nous doublons le cap Horn	63
— VIII. Aventures au Chili	71
— IX. Un brick mystérieux. — A la mer! — Un sauvetage. — Le matelot mystérieux. — L'île de Robinson Crusé. — Les îles Chinchas. — Lima. — Un homme à la mer. — Le sauvetage	93
— X. Aventures au Mexique.	113
— XI. San-Francisco	123
— XII. Excursion dans l'île de Havaï.	131
— XIII. Au pouvoir des pirates	147
— XIV. Aventures à bord du pirate.	161
— XV. Un voyage périlleux.	177
— XVI. Séjour dans l'île	187
— XVII. Voyage dans une pirogue de la mer du Sud. — L'île Taïti.	199
— XVIII. Voyage sur un baleinier. — Les îles Fidji. — Chez les anthropophages.	217
— XIX. Les habitants de la grande Liéou-Kiéou. — Arrivée au Japon.	245
— XX. Excursions au Japon et à Madagascar. — Retour en Angleterre.	253



LE
TABLEAU DE LA NATURE

PAR

LOUIS FIGUIER

OUVRAGE ILLUSTRÉ, A L'USAGE DE LA JEUNESSE
ET DES GENS DU MONDE

10 VOLUMES GRAND IN-8, ACCOMPAGNÉS DE 3,360 FIGURES

Prix, broché : 100 francs

Chaque volume se vend séparément 10 francs.

Les dix volumes que M. Louis Figuier a publiés sous le titre de *Tableau de la nature*, forment une véritable encyclopédie pittoresque d'histoire naturelle, qui s'étend depuis la constitution de la terre jusqu'à la description des êtres organisés qui vivent à sa surface ou dans la profondeur des mers.

Pour intéresser plus sûrement le public, l'auteur s'est adressé aux yeux. Cartes, plans, figures sans nombre, tableaux d'ensemble, il n'a rien négligé pour éveiller la curiosité, mettant largement à profit le talent des plus habiles artistes. Le texte en reçoit une vive lumière et se fait lire avec plus de charme.

Le volume qui ouvre cette belle série a pour titre *la Terre avant le déluge*. C'est un traité familier de géologie et de géographie antédiluviennes. *La Terre avant le déluge* a tout l'intérêt que comporte un tel sujet. L'auteur expose les phases successives que notre globe a traversées pour arriver à son état présent. Il fait passer sous nos yeux le spectacle saisissant de tous les êtres, animaux et plantes, qui se sont succédé sur la

terre depuis son origine, et il décrit les différents étages de terrains qui composent l'intérieur de notre globe, ainsi que les principaux êtres fossiles qui caractérisent chacun de ces terrains. L'immense popularité dont jouit *la Terre avant le déluge*, en France et à l'étranger, dit assez à quel besoin général répondait cet ouvrage.

Le deuxième volume du *Tableau de la nature* a pour titre *la Terre et les Mers, ou Description physique du globe*. Ici, l'on parcourt la terre actuelle, et on l'étudie sous ses principaux aspects. C'est une géographie physique, qui, par l'attrait du style et la variété des descriptions, est aussi intéressante qu'un roman. La forme générale et les dimensions du globe terrestre, sa situation dans l'espace, les systèmes qui ont servi à expliquer son origine, la hauteur des principales montagnes et leur distribution sur le globe; la température et les climats terrestres; les volcans les plus remarquables et les tremblements de terre; les glaciers et les régions des neiges éternelles; les grands cours d'eau, tels que les fleuves et les rivières; les lacs les plus importants; enfin les mers, leur configuration, leur profondeur, leur température, leurs courants et leurs marées; les mers polaires, avec leurs déserts de glaces, séjour du silence et de la mort: tels sont les principaux points que l'auteur traite successivement, qu'il explique et qu'il discute, en s'entourant de tous les témoignages qu'ont pu lui fournir la tradition, l'histoire et la science moderne.

Après avoir considéré, dans ces deux volumes, la terre, pour ainsi dire nue, M. Louis Figuier, dans le volume suivant, étudie l'épanouissement, à sa surface, de la vie végétale.

L'Histoire des plantes, accompagnée de figures dessinées d'après nature qui ont obtenu, par leur exactitude scientifique et leurs qualités artistiques, toute l'approbation des hommes spéciaux, forme le traité de botanique élémentaire le plus lucide et le plus exact que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse et des gens du monde. *L'Organographie* et la *Physiologie* des plantes, — la *Classification des plantes*, — les *Familles naturelles*, telles sont les principales divisions de l'ouvrage, que complète une quatrième partie, du plus haut intérêt, la *Géographie végétale*, ou la *Distribution des végétaux sur le globe*. Ce cadre embrasse tout le cercle d'études qui composent la science des végétaux.



UNE AVALANCHE DANS LES ALPES (*La Terre et les Mers*).
SPÉCIMEN DES GRAVURES DU TABLEAU DE LA NATURE

L'*Histoire des Plantes* est donc un traité complet de botanique, très-méthodiquement divisé. L'étude des organes considérés dans leurs éléments et dans leurs fonctions, l'exposé des systèmes de classification, la distribution des végétaux à la surface de la terre, tout s'y trouve et dans une mesure suffisante. Les familles principales y sont caractérisées avec soin. Les cryptogames, dont le mode de reproduction est aujourd'hui presque entièrement dévoilé, y sont traités d'une manière très-remarquable.

Les *Zoophytes* et les *Mollusques* commencent la description du règne animal. On reconnaît, en lisant ce volume, que les organismes inférieurs sont aussi richement dotés que les organismes supérieurs, et que peut-être même ils l'emportent en complication de structure sur les grands animaux. Les Protozoaires et les Polypes occupent une place notable dans cet ouvrage. Les Mollusques font à eux seuls la moitié du volume, et tout ce qui est relatif à leur histoire, encore obscure en quelques points, est fidèlement rapporté.

Le volume sur les *Insectes* est fort complet. Une intéressante introduction expose rapidement les traits principaux de l'organisation de ces singuliers animaux, parmi lesquels il en est qui l'emportent en instinct sur les vertébrés. Leur histoire est pleine de merveilles, mais leur rôle, à l'égard de l'homme, est plutôt nuisible qu'utile. Nous avons dans les insectes des ennemis redoutables, et il est permis de dire qu'un simple diptère un moucheron, porte infiniment plus de préjudice à l'homme que les lions et les tigres. Les insectes agissent par leur nombre, et rendent, dans certains pays, la vie-misérable ou même impossible. La mouche domestique, que l'on trouve dans toutes les parties de la terre, n'est qu'incommode; mais la pyrale de la vigne, le charençon, l'alucite, les hannetons et leurs larves, les sauterelles, le funeste *phylloxera*, et bien d'autres encore, nous causent d'immenses dommages. Pour pardonner aux insectes le mal qu'ils nous font, il faut songer au miel, à la cire, à la soie, à la cochenille, et chercher dans le livre dont nous parlons une foule de faits singuliers, racontés d'une manière intéressante et originale.

Le volume suivant est consacré aux *Animaux articulés*, aux *Poissons* et aux *Reptiles*. Ces derniers appartiennent à la classe des vertébrés, dont fait partie l'homme lui-même. A l'exemple



LES SINGES DU BRÉSIL (*Les Mammifères*).
SPÉCIMEN DES GRAVURES DU TABLEAU DE LA NATURE

de tous les naturalistes, l'auteur divise les poissons en *cartilagineux* et en *osseux*. Les premiers renferment les *poissons suceurs*: murènes, torpilles, esturgeons, squales, en tête desquels se place le requin, la plus terrible et la mieux armée de toutes les créatures vivantes. Les seconds, trop nombreux pour être énumérés ici, réunissent des espèces de toutes formes et de toutes tailles, et parmi elles, quelques espèces électriques.

Les *Batraciens* et les *Reptiles* occupent une large place dans ce volume du *Tableau de la nature*. Ces animaux sont un objet de crainte et même d'horreur. Sauf les chéloniens (tortues), et pour certains pays, les sauriens ou lézards, auxquels il faut peut-être ajouter la grenouille, les reptiles ne jouent aucun rôle important ni dans l'alimentation publique, ni dans les arts.

Les *Oiseaux* ont été étudiés et décrits par M. Louis Figuiet dans un volume spécial, avec une sorte de prédilection, et on le comprend. Qui n'aimerait ces charmantes créatures, si richement vêtues, si agiles, si gracieuses, douées de sentiments si affectueux pour leur race? Ce sont les oiseaux qui donnent à nos champs et à nos bois le mouvement et la vie. Nos villes mêmes semblent se réjouir de la venue des hirondelles. Les monuments des grandes cités sur le haut desquels nichent les cigognes, prennent un aspect pittoresque, et l'œil se plaît à suivre ces oiseaux dans leur vol. Les oiseaux réunissent pour nous l'utile à l'agréable. Nous n'avons parmi eux aucun ennemi; aussi est-ce toujours avec plaisir qu'on en parle, et ce plaisir M. Louis Figuiet l'a goûté dans les pages charmantes qu'il consacre à cette classe d'animaux.

M. Louis Figuiet termine l'histoire des vertébrés en nous dépeignant, dans un autre volume, les *Mammifères*, c'est-à-dire la classe la plus intéressante, et pour nous la plus utile, des êtres de toute la série zoologique.

Les mœurs des mammifères sont traitées avec un grand développement. Les digressions sur l'intelligence de ces animaux, sur leur appropriation à nos besoins, à notre industrie, à notre alimentation, abondent dans ce volume. La partie anecdotique paraît avoir particulièrement occupé l'auteur dans cette histoire des Mammifères, ce qui l'a amené à écrire des pages pleines d'intérêt.

Poursuivant la série de ses descriptions de la nature, M. Figuiet

étudie l'homme fossile, dans un volume ayant pour titre *l'Homme primitif*. Dans cet ouvrage sont résumés, avec une clarté remarquable, les résultats de la plupart des travaux scientifiques par lesquels les naturalistes modernes ont réussi à découvrir les mœurs et coutumes de l'homme qui a vécu antérieurement aux temps historiques. Pour bien préciser les faits, l'auteur retrace, au moyen de nombreux dessins intercalés dans le texte, presque tous les instruments, outils, armes, vêtements, etc., qui ont été reconnus propres à l'homme pendant l'*âge de pierre* et l'*âge des métaux*. Il donne également des spécimens du type du crâne de l'homme pendant ces mêmes époques antéhistoriques. M. Louis Figuier a rassemblé dans ce livre une quantité immense de documents et de matériaux, et donné l'exposition la plus claire et la plus instructive de tout ce qui concerne l'homme antédiluvien.

Le dernier volume du *Tableau de la nature*, qui a pour titre *les Races humaines*, est consacré à la description de tous les types de notre espèce. Cet ouvrage est un de ceux qui ont le plus excité la curiosité et l'intérêt parmi toutes les publications du même auteur. Rien n'est, en effet, plus instructif que ce voyage que l'auteur entreprend dans tous les coins du globe habité, initiant le lecteur aux mœurs, coutumes et usages des peuples les plus divers.

M. Figuier distingue cinq races humaines : les races blanche, jaune, bruné, noire et rouge. Sous ces cinq divisions, il décrit l'humanité tout entière. Le dessin vient à chaque instant en aide au récit, de sorte que ce traité sur les races humaines est, en même temps, un album de voyages.

Ainsi se justifie le titre de *Tableau de la nature* donné à cette collection, qui embrasse tous les règnes de la nature, sans oublier l'homme, qui est, comme nous le disions en commençant, une véritable encyclopédie pittoresque des sciences naturelles, et qui présente à la jeunesse les plus attrayantes lectures, empruntées, non aux vaines fictions des contes ou des histoires imaginaires, mais aux utiles leçons de la science et de la vérité.

La connaissance des faits relatifs à l'histoire naturelle, aux animaux, aux plantes, aux phénomènes géologiques, etc., est aujourd'hui indispensable à chacun, quelle que soit sa profession ou son genre d'études. Le *Tableau de la nature* de M. Louis

Figuiier est le meilleur ouvrage que l'on puisse désirer pour s'initier à ce genre de connaissances. C'est un livre qu'il faut avoir sous la main, et qui doit figurer dans toutes les bibliothèques.

LE TABLEAU DE LA NATURE

PAR LOUIS FIGUIER

10 VOLUMES GRAND IN-8, ACCOMPAGNÉS DE 3,360 FIGURES

Prix, broché : 100 francs

Chaque volume se vend séparément, broché : 10 francs

- I. **La Terre avant le déluge**, 1 volume, contenant 25 vues idéales de paysages de l'ancien monde, 315 autres figures et 8 cartes géologiques coloriées.
- II. **La Terre et les Mers**, ou *Description physique du globe*, 1 volume, contenant 206 figures par Karl Girardet, etc., et 20 cartes de géographie physique.
- III. **Histoire des plantes**, 1 volume, illustré de 415 vignettes dessinées par Faguet, préparateur des cours de botanique à la Sorbonne.
- IV. **Les Zoophytes et les Mollusques**, 1 volume, illustré de 385 figures d'après les échantillons du Muséum d'histoire naturelle.
- V. **Les Insectes**, 1 volume, illustré de 594 vignettes, dessinées par Mesnel, Blanchard et Delahaye, et de 25 grandes compositions par E. Bayard.
- VI. **Les Animaux articulés, les Poissons et les Reptiles**, 1 volume, illustré de 222 figures par Mesnel, de Neuville et Riou.
- VII. **Les Oiseaux**, 1 volume, accompagné de 322 figures par Mesnel et Bévallet.
- VIII. **Les Mammifères**, 1 volume, illustré de 280 vignettes dessinées par Mesnel, de Penne, Lalaisse, Bocourt, Bayard et de Neuville.
- IX. **L'Homme primitif**, 1 volume, contenant, dans le texte, 256 figures représentant les objets usuels des premiers âges de l'humanité, dessinées par Delahaye, et hors texte, 40 scènes de la vie de l'homme primitif, dessinées par E. Bayard.
- X. **Les Races humaines**, 1 volume, illustré de 268 gravures dessinées par E. Bayard, Gustave Doré, Karl Girardet, Janet Lange, Riou, de Neuville, etc., et 8 chromolithographies représentant les principaux types des familles humaines.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON. 2.
